Accessions
155.504

Shelf No.
XG ~~3431.2~~
233.1.
v.3

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.

CORRESPONDANCE

DE

BÉRANGER

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CORRESPONDANCE

DE

BÉRANGER

RECUEILLIE

PAR

PAUL BOITEAU

TOME TROISIÈME

PARIS

PERROTIN, ÉDITEUR

DE LA MÉTHODE WILHEM ET DE L'ORPHÉON

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41

MDCCCLX

L'Éditeur se réserve tous droits de traduction et de reproduction.

155.504
May. 1872

CORRESPONDANCE

DE

BÉRANGER

I

A MONSIEUR WILHEM

5 février 1857.

Il y a longtemps de cela, mon cher Wilhem, que nous étions attablés chez Grappe[1]. Je ne pensais guère alors à me retirer en Touraine pour y fixer mes jours avec ma vieille amie Judith. Et toi, tu ne te figurais pas encore à la tête de la musique populaire ou popularisée. Tu ne te doutais guère, non plus, toi qui te masquais d'un nom allemand, qu'un Allemand viendrait tenter de faire méconnaître les services rendus à l'art par ta découverte. Tu as vu qu'on l'avait engagé à te rendre justice. Un autre que lui eût mieux fait. sans doute; mais le *National* n'a pas d'écrivains artistes en grand nombre.

Il faut, au reste, que ce M. Manzer soit bien répandu et

[1] Le restaurateur qui faisait crédit au temps de la jeunesse.

bien appuyé; car plus d'un journal répète sur son compte les vanteries qu'il rédige au *National* en son honneur.

Une lettre de moi pour toi est en route depuis longtemps; peut-être enfin l'as-tu reçue. C'est madame de Vatry, fille de M. Hainguerlot (ce qui n'est pas une recommandation, bien qu'il soit une des plus grandes notabilités financières), et mon amie, qui doit te la porter elle-même, pour te demander un service relatif à ton enseignement.

Madame de Vatry est une excellente personne que je n'ai pas craint de t'adresser, parce que je lui devais ce plaisir en échange de tous ceux qu'elle s'empresse de me faire. Elle habite la Touraine une partie de l'année; mais je ne vais pas à son château. Son mari, ancien agent de change, est député et honnête homme. Tâche de lui fournir le maître qu'elle doit te demander.

J'ai écrit à Antier; je ne sais plus si c'est avant de quitter Fontainebleau, ou depuis que nous sommes ici. J'ai eu de ses nouvelles et des tiennes par Béjot, qui est un correspondant exact.

Puisque l'envie de voyager te tient si fortement, prends la diligence et viens en Touraine. Nous avons dans ce moment deux chambres vacantes, parce que Judith couche toujours dans la salle à manger.

Il y a ici un piano.

II

A MONSIEUR TRÉLAT

Tours, 5 février 1837

Voilà bientôt deux mois, mon cher Trélat, que j'habite la Touraine, et depuis ce temps j'ai toujours pensé à vous, sans trouver d'abord celui de vous écrire. Vous savez ce que c'est que les déplacements; ajoutez aux embarras du mien que

j'ai été assez indisposé depuis mon arrivée. Enfin, il y a quinze jours, j'allais prendre la plume, lorsqu'un mot de Chevallon m'annonça que dans la semaine Thomas et lui m'arriveraient de Poitiers, où ils étaient allés marier M. Ambert[1], leur ami. Depuis lors, je les ai attendus, pensant que nous parlerions de vous ensemble, et qu'il vous ferait plaisir d'avoir de leurs nouvelles ; mais les jours se passent, et je n'entends plus parler d'eux. Je veux pourtant savoir comment les autorités et les froids vous ont traités. Êtes-vous en prison ? Êtes-vous dans la chambre qu'on vous avait arrangée auprès de madame ? Votre poitrine vous aurait-elle empêché de m'écrire, car il me semble que vous aviez mon adresse, et que vous deviez présumer que votre lettre ne me laisserait pas sans inquiétude.

Tout ce qui se passe d'étrange en politique m'a fait craindre qu'on ne vous rouvrît les portes de la prison ; mais alors vous n'eussiez pas tardé à me le faire savoir : c'est au moins ce que je me disais pour me rassurer. Mais rien ne me rassurait contre l'effet des grands froids que nous avons éprouvés ici assez vivement, pour penser qu'à Troyes vous deviez en souffrir beaucoup.

Quoi que vous disiez, ce pays vous conviendrait mieux que la Champagne. J'ai avec moi une vieille amie que sa santé, assez mauvaise, et son âge même rendent très-sensible à la rigueur de l'hiver : elle s'est trouvée admirablement de l'avoir subie ici. Il en serait sans doute de même pour vous, qui êtes jeune, mais à qui il faut une température modérée. J'ai pris des informations, et vous pourriez avoir une assez jolie chambre à la prison de la ville ; de plus, nous aurions des appuis auprès du pouvoir local. Vous feriez connaissance avec cet excellent Bretonneau, si savant, si consciencieux et si humain. Je le connais, moi, maintenant, et je vous assure

[1] Préfet du Rhône en 1848.

que je suis fier des marques d'intérêt qu'il me donne. Ce que je ne puis vous assurer, c'est qu'ici la vie soit plus économique qu'où vous êtes. Les Anglais qui fourmillent dans la Touraine ont fait monter le prix de tout. Mais enfin la vie n'y est pas ruineuse. Si j'insiste sur un nouveau déplacement pour vous, c'est qu'il me semble que le pays que vous habitez vous est on ne peut plus contraire : ici, trois mois d'un hiver doux ; où vous êtes, sept ou huit d'un hiver rude. Voyez quelle différence pour votre poitrine.

Dans votre dernière lettre, vous me parliez de Leroux et de Reynaud : ce dernier s'est marié, ce que vous savez peut-être. Il avait besoin d'un intérieur, et il a fait un choix qui paraît tout à fait sage. Leroux est toujours le même, plus propre à porter le nom de poëte que celui de philosophe, mais toujours le meilleur des hommes, sinon le plus raisonnable. J'aurais voulu qu'il pût venir passer ici un long temps pour faire quelques économies; mais il est en disposition de travailler.

Je ne vous dis rien de la politique. Il faudrait répéter ce que nous nous sommes dit cent fois. Je suis de tous ceux que je connais celui qui se désespère le moins; cela ne m'empêche pas de m'affliger beaucoup. Nous vivons à une époque où l'on a bien besoin d'avoir foi en l'humanité.

III

A MONSIEUR GINDRE DE MANCY

12 février 1837.

Grand merci de votre très charmante pièce de vers, mon cher Mancy. Je réponds un peu tard à M. Piard [1], mais j'attendais d'être en mesure de vous envoyer ma souscription,

[1] Secrétaire de la *Société d'émulation du Jura* qui proposait à Béranger un diplôme de membre de cette société.

dont vous trouverez le bordereau sous ce pli et que vous voudrez bien vous charger d'envoyer à qui de droit à Lons-le-Saulnier. Je paye bien chichement ma dette à la mémoire de notre ami[1]; mais je vous avoue que j'aime mieux donner aux vivants qu'aux morts.

Vous verrez par ma lettre à M. Piard que je décline les honneurs qu'on veut me décerner là-bas. Ici, j'ai été en butte aux mêmes persécutions : j'ai résisté avec le même désintéressement. Si vos compatriotes ne sentaient pas bien la différence que j'établis entre les poëtes et les chansonniers, je vous engage à leur faire savoir que Rouget de Lisle me racontait souvent sa fureur lors de l'apparition de la *Marseillaise*, quand quelqu'un la traitait de chanson. C'était si vrai, que souvent il m'engagea à faire quelque chose de mieux que des chansons ; des opéras-comiques, par exemple, si je ne pouvais atteindre plus haut. J'en ai ri bien souvent et ne crois pas avoir entrepris de changer ses idées à cet égard. Dites cela à vos collègues pour leur prouver que c'est par arrêt du maître que je me tiens à ma place. Avez-vous touché la gratification? et Montandon est-il toujours surchargé de besogne! dites lui bien des choses de ma part.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Savez-vous que vos strophes sont extrêmement jolies ! et moi qui allais oublier de vous en dire quelques mots! elles sont pleines de grâce et de simplicité, mais de cette simplicité sans affectation, si rare dans nos œuvres nouvelles. Je suis tout fier de vous avoir si bien inspiré; aussi, de compte fait, je vous retire mes remercîments : c'est à vous de me remercier de vous avoir fourni cette occasion de faire de si bons vers.

[1] Rouget de l'Isle.

J'ai connu le pauvre poëte Moreau[1]. C'est un sauvage que je n'ai jamais pu apprivoiser, moi qui en ai apprivoisé tant. Un de mes amis, M. Lebrun, a tout fait pour lui être utile, et avec une délicatesse extrême : il n'a pu réussir. Ce n'est pas cette fois la société qu'il faut accuser, mais un malheur d'organisation tout exceptionnel.

IV

A MADAME LEMAIRE

Tours, 26 février 1837.

Eh bien! comment vous trouvez-vous de votre locataire? elle m'a écrit une bonne longue lettre qui me fait croire qu'elle veut, à votre exemple, ne pas trop oublier ses vieux amis. Moi qui n'oublie personne, je me demande, dans ma paisible retraite, ce que font tous mes Parisiens : où en êtes-vous, pauvres gens?

Je viens de voir le nom de Lemaire à la *Minerve :* est-ce lucratif, ce travail-là ? sans doute il le joint à celui qu'il fait au *Siècle*. Ayant lu mon nom, il y a quelque temps, dans la liste des rédacteurs de ce journal, j'avais eu l'envie de m'en autoriser pour en demander l'envoi; mais le nom a disparu, la demande n'a pu être faite, et je ne connais pas les articles que mes amis y mettent. Ce n'est pas comme le *Monde*, qui avait aussi voulu m'enrôler; honneur que j'ai refusé, bien entendu. Mais je n'en ai pas moins conservé le journal, qui, si je ne me trompe, ne fera pas fortune. Je crains qu'on n'ait spéculé sur ce brave Lamennais, qui finira par être là dupe de plus d'une façon. Quelle rage a-t-on de l'associer dans une feuille publique à George Sand! Oh! amour du bruit! Cet amour-là m'a heureusement quitté avec tous les autres amours de jeunesse, sauf pourtant deux grands diables

[1] Hégésippe Moreau.

d'amours qui me tiennent toujours au cœur : celui de la patrie et de l'humanité, et qui semblent gagner tout le terrain que les autres ont perdu.

Il faut pourtant que j'avoue qu'il m'en arrive un tout nouveau, c'est celui du jardinage. Figurez-vous, ma chère, que je me ruine à faire planter des manches à balai dans mon parc, et des fleurs donc! deux cents rosiers à la fois ! Je ne serai plus de ce monde quand tout cela aura l'air de quelque chose, (*passe encore de bâtir!*) mais je m'en amuse beaucoup.

L'ombre manque ici, et l'on dit que le soleil d'été y est brûlant; je cuirai dans ma Normandie où j'ai gelé cet hiver; c'est ma destinée : je ne m'en plais pas moins chaque jour davantage dans ma bicoque et je la quitterai le moins possible.

Judith s'y trouve aussi très-bien et s'y porte sensiblement mieux. Moi, j'ai fini par reprendre mon équilibre et je suis ce que vous m'avez vu à Fontainebleau.

Tout ce que vous me répétez dans votre lettre sur le sort des femmes est parfaitement juste, et vous saviez d'avance qu'au fond je serais d'accord avec vous. Oui, la destinée de votre sexe n'est pas ce qu'elle devrait être, même dans l'intérêt du nôtre. Mais le mal est plus facile à indiquer qu'à corriger, et vous êtes vous-mêmes l'obstacle qui s'oppose le plus aux améliorations : vous ressemblez à ces esclaves qui sont toujours fort embarrassés de la liberté qu'on leur rend. J'admets d'autres lois que celles qui nous régissent : vous personnellement, seriez-vous dans une autre position ? non, certes, vous seriez madame Cauchois Lemaire, rue Montholon, 12. Ne faites donc pas d'inutiles et tardives réflexions; d'ailleurs, tout a son bon côté, et il y a des femmes plus à plaindre que vous. Avouez d'ailleurs que vous ne pensez à tout cela que lorsque l'argent vous manque; la bourse est-

elle remplie, vive la joie! Espérons que Lemaire trouvera une bonne mine, et que son histoire vous remettra sur pied. Y travaille-t-il? peut-il faire tant de choses à la fois? Dites-lui, pour le stimuler, qu'enfin je me suis mis à la besogne et que, s'il ne se dépêche pas, j'aurai fini ma tâche avant lui. Elle est pourtant d'une difficile digestion.

Eh bien! avez-vous pu vous procurer, par madame Foulon, le mémoire de *Sir Hudson?* ce serait peut-être une petite bonne fortune. Dites à madame L***, que définitivement nous acceptons Bahia, que je viens d'écrire à la *Canée*, d'après la réponse que m'a fait M. Feuillet, le grippé. Malheureusement le ministre[1] ne fait que de la politique et s'occupe peu des consuls, même de ceux qui s'ennuient. Dites-lui aussi que je conseille à madame Fabreguettes de venir à Paris auprès de sa tante.

Et la politique, n'en dirons-nous rien! Le Fonfrède[2] fait fureur; j'ai redemandé, pour m'en convaincre, le *Journal de Paris* qu'on m'avait supprimé et qu'on s'est empressé de me renvoyer. Peste! voilà un homme! il n'y va pas par quatre chemins; et ce pauvre Thiers, à bout de fortune, est-il joliment traité par ceux qu'il a aidés si bien! Où allons-nous? vous le savez peut-être, vous qui n'en dites rien. En ce cas apprenez-le-moi le plus tôt possible.

V

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

28 février 1837.

Je me doutais que la grippe, mon cher ami, était pour quelque chose dans votre long silence. Cela m'inquiétait un peu, car nous savons qu'elle n'a pas toujours été aussi bé-

[1] M. Molé.

[2] Boyer-Fonfrède, ancien rédacteur de l'*Élection de Bordeaux*, alors rallié.

nigne qu'on l'a bien voulu dire. La sœur de Bérard, qui l'a depuis plus d'un mois, elle et toute sa maison, a fait plus de six rechutes, et dans votre Paris, que de gens qui ne l'auront plus pour l'avoir eue cette fois ! Quant à moi, je n'en ai eu aucun ressentiment, et, pendant que tout le monde tombait malade, je me rétablissais et reprenais des forces, au point de ne plus penser à l'état de malaise qui m'a tenu si longtemps. J'en suis venu même jusqu'à me mettre à travailler presque sérieusement, et puis je contracte ici une nouvelle passion. J'ai dans mon jardin un grand espace à peupler : je fais planter, mettant en oubli la fable du vieillard et des jeunes hommes, et, ce qui est pis, ne consultant pas assez peut-être le fond de ma bourse. Il est vrai qu'on me donne les ouvriers pour rien et que je n'ai que les arbustes à payer. Comme je suis pressé de jouir, je m'y prends mal et veux des arbres un peu avancés. On me prédit qu'ils ne prendront pas ou reprendront mal. Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de se faire de l'ombre. N'allez pas croire d'après cela qu'il s'agit d'une forêt; non, tout au plus d'une cinquantaine d'arbres ou d'arbustes, auxquels toutefois il faut ajouter plus de deux cents rosiers, chèvrefeuilles, lilas et grand nombre de fleurs diverses. C'est un plaisir tout nouveau pour moi, et vous le voyez à l'importance que j'attache à si peu de chose. J'ai toujours aimé les arbres et suis encore à concevoir qu'on en puisse faire abattre. Dans mon parc, il n'y a d'ombrage qu'une courte allée de vieux tilleuls, et je voudrais voir des feuilles dans la partie opposée : si j'avais la force de Roland, je déracinerais les chênes de mes voisins, mais pour les replanter chez moi. Vous devez voir à tout cela combien je me plais dans ma bicoque. Moi, qui comme vous, que je me permets de gronder, ai toujours aussi un peu la crainte de l'avenir, ce que je redoute désormais, c'est d'être arraché à ma retraite. Mais,

plus heureux que vous, je ne m'afflige pas de mes prévoyances. Elles ne sont chez moi que l'effet d'une vie longtemps tourmentée ; car, bien que vous disiez, la lettre à laquelle ma dernière répondait portait l'empreinte de votre tristesse, et, si je voulais, je vous assurerais que celle que je viens de recevoir n'est pas exempte de ce noir que donne l'habitude d'un calcul trop étendu des tristes probabilités de la vie de ce monde. Mais ne discutons pas sur le plus ou le moins, puisque moi-même j'avoue être enclin à cette disposition ; toujours est-il que je vois que votre sort est désormais tout ce que vous avez désiré qu'il fût, à l'appartement près. C'est quelque chose. Si vous saviez combien j'aime ma mansarde ! je n'ai jamais été si commodément logé. Il est vrai qu'on m'assure que j'y rôtirai cet été. Mais la prédiction n'est peut-être que la suite de la prétention à un ciel chaud qui est générale ici ; prétention fort exagérée, si j'en juge d'après le froid que j'y ai senti depuis le 1er d'octobre que j'y ai mis le pied.

Vous allez donc être grand-père ! et combien de fois ? on ne sait. Si Jules tient tant à un garçon et qu'il n'arrive que des filles, il n'a pas mon goût. Si je m'étais marié, j'aurais demandé une fille surtout : et pour la mère elle-même combien cela est plus doux ! il n'y a que l'embarras d'une dot, mais j'espère que nos jeunes gens ne l'éprouveront pas.

Je vois que la bibliothèque de Sainte-Geneviève ne vous occupe que médiocrement. Le livre y gagnera, comme vous dites ; il ne faudrait pourtant pas trop dormir sur votre oreiller. Avant l'honneur il doit y avoir le but d'utilité publique : or nous avons bien besoin de bons ouvrages. Quant à moi, si je n'écoutais que mon goût, je vous assure que je ne toucherais une plume de ma vie. On ne m'aura sans doute jamais obligation de mes efforts, mais je m'en voudrais de ne pas obéir à ma conscience, en cherchant à

éclairer ces masses que les ambitieux flattent, mais ne cherchent pas à rendre meilleures. Loin de là, on fait tout pour les corrompre et Dieu sait les beaux résultats qu'on en obtient.

Je ne connais pas l'article de Nisard dont vous me parlez, je présume qu'il n'est pas des plus favorables à Lamennais, car Nisard l'aime peu, m'a-t-on dit. Que dites-vous de Lamennais journaliste politique? Ce n'est pas de ma faute, mais le brave homme a perdu la boussole. Que les hommes conséquents sont rares! celui-là est un des meilleurs; mais c'est un enfant dont les intrigants et les fous se font un moyen et qu'ils abandonneront après l'avoir usé. Je le crois en froid avec moi, parce que je me suis hasardé à lui donner des avis dans l'intérêt, j'ose le dire, de sa soutane qu'après tout il ne peut quitter. De ma part, moi philosophe, c'était, certes, acte de charité; mais je crains qu'on lui ait brouillé tout à fait la cervelle.

Dites à Jules que la dernière lettre de Trélat m'a bien affligé : il n'a pu que la dicter à sa fille; je crains bien pour les jours de cet excellent homme. Je lui avais proposé de venir à Tours faire son temps de prison. Le ciel lui conviendrait mieux, et peut-être aurais-je pu lui être utile. Le déplacement et la dépense le font hésiter, puis aussi l'avenir, qui semble ne lui laisser de ressources qu'à Paris.

Hier soir, j'ai eu la visite d'Audry de Puyraveau, qui passait sur le bateau à vapeur. Il m'a donné des nouvelles de mes amis du *National*, qui ne se fatiguent guère à écrire. Pauvre Audry! voilà un malheureux!

JACQUES LAFFITTE A BÉRANGER

11 mars 1837.

Je lis en haut de votre lettre 5 décembre, mon cher Béranger,

et, honteux, je baisse les yeux, d'autant plus que votre lettre est charmante et qu'il y a dans tout ce que vous dites du cœur, du commencement à la fin. Du 5 décembre ! comment, après cela et malgré cela, pourrais-je me plaindre que vous soyez parti sans venir nous voir ? Les adieux, d'ailleurs, je ne les aime pas, surtout avec vous. Nous ne disons pas de nous réciproquement comme Chamfort : C'est celui de mes amis que je déteste le plus. Heureusement que vous viendrez au printemps ; de plus beaux jours pour moi me serviront à vous prouver, peut-être, que votre exil est absurde; pas de risque pour vous dans tous les cas dans la controverse : vous savez que vous la ferez cesser et que vous m'enverrez promener quand vous voudrez. Toujours est-il que l'événement me donne raison et que je ne suis pas tout à fait l'homme aux illusions, comme vous me le dîtes un jour à Passy dans votre grenier. Comment ! si je n'avais pas joué et si je ne jouais pas encore un rôle politique, nous aurions pu faire affaire ensemble ? Savez-vous que ce que vous me dites me donne plus d'espérance que de regrets ? Nous en causerons. Le passé n'appartient à personne; mais j'ai suivi vos bons conseils plus que vous ne pensez. Je suis cocu, battu et content; après sept rudes années que j'ai traversées l'esprit tranquille et la tête haute, dormant en paix mes six heures d'un somme, et, sauf mes cheveux blancs, ayant, je crois, rajeuni. C'est le cas ou jamais, car je galope de ma soixante-dixième. La seule chose que je craigne, c'est votre habitude de vous rapprocher du moins heureux. Mais ne fait-on donc rien pour l'auteur de la Charte ? Quelle canaille, mon cher Béranger, que la plupart de nos amis de quinze ans !

Mon histoire lamentable que j'écris, et où je parle souvent de vous, ne m'a pas dégoûté des romans, mais j'en lis peu, et, les *Scènes de la vie* ne m'étant pas tombées sous la main, je ne me fais pas une idée de votre bicoque, où je me proposais d'aller vous surprendre après la session, si vous n'étiez pas venu auparavant. Ce sera donc plus tard, si vous restez ermite, chose, selon moi, qui n'est bonne que pour un temps. Croiriez-vous que moi, je suis encore assez fou pour désirer de reprendre les affaires ? Les arbitres me débarrasseront dans peu de mois, j'espère, de M. le comte Perrégaux, et je terminerai avec le prince de la Moskowa demain. Ni moi, ni ma femme, ni ma fille, ni mon Églé, cet ange un peu

diable qui m'est tombé du ciel, ne resteront à plaindre sous le rapport de la fortune, et tout cela vous aime, et proportionnellement en remontant l'échelle. Il n'y a que le nouveau né qui ne m'ait pas chargé de vous le dire, et je ne sais pas même ce qu'il en pense; plus tard, si je l'ai un peu sous la main, je lui donnerai mon avis.

Au revoir, mon cher Béranger, à vous pour la vie.

LAFFITTE.

VI

A MONSIEUR TAMPUCCI

17 mars 1837.

Je ne crains point d'être compromis, mon cher Tampucci, par mes relations avec des coupables comme vous. Mais que dis-je, coupable? Vous n'avez été qu'accusé, et je vous assure que j'ai vu votre acquittement avec bien de la satisfaction. Mais n'allez-vous pas vous exposer à de nouvelles tracasseries? Vous me demandez un éditeur. Malheureusement je ne puis vous rendre le service de vous en procurer un. Le mien s'est retiré du commerce et ne veut que terminer celles de ses affaires qu'il n'avait pu mettre à fin lorsqu'il est venu se confiner avec moi à Fontainebleau. Sans sa femme, il serait aujourd'hui aux environs de Tours, où je suis, moi, venu chercher une retraite plus profonde. Vous voyez que ce n'est pas à lui que je pourrais vous adresser, et mon heureuse étoile m'a préservé d'autres relations avec MM. les libraires. Je regrette bien de ne pouvoir vous rendre le premier service que vous me demandez, si toutefois ce serait là un service; car, à la tournure de vos chansons, je redoute pour vous quelque nouvel accident, si vous les publiez. Prenez-y garde : on sait peu de gré aujourd'hui à ceux qui s'exposent au martyre; et, à moins qu'il ne s'agisse de révéler à son pays et à l'humanité quelque grande vérité bien utile, je crois qu'il est prudent de ne pas aventurer sa liberté.

Quand les échos sont morts, les chants ne doivent-ils pas cesser? Et puis, est-ce encore de chansons qu'il s'agit? La question, devenue plus grave, peut-elle se résoudre avec des refrains? Quant à moi, ne croyez pas que je vous prêche par fatigue, car je travaille encore, mais plus sérieusement. Au reste, vous êtes maintenant mieux placé que moi pour juger de ce qu'il vous convient de faire. Les chansons que vous m'avez envoyées m'ont fait grand plaisir, surtout celle de la *Sentinelle*, sujet admirable, qui peut-être eût pu être traité avec plus de soin. Pourquoi le refrain manque-t-il à la rime lorsque vous n'avez pas l'excuse d'un air choisi? Dans l'*Ange*, il y a aussi faute de rime, et je ne puis vous passer ces licences dont pourtant les procureurs du roi ne diront rien. Si minime que soit ce genre, ce n'est pas une raison pour le traiter dédaigneusement. Pardonnez-moi de prendre son parti : je serais ingrat de ne le pas faire.

Vous me demandez si je garde copie de mes lettres. Non, certes, et je n'ai eu le courage de prendre cette précaution que pour deux ou trois lettres importantes pour moi. Mais, en vérité, je ne me pardonnerais pas d'avoir eu l'idée de faire ainsi relique de moi-même. Je suis encore à concevoir que quelques-uns de mes amis en prennent la peine. Ne donnez pas dans ce travers. La manie des autographes tuera la liberté des conversations écrites.

A défaut d'un éditeur, que ne puis-je vous procurer la protection d'un directeur de théâtre! Malheureusement encore, depuis près de vingt-quatre ans que je ne vais plus au spectacle, je manque aussi de relations de ce côté. Mais, si vous vous trouviez en face de quelques personnes avec qui vous me sauriez des rapports amicaux et que vous eussiez besoin d'être appuyé de mon petit crédit, usez-en. Il vous suffira de m'écrire de quoi il s'agit pour que je m'empresse de vous recommander. C'est un devoir que je remplirai toujours pour

ceux qui, comme vous, sont animés des plus nobles sentiments et d'un dévouement sans bornes aux intérêts de la patrie et de l'humanité; c'est pour eux que je regrette la sorte d'influence que j'ai eue un moment.

Adieu, mon cher Tampucci; de la persévérance, et vos généreuses intentions triompheront des obstacles[1].

VII

A MADAME ***

19 mars 1837.

J'ai été sur le point d'aller vous voir plus tôt que je ne le comptais. Ma vieille tante de Péronne a été à la mort; mais j'en ai des nouvelles rassurantes qui me permettent de reculer mon voyage.

Je conçois tout ce qu'a dû vous causer de regret la perte de cette pauvre jeune fille que vous aimiez tant. Ce sont de ces morts qui affligent ceux mêmes qui sont étrangers à la famille ou qui connaissent à peine l'objet regretté. Ce serait à moi et à ceux de mon âge à s'en aller et non à de si jeunes plantes qui promettent tant de fruits.

Vous me dites que Fortoul a été malade; je le croyais mort. Je lui ai envoyé une lettre qui pouvait lui servir d'introduction auprès de Thomas, mais je crois qu'il n'a pas dû s'en servir, occupé comme il doit l'être au *Monde*. En me parlant de ce journal, signé par un homme qui inspire peu de confiance (si c'est, comme je le crois, l'ancien actionnaire du *Constitutionnel*, dont même il a été l'imprimeur, et qu'il ne faut pas confondre avec son frère Charles B***), vous ne me dites pas si cette publication obtient du succès. J'y ai vu des articles bien écrits, mais peu propres à satisfaire les lecteurs de journaux. Voilà donc George Sand qui se fait ca-

[1] Lettre communiquée par M. Tampucci.

tholique ; et le pauvre abbé qui fatigue sa plume aux exigences d'un métier auquel il ne convient pas. Mon Fortoul n'avait vraiment plus qu'à se faire homme politique, pour achever de gaspiller sa vie. Vous avez très-bien fait de l'arracher à cette dernière besogne ; vous feriez encore mieux si vous pouviez le déterminer à se prendre enfin à quelque ouvrage de longue haleine ; mais je vois bien qu'il préférera toujours le flânage du journalisme au travail sédentaire du véritable écrivain. C'est d'autant plus regrettable qu'il a des facultés qui se perdront à ce commerce. Nos jeunes philosophes crient sans cesse contre l'amour de l'argent, qui, disent-ils, domine les hommes de notre époque ; et eux ne savent pas vivre avec 200 francs par mois, ce qui devrait leur suffire et leur procurer des loisirs à employer en travaux sérieux : au fait, pourquoi seraient-ils plus raisonnables que Lamennais ? Je n'en souhaite pas moins un grand succès au *Monde*, bien qu'on n'y soit sans doute pas très-satisfait de moi.

Dites à Fortoul de me donner des nouvelles de l'entreprise commerciale dont le voilà une des colonnes.

Je vous félicite de votre santé, aux accidents près qui sont peut-être encore pourtant des preuves de santé. Rendez à *** toutes les amitiés qu'il me fait faire, et dites que je le félicite d'avoir recouvré ses jambes. Il doit en avoir grand besoin. J'ai vu avec plaisir qu'on en venait à l'éclairage par le gaz ; on sera forcé, enfin, de placer les réverbères auprès des maisons. Qu'il faut de temps chez nous pour obtenir des réformes !

J'ai vu Chaix-d'Est-Ange ici, avec toute sa famille. Il a fait un beau voyage : la cause qu'il venait défendre et qu'il a gagnée lui a dû être très-bien payée.

Oh ! le repos, ma chère ! c'est le bonheur : non, quand on est très-jeune, mais quand on a dépassé la trentaine pour

vous autres femmes, et quarante pour nous. J'en jouis ici, et mon seul tourment est la crainte de le voir troubler. Il est vrai que je travaille, même assez sérieusement, sinon beaucoup. Ce doit vous être la preuve du rétablissement de ma santé. Dites-le à Fortoul pour l'encourager à m'imiter. Oh ! si à son âge j'avais eu ses moyens ! Mais il a fallu me créer moi-même, et c'est une rude tâche, surtout pour un paresseux.

VIII

A MONSIEUR TRÉLAT.

25 mars 1837.

Eh bien, mon pauvre ami, comment vous traite cet éternel hiver ? Vous me laissez trop longtemps sans nouvelles de votre santé. N'attendez donc plus mes lettres pour m'apprendre quelle est votre situation. Mais peut-être n'écrivez-vous pas encore, pour éviter une trop grande fatigue, et peut-être aussi avez-vous peur d'ennuyer mademoiselle votre fille en lui faisant trop de dictées pour tous les amis qui s'intéressent à votre sort.

Je viens de voir un de vos bons amis. Marie, qui se rend de Riom à Bourbon-Vendée, où il a une sœur, m'est venu voir en passant et a eu la bonté de rester même un jour tout entier, dont la plus grande partie a été employée à causer de vous. La neige et le froid que nous avons ici depuis plus de dix jours nous faisaient nous désoler pour vous. C'est un homme bon et sage qui se préoccupe beaucoup de vous, et qui, m'a-t-il dit, n'est pas le seul en Auvergne à avoir une si louable préoccupation. Je conçois bien alors que vous pensiez toujours à vous retirer de ce côté. Pourtant, mon cher Trélat, cette température de montagnes n'est pas trop votre fait, et le point essentiel, c'est la santé. J'ai recouvré la

mienne, grâce au ciel. Me voilà acclimaté aux bords de la Loire, heureux de ma bicoque, où l'on respecte mon amour de la solitude, et travaillant même sérieusement à une œuvre qui malheureusement dépasse de beaucoup les forces de mon intelligence. Les pensées ne me manquent pas encore, mais la méthode qui les groupe et le talent qui les fait valoir ne me sont pas donnés, je le crains. Enfin j'aurai du moins le mérite d'essayer un nouveau genre, à près de soixante ans, dans la seule vue d'améliorer la condition morale des pauvres gens[1].

Et vous, si vous ne pouvez écrire, au moins pensez-vous à vos travaux préparés ? Vous êtes bien heureux, vous autres à qui l'on a donné de l'instruction et qui avez su acquérir de la science. Moi, je ne sais rien ; j'ai eu tout à découvrir, tout à deviner. Oh ! que de peine pour le style ! Je lisais, il y a peu de jours, un fragment de Fourier qui envoie promener le talent d'écrivain. Il a tort. Quand on croit avoir de bonnes idées à communiquer, il est de devoir d'apprendre le mieux possible la langue de ceux à qui on veut les faire comprendre ; même on ne doit négliger aucun moyen de plaire. C'est ne pas assez aimer les hommes que de ne pas chercher à les attirer vers les choses qui leur sont utiles en les leur rendant agréables. Fourier est bien certainement un génie prodigieux, quoique incomplet; mais il aime plus son système que l'humanité ; aussi l'orgueil l'a-t-il rendu rebutant et inintelligible ; et sans quelques jeunes gens qui ont dégrossi

[1] Quel malheur que Béranger se soit découragé ! Nous aurions un livre unique que tout le monde aurait lu. Que ceux, du moins, qui l'accusent d'avoir flatté sans cesse et de n'avoir jamais instruit le peuple, s'ils oublient tant de nobles vers, se rappellent cette tentative. Puisque Béranger, à cet âge, ne s'est pas jugé capable de mener à terme sa tâche, il faut l'en croire, car il est toujours sincère. Peu après, l'art même du vers allait lui échapper :

Et quand j'allais, par de nouveaux concerts,
Peuple Dauphin, t'instruire à la clémence,
Dieu ne veut plus que je fasse des vers.

ses livres, il serait mort incompris. Ce serait fâcheux, car il y a merveille à voir l'enchaînement du monde qu'il a créé lui seul. Sans doute la plus grande partie de tout cela est inapplicable; mais, pour le reste, il y a profit à en faire l'étude. Qu'en dites-vous?

Il y a bien longtemps que je n'ai eu des nouvelles de Leroux et de Reynaud. Ils doivent être accablés par leur *Encyclopédie*.

Audry de Puyraveau m'est venu voir; il allait à Nantes arranger une de ses mille mauvaises affaires. C'est un bien digne homme, plein de courage et de résignation. Il m'a appris que Chevallon, au lieu de repasser par ici, avait dû courir à Marseille pour rendre service à un ami. Le pauvre Thomas fait un métier de galérien qui exige tout son dévouement.

Je pense que Dupont (de l'Eure) viendra bientôt me voir aussi : il me le promet du moins. Il a sa captivité aussi à subir, car la Chambre est pour lui un vrai cabanon. Je lui donne de vos nouvelles. Il prend un vif intérêt à vous, et, si les vœux de bien des gens de ma connaissance s'accomplissaient, vous ne seriez peut-être pas libre, mais vous auriez la force de braver la captivité, comme vous en avez le vouloir. Et que vous dit-on de la part des ministres? pensent-ils à vous réclamer? J'espère que non. Mon Dieu ! mon cher ami, voyez, si on vous avait écouté, ce qu'eût été pour vous la prison tout cet hiver.

IX

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

3 avril 1837.

Êtes-vous déjà à la Celle[1], malgré cet hiver qui n'en finit

[1] La Celle-Saint-Cloud, entre Saint-Germain et Versailles, près du délicieux petit lac et des beaux ombrages de Saint-Cucufa.

pas? Je ne connais pas bien ce coin de paysage; mais les environs que j'ai vus m'en donnent la plus belle idée. Vous avez bien fait d'aller vous nicher là. Je dis fort souvent que les environs de Paris sont cent fois plus beaux que les bords de la Loire. Ici, personne n'en veut convenir. Rien n'est pourtant plus vrai. La Touraine a fait sa réputation à une époque où nos autres provinces étaient moins bien cultivées, et lorsque la Cour, fixée longtemps de ce côté, y avait attiré l'argent féodal, qui a créé bon nombre de charmantes habitations. Depuis lors, la culture améliorée partout, l'argent entassé surtout à Paris, et la royauté s'y fixant à demeure, ont dépassé les merveilles de la Touraine, qui n'ont pu d'ailleurs que dépérir; témoin Chambord, témoin le Plessis et mille autres habitations semblables. Cela n'empêche pas la Grenadière d'être pour moi une douce et précieuse retraite, en dépit du printemps qui tarde bien à y venir donner son coup de pinceau. Puisse la vôtre être aussi paisible!

J'ai été sur le point d'aller voir Paris plus tôt que je ne le croyais. Ma vieille tante de Péronne a été fort malade. On craignait pour ses jours; sans la peur de la trouver morte, je serais parti. Heureusement, à quatre-vingt-quatre ans passés, elle a triomphé du mal et du médecin, et veut maintenant que je retarde mon voyage, pour lui donner le temps de se rétablir. Mon pauvre vieux Dubois, tout grand docteur qu'il était, n'a pas été aussi adroit; il paye sa dette à moins de quatre-vingt-un ans. J'ai appris avec plaisir qu'il n'avait pu voir la mort venir; il la redoutait beaucoup. C'était un digne homme, qui m'aimait bien et m'a souvent voulu rendre service. Il n'avait malheureusement pas su arranger sa vie, et sa vieillesse n'a pas été aussi douce qu'elle eût pu l'être. Il n'avait pas eu le temps de penser à tout, ayant été accablé de travaux et s'étant marié quatre fois. Marié quatre fois! il méritait la croix rien que pour cela.

Je reçois le journal de Fonfrède[1], avec qui j'ai été en correspondance presque républicaine en 1829. Savez-vous qu'il n'est pas aussi fou qu'on le prétend. Ce qui m'étonne, c'est que le *National* ne tire pas mieux parti, pour son opinion, des imprudences bordelaises du *Journal de Paris*. Je suis tourmenté d'une singulière et folle chimère. Je me demande si Louis-Philippe n'en viendra pas à vouloir faire le Monk couronné. Si vous lui donnez ce but, beaucoup de points obscurs deviennent clairs. Je l'ai écrit dernièrement à quelqu'un qui voulait me mettre en rapport direct avec Sa Majesté; mais j'ajoutais, ce que j'ajoute aussi avec vous : je suis fou d'avoir cette pensée. Et pourtant!

X

A MONSIEUR ANTIER

9 avril 1837.

Est-ce que nous ne sommes plus que des connaissances, mon cher Antier? on le dirait au nombre de phrases élogieuses que contient ta lettre.

Oui, je travaille à mon livre; et je crains, s'il n'est pas œuvre immortelle, qu'il ne soit œuvre éternelle, tant j'y mets de lenteur. Mais laissons la littérature, qui me semble chose bien creuse.

Nous avions appris par Béjot la maladie de madame Antier, et nous t'en voulions de ne nous en avoir rien écrit. Quoi! c'est votre vilaine grippe qui l'a mise dans cet état? Elle, qui n'est pas très-patiente, a dû souffrir doublement. Le printemps seul la rétablira complétement; et malheureu-

[1] Le *Journal de Paris*. Béranger dit qu'il n'est pas si fou. C'est comme aujourd'hui et peut-être comme toujours. Les journaux d'opposition, on ne sait pourquoi, font d'inutiles querelles sur des riens, et négligent bien souvent leur noble rôle de protecteurs et d'instituteurs du peuple entier.

sement il n'a pas l'air de vouloir venir cette année. Dans notre douce Touraine, il gèle et neige depuis quatre jours, et notre jardin, dont nous nous promettions tant de jouissances, ne nous fait pousser que des soupirs de douleur et de découragement. Consolez-vous donc un peu à Paris par l'idée de notre température. En dépit de tout, Judith se porte assez bien, et moi je suis enfin parfaitement acclimaté. On trouve même que j'engraisse. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je me plais de plus en plus ici, et que, sans mes maudits amis de Paris, je ne penserais plus à sortir de la *Grenadière*. La lecture des journaux, comme tu le dis bien, suffirait pour m'y tenir renfermé.

Eh quoi! le républicain Ernest s'est aussi laissé prendre par la grippe. Est-ce qu'il a jamais ouï dire que Brutus, Cassius, Mutius Scœvola, eussent eu la grippe? Fi donc! j'espère qu'il se porte bien maintenant. Mais que fait-il? Sa barbe au moins, je pense.

Wilhem nous avait annoncé sa présence. Depuis, nous n'avons plus entendu parler de lui. Comment se porte-t-il? Et Lebrun? Depuis que je suis ici, je n'en ai eu d'autres nouvelles que celles que tu me donnes.

Et toi, quand viendras-tu nous voir? Le voyage est un peu long, je le sais. Mais le Mont-de-Piété est si bonhomme! J'espère que vous vivez toujours bien ensemble. Quand tu verras le directeur[1], rappelle-moi à son souvenir.

Je te préviens que Judith cherche toujours dans les journaux quelque pièce nouvelle de toi. Satisfais donc son impatience.

[1] M. Martin Laffitte.

XI

A MADAME CAUCHOIS-LEMAIRE

19 avril 1857.

Si je ne me trompe, je vous dois une réponse, mais je ne sais comment il se fait que j'ai perdu votre lettre et ne me souviens plus de son contenu. Je suppose donc qu'en véritable amie vous vous informiez de ma santé. En ami sincère, moi, je vous réponds que je me porte bien. Mais vous tous comment vous portez-vous? J'ai lu des articles de Lemaire, surtout dans le *Siècle*, qui m'ont fait grand plaisir. Ce journal me semble un des meilleurs que j'aie lus jamais. Aussi souhaité-je bien qu'il fasse ses affaires. Ce que j'y critiquerais, ce sont quelques feuilletons ; mon ami Paul de Kock nous en a donné quatre ou cinq dernièrement, qui étaient au moins stupides. Vous ne les avez sans doute pas lus; moi, je lis tout, Paul de Kock et Aristote. Ce dernier farceur me prend tout mon temps depuis quinze jours. Barthélemy, votre ami d'autrefois, m'en a envoyé la *Politique*, et je la lis avec une attention dont vous ne seriez pas capable. Votre ami d'autrefois me semble avoir entrepris bien consciencieusement une grande et belle besogne, qu'il mènera à fin, je l'espère ; il y a mieux que de l'érudition et du grec dans cette œuvre, dont il me semble avoir rétabli l'ordre avec une rare sagacité. Aristote me conduit à vous parler du pauvre père Dubois, dont votre ami d'autrefois m'a annoncé la mort le jour même de l'événement. En pensant combien l'idée de sa fin prochaine le tourmentait, j'ai moins regretté mon bon vieux docteur. Ceci va grossir les revenus des enfants. Mais Dubois était-il aussi riche qu'on le disait? J'en doute un peu Je ne vous en souhaiterais pas moins une part dans l'héritage.

Eh quoi ! vous trouvez donc acquéreur pour Arnouville. Ça

va être un désespoir que cette vente. Si les bonnes raisons pouvaient vous consoler, je pourrais vous en donner beaucoup, mais qui sait? Vous serez peut-être assez heureuse pour que le marché se rompe.

Gelez-vous toujours? êtes-vous toujours sous la neige? Le temps ici a l'air de vouloir tourner au printemps; cela seulement depuis trois jours. Mais demain l'éclipse de lune nous rendra peut-être les frimas. On ne peut pas plus compter maintenant sur la lune que sur le soleil. Louis-Philippe les aura gagnés pour qu'il n'y ait plus de mois de juillet. Au fait, c'était contrariant pour lui. J'aurais bien envie de vous parler politique, moi qui lis celle d'Aristote; mais cela vous ennuie, et je pense d'ailleurs que nous sommes d'accord, même sur le nouveau ministère[1] et les vieux apanages[2]. Cette dernière bagatelle me déplaît d'autant plus, qu'il me faut admirer M. de C***, dont je n'aime pas le style, dont j'aime peu le caractère. Concevez-vous que, dans sa réponse, il se donne pour pauvre, lui qui a au moins 30,000 livres de rentes au soleil? Et les poignards, donc? Encore si tout cela, qui au fond est si raisonnable et si logique (je parle de ses lettres), était écrit comme Courrier!

XII

A MONSIEUR TRÉLAT

1er mai 1837.

Voilà une bien bonne nouvelle, mon cher ami. Ayons foi en sainte Jules et rendons lui grâces. S'il ne lui restait plus qu'un miracle à faire, en vérité elle ne pouvait mieux le

[1] Le ministère Molé avait été retouché par suite de la rivalité de M. Molé et de M. Guizot. MM. Montalivet, de Salvandy, Laplagne et Barthe, étaient entrés au ministère.

[2] L'apanage du duc de Nemours venait d'être demandé aux Chambres en même temps que la dotation du duc d'Orléans.

placer. Il est toutefois bien heureux que votre excellente femme vous ait fourni le moyen d'arriver jusqu'à la sainte [1]. En dépit de la faculté vous avez raison : bonne garde-malade vaut mieux que savant médecin. La santé n'est pas au jour, à l'heure, à la minute ; elle compte par secondes, et malheur au malade qui n'a d'espoir qu'en son docteur ! Bretonneau dit de la médecine ce que vous en dites. Quant à moi, j'y ai si peu de foi, que c'est pourquoi je me laisse aller facilement aux moyens nouveaux, tant j'ai d'espoir dans l'avenir. L'homœopathie (qui m'a tiré d'affaire pour une vieille maladie d'intestins) m'a plu beaucoup, parce qu'elle se conciliait, selon moi, avec la découverte de la circulation, ayant toujours été surpris qu'à l'aide de cette découverte on n'ait pas su aller plus loin qu'Hippocrate, à qui cette connaissance manquait. Malheureusement l'homœopathie a engendré les homœopathes, qui feront avorter ce nouvel essai, si la chose n'est déjà faite. Mais ne voilà-t-il pas que je me mêle de faire le docteur en présence d'un docte. Parlons de votre résurrection. Je ne doute pas que votre changement d'habitation n'ait merveilleusement contribué à cette amélioration subite. Les bords de la Loire m'ont vivement éprouvé : il m'a fallu plus de six semaines pour me tirer de l'état de langueur où j'ai été. Un autre homme que Bretonneau m'aurait médicamenté. Aujourd'hui, sans avoir rien fait, je me porte très-bien. Il me suffirait peut-être de me loger à cent pas loin du fleuve pour que la santé disparût. Voilà pourquoi Bretonneau recom-

[1] A la fin de l'été de 1836, M. Trélat avait demandé à rentrer en prison et laissé louer la maison qu'il occupait. En attendant la réponse, il avait fallu se loger n'importe où, dans un logement malsain où il retomba et fut fort malade tout l'hiver. Au printemps, madame Trélat parvint à retrouver et à se faire louer de nouveau l'habitation salubre du quartier Sainte-Jules, et non Saint-Jules comme l'avait cru d'abord Béranger. Au reste, l'une était digne de l'autre. On lit dans le livre aimé et cité par Béranger que la digne fille (sainte Jules) périt sous Dioclétien, en disant « qu'elle ne voulait quitter son vrai Dieu pour adorer de fausses déitailles. »

mande l'examen scrupuleux des moindres détails, et veut même savoir toute la vie d'un malade pour entreprendre sa guérison.

Qu'allez-vous faire de toute cette santé qui vous revient? Jardiner sans doute. Je crois vous l'avoir dit, c'est à présent mon grand plaisir. Mais, moi, je jardine en vrai gentilhomme, je suis honteux de l'avouer. Je guette les feuilles et les fleurs pousser, sans distinguer un acacia d'un érable, une renoncule d'une jacinthe. Je me ris au nez de mon ignorance. Ajoutez que j'ai un souverain mépris pour les fruits et les légumes. J'arrose assez bien ; je ne bêche presque pas et je ratisse en amateur. Que n'êtes-vous là pour vous moquer de moi et me donner des leçons ? Et puis, que dites-vous de la manie de planter en terrain d'autrui ? Il est vrai que mon propriétaire m'assure que je resterai ici tant qu'il me plaira, et mon propriétaire est un fort honnête homme. Ajoutez que j'ai des amis qui me donnent des arbres et me prêtent des ouvriers. En définitive, je trouve tout cela charmant, et je ne voudrais pas quitter ma bicoque. Je serai forcé d'aller voir ma vieille tante de Picardie, et ne pourrai me dispenser de passer à Paris quelques jours. Eh bien, croiriez-vous, mon cher Trélat, que c'est avec une telle répugnance, que je ne sais si cela n'empêchera pas mon voyage. Quelques amis prétendaient que je ne pourrais me passer du monde, et le seul regret que je ressente, c'est de l'avoir quitté si tard. Le bruit qu'on fait flatte un moment l'oreille ; on aime à se voir en cire à la foire, comme vous dites ; mais, si on a autre chose que de l'esprit et de la vanité, on revient bientôt à sa nature, et il ne convenait à la mienne de se donner en spectacle. Il lui faut du silence, de l'intimité et de la rêverie. Ç'a été un besoin de toute ma vie, et je le satisfais ici, avec le seul chagrin de n'avoir pas autour de moi tous ceux que j'aime. C'est pour cela seulement que je regrette la fortune et que je fais

des châteaux en Espagne. Il est fâcheux que l'argent soit si cher. Car je ne voudrais ni de Rambouillet ni du million belge pour ce qu'ils coûtent et quoique je fusse bien sûr d'en faire bon usage. Mais, puisque je parle fortune, vous, mon pauvre ami, qui ne serez jamais apanagé, comment vous tirez-vous de toutes les dépenses que votre santé et votre position doivent vous occasionner? Je ne suis pas riche; pourtant je suis moins gueux que vous. Si une petite somme vous faisait faute, ayez assez d'amitié pour moi pour me le faire savoir. Je pourrai, en me gênant un peu, vous prêter jusqu'à 500 fr. Disposez-en. Quelque gêne éprouvée pour vous rendre un petit service momentané me semblerait une expiation du repos dont je jouis, sans l'avoir autant mérité que d'autres que j'en vois privés. Aidez-moi à obtenir grâce devant Dieu. Je vous dirai sans façon, quand vous me donnerez cette marque d'estime, à quelle époque il vous faudra me rendre cet argent, et ce sera une affaire entre nous, dont nous parlerons aussitôt que cela vous conviendra[1].

XIII

A MONSIEUR HIPPOLYTE FORTOUL

Tours, 16 mai 1837.

Je suis bien aise d'apprendre, mon cher ami, que ce soient vos travaux qui vous aient empêché de m'écrire. Le *Monde* me prouve en effet que vous ne perdez pas votre temps, si c'est ne pas le perdre que de travailler aux journaux. Je lis toujours vos articles avec un vif plaisir; j'aimerais pourtant mieux lire un ouvrage de plus longue haleine. Cela viendra,

[1] M. Trélat aurait accepté de Béranger plus que de personne; mais il ne pouvait que refuser toute autre offre que celle de ses amis politiques de l'Auvergne, qui, pendant toute la durée de l'emprisonnement, voulurent subvenir à l'entretien de sa famille.

puisque vous m'assurez que vous mûrissez des œuvres sérieuses; mais quand? Voilà la question que je me fais en pensant à la vie de journaliste que vous êtes obligé de mener plus que jamais. Au reste, j'ai sans doute tort d'en vouloir aux feuilletons des beaux et bons ouvrages qu'ils nous volent. Peut-être notre état social ne réclame-t-il plus qu'une littérature quotidienne. La société est servie suivant son goût.

Vous me dites, mon cher Fortoul, que Paris me convient par-dessus tout. J'ai lieu d'en douter, car l'idée d'être obligé d'y séjourner m'empêche de faire le voyage de Picardie. Je voudrais pourtant bien embrasser mes amis, mais c'est ici que je voudrais les voir; ici où je n'ai de pensées tristes que celles que m'inspire la crainte d'en être arraché par les événements. Non, mon ami, je n'ai plus besoin de Paris, même pour ma santé qui n'a souffert que six semaines du déplacement et des rigueurs de la saison. Mon jardin, voilà ma joie. C'est un goût qui m'est venu tard, mais qui n'en est que plus vif. Je travaille un peu à l'ouvrage que j'ai si longtemps rêvé : s'il peut être utile au peuple, je voudrais mourir en le finissant, pour n'avoir pas la peine de le publier. Je tâche aussi de compléter mes *Bonapartes*. Tout cela me suffit bien, avec la lecture des journaux qui, chaque jour, me font m'applaudir davantage du parti que j'ai pris de me séparer du monde; vous voyez que, malgré moi, je suis obligé d'avouer que les journaux sont bons à quelque chose.

XIV

A MONSIEUR BÉRARD

Tours, 18 mai 1837.

..... Guizot a admirablement parlé dans la séance de vendredi, et il était difficile de se faire admirer après Barrot, qui a dû voir combien donnent de puissance la franchise et

la fermeté, ce qu'il aura toujours, dès qu'il cessera d'écouter tout son entourage du tiers parti. Un si honnête homme, un patriote si désintéressé, ne doit point se défier de ses inspirations comme il le fait trop souvent, autant au moins que j'en puis juger de si loin. S'il ne m'a pas tout à fait oublié, et que vous le voyiez, faites-lui toutes mes félicitations. Je tiens à ce qu'il sache qu'il est un des hommes que j'estime le plus, et que je n'attends de personne autant que de lui, pour la cause nationale, ce que je lui ai dit déjà bien souvent[1].

XV

A MADAME GAUTIER

23 mai 1837.

Tu as donc couronné une rosière : grand bien te fasse! est-elle jolie au moins? Je crois n'en avoir vu que de laides, ce que je ne dis pas pour déprécier leur vertu, car la laideur est loin d'être une garantie. M. le maire eût dû faire un discours en vers à la jeune couronnée : il est vrai que cela eût allongé la cérémonie, ce qui ne t'eût guère convenu; mais ta gloire en eût été plus grande.

Vous gelez encore, dis-tu, dans votre plaine[2]. Je t'assure

[1] M. Guizot venait de perdre son fils aîné. Mais la douleur donne des forces à une âme virile, et jamais son éloquence ne fut plus puissante que dans ce moment d'affliction. L'assemblée fut émue profondément lorsqu'il dit : « J'ai pris et quitté le pouvoir déjà plusieurs fois en ma vie, et je suis pour mon compte, pour mon compte personnel, profondément indifférent à ces vicissitudes de la fortune. Je n'y mets d'intérêt que l'intérêt public, celui de la cause à laquelle j'appartiens et que je me fais honneur de soutenir. Vous pouvez m'en croire, messieurs, il a plu à Dieu de me faire connaître des joies et des douleurs qui laissent l'âme bien froide à tout autre plaisir et à tout autre mal. » Et cet exorde fut suivi d'un long discours, beau de paroles, qui n'était que l'apologie exclusive de la bourgeoisie et l'exposition des raisons qui devaient lui faire donner et lui conserver le pouvoir. M. Odilon Barrot parla du peuple et réclama pour lui et pour son avenir, pour le repos même de la société, autre chose que ce mépris théorique des perfectionnements du système constitutionnel. Du même coup il attaquait les ministres, et leur disait de se retirer s'ils n'avaient rien de plus que M. Guizot à dire et à mettre en pratique.

[2] De Nanterre.

que nos coteaux ne sont pas beaucoup plus favorisés. La vigne est de six semaines en retard, ce qui tourmenterait peu les gourmets, si la Champagne, la Bourgogne et le Bordelais, n'étaient pas dans le même cas. Quant à moi, je devrais me féliciter pour mon compte de cette température, car mes arbres n'en viennent que mieux, et le soleil était à redouter pour mes chères plantations.

Judith continue de se trouver très-bien de son séjour ici. A Fontainebleau, elle se figure qu'elle serait morte de froid. Elle a d'ailleurs autant pris goût que moi au jardinage, et a bravé neige et vent pour visiter ses fleurs et ses semis.

Nous regrettons bien d'apprendre que Julie ne soit pas encore complétement rétablie; mais, s'il ne faut qu'un peu de chaleur pour cela, il n'y a plus que patience à avoir. Judith et moi l'embrassons de tout notre cœur, ainsi que ton mari, qui sans doute se porte bien, puisque tu ne me dis rien de sa santé. Je présume qu'il est une des onze voix que j'ai obtenues dans votre canton pour le grade de chef de bataillon. Je l'en remercie bien, vraiment; mais je crains que ces voix-là et celles que j'ai obtenues à Paris ne finissent par me donner de l'ambition. Je serais si bien à cheval avec un tricorne et l'épée au côté. C'est pour le coup que tu serais fière de ton parrain. En attendant de pareils honneurs, embrasse les enfants pour moi, et crois-moi tout à toi de cœur et pour la vie.

XVI

A MONSIEUR TRÉLAT

31 mai 1837.

L'amnistie[1], mon cher Trélat, ne paraît pas vous avoir transporté d'une joie infinie; moi, pourtant, je m'en suis fort réjoui pour vous, en considérant surtout que MM. les

[1] L'amnistie accordée à l'occasion du mariage du duc d'Orléans.

ministres eussent pu ne pas vous compter le temps de maladie passé hors de prison. Voici une affaire réglée, et l'état de votre santé me fait considérer cela comme un grand bonheur pour vos amis.

Ce qui ne me surprend pas autant que vous, c'est l'ignorance des gens qui vous ont signifié votre délivrance, à l'égard de la surveillance. Quand notre ami Dupont était garde des sceaux, j'ai un peu vu la chancellerie ; j'y ai conçu l'idée de beaucoup d'erreurs possibles, et même de *quiproquo* Pour me rassurer sur ce qui vous concerne, je me suis dit qu'il serait possible que la Cour des pairs, qui vous a condamné pour faits à elle personnels, ne crût pas convenable, en pareil cas, de soumettre ses patients au régime de la police. Me suis-je trompé? Ce qui me porte à le croire, c'est que j'ai déjà vu que les journaux annonçaient une visite de vous à Clermont. Malgré cette annonce, je pense bien, d'après ce que vous me disiez dans votre lettre, que vous aurez autre chose à faire avant d'aller remercier vos bons Auvergnats, si fidèles à la cause du malheur. Et puis, votre santé ne peut se réparer en aussi peu de temps, et exige que vous vous teniez encore loin de l'agitation, avant de reprendre la vie active dont vous êtes désaccoutumé.

Comment et où vous caserez-vous? Je souhaite bien que ce soit à Paris, où aux inimitiés politiques ne se joignent pas, comme en province, les haines de coterie et les tracasseries de voisinage, sans compter les procureurs du roi, les sous-préfets et préfets, qui, dans les petites villes, ne vous pardonnent pas les coups de chapeau que vous leur refusez. J'aurais voulu vous voir reprendre la médecine, mais je sens qu'avec un cœur comme le vôtre et avec une santé qui exige des ménagements il n'y aurait pas d'eau à boire pour vous dans cet état. Il n'y a d'ailleurs que les journaux qui vous tentent et qui peut-être vous offrent une existence suffi-

sante. Pourriez-vous trouver place au *National?* Trouverez-vous à en fonder un? Voilà les questions que je me fais. Répondez-y aussitôt que vous le pourrez. Oh! que ne pouvez-vous, dans votre coin, écrire l'ouvrage que vous méditiez, et soigner votre jardin! Vous me donnez de bonnes leçons dans votre lettre; mais, sauf la beauté des fleurs de pêchers et de pommiers, que j'admire comme vous, j'en profiterai peu. Vos épinards et vos haricots sont sans intérêt pour moi; et, quant aux citrouilles, elles sont à mes yeux dans le règne végétal ce que dans le règne animal sont messieurs les pourceaux et messieurs de la finance. Ces derniers sortent aussi d'une bien petite graine pour arriver à une grosseur monstrueuse, qui force la terre à s'affaisser sous son poids. Et moi, qui vous parle ainsi, j'ai pourtant eu le bonheur de rencontrer deux financiers qui font une bien honorable exception à la règle[1]. Avec ceux-là, le pauvre a eu sa part de la citrouille.

Mais revenons à nous qui sommes un peu moins gros. Je dois aller en Picardie vers le milieu d'août. C'est donc vers cette époque que je vous verrai à Paris, si vous y êtes, comme je l'espère.

Je me demande pourquoi vous avez placé votre fils à Metz. Avez-vous là des amis? C'est un peu loin, ce me semble, de tous vos points d'habitation. Si vous y aviez besoin de recommandation, je pourrais peut-être vous y être utile. Au moins l'essayerais-je.

XVII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

12 juin 1837.

Je ne sais, mon bon et respectable ami, si je dois regretter que ma lettre ne vous soit pas parvenue. Figurez-vous que

[1] MM. Laffitte et De Clerq.

dans cette missive Gros Jean remontrait son curé, et lui disait hardiment qu'il ferait mieux de continuer ses admirables sermons populaires que d'écrire de petits prônes, qui lui prendraient tout son temps et le mettraient peut-être en guerre avec MM. de la fabrique, que moi, Gros Jean, je connais un peu mieux que le digne pasteur d'âmes, car j'ai vécu à côté de bien des boutiques de journaux.

Or j'appuyais mes raisonnements de l'opinion que j'ai des feuilles publiques, comme elles sont faites et comme on les fera encore longtemps, opinion que je vois bien que vous ne partagez pas, ce qui l'ébranle un peu dans mes convictions. Cette lettre perdue, je ne sais comment, vous eût donc paru bien sotte. Aussi, votre silence me faisait-il craindre qu'elle ne vous eût déplu. En cela j'oubliais tout ce qu'il y a de bonté et d'indulgence dans votre cœur, et je vous en demande pardon. Au moins pourrez-vous, cher ami, voir d'après cette crainte même que je vous avoue, combien votre amitié m'est précieuse et combien je redoute de la voir s'altérer.

J'ai appris par P*** (le jeune instituteur dont vous me parlez) que madame Clément vous proposait de vous louer un appartement dans l'hôtel qu'elle va prendre. Je me réjouirais que cet arrangement eût lieu, si votre petite fortune vous le permet, car alors vous auriez auprès de vous des personnes qui pourraient veiller à votre santé, que je crois que vous gouvernez fort mal, et que pourtant vous devriez ménager pour vos amis et pour tout le monde. Madame Clément est une dame excellente, d'un noble caractère, et pour qui c'est un besoin que de s'occuper du bonheur de ceux qui l'entourent; tout cela sans caprices et sans inconstance. P*** m'en a toujours parlé ainsi, et je le crois, car lui aussi, il est une des plus belles âmes que je connaisse. Puisque vous le voyez quelquefois, tâchez, mon cher Lamennais, de percer cette

enveloppe silencieuse, et même un peu sauvage, et vous trouverez le cœur le plus tendre, le plus pur, l'esprit le plus droit, et une imagination de poëte digne de vos études. P*** est vraiment un homme distingué, et j'ai souvent remercié le hasard de m'avoir mis en rapport avec lui. Que de gens qui font grand bruit et ne sont pas dignes de lui serrer la main ! Ce n'est pas une confiance facile à gagner; mais on est bien récompensé de l'avoir obtenue.

Vous allez donc en Bretagne sans passer par la Touraine. C'est bien vilain à vous. Vous mériteriez que j'allasse en Picardie sans passer par Paris. Savez-vous que maintenant Paris me fait peur? Combien je suis heureux dans mon coin, et quel plaisir pour moi de voir l'oubli m'entourer de son brouillard qui va s'épaississant de plus en plus! Mon ami, je n'étais pas né pour appartenir au public; l'amour de l'indépendance va jusque-là chez moi. Il n'y a que les grands talents qui puissent, par la conviction de leur utilité, trouver une compensation au bruit qu'ils sont forcés de faire. Je travaille maintenant : eh bien, je voudrais, comme je l'écrivais dernièrement à Fortoul, mourir en écrivant la dernière ligne de cet ouvrage, qui ne sera sans doute qu'un ramassis de billevesées, faute du talent nécessaire pour mettre en valeur des idées que je crois bonnes. Et vous, cher ami, votre grand ouvrage, à quoi en est-il? Le *Monde* a dû lui faire grand tort. Laissez donc les journaux où votre génie ne trouvera jamais un plan assez large et faites-nous un nouveau chef-d'œuvre d'éloquence. Il n'y a que le temps qui puisse vous manquer pour cela. Si j'étais le conseil de madame Dudevant, je lui dirais la même chose. Des talents comme les vôtres, des imaginations aussi grandes, ne peuvent s'astreindre aux conditions misérables du journalisme. Moi, qui ne suis qu'un esprit terre à terre, je n'en pourrais supporter les entraves. Le désir d'être utiles vous abuse tous deux. On

ne peut être utile que dans le sens des dons que le ciel nous a faits. Mais, halte-là! je vois que je reprends ma marotte. Adieu, cher et excellent homme; j'espère vous embrasser vers le milieu d'août, puisque vous ne voulez faire votre voyage par la Touraine.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de madame Clément, faites mes amitiés à Didier, et croyez-moi le plus dévoué et le plus sincère de vos amis. A vous pour la vie[1].

XVIII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

7 juillet 1837.

Grand merci de votre lettre, mon cher maître. Elle me désespère pourtant en un point, car je vous vois loin de Paris quand j'y passerai, et je doute que je puisse profiter de l'aimable invitation que vous m'adressez de la part de madame Clément, à qui je vous prie d'en offrir mes remercîments. Vous savez combien de monde j'aurai à voir dans la capitale, et vous pouvez juger d'après cela s'il me sera possible de prendre, sur une dizaine de jours que je passerai à Paris, le temps nécessaire pour aller saluer la châtelaine de *Sans-Souci* et vous embrasser vous, mon cher ami, que j'aurais tant de plaisir à voir.

Je suis bien touché des encouragements que vous donnez au travail que j'ébauche. Je vous répète que je crains que le talent ne me manque pour rendre mes idées. Malheureusement les arbres et les fleurs sont de bien puissantes distractions par le temps qu'il fait, et je suis plus dans mon jardin qu'à mon bureau. Ah! mon cher Lamennais, Dioclétien n'était pas un sot, quoiqu'il n'ait jamais fait de chansons, je pense.

[1] Lettre communiquée par M. A. Blaize.

Qu'il eut bien raison de préférer ses laitues à l'empire du monde! Vous prétendez que je pourrais être utile à Paris. Eh! n'y suis-je pas resté tout le temps que j'ai cru pouvoir être bon à quelque chose[1] et à quelqu'un? Quel service, quel conseil ai-je refusé? Mais mon petit crédit a disparu, d'une part, et, de l'autre, j'ai vu sans influence des avis que pourtant la suite des événements n'a que trop justifiés. Qu'avais-je à faire alors? Ce que j'ai fait. Dans mon coin, je recueille mes idées, je repasse mes observations, et, comme le combat de chaque jour ne me va pas, seul et loin du bruit, je tâche de faire servir à mon pays et à l'humanité le fruit d'une vie qui n'est pas sans expérience, car elle n'a pas été sans douleurs. Je ne puis payer ma dette que de cette façon. Vous êtes plus heureux, plus ferme, et vous tenez, tout général que vous êtes, à faire le métier de tirailleur. J'admire votre courage; mais ce serait en vain que je voudrais l'imiter : la nature ne m'en a pas donné les moyens.

Si vous parvenez à changer celle de la presse actuelle, vous rendrez le plus grand service qu'il soit possible de rendre. Mais, encore un coup, gare[2] aux bailleurs de fonds! Si vous

[1] Répétons sans cesse que Béranger, après avoir fait la royauté de 1830, fut profondément affligé au spectacle de la politique de la cour, de la politique des ministres, et de la politique des chefs du parti républicain. Presque personne ne lui paraissait d'un esprit à s'élever au-dessus des misères de la vie journalière et des intrigues, pour envisager de haut et le rôle nécessaire de la France, et les besoins de l'humanité, et les véritables devoirs comme les véritables intérêts de la cause républicaine. Il avait donc le cœur bien gros, et se repentait presque de ce qu'il avait fait en 1830, croyant que peut-être une autre tournure donnée aux événements aurait mieux réussi. De là sa tristesse et son dégoût, non des hommes, mais du monde.

[2] On peut voir dans le tome II de la *Correspondance* de Lamennais, recueillie par M. Forgues, des lettres relatives au journal *le Monde* et aux déboires, prévus par Béranger, que Lamennais eut à essuyer dans ces affaires de journal.

Béranger n'a cessé de rêver une sorte de journalisme qui, à ce qu'il paraît, est idéale, où la voix de la justice et de la vérité eût plus de puissance que les opinions privées des actionnaires. Presque tous les journaux sont devenus des entreprises industrielles. Ce n'est pas une raison pour qu'on ne se fasse pas journaliste. Tout au contraire! Mais c'en est une pour qu'on n'oublie pas, si on se résigne à ce rude labeur, et les difficultés et la noblesse de sa tâche.

refaites quelque entreprise de ce genre, consultez bien, je vous y engage, avant de conclure. Après les gens à argent, prenez garde encore à vos collaborateurs.

Vous direz que je vous sermonne toujours ; c'est en qualité d'aîné [1] que j'en use ainsi ; il faut bien que j'use du pauvre petit avantage que j'ai sur vous pour vous prouver que tout ce qui vous intéresse m'intéresse.

Adieu, mon cher ami ; présentez mes hommages respectueux à madame Clément, et croyez-moi tout à vous de cœur.

XIX

A MADAME PERROTIN

11 juillet 1837.

Bon Dieu ! que vous êtes paresseuse, ma chère dame ! Nous vous croyions morts en route ; au moins pouvions-nous penser que vous nous aviez tout à fait oubliés. Judith a pris cent fois la plume pour vous en faire des reproches ; vous auriez reçu un volume de lettres de sa main, si elle eût trouvé des expressions assez fortes pour vous témoigner son mécontentement. Enfin votre lettre est venue calmer sa fureur et nos inquiétudes. Vous voilà donc installés ; sans doute, vous avez eu bien des embarras ; nous savons, nous qui avons peu de meubles, ce que c'est qu'un déménagement de long cours et combien d'ennuis il cause, même quand on a des amis pour nous alléger la fatigue. Je conçois bien aussi les regrets donnés à votre maison, et ceux plus justes encore que doit vous inspirer l'éloignement où vous allez être de votre bonne tante ; espérons que madame Wollis, qui est aimable et bonne aussi, vous consolera un peu de tant de douleurs.

[1] Béranger avait deux ans de plus que Lamennais, qui est né, le 19 juin 1782, à Saint-Malo.

Par la description que vous nous faites de votre nouvelle habitation, vous nous avez remis devant les yeux la maison de la rue des Petits-Champs. Certes, elle était moins agréable que la *Grenadière*, mais beaucoup plus commode selon moi. Je présume que vous chargez un peu le tableau de votre voisinage, et nous nous sommes demandé comment de chez vous vous entendiez la ci-devant bouchère lire le journal. Les murs ont donc bien peu d'épaisseur à Saint-Germain[1] ; quant aux morts, ce sont des égoïstes qui méritent peu qu'on s'en occupe. D'ailleurs, il n'y a pas de voisins plus tranquilles ; ce sont les meilleurs qu'on puisse avoir dans les petites villes.

J'ai lu avec plaisir dans les journaux que le chemin de fer ne pouvait tarder à être mis en activité, ce sera une bonne fortune pour vous tous ; c'est un transport un peu plus doux que celui de Pithiviers, auquel vous n'avez pas donné plus de malédictions que moi.

Vous nous demandez de nos nouvelles. Nous nous portons toujours de même ; nous jardinons de plus en plus ; nos dahlias fleurissent à force, et nos arbres continuent de nous donner de l'espoir pour dans quatre ou cinq ans. Quant à nos pigeons, ils me chargent tous les jours d'adresser leurs remercîments à Perrotin ; ils ne sont pas moins charmés de leur logement que Judith de sa chaufferette ; remerciez le mari de l'envoi des livres que j'ai reçus. J'ai eu aussi des nouvelles de M. Feuillet, qui m'a envoyé la suite de la Fontaine.

Bérard est ici depuis un mois. Nous attendons Dupont et Manuel pour le commencement d'août, ce qui rejettera mon voyage jusque vers le 15. J'espérais madame Lemaire ; mais elle a préféré sa cousine. Je vous engage bien à faire loger madame L*** chez le curé ; rien ne sera plus drôle que cette

[1] Où M. Perrotin avait été s'établir, près du cimetière, en quittant Fontainebleau.

association momentanée. Madame W*** est donc toujours dévote! il paraît qu'elle ne change pas plus que son illustre époux. Quant à Marie[1], elle est dans l'âge heureux où l'on se plaît partout; elle se consolerait même qu'il n'y eût pas de pension à Saint-Germain.

Et Fox, donc! Vous ne nous en dites mot. Se serait-il perdu en passant à Paris? Ce serait là un beau sujet de larmes. Comme c'est le seul malheur dont je vous croie menacée, pardonnez-moi mes inquiétudes.

Si vous ne faites pas de réparations à votre logis, Perrotin n'en doit pas moins s'être mis à sa scie et à son rabot pour raffistoler tous les bois de l'appartement. Je le vois s'exténuant à la menuiserie. Que de fois, depuis votre départ, nous nous sommes dit : « Que Perrotin n'est-il là pour nous rendre encore ce service! » Mais, puisque vous conservez si bon souvenir du peu de jours que vous nous avez donnés, vous reviendrez l'année prochaine, nous l'espérons bien. Notre jardin sera un peu moins pauvre et plus digne de vous, et nous tâcherons de vous garder davantage. Je ne sais si vous retrouverez l'accorte Madeleine, car elle me semble assez mal dans les papiers de Judith, qui n'ose plus rien lui commander. Criquet[2] ne peut pas non plus la sentir : voilà deux causes de divorce assez puissantes, sans compter que je partage pour elle les sentiments de Criquet.

XX

A MONSIEUR DAVID D'ANGERS

20 juillet 1837.

Tous les journaux, mon cher David, sont pleins de l'éloge de votre nouveau chef-d'œuvre. Ce succès ne m'étonne pas,

[1] Mademoiselle Perrotin.
[2] Le chat.

vous pouvez le croire. C'est à vous qu'il appartenait de décorer notre Parthénon. Mais ce qu'on dit de votre composition est-il exact? Serait-il bien possible que, sept ans après la révolution de Juillet, on souffrît que votre patriotisme eût mis une pareille cocarde à Sainte-Geneviève? Je sais bien qu'on a fredonné la *Marseillaise* à Versailles; mais la diplomatie pouvait y trouver son compte. Il n'en peut être ainsi du fronton du Panthéon. Il faut bien croire pourtant que vous avez terminé cette œuvre magnifique, et tout Français vous en doit des remercîments. Ce n'est pas cependant à ce seul titre que je vous adresse les miens. Je suis même sûr qu'en ouvrant ma lettre vous avez deviné qu'une vieille amitié venait vous rendre grâce de la place que vous avez donnée, dans cette apothéose, à l'un des meilleurs et des plus grands citoyens dont nous ayons à déplorer la perte. Oui, mon cher David, je viens vous dire que les larmes me sont venues aux yeux, quand j'ai lu le nom de Manuel parmi ceux des Français dont vous venez d'immortaliser la mémoire. Si la pureté du patriotisme de Manuel méritait une pareille récompense, il n'y avait que l'énergie du vôtre capable de la lui décerner, à une époque d'égoïsme et d'oubli. Combien la famille de Manuel vous doit de reconnaissance! Quant à la mienne, je n'entreprendrai pas de vous l'exprimer. Le sentiment qui vous a fait choisir Manuel parmi tant d'autres, que des artistes de cour eussent préférés, vous dira mieux que je ne puis le faire tout ce que mon cœur éprouve et combien il vous doit.

J'ai autrefois quêté inutilement, ou à peu près, pour faire élever à mon ami une tombe digne de son patriotisme; vous venez de dépasser de beaucoup l'objet de mes vœux. Qu'une gloire aussi durable que celle que vous assurez à son nom soit un jour le prix de vos immenses et nobles travaux. Adieu, mon cher David; veuillez me rappeler au

souvenir de madame, et croire à mon dévouement comme à ma reconnaissance profonde[1].

XXI

A MADAME LEMAIRE

29 juillet 1857.

Nous voyons toujours bien peu de monde, et tout ce qui n'est pas amis me gêne plus que je ne saurais dire. Mon jardin ne cesse pas de m'occuper. Mes dahlias sont en fleurs, au moins les plus pressés, et mes arbres prospèrent. C'est avec des mains bien pleines de terre que je vous écris. Je pourrais ajouter avec des mains malades, car la chaleur les a fait gonfler, et il m'a fallu les mettre dans je ne sais quelle eau puante pendant quinze jours. J'en suis maintenant à les baigner dans du bouillon de fraise de veau. Avec ce gonflement des doigts et des poignets, il m'est plus facile de tenir une bêche qu'une plume, et c'est ce qui m'a fait tarder à vous écrire. Je vous dirai que nous éprouvons ici un cruel inconvénient : les cousins nous dévorent. Judith, qui déteste l'odeur du tabac, a le courage d'en brûler dans sa chambre pour chasser cette vilaine famille. Moi, je me laisse manger; mais ils abusent de la permission et s'en donnent de ma peau jusqu'à m'ôter le sommeil. On prétend qu'on s'y habitue.

Voilà donc le *National* diminué de prix et dans des mains nouvelles. Je dis nouvelles pour Trélat[2], car Thomas et Bastide y étaient déjà jusqu'au cou. On m'a assuré qu'il s'était vendu par licitation : est-ce vrai? Ces messieurs ne m'en ont rien écrit.

J'ai presque ri de ce que vous racontez de votre pauvre

[1] Lettre communiquée par madame David (d'Angers).
[2] M. Trélat était devenu rédacteur du *National*.

frère ; non pour ce qui le regarde, mais pour l'absence de sens dans la mesure dont il a à souffrir. Je ne suis pas en correspondance habituelle avec Aubernon[1], et il n'y a pas nécessité de lui écrire pour cette affaire sur laquelle il ne peut raisonner autrement que nous. Soyez donc sûre qu'il appuiera les réclamations des parties lésées sans y être sollicité.

Avez-vous lu que Lamennais était à la Trappe ou à Rome? Il vient de m'écrire de Sézanne, où il est retiré chez une dame Clément, chez qui j'ai contribué à faire entrer, il y a cinq ans, le jeune P***. Je connais un peu cette dame qui vient de m'écrire pour m'engager à aller voir Lamennais chez elle. C'est une excellente femme, encore un peu jeune, mais maladive et d'une grande exaltation. Je voudrais que Lamennais pût rester longtemps là et ne plus se rejeter dans le journalisme. Mais il fait la sourde oreille à mes conseils. Et l'histoire de Juillet (dont vous célébrez l'anniversaire aujourd'hui) avance-t-elle ? Oh ! il y a sept ans, à pareil jour, quel beau moment !

On a eu beau faire pour gâter ce triomphe, il en restera trace[2], et cette assurance doit donner du courage à Lemaire. J'ai écrit à David pour lui témoigner ma reconnaissance du courage qu'il avait eu de placer Manuel dans le fronton du Panthéon. Mais, en lui écrivant, je prévoyais les chicanes qui lui seraient faites. Je ne sais si on aura le courage de vouloir lui imposer des sacrifices : je crois qu'il ne les fera pas. La presse libérale le soutiendra-t-elle vigoureusement?

[1] M. Aubernon, ami de M. Lebrun, qui fut préfet de Versailles et pair de France.

[2] Autre maxime à inculquer dans toutes les têtes où il y a place pour une idée politique sérieuse. La révolution de Juillet 1830 est, après 1789, le plus beau coup de notre histoire, et ceux qui se repentent d'y avoir travaillé ne savent ce qu'ils disent.

XXII

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

31 juillet 1837.

Certes, mon cher ami, vous aviez oublié de répondre à ma dernière lettre, et je commençais à m'inquiéter de votre silence, lorsque vous avez eu la bonne idée de le rompre. Vous demandez si je suis en correspondance avec Barthe. Je lui ai écrit, il y a un mois, pour servir un digne père de famille, assez peu favorisé de la fortune, mais je n'ai pas de réponse, ce qui ne m'empêcherait pas d'écrire pour chose urgente et complétement juste. Votre ami Robillard est un aimable garçon qui s'est assez bien casé ; il est jeune et peut attendre. Réservons ce qu'il me reste de crédit pour de plus maléficiés. Vous dites que Sainte-Beuve attend ma prose; moi j'attends ses vers et souhaite que les uns ne se fassent pas attendre autant que l'autre. Le voilà donc brouillé avec G*** S***. Je n'aurais pas cru que l'auteur de *** fût intéressé.

En parlant à madame Tastu de sa position, je lui disais que vous et moi nous rougissions presque de demander ce qui eût si bien convenu à son mari et à elle, pour qui une place de bibliothécaire serait fortune faite. Mais je lui disais aussi que Tastu ne l'aurait pas obtenue, ce qui est vrai. Vous avez bien raison d'estimer cette digne femme, dont on commence à méconnaître le talent et dont les hautes vertus n'ont jamais été récompensées comme elles le méritaient.

Je me porte fort bien, sauf un gonflement de mains causé, je pense, par les chaleurs, mais qui m'a assez ennuyé. Je n'en travaille pas moins à mon jardin, et suis tout fier de le voir ce qu'il est, après l'avoir vu si chétif. Ceci me donne de l'espoir pour l'année prochaine ; car, depuis que je plante, je prends l'habitude d'espérer, que je n'avais jamais eue et que

je blâmais même dans les autres. J'ai de bien beaux dalhias, et mes arbres commencent à se faire une chevelure. Mais j'aurai beaucoup à faire cet automne, si j'ai un peu d'argent à enterrer. Je ne pense plus qu'à cela et ne sors presque jamais. Mon médecin m'est bien utile; car, outre qu'il est un des hommes les plus instruits et les plus aimables qu'on puisse rencontrer, c'est un véritable horticulteur, digne de diriger votre jardin des plantes.

XXIII

A MONSIEUR LE COMTE DES FOSSEZ

10 août 1837.

Il y a quarante ans de cela, mon cher maître, car j'avais à peine dix-sept ans, et dans huit jours j'accomplis les cinquante-sept. Je ne savais rien et vous me donniez alors des conseils que je n'ai pas oubliés; je ne me suis formé qu'avec les hommes, fort peu avec les livres : aussi suis-je plein de reconnaissance pour tous ceux dont l'expérience a formé la mienne.

Je ne sais, mon cher des Fossez, si les vers[1] dont vous avez

[1] Voici les vers dont parle Béranger dans cette lettre :

A Charles des Fossez.

4 novembre 1798.

Air du *Curé de campagne.*

En chœur louons, chantons, fêtons
L'ami le plus affable.
Avec ivresse répétons
Ce refrain véritable :
Esprit, gaieté, bonté
Sans fierté,
Tel est cet homme aimable.

A Phœbus, si Charle a recours,
Ce dieu devient traitable.
Les muses lui chantent toujours
Ce refrain véritable.

En chœur, etc.

Dans les fastes de Cupidon,
Plus d'un trait remarquable
A fait écrire avec son nom
Ce refrain véritable.

En chœur, etc.

Mais l'amitié plus que l'amour
A Charle est redevable;
Elle répète chaque jour
Ce refrain véritable.

En chœur, etc.

Nous n'avons ni beaux vers ni fleurs
Pour fêter l'homme aimable;
Mais le sentiment des bons cœurs
Est toujours préférable.
L'amitié, la gaieté,
Ont dicté
Ce refrain véritable.

En chœur, etc.

été assez bon pour garder souvenir sont les premiers que j'aie faits; mais, en tout cas, tout vrais qu'ils sont quant au fond, ils prouvent par la forme que j'ai eu beaucoup à travailler, avant de mériter en partie les éloges que votre vieille amitié me prodigue aujourd'hui. Il y a eu beaucoup de bonheur dans mes succès ; je m'en suis rendu compte, et c'est parce que je me sentais au-dessous de la réputation qu'on m'avait faite que je me suis hâté de sortir de la lice.

Et puis, si vous avez fait bien des métiers honorables, moi j'ai aussi passé par bien des positions fatigantes. Le besoin du repos s'est fait sentir de bonne heure. Ayant tout refusé pour rester de mon opinion, et ne voulant pourtant pas devenir homme de parti, il y avait aussi nécessité pour moi à m'éloigner d'un monde dont l'extrême bienveillance eût pu à la longue triompher de mes résolutions consciencieuses.

Je n'ai pas l'honneur d'être maire de ma petite commune, mais j'en ai d'autant plus de temps à donner à mon jardin, devenu presque ma seule occupation. Le calme et le repos me tiennent lieu de fortune, et je ne demande au ciel que de mourir dans la solitude que je me suis choisie.

Au ton de votre lettre tout aimable, je juge que vous êtes heureux dans la vôtre. Puisse votre santé s'y conserver longtemps aussi bonne que celle dont je jouis !

C'est dans la solitude que surtout on aime à revenir sur le passé, et c'est aux jeunes années qu'on remonte toujours de préférence. Vous devez concevoir d'après cela le plaisir que m'a fait la marque de souvenir que vous me donnez. Recevez-en donc tous mes remercîments, et croyez-moi tout à vous de cœur[1].

[1] Lettre communiquée par M. Henri des Fossez.

XXIV

A MADAME LEMAIRE

19 août 1837.

Vous êtes de drôles de gens ! Vous m'écrivez que Lemaire veut profiter du voyage de Dupont pour nous venir voir ; et puis voilà que ce n'est plus qu'en septembre qu'il peut me procurer ce plaisir. Or il est possible qu'en septembre je sois, malgré vent et marée, forcé de me mettre en route pour la Picardie. Ce ne sera certes pas de ma faute; mais enfin je serai par là privé de voir Lemaire ici. Si je parviens à rompre définitivement mon voyage de Péronne, j'aurai soin de vous en instruire.

C'est Dupont qui vous portera cette lettre, s'il en a le temps. Il m'a donné tout celui dont il a pu disposer ; mais c'est bien peu de jours qu'une semaine. Son conseil général le force de repartir demain 20. Il se promet bien de revenir ici, où il m'a trouvé si bien. Nous l'avons fêté du mieux que cela nous a été possible. Nos amis m'y ont bien aidé.

Odilon Barrot a passé dans ce pays, ramenant sa femme des eaux ; ç'a été une agréable rencontre pour les deux députés. Barrot reste encore quelques jours.

J'ai vu aussi à son passage madame B***, qui va revoir les Pyrénées avec des cousins et des cousines. Il paraît que Fortoul a tourné les talons à cette maison. On m'a dit qu'il l'avait fait assez sottement. Qui a eu tort? Lui, au moins dans les formes. Je trouve qu'il rompt trop facilement avec les gens.

J'ai aujourd'hui cinquante-sept ans. Quel bel âge !

Avez-vous vu Manuel, qui, lui aussi, devait être ici avec Dupont, et dont nous n'entendons plus parler? Il a dû vous voir en passant. Je ne sais trop s'il ne voulait pas vous proposer

de vous amener avec lui, dans le cas où il aurait sa voiture.

Malgré les dîners, nous nous portons bien. Judith est pourtant un peu fatiguée. Nous allons nous remettre à la vie frugale et au jardinage.

Je vous répète que, si en septembre je ne vais pas en Picardie, je vous l'écrirai.

Adieu. Mille amitiés de Judith et de moi pour vous et le mari. A vous de cœur. BÉRANGER.

La *Minerve* ne se relève pas fort. Les articles sur Molière ne feront pas ce miracle.

XXV

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

26 août 1837.

J'ai les *Voix intérieures*, mais ne les ai pas encore lues, tant je suis occupé. Ce que j'en ai vu dans les journaux me fait presque redouter cette lecture. Hugo m'avait donné tant d'espérances, que je crains désormais d'en perdre quelques-unes à chaque nouveau volume qu'il publie. Il prend trop les beaux vers pour les bons vers, et je suis en partie de votre avis sur son compte. Il ne me reste plus qu'à en être sur le mien. Vous tournez les éloges fort joliment, au moins. Savez-vous que, si j'avais aussi peu de bon sens que les poëtes, je m'y laisserais prendre? A vous vrai dire, je deviens bien indifférent à tout cela et m'étonne toujours qu'on parle encore quelquefois d'un Béranger chansonnier, que j'ai vu assez fêté dans le monde et que les sots appellent *Momus* ou *Anacréon*. Ce rimeur est mort; il reste un Béranger, humble philosophe, vieil ermite, toujours occupé de son pays et de ses amis, mais qui n'est plus bon à grand'chose, épuisé qu'il est par quarante ans de luttes et de soucis, et bien heureux d'avoir conservé quelques restes de gaieté pour braver des

soucis nouveaux, en cas d'aventure. Car est-il de retraite si obscure où le mauvais sort ne s'amuse à jeter quelques pierres ! Heureux si ce n'est pas une avalanche qui tombe.

Ne dites pas cela à votre petit-fils[1] ; il ne faut pas décourager ceux qui arrivent.

Soyez sûr que, si je vais à Paris, je ne manquerai pas de voir madame Tastu. C'est un devoir qui ne me coûtera pas ; vous pouvez bien l'en assurer. C'est une noble femme, et je connais bien peu d'hommes dignes de lui être comparés. Salvandy, qui ne manque pas de bonté, devrait bien pourvoir son mari de quelque emploi nutritif, pour que la femme eût enfin le temps de prendre un peu de repos. Il n'a qu'à créer une chaire de basque. Ce serait plus utile qu'une chaire de philosophie[2].

Je suis bien aise d'apprendre que ma fille Laure[3] m'a rendu grand-père. Aussi rappelez-moi à son souvenir quand vous la verrez. Et M. et madame Rhoné, sont-ils toujours saint-simoniens ?

Ce que c'est que le temps et le talent ! Voilà Carnot, un des saints de ma jeunesse, rebadigeonné, remis à neuf, et replacé dans sa niche. Honneur à Arago !

XXVI

A MADAME CAUCHOIS-LEMAIRE

6 septembre 1837.

Irai-je ou n'irai-je pas à Paris ? Voici la question dominante. Eh bien, ma chère, je n'irai pas cette année. Ma vieille

[1] Le fils de M. Jules Bernard, né tout récemment.

[2] La manière dont la plupart des philosophes, jurés-experts en science philosophique, entendent la pratique de la vie et la politique, voire même la simple littérature, a légitimé les traits que des esprits comme Pascal, Molière et Béranger ont lancé, de temps en temps, à la philosophie officielle ou à la philosophie des désœuvrés qui ne pensent que pour eux.

[3] Madame Bonneville.

tante vient de m'écrire qu'elle espérait vivre jusqu'au printemps prochain pour recevoir ma visite. Vous vivrez bien aussi jusque-là, je pense; mais, comme rien n'est sûr dans ce monde, vous auriez aussi bien fait de vous enrichir pour venir ici. Quant à Lemaire, je réitère l'invitation. Si Manuel fût venu, il eût pu vous prendre tous deux en passant. Malheureusement, après s'être fait attendre un mois, il m'a écrit que les inspections militaires auxquelles il est assujetti le forcent de remettre son voyage. Mais Lebrun et le docteur Blanc m'ont écrit presque en même temps qu'ils avaient envie de voir la *Grenadière*. Comme leurs lettres, arriveront-ils ensemble? je n'en sais rien. J'ai deux lits à donner, Judith, déjà saisie de froid, s'étant réinstallée dans la salle à manger. Deux lits, c'est beaucoup, mais pas assez; il y a la ressource de Bérard, et même nous avons un autre château à nos ordres. Mais, je vous l'ai déjà dit, c'est se placer à une lieue les uns des autres. Si j'avais été bien sûr de Lemaire, je n'aurais pas fait signe aux deux autres d'arriver. Outre que j'y étais forcé, les demandes étant positives, j'ai trop de plaisir à voir Lebrun et Blanc pour avoir hésité. Mais, en définitive, le docteur et Lemaire pourraient se voir et convenir de leur temps d'arrivée; ou, mieux encore, pourraient tirer au doigt mouillé à qui coucherait à l'auberge de Tours. Dites donc à votre mari tout le plaisir qu'il me fera en surmontant les obstacles que je mets en avant pour n'avoir rien sur la conscience, s'il ne se trouve pas aussi bien ici que je le désire. Il paraît que Fortoul craint qu'on ne m'ait fait des rapports sur son compte : il s'était remis à m'écrire, et il *recesse*, bien qu'il ait eu à m'entretenir de choses qui valaient la peine d'une lettre.

Vous avez raison sur sa rupture ; mais il ne faut pourtant pas que dans la jeunesse on s'habitue à briser tout rapport pour des vétilles auxquelles on devait s'attendre. Cette habi-

tude une fois prise, on devient de même en amitié qu'en amour, et rien de pire au monde que ces gens qui ne conservent aucune des liaisons de leur jeunesse. Ce n'est pas la première maison où il a été bien reçu que je le vois abandonner ; c'est pourquoi je le blâme, et non sur ce que l'on me dit, quoiqu'on m'ait dit des choses bien drôles et qui doivent avoir un côté vrai.

Nous avons ici de la pluie depuis dix jours : c'est déjà trop pour les raisins. Aussi se plaint-on. S'il n'y avait que les riches à en souffrir, moi et mes arbres nous en ririons. Mais les pauvres s'en affligent pour leurs pauvres vins.

XXVII

A MADAME B***

Tours, 6 septembre 1837.

Si je ne vous donnais pas de nos nouvelles, ma chère madame B***, peut-être croiriez-vous que j'ai passé par Paris sans vous aller voir, ce qui serait un trait infâme de ma part. Eh bien, non ! Je suis depuis quinze jours dans une extrême perplexité. L'idée de passer à Paris et d'y voir tant d'amis et de connaissances ; de courir après les uns à la campagne ; après les autres au bout de Paris ; l'idée des dîners à faire, des conversations sans fin à avoir, tout cela m'a fait une telle peur, que j'ai tâché de gagner sur ma vieille tante de Picardie qu'elle me permît de remettre la visite que je lui dois faire au printemps prochain. Elle vient de m'écrire que cela l'arrangeait. Je n'irai donc point à Paris cette année ; je n'aurai donc point le plaisir de vous aller voir avant le mois de mai. Si je n'avais à voir dans la capitale que des personnes comme vous et les vôtres, je ne m'en réjouirais pas ; mais vous savez qu'il me faudrait voir tout un monde, et vous devez concevoir la frayeur que cela me cause. Quand viendra donc

le temps où je pourrai n'être qu'à ceux qui m'ont témoigné une véritable amitié? Ce temps viendra peut-être. En attendant, je me résigne au métier d'ermite.

XXVIII

A MONSIEUR PERROTIN

10 septembre 1837.

Mon cher Perrotin, vous savez que je n'ai jamais correspondu directement avec M. de Montalivet que pour le remercier de choses faites sur des demandes indirectes. C'est toujours par Edmond Blanc que je suis arrivé jusqu'à lui. J'ai une autre voie. Vous rappelez-vous avoir été porter pour moi une lettre à M. le marquis de Flers, rue Duphot, ou ailleurs? C'est un référendaire à la cour des comptes. Il m'est encore venu voir il y a peu de temps, et pourrait vous être utile si vous le retrouviez : je pourrais dans ce cas vous donner une lettre pour lui.

Mais, auparavant, avez-vous bien calculé l'affaire dont vous désirez être chargé? Est-il arrêté d'abord que les communes auront une bibliothèque? Avec qui les libraires traiteront-ils? avec l'État ou les municipalités? Dans le dernier cas, redoutez les chicanes sans fin des administrations locales. Et puis, si ce n'est pas le gouvernement qui oblige les communes à se pourvoir de livres, soyez-sûr que les demandes ne seront pas considérables. D'ailleurs, chacune pourra avoir son libraire; car de quel droit les obligerait-on à se fournir chez Pierre plutôt que chez Paul? Admettons que cela se puisse : pourquoi le ministre n'adjugerait-il cette fourniture qu'à une seule maison, lorsqu'il y aurait là de quoi en faire vivre plusieurs? Le mieux, pour vous autres solliciteurs, serait, je crois, de vous associer; mais, si j'étais ministre, je ne le souffrirais pas, voulant entre vous tous établir une sorte de con-

currence qui ne pourrait tourner qu'au profit des nouvelles bibliothèques. A vous vrai dire, mon cher Perrotin, je vous crois peu propre à cette affaire, si elle se fait avec le gouvernement, car elle sera une source de vols et de déceptions, et peut-être ne sera-ce qu'à ce prix que ceux qui l'entreprendront pourront bénéficier.

Elle exige donc toute votre attention, et je crois nécessaire, avant de vous mettre sur les rangs pour l'obtenir, de bien l'examiner, et de prendre pour cela tous les renseignements que vous pourrez obtenir. Faites donc des démarches pour vous en instruire à fond, et, quand vous serez sûr qu'il y a chances de succès de tout genre, dites-moi si vous voulez une lettre pour de Flers ou pour Edmond Blanc.

D'après cette lettre, vous voyez que j'ai pris le parti de ne pas aller à Paris cette année. Le chemin de fer sera complétement achevé au printemps prochain pour aller vous visiter à Saint-Germain. Judith et moi espérons bien en profiter.

XXIX

A MONSIEUR TRÉLAT

Tours, 12 septembre 1837.

Que venez-vous me proposer, mon cher ami ! Moi, me faire écrivain politique, à présent que j'ai rompu avec le monde, que j'ai pris ma retraite, et qu'enfin on commence à m'oublier, grâce au ciel ! Cette retraite a été de bonne foi. Je ne suis pas la nymphe de Virgile [1]; beaucoup de gens de mon âge, et plus âgés même, ne peuvent vivre que de bruit et se jettent dans la mêlée sous le vain prétexte d'utilité, pour obtenir que leur nom ne manque pas d'échos. Bien différent, je vois le mien s'éteindre avec une sorte de satisfaction. Vous

1 « Et fugit ad salices et se cupit ante videri. »

le savez pourtant, cette indifférence s'arrête à ce qui me regarde; mais je suis si convaincu que je ne puis être utile à la cause qui m'est chère, que je me garderai toujours de remonter sur le théâtre où je n'ai eu à jouer qu'un rôle bien court, à l'aide d'un talent bien borné. Je me garderai donc d'écrire dans un journal, quel qu'il soit. « Mais vous ne signerez pas, » me direz-vous. Alors, mon cher ami, à quoi vous serviraient quelques méchants articles, quand vous êtes là tous pour en faire de bons? Car on ne peut mentir à sa nature; je suis né artiste; la forme me préoccupe toujours. Or il n'est pas possible que je m'arrange du journalisme. Voilà surtout pourquoi je n'ai jamais voulu prendre ce métier. Est-ce à cinquante-sept ans que j'en ferai la folie? Aujourd'hui que je tâche de mettre en ordre ce qu'il me reste d'idées, et que j'y procède bien lentement, avec toute liberté, je ne sais si, un de ces jours, je ne jetterai pas au feu le peu que j'ai écrit, tant je me trouve loin de ce qu'il me faudrait être. J'ai toujours manqué de confiance en moi. Avec cela, si les circonstances ne vous ont formé de bonne heure à la rédaction improvisée, on ne doit point aborder la presse quotidienne. Vous avez vécu dans des conditions différentes, et, moins préoccupé de la forme artistique que moi, vous avez pu vous livrer à la polémique journalière. Votre place était donc au *National*, et je ne doute pas que vous n'y rendiez de vrais services. Habituez-vous seulement à resserrer votre style; les trop longs articles sont la mort des journaux, et vous devez le mieux savoir que moi. Vous me pardonnerez cette observation, qui sent un peu le vieil ouvrier. J'ai répondu à Thomas, il y a peu de jours, et, comme je l'ai fait à la hâte, je crains de lui avoir écrit des sottises. Voyez comme je suis propre à faire des journaux : entre autres choses, je lui conseillais une censure des feuilles publiques, sous le point de vue moral. En effet, mon ami, je ne reviens pas de ma surprise quand je

vois tout ce que la presse, et même celle d'opposition, contient de pervertissant pour le peuple. Et puis, voulez-vous que je vous dise? c'est que tous, et le *National* lui-même, laissent percer un fond d'aristocratie qui me confond. Cela tient à ce qu'on fait généralement plutôt du républicanisme doctrinaire que de la politique humaine; c'est qu'on veut plutôt se servir du peuple que le servir. Cela doit vous répugner, vous dont le cœur est si bon et si généreux. Quand donc fera-t-on un journal pour ce pauvre peuple, qui a tant besoin de direction, et à qui chacun parle de ses droits sans se donner la peine de lui apprendre d'avance à en faire un digne usage? Quand donc un peu de tendresse se mêlera-t-elle aux allocutions hypocrites qu'on lui fait? Voilà une mission de journaliste qui vous va bien. Je sais que malheureusement il vous faudrait pour cela briser le cercle étroit où Carrel a renfermé la politique du *National*, cercle qui suffisait à son talent, mais qui est bien loin de suffire à la cause. Toutefois il me semble qu'on pourait renoncer à la roideur humoriste que cette feuille a contractée sous lui, pour parler au peuple dans un langage qui pourrait plaire même aux classes les plus éclairées. Cela est possible pour les arts, pour les lettres et pour les sciences; cela est possible financièrement. Je ne citerai qu'un exemple : lors de la discussion sur les caisses d'épargne, toutes les feuilles d'opposition se sont évertuées à effrayer les classes inférieures pour qu'elles retirassent leur pauvre pécule. C'était le contraire qu'il fallait faire, tout en blâmant la loi proposée; il fallait prouver que, malgré cette loi, les fonds étaient en sûreté; d'abord parce que c'était vrai, et puis parce l'importance des caisses d'épargne est plutôt morale que financière. Et, si j'abordais la question des assassinats, que n'aurais-je pas à dire? Quoi! lorsqu'un peuple se fait en trois jours justice des rois, on ose, au nom de ce peuple, se faire agent de meurtre? Ah! si l'on avait de

ce peuple l'idée que j'en ai, si on lui portait l'amour qu'il m'inspire, comme on se hâterait de réclamer en son nom contre de si odieuses tentatives, tentatives imitées de l'aristocratie et qui ne conviennent qu'à son organisation et aux époques où elle dominait le monde. Mais aujourd'hui, dans un pays d'égalité, l'assassinat politique est un outrage à la civilisation et aux droits du peuple. Le *National*, dominé par la mauvaise queue de l'émeute, n'a pas osé jeter l'anathème contre ces actes si contraires à l'esprit de notre nation. Et pourtant quelle position il eût acquise! car, en le faisant, il pouvait se proclamer républicain, en dépit des lois de septembre.

Mais je m'aperçois que je reviens sur le passé, sans grande utilité pour l'avenir. C'est, au reste, parce que vous êtes nouveau dans l'entreprise que je me permets avec vous toutes ces réflexions; en supposant que vous les adoptiez, elles ne vous décourageront pas, parce que vous sentirez tout ce qu'il y a encore de bien possible. Je voudrais qu'elles vous aidassent à trouver une route nouvelle pour accomplir votre mission de dévouement. Moi qui vous recommande d'éviter les articles trop longs, je ne vous en donne pas l'exemple.

Parlons de votre santé, mon cher Trélat; ne négligez pas votre rhume; l'hiver approche; il faut que votre poitrine soit en bon état pour soutenir ses atteintes.

Il faut que je relève une erreur de votre avant-dernière lettre. Vous me disiez que vous aviez appris à Paris que c'était à moi que vous aviez dû votre sortie de Clairvaux. J'y suis sans doute pour quelque chose; mais, quand j'arrivai à Paris pour la solliciter, déjà l'estafette était arrivée à Troyes, et je croyais vous avoir fait savoir dans le temps qu'écrivant à Thiers, je lui dis que je le remerciais deux fois : pour s'être hâté de vous faire sortir, et pour n'avoir pas attendu que je vinsse l'en solliciter. Il faut rendre à chacun ce qui lui est

dû, et l'on doit être juste même envers les ministres. C'est la chose dont je lui ai su le plus de gré, et elle a contribué à nous remettre bien ensemble; car, quoique nous ne nous soyons pas vus depuis que pour vous j'allai le trouver à Neuilly, nous nous écrivons quelquefois, et il a encore été très-bien quand j'ai eu besoin de lui pour l'oncle de Jules Bernard.

Politique à part, Thiers est un très-bon enfant, que son peu de tenue a fait calomnier au delà de ses mérites. Je lui connais bien des jaloux dans ceux qui l'injurient, et il en aurait trois fois plus s'il avait toute la fortune qu'on lui attribue.

Ceci me ramène aux journaux, non pour Thiers, qui n'a qu'un regret quand on l'attaque comme ministre, c'est de ne plus pouvoir répondre comme journaliste; mais j'y reviens pour leur reprocher le mensonge et l'absence totale d'équité. Si je faisais de la polémique, j'ai une telle confiance dans la force des principes que je défendrais, que je voudrais, quant aux personnes et aux choses, rendre justice à chacun. Louis-Philippe lui-même aurait sa part d'éloges ou d'excuses. L'esprit de justice, mon ami, c'est ce qui donne le plus d'autorité. Je sais que, pour l'exercer, il faut se séparer de l'esprit de coterie; mais, s'il y a d'abord quelque désavantage apparent à cela, il est bientôt compensé par la confiance générale. Pour Dieu, faisons donc entrer la morale dans la politique. Nous reprochons à nos adversaires de culbuter à droite, lorsque à gauche nous tombons dans le fossé : ce que je vous dis là est encore à votre usage, vous, cœur droit et caractère ferme, qui pouvez si bien vous mettre au-dessus des vieilles tactiques.

Il y avait longtemps que je n'avais causé avec vous. J'aurais été à Paris, que je crois que je ne vous aurais pas tenu plus longtemps : j'en rougis un peu, vous sachant si occupé.

Adieu, mon cher ami; remerciez bien madame et vos enfants de leur bon souvenir. Dites mille choses à nos amis, et croyez-moi tout à vous.

XXX

A MADAME ÉLISA FRANCK

23 septembre 1837.

Vous me demandez, madame, un conseil toujours difficile à donner. En général, pour qui n'a pas le hasard pour soi, le métier des lettres est une triste ressource. Il faut d'ailleurs se donner plus de peine et de fatigue que vous ne le supposez peut-être pour tirer parti de son travail, jusqu'au jour, qui peut ne luire jamais, où la réputation vient mettre une enseigne à notre porte. Oh ! alors, on a fortune faite; mais on n'est pas encore à l'abri des dégoûts et des ennuis. Voyez, madame, si vous avez en vous ce qu'il faut de courage pour tenter cette voie. J'ai connu une dame qui causait admirablement et n'écrivait pas mal. Elle demanda aussi conseil à mon expérience. Il vaut mieux faire des reprises perdues que des phrases perdues, lui répondis-je. Elle me crut et s'en félicite, malgré tout ce qu'elle voit George Sand recueillir d'argent et de renommée.

Au reste, madame, votre mari est artiste : il doit savoir un peu ce qui se passe dans le domaine des lettres. Consultez-vous sur ce qu'il convient de faire à cet égard.

Moi, je me contenterai de vous engager à travailler encore. Vos vers ont toujours un peu le défaut d'être faits trop facilement; et vous n'avez pas encore assez l'usage de la méditation qui féconde les bons esprits. Toutes les idées qui nous arrivent, toutes les formes qui se présentent, ne méritent pas d'user notre encre. Il faut choisir; c'est de ce choix que dépend le talent. Ne vous laissez donc pas aller à tout exprimer, et à exprimer tout de la même manière. C'est une critique un peu sévère, je le sens, que je vous fais là. Je ne vous l'adresserais pas, si je ne voyais en vous un fonds qui mérite d'être cultivé avec plus de soin.

Quant à votre petite narration, elle annonce aussi de la facilité; mais elle dénote l'absence de lecture. Lisez beaucoup de prose; et, si vous voulez écrire pour notre temps, lisez ce que votre temps produit, afin d'éviter les inventions qui ressemblent à tout, et surtout les défauts sur lesquels le public est blasé. Cherchez surtout la vérité. Seule, elle est éternellement belle. Jamais esquif qui va au secours des marins en péril n'admettra une jeune fille à son bord; et puis, une fille meurt-elle parce que son père se noie? Si c'était son amant, passe! Pour être vrai, il ne faut pas s'attacher aux exceptions. C'est le défaut de notre littérature actuelle au théâtre et dans le roman. Évitez-le avec soin.

XXXI

A MONSIEUR ANTIER

Tours, 4 octobre 1837.

Je réponds à l'instant à ta lettre, mon cher Antier. Depuis longtemps c'est à un député qu'on donne ces sortes de places[1], ce qui n'en est pas mieux. De F*** te leurre, et voudrait pour lui-même la place, s'il pouvait la faire donner. Il a grande envie que je demande directement quelque chose à Montalivet; ce qui ne me répugnerait pas, s'il y avait chance de succès. Quant à Barrot, on voudrait encore plus lui être agréable; cela est très-possible; mais sois sûr que, quels que soient ses calculs politiques, il ne se mettrait pas en avant dans cette circonstance. Tu me parles aussi de Dupin : tu ignores donc que nous sommes mal ensemble et que je lui ai écrit à lui-même, il y a trois ans, que jamais je ne recourrais à lui pour aucun service.

Ce qui serait à souhaiter pour toi, c'est qu'un de tes col-

[1] La direction du Mont-de-Piété.

lègues pût être en position d'obtenir la direction pour y gagner une augmentation, par la suppression d'une des places; mais je doute qu'aucun d'eux puisse avoir assez de crédit pour cela.

Après cela, moi, je souhaite de voir arriver à votre tête un homme avec qui je puisse avoir quelque rapport. Aussi, pour toi et pour lui, je regrette la sottise que vient de faire Martin Laffitte. En vérité, tout le monde est fou, et je suis tenté de me croire comme tout le monde. C'est pourquoi je t'engage à ne prendre de mes avis que juste ce qui te paraîtra le moins déraisonnable. Si le marquis t'assure que son ministre n'attend qu'un mot de moi pour te nommer, je te promets d'écrire ce mot, et même d'en écrire un second pour remercier, à condition pourtant que, si je mets un jour au Mont-de-Piété, tu feras estimer mes effets un peu généreusement.

XXXII

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

18 octobre 1837.

Je vois avec plaisir que vous vous occupez de votre bibliothèque et suis bien sûr que vous gagnerez l'argent qu'on vous donne. On eût bien fait de vous en donner davantage. Vous le gagneriez de même. Il vous est mort un collègue qui, à ce qu'il paraît, n'était pas des plus utiles, puisqu'on ne l'a pas remplacé. Il eût pourtant bien été à madame Tastu qu'on fourrât là son mari, et je m'étonne que Salvandy n'y ait pas pensé pour elle.

Vous me demandez ce que je fais. Rien, mon cher ami. J'ai eu beaucoup de visites, et puis mon jardin m'occupe beaucoup. Vous savez d'ailleurs combien j'ai peu de confiance en moi, et, par conséquent, combien de fois le découragement doit me gagner. Aussi ai-je laissé là mon commencement,

sans trop savoir si je poursuivrais ma besogne. Depuis quelques jours il semble que le courage me revienne enfin.

Et vous, où en est votre œuvre? Ces vilaines séances du soir doivent bien vous déranger. Pourtant la mesure paraît bonne, sinon pour les bibliothécaires, au moins pour ceux qui en ont affaire.

Leroux est ici depuis quelques jours : il vient reposer sa pauvre tête, que la métaphysique bouleverse. Je le garderai le plus longtemps qu'il lui sera possible de rester. Il aurait bien besoin aussi d'une place de bibliothécaire. N'est-il pas douloureux de voir un homme de ce mérite sans une existence assurée, lorsque tant de charlatans sont gorgés de fonctions salariées richement qu'ils ne remplissent pas?

Croiriez-vous que ***, surchargé d'emplois, veut encore avoir la chaire vacante au collége de France par l'abandon que Jouffroy est contraint d'en faire?

Je me porte très-bien, tout le monde me le dit et je le dis à tout le monde. Je ne suis pas encore tout à fait vieux, mais j'arrive à la vieillesse d'un pas ferme. Puissé-je aller comme cela jusqu'au bout! Je vous assure que la retraite m'est bonne. Comme vous le dites pourtant, on ne m'oublie pas et j'en ai la preuve à la quantité de lettres qu'il me faut écrire pour tâcher de rendre service aux uns et aux autres. Pourquoi ne me suis-je pas fait de ces politiques puritains qui craignent toujours de compromettre leur popularité en s'adressant à tel ou tel, pour tirer de peine des pauvres diables de demandeurs? Rien n'est plus commode que leur austérité.

XXXIII

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

23 octobre 1837.

Quand vous m'écriviez, mon cher Auguste, vous étiez loin de vous attendre à voir sitôt démentie l'espérance que nous

conservions de la guérison du pauvre Forget[1]. La première nouvelle que m'a donnée François de Paule m'a cruellement détrompé, et sa seconde lettre, arrivée hier, ne m'a plus appris que ce que je regardais dès lors comme inévitable. En répondant à votre oncle, et en lui disant quelle est ma douleur, je me suis rappelé que Trélat, m'écrivant après avoir vu Forget à Clermont, me le présentait comme un homme très-sérieusement menacé. Je ne vous en dis rien, parce que Trélat ne précisait pas son opinion et que j'étais loin de la partager. Au reste, je pense que tout avertissement eût été inutile, et c'est l'avis de Bretonneau qu'on peut difficilement agir dans la prévision d'une fin amenée par les causes qui semblent avoir déterminé la mort de notre pauvre ami. Je le regretterais moins s'il n'eût pas été un des hommes les plus heureux que je connaisse. En effet, sa position était de tout point conforme à ses goûts et à son caractère. En vérité, ce sont ceux-là qui devraient rester plus longtemps ici-bas. Mais, puisqu'il devait s'éteindre sitôt, encore vaut-il mieux qu'il ait fini tout entier que d'avoir survécu à une paralysie. Elle ne lui eût laissé qu'une vie apparente et tronquée, ce que j'avais eu lieu de redouter pour lui d'après ce que m'avait dit Bretonneau, raisonnant sur une complication de goutte. Sa mort va faire un grand vide parmi vous.

XXXIV

A MONSIEUR LE COMTE DES FOSSEZ

30 octobre 1837.

Non, mon cher des Fossez, le marquis de Carabas n'est pas une peinture faite d'après l'original que vous connaissez.

[1] M. Florimond Forget, cousin germain de Béranger, celui des deux Forget dont parle une lettre de M. Béranger de Mersix, insérée dans notre tome Ier.

Mais je ne puis pas affirmer que différents traits que vous rapportez de lui n'ont pas figuré dans les journaux du temps, et n'ont pas contribué à me fournir ceux dont j'ai composé le portrait de mon marquis. Bien certainement j'ai souvenir de tout cela pour l'avoir lu il y a vingt ans. Il me manquait de savoir quel nom y appliquer; vous me tirez d'embarras, et si je fais jamais des notes à mes chansons, votre lettre me sera grandement utile. C'est un amusement que j'ai toujours voulu réserver à ma vieillesse; mais elle arrive sans que j'aie encore eu le courage de m'en occuper. Il faudrait pour cela avoir un peu plus foi en mes reliques.

Vous me parlez de poésie; je vous répondrai que je ne fais presque plus de chansons. Je suis préoccupé d'un travail plus grave et tout à fait populaire, mais que je crains de ne pouvoir mener à bien C'est de la prose, et je n'en ai pas le secret comme celui des petits vers.

Je me réjouis des détails que vous me donnez sur votre position ; je me réjouis de votre bonheur et même des vingt-cinq arpents de votre parc.

Vous avez raison, une grande propriété donne le moyen de s'isoler. Moi, dans un clos de trois arpents, j'ai à ma disposition trois quarts d'arpent où je jardine tout à mon aise. Seul dans cette maison, avec une vieille amie qui veille aux soins du ménage, je tiens ma porte fermée aux importuns; mais il en passe toujours quelques-uns par-dessus les murs. La solitude me plaît, et je n'ai que e regret de l'avoir cherchée trop tard. J'ai une famille d'amis dans les environs, et d'assez fréquentes visites de Paris.

Vous voyez que je dois être satisfait ici, mais je porte envie à votre voisinage. Decamps est mon peintre favori. Son frère Alexandre écrit sur les arts dans le *National* de la seule façon qui me convienne, moi qui me suis beaucoup occupé de

peinture et qui reçois tant de journaux qui m'en parlent si burlesquement! Vous voyez que si le vent m'eût poussé au nord, au lieu de me jeter au sud-ouest, Verberie eût été, grâce à vous et à vos voisins, un autre paradis pour moi. Mais restons chacun dans le nôtre, puisque le sort en est jeté, et faisons-y le plus long séjour possible.

Adieu donc, mon cher des Fossez; continuez de vous bien porter et de jouir de la félicité que vous vous êtes faite, en pensant quelquefois à l'ermite de la *Grenadière*, qui se dit tout à vous de cœur.

Mes amitiés à Évrard, s'il est encore avec vous.

XXXV

A MONSIEUR LE COMTE DE MONTALIVET,
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Saint-Cyr, près Tours, ce 8 novembre 1837.

Monsieur le comte, à son passage à Tours, M. de Flers a bien voulu m'assurer que vous attachiez quelque attention aux recommandations trop fréquentes que je me permets de donner à des amis ou à des infortunés. Cela me rassure un peu. Les malheureux, sans doute, c'est un devoir que de solliciter en leur faveur; mais, quand je sollicite pour des amis, je rougis comme si c'était pour moi-même. Aussi n'ai-je pas osé vous recommander directement M. Duchatel, sous-préfet de Toulon, malgré tous ses droits à une préfecture; et n'est-ce qu'avec peine que j'ai dans le temps réclamé votre bienveillant appui pour M. Bernard, aujourd'hui bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et l'un de mes meilleurs amis.

C'est encore pour un ami, monsieur le comte, que j'ose vous importuner aujourd'hui, pour un ami bien ancien; je devrais dire un frère. Un autre vieil ami à moi, M. Lebrun, vous a parlé de M. Antier, garde-magasin au Mont-de-Piété

depuis sept ans; des mutations ont lieu dans cet établissement; le frère de notre illustre peintre, M. Delaroche, passe, dit-on, à la direction; mais on m'assure que l'on va recréer le titre et l'emploi de sous-directeur. Voulez-vous, pouvez-vous, monsieur le comte, accorder emploi et titre à mon cher Antier? Sans doute, il doit y avoir des personnes mieux recommandées que lui, mais non de plus recommandables. Si vous trouvez que notre ambition vise trop haut, il est peut-être quelque autre moyen d'améliorer sa position; je vous en conjure, monsieur le comte, prouvez que M. de Flers n'a pas voulu que me flatter en m'assurant que vous prêteriez une oreille bienveillante à mes prières.

Je serai heureux et fier des bontés que vous aurez pour mon vieil ami, mais surtout j'en serai profondément reconnaissant.

Recevez-en l'assurance, monsieur le comte, et celle du dévouement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur. BÉRANGER.

P. S. — Peut-être n'est-il pas inutile de vous dire, monsieur le comte, que c'est moi qui ai été assez heureux pour procurer à Antier la place qu'il a maintenant, et pour laquelle je suis parvenu à fournir le cautionnement nécessaire[1].

XXXVI

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

Tours, 24 novembre 1837.

Mon cher Auguste, j'ai attendu jusqu'à ce jour l'arrivée des griffes et des graines pour répondre à votre lettre si touchante et si amicale! Mais votre envoi n'arrive pas. Est-il resté en route? n'y est-il pas encore? Qu'il vienne quand il

[1] Lettre communiquée par M. Guichon de Grandpont.

voudra, il faut que je vous témoigne l'émotion que m'a procurée l'expression de vos sentiments pour moi, émotion qui a dû s'accroître par la réflexion. Ainsi, mon cher ami, à l'instant où vous perdiez un parent qui sentait si bien le prix de vos soins, vous pensiez à me les transmettre, comme la part d'héritage qui doit me revenir. Combien je vous remercie d'avoir fait un si généreux projet à mon profit, et même au profit de la bonne Judith, qui n'en est pas moins reconnaissante que moi. Vous êtes un homme de dévouement, et, quelque pénible que puisse être le rôle que votre bonté vous fait désirer, je suis sûr qu'il serait rempli jusqu'au bout avec cette égale humeur et cette sérénité qui vous caractérisent; mais, mon cher ami, si nous en étions au moment de l'exécution d'un plan, qui serait pour moi l'événement le plus heureux et le plus désiré, j'aurais à vous le faire envisager sous toutes les faces, et à vous montrer de quels inconvénients il serait rempli pour votre avenir, et peut-être pour celui de votre famille. Avant d'en venir là, il y a dès l'abord tant d'obstacles de votre côté à l'exécution de ce rêve, qui va devenir le mien, qu'il me doit suffire de vous assurer que j'en conserverai une éternelle reconnaissance, ne dût-il jamais être en voie d'accomplissement. Savez-vous, mon cher Auguste, que, si nous étions seulement voisins, vous seriez peut-être pour moi un véhicule de travail, non-seulement parce que je me reposerais sur vous de beaucoup de détails fastidieux de la vie commune, mais parce que vous m'ôteriez souvent la peine d'écrire, toujours si grande pour moi. Oh! que nous pourrions faire ou tenter de bonnes choses à nous deux! et, dussions-nous ne rien faire, quel plaisir n'y aurait-il pas pour moi à vivre avec Félicité, si raisonnable et si bonne, avec vos enfants, que j'aime déjà pour eux-mêmes! Ce plaisir-là, Judith le partagerait bien; mais, encore un coup, ne nous précipitons pas dans cet heureux avenir, entravé dès aujour-

d'hui : car madame Née[1] ne voudra jamais quitter Lempire, dont elle s'éloigne à regret, même pour venir au milieu de vous. Voilà, depuis près d'un mois, mon cher ami, tout ce que j'ai à vous dire, et ce que je ne vous ai pas dit plus tôt, parce que votre maudit envoi m'en a empêché.

XXXVII

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

Tours, 27 novembre 1837.

Mon cher Auguste, toute tardive que ma lettre a dû vous paraître, je me suis pourtant encore trop pressé de l'écrire, car hier, enfin, j'ai reçu l'avis de l'arrivée, par le roulage, du panier des plantes et graines tant désirées, au Petit-Bois[2], où le tout va être expédié, en bon état, je l'espère, car j'ai voulu laisser à nos amis le plaisir d'en faire l'ouverture. Je vous reste redevable de toutes ces précieuses choses ; à mon voyage, je m'acquitterai. Quant à moi, ce ne sont pas des asperges que je plante, mais des arbres et des arbustes, tant que ma bourse y peut suffire, un peu au delà même, car je n'ai pas le moyen de me faire habiller, et pourtant ce ne serait pas du luxe. Je viens de masquer mes murs, chose absolument nécessaire à mon bonheur. Il m'a fallu pour cela faire beaucoup, et l'on prétend que je ne m'y suis pas pris avec un goût infini ; je n'en disconviens pas ; mais l'important était de mettre, au plus tôt, de la verdure où il n'y avait que plâtre et moellons. De plus, j'ai jeté deux cents nouveaux rosiers dans le jardinet, sans compter les rosiers multiflores grimpants. Je compte beaucoup sur les dahlias pour compléter la décoration. Cette année, les miens ont bien réussi. Sur trois cent vingt, j'en ai eu une cinquan-

[1] Belle-mère de M. Auguste Lefrançois.
[2] Habitation de M. de Bretignères.

taine de magnifiques, et, au plus, un quart de simples. L'année prochaine, j'en veux semer. Vous voyez que je suis tout à fait en goût d'horticulture. C'est bien aussi amusant que la politique, surtout que celle qu'on fait aujourd'hui; non pourtant à Cambrai, où vous vous êtes distingués. Paris a moins bien fait que vous. Je voudrais que Laffitte restât où les intrigues du pouvoir l'ont placé; mais, malgré ce que je lui ai écrit à ce sujet, il n'aura pas la force de refuser la candidature de quelque collége à double élection.

XXXVIII

A MONSIEUR PERROTIN

Tours, 1er décembre 1837.

Vous allez, mon cher Perrotin, m'avoir l'obligation d'une corvée. Vous vous rappelez bien les châtelains du Petit-Bois, où nous avons dîné ensemble : eh bien, M. de Bretignères part pour Paris dans une dizaine de jours, et va y faire imprimer un volume in-octavo sur les prisons. La matière a déjà été bien et longuement traitée; mais elle va passer aux Chambres, et le livre d'Hermann de Bretignères a l'avantage d'en résumer beaucoup d'autres et de présenter la question d'une manière plus animée et plus pressante. Je le crois utile et bon. J'ai dit pourtant que vous ne faisiez plus d'entreprises nouvelles, mais que vous pourriez trouver un éditeur, ou, à défaut, procurer un arrangement avec un imprimeur ou un libraire de probité. Vous sentez que l'auteur n'a pas besoin de bénéfices, mais donner un ouvrage n'est pas le moyen d'en assurer le succès. D'ailleurs, tout auteur a sa vanité, et, si le nôtre pouvait retirer une petite somme de son manuscrit, il en serait plus fier que de la possession du parc de son château. Voyez donc si vous pourriez lui procurer ce plaisir. Dans

le cas où il ne se trouverait pas d'éditeur, cherchez-lui dès à présent (quand vous irez à Paris, bien entendu, pour vos propres affaires) un imprimeur et un libraire honnêtes gens et capables de pousser à la vente du volume. Vous jugez bien que j'écrirai aux amis que j'ai dans les journaux pour avoir des articles. A part l'intérêt que je porte à l'auteur, je désire que ce livre soit lu, parce que, je vous le répète, je pense qu'il peut être très-utile, surtout si on se hâte pour le faire paraître à l'époque de la présentation des lois sur les prisons. Je recommande donc dès aujourd'hui cette affaire à votre obligeance. Aussitôt son arrivée à Paris, Hermann ira vous voir à Saint-Germain, et je voudrais que vous pussiez dès lors lui dire quelque chose de favorable.

XXXIX

A MADEMOISELLE MARIE PERROTIN

9 décembre 1837.

Combien je te dois de remercîments, chère Marie, pour les belles pantoufles que tu as eu la bonté de me broder! Aussi je m'empresse de t'annoncer leur arrivée et celle de la jolie servante que ton père nous a faite. En vérité, vous êtes de parfaits ouvriers, et l'on doit être fier d'avoir des objets confectionnés de vos mains. La modestie t'en fait peut-être douter pour ce qui te regarde, mais au moins ne peux-tu nier que ce que fait ton père est à la fois solide, bon et du meilleur goût. Avise-toi de dire le contraire, si tu es assez ingrate pour cela! Quant à madame ta mère, elle écrit des lettres charmantes; mais, les bourses qu'elle promet se faisant attendre sans arriver, je ne puis te cacher qu'une certaine demoiselle Judith, que bien tu connais, a eu un pied de nez quand elle a vu mes pantoufles arriver sans la bourse promise. Elle n'a pas dissimulé son humeur, et je ne sais pas même si elle

n'a pas traité madame Perrotin d'oublieuse, de négligente, de paresseuse, que sais-je, moi? Je crains que cela ne devienne un sujet de brouille entre ces deux illustres amies. Comme c'est un secret que je te confie, ne t'avise pas d'en parler à l'école[1]. Je te charge de tous nos remercîments pour ton père, à qui tu diras tout le plaisir que nous a fait son chef-d'œuvre, et tous les bons services qu'elle va nous rendre, car nous en avions grand besoin. Plus je l'examine, plus je m'étonne qu'il veuille faire autre chose que scier, raboter, tourner et polir le bois.

Ma chère Marie, parlons maintenant d'affaires plus sérieuses. Tu vas donc encore être emballée pour Paris avec Fox? Bon voyage que je te souhaite! en attendant, puisque ton père va souvent dans la capitale, dis-lui que, s'il passe rue de Belle-Chasse, il pourra trouver M. de Bretignères au n° 14, mais que celui-ci doit lui annoncer le jour où il ira le relancer à Saint-Germain; dis-lui aussi que le livre dont je lui ai parlé serait un résumé assez commode des livres qui ont déjà paru sur la même matière et la réfutation de plusieurs points importants de ces différents ouvrages. Tu comprends bien ce que je veux dire, n'est-il pas vrai? Je me repose donc sur toi pour lui communiquer mes réflexions. Je compte également sur toi pour embrasser, de ma part et de celle de Judith, ta bonne maman, ta maman et ton papa, et même M. et madame Delorme quand tu les verras. Nous deux, ma chère Marie, nous t'embrassons de tout notre cœur, avec le regret de voir venir le jour de l'an sans pouvoir t'offrir une part de nos dragées, que tu aimais assez, si j'ai bonne mémoire. Adieu, tout à toi de cœur, ton ami très-reconnaissant. BÉRANGER.

M. Hermann est parti aujourd'hui et sera demain dimanche à Paris.

[1] Mademoiselle Marie Perrotin avait alors huit ou neuf ans.

XL

A MONSIEUR LEMAIRE

14 décembre 1837.

Mon cher Lemaire, Perrotin m'annonce que vous êtes sur le point de faire ensemble un journal hebdomadaire. Renoncez-vous donc à la *Minerve?* Il n'entre dans aucun détail et se contente de dire qu'il en serait l'administrateur, et qu'il y aurait un bailleur de fonds. Quel est ce brave homme? Au reste, ce sont là toutes questions insignifiantes, et l'important pour moi, c'est que l'affaire soit bonne pour vous surtout... Puisse-t-elle vous procurer un millier de francs par mois! Quand j'ai reçu cette nouvelle, j'allais vous écrire pour vous demander si, à la *Minerve*, vous pourriez donner place à des articles sur l'Italie, faits par un Italien et revus par le rédacteur du journal patriote de Tours. L'Italien est la Cécilia, auteur d'une histoire de la *République parthénopéenne* qui a eu du succès. C'est un jeune homme proscrit de Naples, qui a été secrétaire de la *Jeune Italie*[1], et que, par cette raison, on n'a pas voulu tolérer à Paris. Il a femme et trois enfants, et tout cela n'a pour vivre qu'une faible subvention et quelques leçons de langue, dans un pays où l'on apprend à peine le français. Il est vrai que Balzac prétend que tout le monde le parle naturellement bien ici.

Voyez, mon cher ami, vous qui avez été proscrit si longtemps, si vous pouvez accepter pour la *Minerve*, ou pour votre nouvelle entreprise, les articles de la Cécilia, articles d'un Italien sur les différents États de l'Italie, le tout revu par un Français qui écrit fort bien. Vous sentez qu'il faudrait faire un mystère du nom de l'auteur pour ne pas aggraver sa position déjà si pénible. Dans le cas où vous n'auriez pas moyen

[1] Société présidée par Mazzini.

d'utiliser ces articles, ayez la bonté d'en parler de ma part à Chambolle pour le *Siècle :* ce serait pour ce journal matière à feuilletons, et je doute qu'ils ne valussent pas mieux que la plupart de ceux qu'il donne. S'il vous semble nécessaire que j'écrive à Chambolle pour cela, je le ferai avec plaisir. Je dois vous dire que Taschereau est ami de la Cécilia et que Perrotin peut lui en parler.

XLI

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

17 décembre 1837.

Cher et respectable ami, j'ai reçu le beau volume[1], et il est inutile de vous dire avec quelle joie et quelle admiration je viens de le lire. C'est une bonne action de plus dans votre vie, et le peuple vous en sera reconnaissant, comme il l'a été des *Paroles d'un croyant.* Un de mes amis m'écrivait que vous aviez hérité de l'écritoire de Bossuet et de celle de Fénelon, et que vous puisiez alternativement dans l'une et l'autre. Je ne sais pas faire de ces belles phrases-là; je ne les répète guère même; mais il y a du vrai dans celle de mon provincial (car cela me vient du Midi), et je vous la rapporte, parce que surtout le mot est d'un jeune homme. En effet, rien ne doit vous plaire comme les succès que vous obtenez parmi la jeunesse. J'avais ici, hier, un jeune peintre et un jeune poëte; j'aurais voulu que vous les entendissiez parler de vous : ils n'avaient pourtant pas encore lu ce dernier ouvrage, que je me hâtai de leur prêter pour les payer du plaisir qu'ils venaient de me faire.

J'ai cependant une observation critique à vous soumettre. Je trouve que dans ce livre vous avez été trop sobre de ces paraboles évangéliquement onctueuses qui coulent de votre

[1] Le *Livre du peuple.*

cœur avec tant de grâce, comme votre style, et qui gravent si profondément les préceptes dans la mémoire de ceux qui vous écoutent. Outre cet avantage, le livre y gagnerait des pages de plus. Car, sous ce rapport, il ne peut échapper à une critique générale : il est trop court. Il est vrai que quelques pages de vous valent mieux que bien des volumes. C'est là justement ce que je me disais en vous lisant, et en pensant au fatras que je barbouille. C'est aussi pour le peuple que je voudrais écrire; c'est aussi pour l'éclairer; mais, en vérité, puis-je continuer une œuvre que vous poursuivez avec tant d'éloquence et de raison ? Le courage m'abandonne, et il me faudra longtemps laisser reposer ma plume novice avant d'oser reprendre mes pauvres paperasses; d'autant plus que je n'ai nulle envie de renoncer à vous relire[1].

J'espère que votre santé est bonne; donnez-m'en des nouvelles, mon cher ami, et dites-moi quels projets vous caressez dans ce moment. Serez-vous à Paris vers le mois d'avril ? Visiterez-vous la Bretagne? Voulez-vous venir en Touraine ? Voilà bien des choses que je vous demande. Je vous prie aussi de faire mes plus tendres amitiés à Benoît[2] et à votre aimable cousine.

Adieu; tout à vous de cœur et pour la vie.

[1] Ce que dit là Béranger n'est pas une phrase en l'air. Il n'a abandonné son projet qu'en se croyant incapable de l'exécuter. Il y avait travaillé beaucoup. Ce ne fut pas sans chagrin qu'il y renonça.

L'idée lui vint, un peu plus tard, de faire un almanach. Cette idée lui viendrait bien plus obstinément encore aujourd'hui, s'il voyait de quelle pâture on régale les pauvres gens qui n'ont qu'un almanach pour bibliothèque.

L'almanach de Béranger ! C'est un livre qui eût fait une belle fortune peut-être; mais, plus sûrement encore, il aurait fait beaucoup de bien. Béranger aurait voulu que tous les grands noms de la France y fussent inscrits, et non pas seulement pour la forme. Arago aurait expliqué les saisons, M. Thiers aurait parlé de notre histoire, M. Guizot de l'histoire universelle ; celui-ci de la médecine nécessaire, celui-là des sciences, un autre des arts.

[2] M. Benoît-Champy, aujourd'hui président du Tribunal de première instance de la Seine.

XLII

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

24 décembre 1837.

Mon cher Bernard, le chemin que votre lettre a pris ne l'a pas fait arriver plus vite, et je commençais à m'impatienter d'être sans nouvelles de vous tous depuis si longtemps. Je vois que vous commencez presque à revenir de Jean-Jacques[1], et à rendre justice à ce que Fourier a de bon dans son système, le plus complet qui soit peut-être jamais sorti d'une cervelle de rêveur. Quand je dis le plus complet, je n'entends la chose que matériellement. Car, par réaction contre les billevesées métaphysiques, ce philosophe a poussé trop loin le mépris des puissances morales, et je ne doute pas que cela ait nui à la considération qu'on devait à son génie original.

Je vois que le pauvre Tastu, qui n'a de génie que le talent de sa femme, n'a pas encore pu se caser. Ferdinand Denis est homme de savoir, très-modeste, je crois; on a donc bien fait de vous le donner pour collègue. Il avait promesse depuis plusieurs années. Mais Salvandy n'en devrait pas moins trouver quelque emploi pour le mari de la digne femme. Dites-lui que je suis bien coupable de ne pas avoir encore répondu à sa dernière lettre. Dites-lui aussi que, quand j'irai à Paris, je m'occuperai de ce qui concerne son fils, si d'ici là il n'a pas obtenu d'appointements. Pour cette affaire, quelques paroles vaudront mieux que beaucoup de lettres, et je pense aller à Paris dans trois mois.

Vous avez donc Simon auprès de vous. Certes, il fait bien de chanter les louanges de Bretonneau, et vous auriez bien raison, vous, de venir faire sa connaissance. Combien vous

[1] M. Bernard avoue qu'il était revenu de Jean-Jacques; mais il se défend d'avoir été jusqu'à Fourier, dont l'étrange langage eût suffi pour lui faire craindre les idées.

seriez surpris de voir qu'un pareil homme, si propre à plaire dans le monde, a préféré le séjour de sa province aux honneurs qu'il n'eût pu manquer d'obtenir dans la capitale. Mais il y a encore mieux chez lui que le savoir; c'est un cœur parfait, une sérénité inaltérable et un désintéressement sans bornes. Venez faire sa connaissance. Il vous eût bien amusé de le voir aux prises avec Blanc, lorsque ce dernier est venu passer quelques jours ici. C'était à propos de l'homœopathie, dont Bretonneau admet bien le principe, mais condamne les procédés. Nous en avons bien ri.

J'ai achevé toutes mes petites plantations. Si je vis encore deux ans, j'aurai créé de l'ombre à la Grenadière, qui n'a qu'une allée de vieux tilleuls. Quant aux fleurs, je n'en manque pas. Tout le monde m'en donne, et surtout Bretonneau, savant et curieux horticulteur.

Je vois avec plaisir que sans travailler beaucoup vous travaillez pourtant. C'est quelque chose que d'avoir toujours la plume entre les dents, pendant qu'on se chauffe le bout des doigts. Je n'en suis pas là, tant s'en faut. Avez-vous lu l'ouvrage de Lamennais? Il me semble ne pas faire grand bruit. Il me l'a envoyé, et, à la lecture, j'ai jugé qu'il devait avoir moins de succès que les *Paroles d'un croyant*. Mais quel beau style! On est bien heureux de savoir écrire ainsi!

XLIII

A MADAME GAUTIER

10 janvier 1838.

Ma chère Juliette[1], reçois en échange de tes vœux tous les miens et tous ceux de Judith pour toi, ton mari, tes enfants et ta mère, dont je vois avec plaisir que la santé semble s'améliorer avec l'âge. Nous nous portons assez bien aussi, quoique depuis deux jours nous ayons eu jusqu'à huit degrés de

[1] Juliette Quenescourt.

froid, ce qui te prouve que la Touraine est loin d'être aussi favorisée qu'on le répète si niaisement. Il est vrai que ce temps a été précédé d'un mois de jours doux et beaux.

Tu te plains d'un peu de mélancolie. C'est de ton âge, et tu n'éprouverais peut-être rien de semblable avec un bonheur plus mélangé; mais il vaut toujours mieux verser quelques larmes sans savoir pourquoi que d'en répandre comme tant d'autres qui n'ont que trop sujet de le faire.

J'ai reçu une lettre de Laisney, qui m'annonce leur prochaine émigration à Montargis; il faut que la Révolution ait bien changé les gens de Barleux pour qu'ils se déplacent ainsi. Ce que m'écrit Laisney ne me donne qu'une imparfaite idée de leur projet et du lieu de leur séjour. Je crains en définitive que notre pauvre ami n'ait pas beaucoup à se féliciter de ce déplacement, à un âge où l'on ne se récrée plus des habitudes comme la vie de province en donne. Il m'annonce que Defrance vient aussi habiter aux environs d'Amboise. Celui-ci sera plus près de moi, à six ou sept lieues au plus peut-être. Quant à Laisney, comme il n'y a pas de route directe, nous serons à près de quarante lieues l'un de l'autre. Il lui sera plus aisé d'aller à Paris; il y a une diligence tous les jours. Ce que je souhaite, c'est que les D*** aient plus soin de lui qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Malheureusement, j'en doute, si le père et la mère Forget ne s'en mêlent pas. Tous ces gens-là sont bien avares.

Tu me demandes quand je crois aller à Paris : vers la fin de mars, au plus tard. Je voudrais bien savoir si les wagons du chemin de fer s'arrêtent à Nanterre. Je le pense; mais, si l'on s'arrête ainsi partout, cela doit occasionner un grand retard. Quand tu m'écriras, mets-moi au courant de l'usage.

Adieu, ma chère enfant, embrasse ta mère et tes enfants pour moi et Judith; fais mille amitiés à ton mari.

Nous t'embrassons tous les deux.

XLIV

A MONSIEUR GUYARDIN

Tours, 20 janvier 1858.

Mon cher et respectable voisin[1], vous m'accusez d'un silence que je ne garde que par discrétion. Je sais qu'il vous est fatigant d'écrire. Aussi je regarde votre lettre comme des étrennes d'un grand prix pour moi; sans en séparer pourtant le petit mot qu'a bien voulu y ajouter mademoiselle Célestine. En échange, recevez tous les deux les vœux bien sincères de vos anciens voisins, qui, je vous l'assure, pensent au moins aussi souvent à vous que vous avez la bonté de penser à eux. Si vous saviez que de fois je me reporte en imagination à Fontainebleau ! et combien souvent je répète à Judith que c'est là que j'irai finir! La Touraine est loin de tenir ses promesses : aujourd'hui à sept heures du matin, nous avions onze degrés de froid, et ici point de forêt pour s'échauffer à de belles et longues promenades; il est vrai que notre habitation est une compensation de bien des pertes. Toutefois je ne pardonne pas à M. Michaux, qui, m'écrivant, il y a quelques jours, m'accusait d'avoir été chassé de Fontainebleau par l'ennui. La santé de Judith, et aussi la nécessité de m'éloigner un peu plus de Paris, m'ont pu seules déterminer à quitter un pays de bois magnifiques et d'excellent voisinage.

Je crois vous l'avoir déjà dit, mon cher voisin, il m'arrive bien souvent de rêver de la forêt et des endroits que j'y fréquentais le plus habituellement Je ne vous dirai pas que je rêve aussi des voisins, car il faudrait ajouter les voisines; et, à mon âge, on assure que ces rêves-là ne sont plus permis. Je vous dirai qu'à part les regrets que Judith donne aussi à ses bons voisins, elle en a d'autres encore pour Fontainebleau.

[1] Voisin de Fontainebleau.

Elle assure que la vie y est plus commode et moins chère qu'à Tours. Il faut que vous sachiez qu'entre autres choses le *jardin de la France* n'a que des fruits très-médiocres. Ajoutez à cela l'entêtement des Tourangeaux à se croire les privilégiés de la création : bonnes gens du reste, tout fiers d'avoir produit Rabelais, moins compris ici que partout ailleurs.

Adieu, mon cher voisin, recevez l'assurance de ma respectueuse amitié et de celle de Judith, qui est bien touchée de votre bon souvenir[1].

XLV

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

22 janvier 1838.

Je me suis donné le temps de goûter le café avant d'en remercier madame Bernard, mon cher ami, et je vous assure que le cadeau mérite tous mes remercîments. Quoique vous vous vantiez de n'avoir pas dormi à votre première séance du soir à Sainte-Geneviève, je pense que plus d'une fois vous serez obligé de recourir à la cafetière. Pour éviter ce petit désagrément, prenez du moka.

En me parlant de mon bon Bretonneau, que je voudrais que vous connussiez déjà, vous me dites grand mal de la vanité. N'en faites pas trop fi. Elle a du bon, et c'est le cas de penser, comme Fourier, qu'on en pourrait tirer un grand parti pour l'utilité de tous. Elle a d'ailleurs un mérite, c'est de châtier presque toujours ceux qui en sont les esclaves.

Après vous être réconcilié avec Fourier, je vois que vous prenez la main à Jésus-Christ : vous n'avez, pardieu, pas tort. N'allez pas toutefois, comme MM. Buchez et Roux, accoler le fils du charpentier à feu M. de Robespierre, parce que

[1] Lettre communiquée par M. Chambry.

le comité de Salut public ressemble tant soit peu à l'inquisition. Je me suis souvent dit que si j'étais professeur de littérature, je voudrais donner l'Évangile comme un modèle pour les écrivains à de certaines époques et particulièrement à la nôtre. Autant que j'en puis juger, Jésus-Christ et ses apôtres se sont tout à fait séparés de l'école des prophètes au style boursouflé et énigmatique. Si j'osais, je dirais qu'ils ont fait de la chanson et non de l'ode et du dithyrambe : preuve qu'ils avaient à cœur le salut du pauvre peuple. Avez-vous lu saint Paul? C'est, ma foi, un grand homme, et je ne connais pas de philosophe à mettre à côté. Il ne fait pas de la sagesse à son aise comme le bon Socrate : trente ans de pérégrinations à travers un monde ennemi pour répandre sa foi, qui, selon moi, est surtout l'immortalité de l'âme, que le courageux philosophe sent être le frein nécessaire à ce monde corrompu !

Je suis bien content de ce que vous m'apprenez de madame Tastu. Salvandy a du bon, et je m'en étais toujours douté, ce qui ne veut pas dire que je l'eusse fait ministre. Voilà encore un terrible enfileur de paroles creuses ! et il n'a pas le talent de Lamennais. Malgré ce talent, le livre de l'abbé n'a pas eu un long retentissement, et vous mettez le doigt sur ses défauts. Nous nous sommes écrit à ce sujet, mais vous sentez que je n'ai pas cru devoir lui dire la vérité, qui n'aurait eu rien d'utile, et puis, tout excellent qu'il est, il est entêté comme un vrai Breton.

Je me porte bien malgré le froid ; mais je pleure sur mes plantations : Bretonneau m'avait enrichi de beaucoup de belles choses que ce froid fera périr. C'est à dégoûter du jardinage. Hier, nous gémissions tous les deux sur le sort de nos pauvres plantes : nous tâchions de nous donner quelques espérances que la nuit a détruites. Si vieux qu'on soit pour planter, on peut encore survivre à ses arbres.

Adieu, chauffez-vous bien tous. Il y en a tant qui meurent de froid!

XLVI

A MADAME LEMAIRE

13 février 1838.

Ce qu'on m'apprend est-il vrai? Le *Progrès* aurait échoué au port. Chaque jour j'attendais l'annonce de son entrée en scène. C'est Bretignères, que vous trouvez joli garçon, qui m'écrit que vos projets sont à vau-l'eau. J'en suis vraiment désolé. D'autant plus que, d'après ce que Lemaire m'a écrit de la *Minerve*, il est à croire qu'il n'est plus tenté d'y travailler. Je vous dirai aussi que Chambolle m'a fait part de différends entre lui et votre mari qui ajoutent à mes appréhensions pour vous autres. Je crains que Lemaire ne finisse par se créer là des hostilités, à force de rigorisme. Je conçois bien que l'esprit du *Siècle* n'est pas tout à fait le sien; mais la différence n'est cependant pas assez tranchée pour qu'il doive y avoir lutte, surtout si elle ne devait avoir lieu que pour quelques personnalités. Tâchez donc de calmer un peu la bile de notre ami. Chambolle est doux et bon, ce ne peut être lui qui est l'objet des plaintes. Je lui ai écrit un petit mot à ce sujet. Je voudrais bien savoir si les choses se sont pacifiées. Sans doute madame Lacoste s'est mise en route à la débâcle. Voilà le froid revenu ici, moins rude pourtant, mais assez vif pour épuiser le bûcher. Manuel vient de manquer de mourir; saisi de froid à la chasse, il a été plusieurs jours en danger. Il me fait écrire qu'il se rétablit. En voilà encore un qui n'est guère raisonnable. Bon Dieu! ma chère, qu'il y a d'insensés, nous deux compris! Croiriez-vous que je me suis mis à la gêne par suite de mon horticulture, non pas pour les plantations, mais entraîné par toutes les dépenses d'une habitation complète. Ce n'est pas en meubles, en

cuisine, que je me ruine, mais en une foule de petits frais dont il est presque impossible de se rendre compte. Aussi, moi, qui tranche dans le vif, je résous déjà, pour éviter ce coulage, de me mettre, à la fin de mon bail, dans un petit logement en ville : une pièce pour Judith, une pour moi, une autre pour les repas, avec de quoi loger une bonne. J'irai me promener dans le jardin des autres. J'ai déjà organisé mon chauffage : une chaufferette sous mes pieds, une couverture sur mon dos; et, certes, j'aurai moins froid que cet hiver dans ma mansarde, où j'ai eu constamment du feu. Voilà mon château en Espagne; et le vôtre, quel est-il?

J'ai bien une autre affliction : je ne puis décidément pas travailler. Vous ne devineriez pas pourquoi, parce que, tourmenté d'idées, il m'est impossible d'écrire assez vite. J'aurais besoin d'un secrétaire intime qui saisît mes rêveries au passage et m'évitât la peine matérielle de les fixer sur le papier, ce qui me semble impossible à faire pour le travail en prose. Pouvez-vous me procurer un secrétaire qui ait 10,000 francs de rentes?

Vous voyez, ma pauvre enfant, que j'ai mes déboires aussi; mais je les trouve moins poignants que les vôtres. Quand m'en annoncerez-vous la fin? Je crois vous avoir dit que j'avais vu petit Blanc[1]. Il n'a toujours que 4,000 francs au *Bon Sens*. Thomas doit venir incessamment. Il se loue des affaires du *National*. On m'avait dit le contraire. Quelle existence que celle des journaux! Ah! pourquoi Lemaire n'a-t-il pas voulu m'écouter? il serait resté tout bêtement littérateur, et de la bonne trempe. Mais j'ai été une Cassandre, et ne suis plus qu'un cassandre. Vous vous en convaincrez si je vais dans un mois ou six semaines à Paris, comme j'y suis condamné : vous me trouverez tout à fait Tourangeau, ce qui,

[1] Louis Blanc.

même ici, veut dire bête. Adieu. Judith vous fait ses amitiés ainsi qu'à votre mari, et moi je suis tout à vous. BÉRANGER.

Je ne vous réponds pas à ce que vous me disiez de madame L***. Elle se loue beaucoup de ses rapports avec vous. Son humeur a changé. Elle s'inquiète aujourd'hui de l'avenir, qui l'occupait si peu jadis; voilà le sujet des soucis que vous avez cru lui voir.

Le cruel Hippolyte [1] m'a écrit. Il m'assure qu'il travaille beaucoup.

Vous ne m'avez pas dit si, en effet, la cousine Wollis [2] était sous-maîtresse de pension. C'était pourtant bien curieux à savoir.

Adieu.

XLVII

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

18 février 1838.

Mon cher ami, ayez la bonté de me faire savoir ce qu'il y avait dans votre lettre. Je l'ai reçue, même décachetée; j'en ai lu les premières lignes. J'en étais là lorsqu'est arrivé Bretonneau; depuis lors, la lettre a disparu. En vain l'ai-je cherchée partout. Comme j'avais été dans le jardin et qu'une neige épaisse était tombée depuis, j'en ai attendu la fonte pour voir si, par hasard, elle ne se retrouverait pas. Mais rien! plus de lettre. Son malheur vient d'avoir été placée dans une des poches de la redingote la plus trouée, la plus déchirée qui soit aujourd'hui sur le corps d'un pauvre poëte.

Nous avons eu ainsi que vous un retour d'hiver assez vif :

[1] Hippolyte Fortoul.

[2] Madame Wollis, femme de l'avocat qui a créé le genre des causes gaies dans les journaux de droit.

je ne sais si ce sera sa dernière visite. Rien de plus fatal aux plantes que ces recrudescences inattendues, et qui, dans ce pays, sont toujours précédées de coups de soleil assez vifs. Vous voyez que je parle en jardinier. Toutefois je vous dirai que, voyant quels sont les déboires du métier, je commence à me refroidir, surtout en pensant que ces plaisirs-là sont un peu chers. Aussi, moi qui ne vois pas l'avenir en beau, calculant qu'il faut avant tout de l'économie, je pense déjà à quitter cette agréable habitation dans deux ans, pour prendre tout bonnement un petit appartement en ville, où les dépenses seront moins dans le cas de s'accroître, par suite des caprices que doit inspirer une grande étendue de terrain. Je regagnerai ainsi les 500 ou 600 francs que j'ai dépensés de trop cette année, et dont je sens d'autant mieux l'absence dans ma bourse, que le voyage que j'ai à faire doit me coûter encore beaucoup. Vous voyez que voilà encore un projet; l'exécution en sera sans doute un peu pénible, car je me plais bien dans mon ermitage actuel, où, grâce au ciel, j'ai su éviter les importuns.

Dites-moi : avez-vous lu l'ouvrage de M. de Tocqueville sur la démocratie américaine? Voilà un livre bien fait, et qui peut être très-utile : c'est surtout le livre d'un esprit plein d'équité, chose rare aujourd'hui. Toutefois je ne me soucie pas d'être Américain.

XLVIII

A MONSIEUR CAUCHOIS-LEMAIRE

7 mars 1858.

Malgré le ton amical de votre lettre, peu s'en faut, je crois, que vous ne me traitiez de milord, d'homme de génie et de partisan furieux du siècle, et de Chambolle : c'est trop d'honneur, je vous le jure. Tout ce que j'ai voulu par le peu de

mots écrits à votre femme, c'était mettre un peu d'huile à la clef d'une caisse où vous puisiez à peu près 200 francs par mois. Le peu de mots que j'avais aussi répondus à Chambolle à ce propos n'avaient non plus d'autre but, et je vous assure bien que je n'avais pas approfondi la question politique. Ce que vous m'en laissez entendre répond assez aux idées que j'ai pu me faire, malgré mon estime pour Chambolle, dont je ne puis pas d'ailleurs garantir l'aménité. Il suit la marche tracée par O. Barrot, qui, vous le savez, ne m'inspire pas, comme homme de sens et de parti, la même estime que je lui ai vouée comme patriote à cœur pur et loyal. A son passage ici j'ai encore pu me convaincre de ce que j'appelle ses erreurs, ainsi que l'a fait Dupont lui-même. Mais ce qui me rend indulgent pour lui, comme pour beaucoup d'autres, c'est qu'à vous vrai dire, je n'entends pas trop ce que veulent les opposants dynastiques, au moins pour le fond, car les luttes de détail, je m'en rends bien compte. De là le peu d'intérêt que j'attache à telle ou telle nuance de cette opposition; peut-être direz-vous que cela sent furieusement son républicain; je vous avoue que plus je vais, plus je me convaincs que, sans toutes les fautes que ce dernier parti a faites et fait encore, il serait le point où convergeraient bien des consciences, qui aujourd'hui se perdent dans le vague et l'absurde de nos débats politiques. Ceci vous explique pourquoi je ne voyais pas un très-grand inconvénient à ce que vous restassiez au *Siècle;* mais je jugeais la chose en gros, et vous avez dû être éclairé bien mieux que moi sur les inconvénients de vos rapports et sur les embarras d'une rédaction censurée. Je ne vous en dirai pas moins qu'il n'était pas nécessaire de me parler de votre désintéressement, dont j'ai fait l'éloge plus souvent que vous, et mieux sans doute, j'ose m'en vanter.

Ce que je souhaite maintenant, c'est la mise en train du

Progrès. Perrotin semblait l'espérer dans ce qu'il m'écrivait dernièrement; puissiez-vous avoir enfin là une position convenable et fructueuse. Mais que devient l'*Histoire de Juillet* à la suite de tout cela ? Il me semble que vos termes d'arrangement avancent; au moins y en a t-il un d'arrivé, au milieu de tant de tracasseries et de démarches inutiles ? J'ai au reste bien peu le droit de vous parler de travail, moi qui ne fais rien ou presque rien, et qui crains de n'en jamais faire beaucoup plus; mais j'ai dix ans de plus que vous, et c'est une triste, mais bien forte excuse dont quelquefois je me paye.

Malgré mon projet d'aller voir ma vieille tante, je crains bien que la nécessité de passer et de m'arrêter à Paris ne m'empêche encore de faire ce voyage. Me voilà à l'époque que je m'étais fixée, et mon effroi pour la capitale augmente au point que je doute que j'ose me mettre en rente. Je ne puis vraiment m'expliquer cette terreur si bizarre; car ce n'est pas seulement les dîners, les visites, le bruit de vos rues, qui me causent la frayeur que je ressens, c'est je ne sais quel instincts qui se soulève en moi quand je pense au séjour que je dois faire dans ce monde de Paris, dont pourtant j'ai eu bien plus à me louer qu'à me plaindre.

XLIX

A MONSIEUR JULIEN BOURSON

10 mars 1838.

Je vous remercie, monsieur, des belles strophes que vous avez bien voulu m'adresser : elles contiennent quelques incorrections qu'au premier examen vous ferez disparaître plus aisément que l'excès des louanges dont vous m'honorez dans vos vers, éclos, dites-vous, dans un moment de fièvre, ce dont ces louanges pourront faire naître l'idée à plus d'un lecteur.

Vous demandez, monsieur, s'il convient de faire imprimer ce morceau. Si vous voulez m'en croire, vous n'en ferez rien. Je ne suis plus de ce monde, qui commence à m'oublier, et qui pourra demander à quoi bon? Ce n'est pas quand *les dieux s'en vont* qu'on les encense, et, plus ma divinité a été chétive, plus son départ a dû être prompt. Ne vous amusez donc pas à chanter les dieux morts, si vous voulez que le public accueille vos œuvres.

Il y a deux ou trois strophes que je n'ai pas bien comprises, et où vous semblez m'accuser d'incrédulité, ou au moins de scepticisme. Pour douter de ce que beaucoup de gens croient, il n'en résulte pas que je ne croie à rien; c'est à vos grands poëtes panthéistes qu'il serait plus juste de faire ce reproche. Quant à moi, monsieur, je vous souhaite une foi aussi inébranlable que la mienne. Elle vous sera une grande consolation dans les misères de ce monde, et vous conduira à une telle confiance en Dieu, que vous y puiserez l'espérance du bonheur à venir de l'humanité. Peut-être y a-t-il trace de cela dans mes chansons. Mais vous êtes encore dans l'âge où l'on s'amuse plus de *Lisette* et de *Frétillon* que de quelques pensées plus sérieuses logées sur le même palier qu'elles, et réduites à maudire les inconvénients d'un mauvais voisinage.

Au reste, monsieur, cette observation n'est pas pour vous engager à changer les strophes que je vous indique, et sur lesquelles il est possible que je me trompe. Je n'ai jamais répondu au reproche d'incrédulité; mais, depuis que j'ai vu de près ceux qui me l'adressaient à d'autres époques, j'ai bien ri, en les trouvant à peu près dénués de toute solide croyance, lorsque la mienne, après avoir bravé leurs anathèmes, m'offrait des consolations à prodiguer a leurs pénibles doutes. C'est là ce qu'aurait pu vous dire le pauvre Baillet.

Malgré cette réflexion, je vous le répète, ne changez rien à vos vers, dont je vous suis très-reconnaissant.

Adieu, monsieur, voilà une bien longue lettre pour un ermite qui écrit le moins qu'il lui est possible, mais qui est toujours heureux lorsqu'il reçoit quelque marque du souvenir que les hommes de votre âge lui ont conservé longtemps comme le plus doux prix de ses efforts patriotiques.

Recevez l'assurance de ma considération particulière.

L

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

19 mars 1838.

Si les journaux ne m'ont point trompé, voilà Tastu à Sainte-Geneviève; c'est un brave homme. Il a eu de l'esprit le jour où presque tous les autres en manquent, c'est lorsqu'il a pris femme. La sienne est un modèle.

Vous êtes plus fort que moi en matière religieuse, car vous me parlez de la Bible, que je ne connais juste que ce qu'il faut pour en penser mal. Quant à Jésus-Christ, c'est autre chose. C'est aussi mon homme, à moi, et cela toujours a été à ce point, qu'à vingt ans je faisais maigre le vendredi saint (observez que je déteste le maigre) en commémoration de sa mort, qui n'est pas celle d'un Dieu, comme le dit le vicaire Savoyard, mais bien la mort la plus touchante du meilleur de tous les philosophes. Malheureusement il fallait des miracles dans ce temps-là, et, dès qu'on en veut, il s'en fait; puis les métaphysiciens ont achevé de tout embrouiller, ce qui a permis au catholicisme de tout pervertir. Malheureusement aussi on ne fait un monde nouveau qu'en y faisant entrer au moins trois quarts du monde ancien. L'un sert de fumier à l'autre, qui ne pousserait pas sans cela. C'est ce que ne veulent pas entendre nos jeunes gens, demandant toujours à faire table rase. Jésus-Christ en savait plus long qu'eux; aussi dit-il : « Je ne suis pas venu détruire la loi, mais venu l'accomplir. »

J'ai encore reçu une lettre du sous-préfet de Toulon. Elle m'a fait faire une réponse fort vive dans laquelle j'ai presque envoyé promener ministre et ministère. Dites-moi sincèrement si l'homme est capable. Ce qu'on ignorait, c'est qu'il a de la fortune et pourrait se passer d'emploi. Je n'ai demandé que pour obliger Bretonneau, car vous savez que je ne m'occupe guère de ceux qui ont du superflu.

Malgré ce que vous et beaucoup d'autres disent du livre de Lamennais, j'apprends qu'il obtient un grand succès et que l'auteur s'est remis à la besogne avec une nouvelle ardeur. Ce que je lui reproche surtout, c'est, comme le dit Lerminier, de ne pas nous montrer où il va. Madame Dudevant a eu beau se mettre en campagne, elle n'a pu réfuter son adversaire sur ce point, malgré l'avantage du talent. En définitive, Lamennais est un prédicateur éloquent, qui suppose le dogme et croit n'avoir pas besoin de l'enseigner. Rien n'a moins besoin de logique que le sermon : j'avoue pourtant qu'elle n'y gâterait rien.

Il devait me venir voir cet été, mais il paraît que son nouveau travail ne lui en laissera pas le temps. D'ailleurs, il est aux mains de gens qui lui veulent faire faire un journal, et qui redoutent les conseils que je lui donnerais de n'en rien faire. J'ai toujours soupçonné qu'on lui avait soustrait une lettre écrite dans ce sens, à l'époque où il entreprit le *Monde*.

P. S. A l'instant, je reçois une lettre de Lamennais, où il m'exprime en termes affectueux le regret de ne pouvoir venir ici. Il paraît que malheureusement sa santé en est encore un peu cause. Il me dit aussi que le besoin de vivre le force à ne pas quitter la plume, et je sais qu'il dit vrai; c'est bien douloureux.

LI

A M. AUGUSTE LEFRANÇOIS

20 mars 1838.

Je conçois, mon cher ami, tout l'ennui que doit vous apporter votre inactivité forcée; je conçois également la peur que vous avez de compromettre votre avoir. Toutefois que l'un ne triomphe pas de l'autre : car, en vérité, l'industrie et le commerce sont des machines dans lesquelles on n'a pas plutôt un pan de son habit engagé que l'habit tout entier et celui qui le porte y passent écrasés, moulus en un clin d'œil. Ce que j'aimerais mieux pour vous, ce serait un emploi qui eût quelque importance. Il me semblait que, dans ces chemins de fer, il y aurait besoin d'hommes capables et que peut-être vous trouveriez à vous utiliser là, si on connaissait un homme comme le géant Cockerill [1], qui entreprend tout et semble être le Rotschild des industriels. Ce que j'aimerais mieux encore, c'est que ce fût de notre côté que l'emploi se trouvât. Malheureusement la Touraine s'entend peu en industrie. Que de fois, depuis la lettre où vous me parliez de certain projet, n'ai-je pas jeté les yeux autour de moi pour voir s'il se trouverait ici quelque chose qui pût vous convenir! Mais à peine s'y soucie-t-on du chemin de fer projeté, qui, je le crois, n'est pas prêt à entendre le bruit de la première pioche, en dépit des souscriptions Laffitte.

Vous me parlez de mon voyage en Picardie. Hélas! mon cher Auguste, je viens, bien à regret, d'écrire à ma pauvre tante que je ne me sentais pas la force de l'entreprendre. Je

[1] John Cockerill, célèbre industriel belge, né à Liége en 1790, mort près de Varsovie en 1840. En 1838, il occupait deux mille ouvriers dans ses usines de Seraing. C'est lui qui a le plus fait pour mettre en mouvement ce qu'on appelle la grande industrie. M. Nisard, dans ses *Souvenirs de voyage*, a parlé de ses travaux gigantesques.

lui avoue ce que je lui ai caché l'année passée, que c'est la nécessité de passer et de m'arrêter à Paris qui m'empêche de me mettre en route. Six semaines ne me suffiraient pas pour ce séjour, et que de monde à voir et à traverser pour arriver à passer quelques heures avec mes amis! Et puis je suis si bien revenu du bruit qu'on appelle réputation, que je crains d'y réveiller celui que j'ai fait et qu'il m'est doux de voir aller mourant de jour en jour au point de ne pouvoir plus empêcher personne de dormir, ni moi non plus surtout. Je ne sais si ma tante comprendra bien ce sentiment : il est pourtant la plus forte cause des retards que je mets à lui tenir parole. En second ordre, viennent l'intérêt de ma santé et celui de ma bourse ; enfin le dérangement que je crains de causer au mont Saint-Quentin, où je suis obligé de me loger. Si j'osais, j'ajouterais que la nécessité d'aller à Cambrai compte bien aussi pour quelque chose, et vous me comprendriez de reste.

Si vous avez occasion de voir ma tante, tâchez de lui faire entrer mes raisons dans la tête, ne vous parussent-elles pas suffisamment bonnes. Vous pouvez bien lui assurer que la peur d'enfant que me cause mon séjour forcé à Paris est telle, qu'elle triomphe de tous les reproches que je me fais, en pensant au plaisir que j'aurais à embrasser cette pauvre tante.

LII

A MONSIEUR PERROTIN

6 avril 1838.

Vous avez pris trop sérieusement le passage de ma lettre à madame Lemaire, qui aurait dû aussi vous montrer celui où je parlais de l'*Histoire de la Révolution de Juillet*, ainsi que vous m'aviez prié de le faire. Quant au secrétaire que vous avez la bonté de m'offrir, c'est une nouvelle preuve

d'amitié que vous me donnez et qui ne m'étonne pas de votre part. Malheureusement je ne suis pas encore à en avoir besoin, et, si ce besoin se faisait sentir, un ami intime pourrait seul me rendre le bon office de coucher sur le papier mes idées encore si confuses. N'y pensons donc pas en ce moment, qui d'ailleurs va voir se fondre tous mes projets.

Le besoin de ceux dont l'existence dépend de la mienne; le désir de cacher ma pauvreté à mes amis, qui s'en alarmaient et dont quelques-uns pouvaient s'accuser, m'avaient fait subir des arrangements pécuniaires qui me procuraient une sorte d'aisance que j'espérais mettre profit à prou travailler. Le sort, qui me persécute, vient de rompre ces arrangements, et me voici réduit à la portion congrue. Je pense à quitter la Grenadière, pour couper court aux dépenses superflues, et à me claquemurer dans un petit logement à Tours. Judith croit que nous pourrons nous contenter d'une femme de ménage; j'en doute, mais enfin nous ferons toutes les réformes nécessaires pour arriver à soixante ans, que j'ai encore deux ans et demi à attendre: après quoi nous penserons, s'il le faut, à Sainte-Périne, car le peu qui nous reste est encore menacé d'une diminution par la réduction des rentes.

Vous me connaissez assez pour savoir combien peu tout cela me coûte. Je crains que la pauvre Judith n'en souffre un peu plus que moi, quoiqu'elle partage mon empressement à prendre une position convenable à notre fortune.

Ce qui nous afflige, c'est l'idée d'affliger nos amis et surtout ceux qui, ici, ont fait des frais pour embellir notre habitation, qui vraiment allait devenir charmante. Que faire? je m'étais toujours dit que l'emplacement était trop vaste pour moi et m'emportait trop de temps et d'argent Le sort paraît en avoir jugé ainsi. J'ai déjà cherché quelque réduit bien obscur, mais cela n'est pas facile à trouver. Il me faudra aussi le consentement de mon propriétaire. J'espère qu'il ne

me le refusera pas. Ne dites rien de cela aux gens du Petit-Bois, pour qui ce sera un grand chagrin.

Mais reparlons de vous. Voici les deux lettres que vous me demandez.

J'espère que Barthe vous accueillera bien. Quant à Pascalis, c'est le plus obligeant des hommes. Dans cette affaire, il n'a qu'à vous introduire auprès de son supérieur.

Remerciez de ma part M. Feuillet pour le la Fontaine[1], qui m'a fait grand plaisir. Quant au don Quichotte[2], c'est une bonne fortune pour moi.

LIII

A MONSIEUR TRÉLAT

6 avril 1838.

Mon cher Trélat, je connais trop tout ce qu'il y a de tendre dans votre cœur et tout ce qu'il y avait de dévoué dans le cœur de celle que vous pleurez[3], pour venir vous parler de consolation; je viens seulement vous dire toute la part que je prends à votre douleur et le regret que j'éprouve de ne pouvoir vous serrer la main dans un si triste moment. Vos malheurs m'ont donné l'occasion de vous bien apprécier et de m'attacher à vous; vous croirez donc à l'affliction que mon amitié pour vous me fait ressentir. Elle n'a que la force de vous crier : Courage, homme de bien : vis pour tes enfants; c'est encore vivre pour la compagne fidèle de tes infortunes.

Adieu, cher ami, la patrie est là, et Dieu nous regarde.

[1] Les *Contes* de la Fontaine, illustrés par Grandville.

[2] La traduction de *Don Quichotte*, par M. Louis Viardot. Nous avons vu que l'ouvrage populaire que Béranger voulait écrire l'avait amené à se préoccuper du style de Cervantes.

[3] Madame Trélat, née Rouen, morte à la suite des fatigues qu'elle a eu à supporter pendant la captivité de son mari.

LIV

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

21 avril 1838.

Mon cher Auguste, votre lettre écrite à la hâte ne m'a pas surpris, mais m'a fait regretter de vous voir tant affligé. Je vous remercie de vos offres; vous ne les eussiez pas faites, que, dans le besoin, j'aurais recouru à vous. Ce besoin n'existe pas. D'abord je vous ai dit que Perrotin pourvoyait à mon logement (qui, du reste, n'est pas encore trouvé), que même il voulait que je restasse à la Grenadière, mais qu'en bon calculateur, il avait fini par sentir qu'il fallait un autre gîte pour une autre existence. Depuis lors, il m'a été fait les propositions les plus pressantes pour rentrer dans le revenu de mon capital compromis au moins momentanément; j'ai dû accepter, quoique à regret, et me voilà bien en mesure pour toutes les dépenses imprévues. Quant aux dépenses que je veux régulariser, ce qui me reste y suffira, et je pourrai encore soutenir les autres charges que j'ai acceptées.

Mes amis d'ici ont fait et font encore beaucoup d'efforts pour me faire rester à la Grenadière ; mais c'est un parti pris. Il y a longtemps que je voyais que mon jardin engouffrait une trop grande partie de mes ressources. Je n'y aurais jamais dépensé au delà de mes revenus; mais c'est contre mon principe, qui ne me permet que de dépenser au-dessous de mon avoir pour être au-dessus de mes affaires, et puis, je déteste cette attache aux choses matérielles qui vous rend esclave. Judith, dont je craignais un peu la faiblesse à cet égard, m'a avoué qu'elle pensait que le voisinage de la rivière ne lui était pas bon. Ceci me met fort à l'aise; aussi cherché-je et fais-je chercher une nouvelle habitation. Malheureusement les logements sont rares ici, où la population a

augmenté de cinq mille âmes en peu d'années. Je n'ai pas besoin de vous dire combien votre lettre m'a touché. Judith a de nouveau chanté les louanges de ce bon Auguste, et elle me charge pour vous et votre famille de ses témoignages de tendresse. Vous ne m'auriez pas dit que Félicité était de moitié dans vos offres que je l'aurais pensé. Elle eût dû seulement vous empêcher de vous hâter de réaliser une opération qui peut devenir fructueuse. J'espère que ma lettre vous arrivera assez tôt pour vous empêcher de déplacer vos fonds. Je serais désolé de vous avoir ôté des chances favorables de bénéfice; passe encore si j'étais dans le cas d'avoir besoin d'accepter vos offres; mais, je vous le répète, mon cher Auguste, remettez-vous de l'alarme que je vous ai donnée et croyez que je ne vous trompe pas sur ma position, en vous assurant qu'elle est plus que suffisante, au moins pour le présent, et que le nécessaire est assuré pour l'avenir.

LV

A MONSIEUR PERROTIN

2 mai 1838.

Vous aurez bien pensé, mon cher Perrotin, que si je ne vous écrivais pas, c'est que le logement n'était pas encore trouvé. Enfin nous en voici un, mais ce n'est pas sans peine, je vous jure. Ce n'est pas moi qui faisais le difficile, comme vous pouvez croire. Et puis, bon Dieu, que de lettres, que d'opposition, que de chicanes d'amitié! Enfin, j'ai triomphé de tout, et nous pourrons entrer dans un nouveau gîte d'ici à une vingtaine de jours. Vous rappelez-vous la place d'Aumont, belle et grande, plantée de beaux arbres? C'est au bout que nous logeons, dans la rue Chanoineau, chez le sous-intendant militaire, dans une portion de maison indépendante, mais sans un bout de jardin, et avec dix pieds de cour

en longueur et deux pieds en profondeur, une échelle pour descendre à la cave, et deux échelles pour monter au grenier et à la mansarde, qui n'est pas habitable. Du reste, tout est au mieux. Deux petits appartements au premier, séparés par l'escalier, se composant de chambre et antichambre chacun : celui que prend Judith ayant vue sur le jardin du propriétaire, et le mien sur les arbres du mail, qui n'est qu'à vingt pas de nous ; par conséquent, de l'air et du soleil. Une assez jolie cuisine en bas; à côté, chambre de domestique et une grande salle à manger qui nous sera très-commode pour toute autre chose, car je crois que nous mangerons dans la chambre de Judith. De plus, une autre petite pièce d'entrée, entre cette salle et la cuisine; le tout frais et en bon état. Ajoutez un propriétaire très-complaisant, connu de Julien[1] et de Bretonneau, qui fait faire les changements et additions que nous demandons, et qui, nous voyant des jeunes gens tranquilles et rangés, ce qu'il cherchait avant tout, nous donne la clef de son jardin pour nous et pour nos chats. Ceux-ci, sans cela, mourraient, faute d'espace et de liberté, service qu'au reste ils devraient nous rendre, s'ils avaient le sens commun.

Je ne suis pas très-fort sur les descriptions. Tâchez de vous figurer tout ce domicile mieux que je ne puis vous le peindre. Selon moi, sauf l'absence de cour, nous serons très-bien, et le tout pour la somme de 325 francs. Comparativement à ce que nous avons vu, il faut se féliciter, surtout en pensant que nous serons dans le plus beau quartier de Tours et près des promenades que je désirais.

Je viens d'écrire à M. Delongpré que je pourrai entrer là bientôt, et qu'il se présentait un locataire pour la Grenadière, qui, je crois, prendrait pour 600 francs.

Vous voyez que je mène cette affaire aussi vite que possi-

[1] Avocat de Tours.

ble. Il faut que je vous dise que Bérard m'a signifié qu'il voulait me payer l'intérêt de ce qu'il me doit. J'ai accepté avec restriction, autant pour lui faire plaisir que pour me faciliter le déménagement. Mais vous concevez que je ne puis compter sur cette ressource que pour peu de temps au train que vont les choses [1]; aussi ne changerons-nous rien à nos projets d'économie, si ce n'est pour donner le meilleur dîner possible à M. et à madame Perrotin, s'ils nous viennent voir au mois de juin, ainsi que la promesse nous en est faite, et que nous nous en promettons le plaisir. Je pourrais vous céder ma chambre et coucher dans la mansarde, bien qu'elle ne soit pas plâtrée, car elle sera assez bien calfeutrée. La vue est jolie et j'y mettrai mes livres [2].

LVI

A MADAME LEMAIRE

3 mai 1838.

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit; mais vous aurez sans doute eu de mes nouvelles par Perrotin ou par quelque autre. Je n'en suis pas fâché : cela m'évite de vous faire la narration épique de mes malheurs. Adieu l'horticulture! nous allons déménager, malgré ce que font pour nous retenir ici nos amis, nos arbres et nos fleurs. Je viens d'arrêter un petit local où il n'y a pas place pour des folies; on ne pourra s'y mettre qu'en frais d'ordre, d'économie et de raison, s'il nous reste de cette marchandise après la secousse que nos têtes viennent de recevoir dans cette culbute. Quant à moi, vous devinez que je ne suis pas le plus malade. Mais votre pauvre homonyme ne peut se faire à l'idée de quitter la Grenadière. Après cela,

[1] L'année 1838 a été signalée par une crise financière et un ralentissement de la prospérité publique.

[2] Lettre communiquée par M. le docteur P. Ménière.

je n'ose pas vous dire que, moi, je m'en arrange très-bien. D'abord, je n'ai plus d'obligations à avoir, chose très-douce pour moi, sauf à ceux qui dans ce moment m'ont prodigué les offres de service et les témoignages d'intérêt. Puis, je me touvais trop bien, et je n'aime pas à être trop bien ! Il me semble toujours que je prends sur la part de beaucoup d'autres qui valent mieux que moi.

Perrotin vous aura laissé entendre qu'il avait tout fait pour m'empêcher de quitter la Grenadière. Je n'ai accepté qu'une augmentation à la petite rente viagère dont nous étions convenus. Mon gros débiteur veut aussi me payer les intérêts qu'il me doit; mais, tout en lui tenant compte de sa bonne volonté, je ne puis faire fond sur cette ressource, que je n'accepte que pour quelques mois. Cela m'aidera à la transition; car les économies commencent toujours par des dépenses.

Ma lettre prête à partir, la vôtre m'arrive. Je décachète et réponds. Je vous dirai d'abord que vous avez tort de vous en prendre toujours aux gens riches et entre autres au pauvre de Clercq. De tous les amis qui m'ont fait des offres de service aucun n'a su s'y prendre avec autant de délicatesse et de discrétion. Toutefois, si je n'avais pas eu plusieurs choses à lui demander pour d'autres que moi, je n'aurais pas accepté son argent, mais j'étais sûr qu'en acceptant j'en ferais ce que je voudrais dans bien des cas; puis, dans l'intérêt de mon débiteur personnel, il fallait que je ne parusse pas ruiné aux yeux du public, et, chose bizarre ! il fallait que je fusse censé l'être auprès de mes amis ministres, pour qu'ils servissent ce débiteur. De là ma discrétion. Tout cela me fatiguait; les obligations me pesaient, et je cherchais à sortir de ce gâchis quand je vous écrivais, je crois, que je voulais me retirer dans un coin à Tours. La mort de M. de Clercq a tout arrangé pour le mieux, bien que je vous assure que ma reconnaissance ait senti très-vivement cette mort si inattendue.

Il me reste seulement une crainte : c'est d'avoir bientôt à payer les 10,000 ou 12,000 francs qu'il m'a avancés. Mais j'espère avoir du temps, s'il faut en venir là. Cela au reste ne diminuera en rien les sentiments que je lui conserve. Vous voyez que je ne me plains pas des gens riches, et Dieu sait pourtant que je serais heureux de n'avoir eu que des amis pauvres. Je ne serais pas privé aujourd'hui de mon petit revenu.

Venons à vos feuilletons. C'est une chose que vous pouvez bien faire, mais à laquelle, de loin, je ne puis vous aider. Sans doute j'ai su bien des petits détails; mais c'est en causant qu'ils me reviennent. Quant aux sources, je ne sais non plus lesquelles vous indiquer; je pense qu'il vous serait bon de recourir aux écrits royalistes que nous avons négligés : ils contiennent des particularités dont aujourd'hui on peut tirer profit. Ce qui serait assez bon, ce serait un recueil des injures adressées à Napoléon par les hommes qui depuis l'ont pris pour objet de leur encens. Il y a là les choses les plus drôles, les plus incroyables. Au reste, ce n'est là qu'un feuilleton, et il vous en faut mille. Cherchez, ma chère, et vous trouverez. Devenez femme de lettres, lorsque je vous voyais chiffonnant des collerettes et des bonnets. Ce qu'il vous faudra apprendre, c'est à serrer un peu votre style. La difficulté est moins grande que vous ne vous l'imaginez, et vous avez un maître sous la main.

Quant à la tabatière du cousin F***, vous avez eu tort de la prendre ; toutefois remettez-la à Perrotin, qui doit venir ici en juin. Ce cousin n'est pas mon cousin, mais je lui ai dit de prendre ce titre, pour me donner plus de facilité à le recommander. D'ailleurs, il est allié à mes parents tailleurs. C'est un fort brave homme, mais un peu fou; je voudrais que vous vissiez ses lettres; elles enrichiraient un feuilleton et donneraient de l'envie à Odry. Je l'avais placé à l'imprimerie

royale, mais j'ai cru voir qu'il gênait, et Gérard[1] a bien voulu s'en charger en améliorant sa position. Il est remarquable qu'il m'avait promis de le prendre il y a plus de deux ans, que je ne lui en avais plus parlé et qu'il n'a pas oublié sa promesse. C'est rare parmi les gens haut placés.

Je viens de recevoir l'ouvrage de Chateaubriand[2] avec une petite lettre bien aimable en échange de celle[3] qu'il publie de moi. Vous trouverez cette dernière bien louangeuse; mais songez à ce qu'on doit à une vieille colonne littéraire, toujours debout, au milieu des ruines, comme il dit; et à ce que moi, surtout, je dois à un homme qui m'est venu chercher sous Charles X, au risque des brocards qui ne lui ont pas manqué. J'ai dit quelquefois que dans certains cas je poussais la vérité jusqu'à la flatterie. La lettre qu'il publie le prouve peut-être; mais Chateaubriand est une vieille passion, et je lui dois d'avoir osé être autre chose que voltairien.

LVII

A MONSIEUR BERNARD

5 mai 1858.

Dans quinze jours je serai logé à Tours, rue Chanoineau, non loin de Baour-Lormian, aveugle comme Homère, qui, je ne sais par quel caprice, est venu se fixer dans ce pays, où il ne connaît personne, dans une belle maison à 2,000 francs de loyer. Ce que c'est que d'être de l'Académie!

Vous concevez bien, mon cher ami, que je ne me désole pas de ma déconfiture, qui d'ailleurs m'a procuré des témoignages d'un véritable intérêt, et des amis de Paris et de ceux

[1] C'est le maréchal chancelier de la Légion d'honneur.
[2] Le *Congrès de Vérone*.
[3] C'est la lettre LXXV de notre tome II.

que j'ai ici. Je vous dirai même qu'il ne tient qu'à moi de me croire rentré dans mes anciens petits revenus; mais, quelle que soit la bonne volonté de mon débiteur et les preuves qu'il m'en donne, je ne peux compter sur la durée d'un pareil secours. Moi et ma vieille amie nous allons vivre sur le pied de 1,800 francs, ce qui me permettra de servir encore 1,300 francs de pension que je me suis imposés.

Vous voyez que je suis en mesure de vivre. J'ai une telle habitude de ces petites tempêtes, que je n'en fais que rire. Quand il m'arrive, dans mes promenades, d'essuyer de fortes ondées, quelquefois d'abord je m'en fâche, parce que ma course est interrompue, puis, pensant au bel âge, où si gaillardement j'éprouvais de semblables lessives sans avoir de vêtements à changer, je me fais mouiller avec plaisir, comme si je rajeunissais à la pluie. Il en est de même quand un nuage de pauvreté vient encore à crever sur moi : je me revois au temps où je n'aurais souvent pas dîné sans le crédit que voulait bien me faire un petit traiteur de la rue des Prouvaires. Ce sont là mes retours de jeunesse; et je puis m'en vanter, car je me trouve le même courage pour braver les averses; seulement alors j'avais assez d'imprévoyance pour n'en pas moins régaler mes amis dans l'occasion. Aujourd'hui, j'ai le malheur d'être devenu plus prudent par l'obligation où je suis de penser à ceux qui attendent leur pain de moi, m'étant dit qu'il faut être économe, quand on n'a pas l'avantage d'être égoïste. Aussi, je ne vais plus oser engager mes amis à me venir voir, n'ayant d'abord plus de lit à leur offrir, et ne pouvant tout au plus que leur servir un mauvais dîner. Si pourtant cela ne vous effraye pas trop, vous serez bien reçu, vous et les vôtres, si vous tournez vos pas de ce côté. Dieu sait le plaisir que vous me feriez !

Vous me parliez de nos grands hommes dans votre dernière. Lamennais est toujours furieux que je ne veuille plus

me prendre aux cheveux avec ceux qu'il défendait autrefois. Chateaubriand vient de m'écrire un mot bien aimable en m'envoyant son *Congrès* où il a placé, on ne sait pourquoi, des lettres de Constant, de Carrel et de moi. Je trouve la mienne un peu maniérée, mais elle contient pourtant quelque bonne chose. Ce livre m'amuse beaucoup, et sa publication est utile, historiquement parlant.

LVIII

A MONSIEUR BERNARD

10 mai 1838.

Mon cher ami, votre amitié pour moi vous fait déraisonner. Si je vous ai aidé à avoir un modique emploi, ne le remplissez-vous pas? de quel droit aurais-je part à votre salaire? mieux vaudrait demander aussi une place et y recevoir le prix de mon travail. Mais je ne veux pas de place et ne veux pas travailler. Laissez-moi donc être pauvre à ma guise, sans vous en faire un cas de conscience. Pour cela d'ailleurs, je ne renonce pas à vous emprunter quelque peu de vos économies, si jamais j'en éprouve le besoin. Je n'aurais pas même attendu vos offres, si l'argent m'eût manqué. Mais je n'en suis pas là. Vous me parlez de M. de Clercq, et je veux vous dire à ce sujet que cet excellent homme a été cause de trois années que j'ai tristement passées. J'avais grandement besoin de lui pour quelques nécessiteux; de plus, je voulais qu'il prît chez lui un mien ami très-cher. Ajoutez que, si Bérard pouvait avoir une recette générale qui lui était promise, il me fallait obtenir le cautionnement de de Clercq; de plus, on m'avait imposé l'idée que, si je dégringolais trop, cela nuirait au pauvre Bérard. Je me vis donc dans la nécessité d'accepter, de l'ami millionnaire, ce dont j'avais fort peu besoin, ainsi que je vous le prouve aujourd'hui. Je dois le

dire, d'ailleurs, à la louange de cet excellent ami (c'est un nom que je lui dois bien), outre qu'il exigea de moi le secret par des motifs particuliers, qui rendaient sa conduite envers moi plus méritoire, il n'est pas de marques de délicate amitié qu'il ne m'ait données. Eh bien, malgré tout, je trouvais dans cette position quelque chose de faux. Il m'était impossible de dire l'état de mes affaires, parce que, dans l'intérêt de Bérard, il fallait que ceux de mes amis qui seraient au pouvoir pussent croire que j'étais pressé du besoin de le voir pourvu d'une bonne recette. Observez que je donnerais ma créance sur lui, pour que demain il obtînt ce qu'il n'obtiendra jamais, je crois. Vous jugez combien tout cela devait me déplaire, et quelquefois j'aurais volontiers envoyé au diable le pauvre ami par qui je me voyais réduit à cette position compliquée. La mort inattendue de ce bon de Clercq y a mis fin, et, toute douloureuse qu'elle m'a été, je n'ai pu m'empêcher d'être heureux de ma délivrance. Aujourd'hui, je retombe sur mes pieds; sauf peut-être la dette contractée envers sa succession; mais cela n'est rien. L'important, c'est qu'à Tours je peux m'arranger à ma guise et vivre du peu qui me reste, encore assez proprement, la Grenadière une fois supprimée. Les offres me sont venues de tous les côtés; il m'a fallu résister à tout le monde, et surtout à cet enragé de Bretonneau que j'ai eu bien de la peine à mettre à la raison. Un grand chagrin a été d'affliger ma pauvre vieille amie qui tient beaucoup à notre séjour actuel. Aussi ai-je pris à Tours un gîte un peu plus cher que je ne le voulais d'abord. Nous économiserons sur autre chose, s'il y a nécessité.

Tâchons bien surtout que les journaux n'entendent pas parler de mes affaires. On leur redevient toujours cher le jour où l'on peut leur fournir un article de deux lignes, et ils ont un grand goût pour les gens qui se noient.

LIX

A MONSIEUR TRÉLAT

17 mai 1838.

Mon cher Trélat, j'ai attendu le retour de Courteilles pour vous répondre, et aussi l'annonce, que peut-être je verrais paraître dans le *National*, de votre divorce. Ceci m'eût fort contrarié, mais je n'y pouvais rien. Toutefois le *P. S.* de votre lettre me laissait de l'espoir, et il me semble que je peux conclure et de votre silence, et de celui du journal, et enfin de ce que Courteilles me rapporte, que les malentendus ont donné lieu à une bonne et franche explication qui a tout concilié entre amis si dignes de s'entendre. C'est là ce que devaient souhaiter tous les amis du dehors; car je pense que votre séparation eût été un coup funeste au *National*, et il me semble que Bastide et Thomas, à part toute amitié, ont dû en juger ainsi. A vous vrai dire, mon cher Trélat, je ne devine pas trop, malgré quelques différences dans la manière de juger la route à suivre, ce qui a pu faire pressentir entre vous trois le besoin d'une séparation. Vous êtes peut-être moins homme pratique que vos deux collègues ; peut-être avez-vous des répugnances qu'ils n'ont pas; un sentiment religieux qu'ils n'ont pas au même degré que vous; mais votre grand bon sens et l'habitude du journalisme vous ont dû révéler depuis longtemps toutes les concessions que des esprits comme le vôtre ont à faire à l'espèce d'auditeurs accordés à chaque tribune, suivant les principes qu'on y prêche et le but qu'on veut atteindre. Je ne suis pas de ceux, grâce au ciel, qui disent que la fin justifie les moyens, déplorable maxime que je rencontre souvent dans la bouche de très-honnêtes gens; mais je connais trop bien l'époque pour conseiller à ceux qui travaillent aux journaux de ne pas céder

aux exigences contemporaines. Il y a toujours quelque chose de bon et de providentiel dans ce que tout un peuple veut. Ainsi les intérêts matériels sont à tort, selon moi, l'objet du dédain de quelques philosophes. Je l'ai répété cent fois : les chemins de fer sont la fin des douanes; la navigation à vapeur prépare l'émancipation des nations par leur rapprochement, et le sucre de betterave doit anéantir l'esclavage des noirs. Vous vous êtes dit tout cela vous-même; vous l'avez peut-être imprimé. Or c'est dans les journaux qu'il faut aider à l'organisation de ce matériel et du matériel secondaire qui en assure le succès. Voilà donc de perpétuels sujets d'enseignement journalier. Quant à l'armée, je ne vous dissimule pas que je partage vos répugnances et que je ne voudrais écrire aucune des phrases que je lis souvent dans le *National*.

Mais j'en crains peu l'effet, et, si j'étais un de vos collègues, je laisserais faire, parce que je suis convaincu qu'ici encore nos amis prennent les groupes pour des masses et n'obtiendront jamais le déplorable avantage d'avoir livré le pays à l'armée. Ils oublient que Napoléon est mort et que plus sa gloire s'accroît, moins il y a place pour ceux qui tenteraient de l'imiter[1]. En définitive, je ne vois pas qu'ils ne puissent marcher très-bien avec vous, et vous avec eux, dont vous connaissez les intentions honnêtes et patriotiques. En supposant qu'ils se trompent, et se trompent même souvent, vous leur êtes d'autant plus utile, et, dans vos principes, devez d'autant plus rester avec eux. Mais, direz-vous, ils ont voulu rompre. Je vous répondrai que je ne puis croire que

[1] Il est en effet impossible que l'organisation militaire du premier empire soit restaurée. Le nouvel empire a un caractère purement civil. Les duchés, les majorats, la prépondérance des généraux, ne seraient plus de mise aujourd'hui. Béranger ne s'est point trompé, quoiqu'il n'ait pas prévu que la république succéderait si aisément à la monarchie constitutionnelle et que la république périrait sitôt. Les modifications survenues dans les formes de gouvernement n'ont pas altéré profondément la physionomie générale du grand siècle d'action et de progrès où nous vivons.

cela soit venu de but en blanc, et que sans doute quelque altercation a dû précéder une pareille proposition. Dans le récit que m'a fait Courteilles, si touché de vos vertus et de vos malheurs, il m'a semblé que c'était le cœur de cet excellent Thomas qui l'avait ramené vers vous. Que ce ne soit pas en vain! Puissiez-vous m'apprendre que le triumvirat s'est reconsolidé! Je regrette qu'une lettre de vous ne m'ait pas encore donné cette bonne nouvelle.

LX

A MONSIEUR PILORGE

8 juin 1838.

Monsieur, les journaux assurent que M. de Chateaubriand est indisposé. La goutte continuerait-elle de le tourmenter? Aurait-il éprouvé quelque autre maladie? Vous, si complaisant, auriez-vous la bonté de me donner de ses nouvelles? Comme il ne faut pas tourmenter les malades, j'ai pris la liberté d'avoir recours à vous pour avoir le *bulletin* d'une santé qui nous est également chère

Dites bien, monsieur, je vous prie, à l'illustre goutteux que me voilà petit bourgeois de Tours, me trouvant fort bien de ma nouvelle retraite, bien qu'elle n'ait ni cour ni jardin. J'ai eu le courage, après huit jours, de retourner voir mes arbustes et mes fleurs. Tout cela n'a pas paru me reconnaître. Les pigeons à qui je donnais moi-même la graine ont fui à mon approche; les oiseaux que je nourrissais de miettes ne sont pas venus me dire le plus petit bonjour.

Je n'ai enfin trouvé qu'un monde d'ingrats. En définitive, toute calomniée qu'elle est, notre pauvre humanité est encore ce qui vaut le mieux. Il est vrai que je suis payé pour en parler ainsi, grâce à tous les témoignages d'affection que je viens de recueillir. Mais un bien plus grand nombre de

consolations de même nature attend M. de Chateaubriand dans la nouvelle demeure qu'il s'est choisie. Je voudrais qu'elles lui fissent aussi oublier les fleurs, les arbres, les oiseaux qu'il va quitter[1]. Dites-lui, d'après mon exemple, qu'ils seront ingrats aussi. Il n'en sera pas de même des amis, et j'espère qu'il me place au nombre des plus reconnaissants, et que vous me pardonnerez, monsieur, de prendre rang ainsi parmi vous.

Pardonnez-moi aussi la peine que je vais vous donner de me répondre un mot, en pensant au plaisir que j'aurai à apprendre le parfait rétablissement de M. de Chateaubriand[2].

LXI

A MADAME PERROTIN

16 juin 1838.

Il est bien temps, ma chère dame, que je vous réponde et vous apprenne comment nous nous trouvons dans notre nouveau gîte. Nous y sommes entrés le 26 mai et le déménagement s'est fait en un jour. Le rangement s'est fait aussi assez lestement et sans trop de frais. Judith était fort triste d'abord, elle a fini par voir qu'on pouvait vivre ailleurs qu'à la Grenadière; elle gagne même au change, car, n'ayant jamais habité que la salle à manger, elle doit se trouver bien mieux et plus commodément ici où elle a deux pièces et un couloir d'entrée; quant à moi, je n'ai jamais été aussi bien. Si Judith a vue sur le jardin, moi j'ai aussi de beaux arbres sous ma fenêtre. Nous avons une salle à manger au rez-de-chaussée bien suffisamment belle; une jolie cuisine, et Madeleine, qui

[1] Chateaubriand était obligé de quitter son vieil asile; et, malgré sa pauvreté accrue, il avait offert à Béranger de l'aider, s'il voulait rester à la Grenadière.

[2] Lettre communiquée par M. Decaudaveine. On sait ce qu'a été pour Chateaubriand M. Pilorge, son « fidèle Hyacinthe, » aujourd'hui simple employé dans l'administration des postes.

nous reste, à ce qu'il paraît, a aussi une chambre fort propre et fort commode, que son mari partage quand il est ici. Je n'en finirais pas si je vous détaillais l'immensité d'agréments que je trouve à ce nouveau logis, auquel ne manquent qu'une cour et un jardin. Vous êtes peut-être étonnée que je vous parle encore de Madeleine. Il faut que vous sachiez qu'elle a touché Judith par des offres de réduction quand elle a su le parti que nous étions forcés de prendre; après des calculs qui ont dû être bien profonds, il a été reconnu, malgré quelques réclamations de ma part, qu'il y aurait bénéfice à la garder pour 150 francs, si son mari y consentait; il paraît qu'étant absent souvent il a consenti à la laisser avec nous; ce qui met le comble à mon bonheur, comme vous devez bien le croire. Ce que je dois ajouter à ce long narré, c'est que je me promène comme à Fontainebleau, parce que ce côté de Tours a plus de promenades que Saint-Cyr. Les bottes et les habits en souffriront, mais il faut bien se donner quelques distractions.

Hermann garde la Grenadière; j'avais peur d'abord que ce ne fût avec l'idée que je pourrais vouloir y retourner. Mais il est bien détrompé maintenant, et moi-même je crois voir qu'il a des projets différents sur ce pied-à-terre.

J'oubliais de vous parler de nos chats; au bout de six jours Criquet a disparu : on le croyait mort; mais, après neuf jours d'absence, il nous est revenu, heureux de nous retrouver. Quant à Minette, elle s'est tellement ennuyée ici, qu'il a fallu que Judith la fît reporter à la Grenadière, où elle se passe fort bien de ses maîtres, l'ingrate !

LXII

MONSIEUR BERNARD

18 juin 1838.

J'ai défendu Jocelyn, parce que c'était une belle et bonne

application de la poésie à la vie telle que nous l'avons faite dans le monde actuel; mais, malgré quelques beaux vers, je ne m'aviserai pas de défendre l'*Ange déchu*[1]. Fond et forme, tout m'y semble détestable et ennuyeux. Ce qu'il y a de curieux, c'est de voir comme l'auteur, jadis si bon catholique, se fait panthéiste, tout en prêchant un Dieu unique.

Vous demandez comment Gœthe était et faisait tant de choses, le voici : il était profondément égoïste, c'est-à-dire écrivain toujours, et homme le moins possible. Je n'en devrais pas parler ainsi, car il y a un jugement de lui sur moi qui m'a fait beaucoup de plaisir. A propos, si vous avez occasion de voir Beyle[2] ou de lui écrire, faites-lui tous mes remercîments pour la manière dont il s'est exprimé sur mon compte dans son *Voyage d'un touriste*. Il ment toutefois, quand il écrit qu'il est venu jusqu'à la porte de la Grenadière : à quelques détails, j'ai jugé qu'il ne sait pas où elle est située ; c'est dans les journaux que j'ai lu des fragments assez pâles de son dernier ouvrage.

[1] *La Chute d'un ange.*

[2] Beyle, connu surtout sous le pseudonyme de baron de Stendhal, auteur de *Rouge et Noir*, l'*Abbesse de Castro*, de la *Chartreuse de Parme*, au début tant admiré de Béranger et de Lamennais.

Incapable de mentir, il a confirmé à M. Bernard le fait, que Béranger refusait de croire. Beyle, un des hommes les plus confiants en soi, au moment de tirer la sonnette du poëte, craignit de lui être importun, et lâcha pied.

Voici le passage des *Mémoires d'un touriste*, édition in-18, t. I, p. 263, où Henri Beyle raconte cette anecdote :

« ... J'ai parcouru avec intérêt la colline au nord du pont : elle est dans la plus belle exposition du monde, en plein midi, avec la vue d'une grande rivière et d'un pays fertile. C'est là que le plus honnête homme de France, et peut-être le plus grand poëte du siècle, a choisi sa modeste retraite. Quelle différence de cette vie pure à ces vies d'intrigants qui, à Paris, conduisent à tout ! J'ai demandé à un paysan où était la *Grenadière*.

« — Ah ! la maison de Béranger ! s'est-il écrié comme un homme qui connaît « bien ce nom et qui l'aime. La voilà au-dessus de ces grottes creusées dans le « rocher. » J'y suis monté aussitôt.

Mais, au moment de frapper à la porte, la vertu, nommée discrétion, m'est apparue. Quel plaisir d'avoir sur tout ce qui se passe le mot d'un homme aussi judicieux ! Mais, me suis-je dit, si tous les voyageurs qui l'aiment et qui l'admirent vont frapper à la porte de la *Grenadière*, autant aurait valu ne pas quitter

Pourriez-vous me rendre un service, monsieur le bibliothécaire? je suis si fort en astronomie, que je ne sais quels sont les corps célestes les plus considérables, à l'exception de M. le soleil. Vous qui avez tant de livres sous la main, pourriez-vous me faire une leçon sur les quatre plus gros astres, le soleil compris, et me dire leur différence quant à la terre? Voilà ce que vous n'auriez jamais cru que je vous demanderais un jour. Avec les livres les plus communs, je vous aurais évité cette peine. Je n'en ai aucun. Arago nous dirait cela de suite. Car je n'ai besoin que de la grosseur de ces messieurs, et c'est surtout au plus gros que j'en veux. Il m'en faut quatre, pas plus, le soleil compris, dont je connais à peu près la taille et la rotondité[1].

Voilà une drôle de commission que je vous donne : allez parmi les astres! Au reste, Charles sait peut-être ce que je demande. Il en est bien capable; et capable aussi de rire de mon ignorance. Laissez-le rire.

LXIII

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

23 juin 1838.

Mon cher Auguste, dans quatre jours, il y aura un mois que nous sommes dans notre nouveau gîte. Quoiqu'il n'y ait ni cour ni jardin, je m'y trouve à ravir. Judith s'y habitue aussi. A vrai dire, nous sommes très-bien; il n'y a que nos chats, à qui l'espace manque, qui ont l'air de se plaindre.

Passy, et j'ai eu la vertu de revenir à la grande route qui descend au pont... »

Le plus grand poëte peut-être du siècle! C'est l'avis de l'école des écrivains qui pensent comme Beyle, Balzac et M. Mérimée. C'était aussi l'avis d'un très-grand poëte, du plus tendre, du plus ému, du plus chaleureux, du plus ingénieux, du plus délicat de nos poëtes. Alfred de Musset a dit souvent à quelqu'un qui lui demandait quel était le poëte dont la France devait être le plus fière en ce temps-ci : C'est Béranger.

[1] Béranger s'occupait alors du second couplet de l'*Ascension*, où il a mis ensemble le soleil, Jupiter, Saturne et Sirius, deux planètes et deux étoiles.

Ici, quand le besoin se fera sentir, nous pourrons baisser nos dépenses autant que cela sera nécessaire. Elles sont déjà de beaucoup diminuées; aussi sommes-nous riches de nos économies. Je me félicite donc de plus en plus du sacrifice que j'ai fait en dépit de tous mes amis. Ai-je eu à résister aux remontrances et aux offres amicales ! Il n'est pas jusqu'à Chateaubriand qui a voulu venir à mon secours, au moment où lui-même quitte la retraite qu'il s'était créée rue d'Enfer, et qu'il reconnaît enfin être trop dispendieuse pour lui, dont l'existence dépend d'une banqueroute d'un libraire.

Vous voyez, mon cher ami, que tout n'est pas malheur dans la vie, et qu'il se trouve souvent des compensations telles, qu'elles vous font presque vous applaudir de certains malheurs. Je ne parle pas ici de vous, parce que je savais d'avance ce que vous feriez pour moi, si j'avais besoin de vous; mais je vous assure qu'il est des gens qui ont dépassé la mesure que j'avais prise de leur attachement. A Tours même, j'ai trouvé dans un brave homme[1] que je connaissais à peine, et dont j'ai eu besoin pour me trouver un gîte (c'est un avocat, adjoint de mairie), un dévouement et des soins auxquels il n'a fallu que mettre des bornes. Il faut que vous sachiez que nous sommes presque voisins de Bretonneau; c'est un très-grand bonheur; et que d'attentions aussi de ce côté là ! Jamais à la Grenadière nous n'avons eu autant de légumes, de fraises, de fleurs, etc., etc. Jamais non plus, je ne me suis autant promené qu'ici. Il y a beaucoup plus de promenades au sud qu'au nord de Tours, et j'en profite ! Et Judith donc, qui va entendre les concerts de la garnison ! Enfin nous avons de l'air, du soleil, et un peu de ce bruit qui ne déplaît pas quand on vieillit. Cela me rappelle cette vieille dame, condamnée à garder le lit et qui disait aux amis qui

[1] M. Julien.

faisaient cercle chez elle : « Parlez, parlez, pour que je ne me croie pas morte. » Nous nous portons très-bien, et je vous répète, mon cher ami, que nous sommes parfaitement, avec de l'argent plus qu'il n'en faut, mais que nous garderons, s'il est possible, pour parer à l'inattendu.

Les beaux jours sont assez rares ici. La Touraine est bien trompeuse. Notre chemin de fer ne vient que jusqu'à Orléans ; beaucoup de gens doutent qu'il vienne jamais jusqu'ici. On croit peu, aussi, à celui qui doit passer par Chartres. Quant à vous autres, je vous vois bien maltraités, et je crains que votre Martin[1] ne vous ait desservis. S'il n'y a pas moyen de remédier à cet écart de route, Cambrai et Saint-Quentin auront beaucoup à perdre, mais il me semble que tout cela est susceptible de corrections[2].

BÉRANGER.

LXIV

A MADAME LEMAIRE

26 juin 1838.

Revenir dans votre foule, je n'en ai même pas l'idée dans l'avenir. Toutefois, ma raison me dit qu'il faudrait finir par là, soit que les désagréments de province m'envahissent ici, ce qui n'est pas soupçonnable jusqu'à présent, soit que le *flambeau de ma gloire* devienne enfin une vraie lanterne sourde, comme je l'espère, et que j'obtienne l'avantage que j'ambitionne, de pouvoir me caser et vivre à ma guise loin des hannetons littéraires et politiques, plaie de notre siècle.

Je songe toujours à Sainte-Périne[3] ; mais il faut que j'y

[1] Martin (du Nord).

[2] Les tracés et les projets de chemins de fer étaient alors la grande préoccupation d'un chacun en France.

[3] On verra plus loin comment Béranger entendait s'arranger avec ses amis.

puisse entrer sans qu'on s'en doute. Dans deux ans d'ici, j'aurai l'âge, alors vous pourrez venir dîner avec nous.

J'ai oublié longtemps de parler à Bérard de la demande que vous lui adressez[1]. Heureusement, les occasions pour Paris ne se sont pas présentées; mais il y en aura bientôt, et il vous expédiera le paquet, car il ne se soucie pas de le mettre à la diligence. C'est le déménagement et ses suites qui ont occasionné mon oubli, dont je vous demande pardon.

Vous êtes à Arnouville, mais sans doute vous n'y avez pas eu un très-beau temps, à juger par le nôtre. Peut-être le travail y a-t-il gagné. Une fois Lemaire bien en train, on ne pourra plus l'en arracher; mais comment vivre alors! C'est là ce qui m'inquiète pour vous, et qui me préoccupe sans cesse. Vous auriez bien besoin de tout l'argent qu'on m'a offert. J'aurais pu me constituer 12,000 francs de rentes en mettant les offres bout à bout. Je vous ai dit, je crois, combien Chateaubriand, qui quitte aussi ses arbres et ses fleurs, a été bon pour moi dans cette circonstance. Il est revenu à la charge et semblait ne pas comprendre que, grâce au petit nombre de mes besoins et à mes humbles habitudes, je suis encore le plus riche des deux, même en supposant que ses libraires le payent.

Quant à Laffitte, qui, dit-on, devait m'écrire et a réponse à me faire pour une lettre très-ancienne, je n'en ai pas entendu parler autrement. J'en suis bien aise, car j'aurais voulu qu'il ignorât ce qu'il m'est arrivé, de peur de nouvelles instances de sa part. Actuellement je ne serais pas fâché qu'il sût que je suis rentré dans mes revenus, me promettant bien de lui cacher quand cette bonne fortune finira, ce qui, malheureu-

Son goût pour la vie réglée, et même monacale, comme il l'a dit, lui faisait réellement songer à Sainte-Périne. Aussi a-t-il volontiers, en 1850, adopté le régime des pensions bourgeoises. C'est un trait de caractère.

[1] Des notes et renseignements sur l'histoire de la révolution de Juillet.

sement, je crois, ne peut être éloigné, et le *malheureusement* n'est pas là pour moi.

Vous ferez bien de ne pas lire l'*Ange déchu*, qui est tout à fait au-dessous, selon moi, du talent de l'auteur.

Je viens de recevoir deux volumes de Fortoul[1]. Vous avez sans doute aussi ce roman. Je n'en ai lu que l'avant-propos. Je lui souhaite un grand succès, mais je crains un peu.

***, le caricaturiste, a passé quinze jours chez Bretignères avec qui il est allé aux eaux. Il se croit très-malade et n'est qu'hypocondriaque. Dans ses bons jours il est aimable, mais peu spirituel.

LXV

A MONSIEUR WILHEM

5 juillet 1838.

Grand merci, mon cher Wilhem, de tous tes présents; je ne prise pas moins le livre que le tabac et la lettre écrite en commun que le livre; elle m'a même paru beaucoup plus claire, car je t'avoue que ton cousin Francœur[2] est bien trop fort pour moi. Je l'étudie pourtant, et j'ai déjà trouvé ce que je cherchais, mais ce n'a pas été sans peine. Il n'en est pas de même de la lettre dont j'ai saisi le sens amical à la première lecture, et du fond du cœur je vous ai embrassés tous pour m'avoir envoyé un si joli bouquet[3], qui n'avait pu naître qu'arrosé de champagne. Judith et moi nous avons bien regretté de n'avoir pas été là, quoique cela nous ait privés d'un morceau d'éloquence modèle, et comme il serait à désirer qu'on en débitât beaucoup à la Chambre, pour la rendre moins ennuyeuse.

[1] *Simiane et Steven* (Grandeur de la vie privée). 2 vol. in-8.

[2] Le mathématicien Francœur, auteur de l'*Uranographie*, qui est, aujourd'hui encore, un traité d'astronomie fort estimable.

[3] Pour la Saint-Pierre.

Il est bien fâcheux que le congé qui t'est échu, il y a huit jours, ne soit pas en effet venu lorsque tu as passé cinq heures ici. C'est vraiment une visite trop courte. Entre voisins, en province, on les fait plus longues.

Judith te recommande bien de ne pas oublier la commission qu'elle t'a donnée pour Picard. Il s'agit de lui dire que le bon sur le Trésor est arrivé et a été touché, et que c'est pour ne pas l'accabler de ports de lettres qu'elle ne lui en a pas accusé réception.

Quant à Chaillot, tu devrais en aller respirer l'air, pour m'en donner ton avis. Sais-tu que je n'ai plus que deux ans à attendre? Dix-huit mois ou deux ans après ce sera ton tour. Antier y viendra le dernier, car il y viendra aussi. Avec les femmes et les amies, nous pourrons faire une table de vieilles connaissances. Te figures-tu quelque chose de plus charmant? Ce sera à faire envie à ceux de nos anciens amis qui auront fait fortune. Les malheureux! nous les plaindrons bien!

LXVI

A MADAME BRISSOT-THIVARS

11 juillet 1838.

Le bonnet est du meilleur goût, ma chère, et vraiment je vous suis très-obligé d'avoir si bien travaillé pour une tête chauve. Une seule crainte va me préoccuper, c'est de ne pas user trop vite ce petit chef-d'œuvre. Chez moi le pot gâte promptement son couvercle, bien qu'il ne bouille et n'écume plus guère. Aussi garderai-je ce bonnet pour les heures de réception, et surtout pour la vôtre, puisque vous me promettez votre présence ici. Quant à la chambrette que vous désirez, nous ne nous en occuperons que lorsque vous m'annoncerez votre arrivée, ce qu'il faudra faire quelques jours d'avance. Surtout ne choisissez pas du 10 au

25 août, car il y a ici une foire à cette époque, et l'on ne trouve pas de place dans les hôtels. Vous voilà renseignée suffisamment.

Je dois vous remercier aussi des dragées et du chocolat, même de la *Revue*, qui m'a apporté la fin de l'*Uscoque* avant le numéro du 15 juin, que Montandon n'a pas encore expédié. Je n'aime pas cette nouvelle de George Sand, quoique son admirable talent s'y retrouve, mais sur un fond bien usé.

Vous jugez parfaitement l'œuvre de Fortoul. Je n'ai rien à vous faire changer à la sentence, sinon que je pense qu'on ne doit pas trop désespérer d'un homme pour un ouvrage manqué; il faut même dire qu'il y a un vrai talent de style dans ces deux volumes, surtout dans le premier, qui n'en est pas moins le plus ennuyeux, comme vous le remarquez bien.

N'ayant pas reçu de lettres avec son roman, j'ai pensé qu'il ne se souciait pas de mon avis ; aussi, en le remerciant, je lui dis qu'il sait trop bien que je ne puis approuver ses nouveaux principes, pour qu'il soit nécessaire que j'en fasse la critique. Je me contente de lui demander quelles sont maintenant ses fréquentations littéraires et philosophiques, pour que je me rende compte du changement qui s'est opéré en lui, et je lui parle aussitôt de Leroux et de Raynaud, qu'il ne voit plus, et surtout du dernier, qui est bien malheureux de la perte de sa femme et de son unique enfant, morts à quinze jours l'un de l'autre. J'aurais désiré que Fortoul ne s'éloignât pas de ce dernier qui a une grande noblesse de caractère et une grande sévérité de principes.

Ce qui vaudra mieux que mes conseils, c'est un insuccès, et je crois que son roman lui rendra ce service. Je n'ai encore lu qu'un article, mais il est bien dédaigneusement traité.

Pour en finir avec le susdit roman, savez-vous que, si le drame annoncé à l'Odéon n'est pas mieux entendu sous le

rapport dramatique que les deux récits du livre, il sera sifflé. Leroux m'en a pourtant dit du bien à son dernier voyage ici. Il en connaissait plusieurs parties, mais gare aux tirades! Combien il y en a dans le premier volume! Vous avez bien raison de dire qu'elles font sentir l'absence de la passion. Ce qui m'a surtout choqué, c'est que dans cette partie le cœur ne s'y développe que par des impressions matérielles. D'abord ce n'est pas l'Évangile qui touche, c'est l'amas des pierres de Notre-Dame; plus tard, ce n'est pas Dieu et l'humanité qui agissent, ce sont les Alpes, les nuages et les avalanches; quant à Steven, Fortoul a oublié que Charles XII, qui envoyait une de ses bottes pour gouverner les Suédois, eût pu se servir de l'autre pour répondre à ce jeune et froid pédant. Et pourtant dans tout cela il y a des choses bien dites, des peintures bien faites, et, je le repète, un style que je voudrais avoir pour faire autre chose.

J'attends Manuel de jour en jour; je ne devine pas ce qui peut le faire autant tarder. Fortoul ne me répond pas; peut-être l'accompagnera-t-il, d'autant que Manuel ne fera, je pense, qu'un court séjour ici. S'il vient, je vous ferai part de nos conversations.

LXVII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

1er août 1838.

Mon cher ami, je ne voulais pas vous écrire, parce que je sais que vous n'avez pas un moment à perdre; mais, obligé de recourir à vous pour faire parvenir mes remercîments à Didier[1], dont j'ai perdu l'adresse, je m'enhardis à vous dire un petit bonjour et ne fais qu'entre-bâiller votre porte. N'ayez pas peur, ce n'est point la police qui arrive chez vous pour

[1] Charles Didier.

visiter vos papiers, malgré tout le plaisir que je pourrais avoir à feuilleter certain manuscrit qui, dit-on, grossit à vue d'œil pour votre plus grande gloire et pour notre plus grand bien. Cette descente des policiers dans votre mansarde est-elle bien vraie? Je lis cela aujourd'hui même dans deux journaux. J'en doute encore. Mais, au fait, pourquoi douter? N'est-ce pas un acte digne de tant d'autres? N'avez-vous pas bien mérité que l'iniquité se défiât de vous? Et puis, on veut obtenir les bénédictions de Rome. Je doute pourtant que nos chefs fassent leur salut par de pareils moyens. Puissiez-vous du moins n'avoir pas souffert dans votre repos, cher ami! je souhaite bien que cette sotte et vilaine apparition ne vous ait coûté que quelques instants perdus, un sourire de dédain et un haussement d'épaules.

Benoît[1], qui a la bonté de me donner de vos nouvelles, me dit que vous travaillez peut-être trop; dans l'intérêt de votre santé, modérez un peu plus l'exercice de vos précieuses facultés pour nous éclairer plus longtemps. Vous le devez au peuple et à vos amis; c'est assez vous dire que, si je le pouvais, je vous en ferais une loi.

Adieu. Tout à vous d'esprit et de cœur.

P. S. Je me porte bien et suis fort heureux comme je suis. Vous ne vous figurez pas combien de témoignages d'amitié j'ai reçus depuis trois mois. M. de Chateaubriand, qui va quitter sa maison de la rue d'Enfer, ne voulait-il pas m'aider à rester dans la retraite à laquelle j'ai été obligé de renoncer! J'ai été bien touché de cette marque d'intérêt de sa part.

J'ai ajouté ces mots pour vous ôter toute inquiétude sur ma position, car je sais que vous en étiez préoccupé. Je suis bien, très-bien.

[1] M. Benoît-Champy.

DE LAMENNAIS A BÉRANGER

5 août 1838.

Il est très-vrai, mon cher ami, que la police, toujours heureuse dans ses inspirations, s'est figurée un beau matin qu'étant, comme chacun sait, un foudre de guerre, ma mansarde devait être un arsenal. Elle m'a donc honoré d'une de ces visites où elle déploie tant de grâce et d'aménité. Son premier soin a été d'ouvrir deux lettres d'affaires que j'envoyais à la petite poste. Puis elle a procédé à l'examen de mes papiers, fouillant partout et lisant tout, même les cartes de visites. Elle n'a rien respecté, ni les lettres de famille, ni les actes relatifs à mes affaires privées. Pendant ce temps-là on interrogeait ma vieille gouvernante sur les personnes que je voyais; on voulait savoir si je sortais souvent, comment je m'habillais, ce que je mangeais et ce que je buvais. Ce que c'est que le goût de l'instruction! Au reste, depuis plusieurs semaines, c'était autour de moi un débordement de mouchards. Je les voyais se relever comme des sentinelles devant ma porte, et j'en ai plus près de moi encore. Quelle misérable et vile démence! Ne savent-ils donc pas que mon action à moi, c'est ma parole, et trouvent-ils que je ne parle pas assez haut? Ils ont pu se convaincre, au surplus, qu'en ce moment la politique n'est pas ce qui m'occupe le plus. Je me suis remis à faire de la philosophie, et ils devraient peut-être m'en remercier un peu; car, en philosophant, je les oublie, et quel bonheur pour eux si chacun en faisait autant!

Votre philosophie à vous, mon cher ami, vaut mieux que la mienne; c'est de la philosophie pratique, la plus rare de toutes et la plus difficile. Il semble que, puisque vous êtes satisfait de votre position, j'en devrais être satisfait aussi; et pourtant non. Je regrette votre Grenadière; je ne saurais m'habituer à ne plus vous voir dans votre beau jardin au milieu de vos fleurs, la serpette à la main, comme le vieillard du poëte. Votre repos me reposait dans ma bruyante mansarde, je jouissais du calme qui vous entourait, je respirais l'air pur et frais et doux de vos coteaux. Comment voulez-vous que je renonce sans tristesse à tout cela? Voyez-vous, cher, il faut que vous me pardonniez mon égoïsme. Je ne suis pas après tout le seul qui sente ainsi, et vous l'avez bien vu. Le procédé

de Chateaubriand ne me surprend point; c'est un noble cœur. Cher ami, quand nous reverrons-nous? Ne ferez-vous donc point quelque petit voyage en ce pays-ci, où tant de personnes vous désirent? Il est bien de laisser les morts enterrer leurs morts, mais ayez un peu pitié des vivants, ne fût-ce que pour n'être pas à peu près comme tout le monde. Tout à vous, mon ami. Désormais ne payez plus le plaisir que vous me faites en m'écrivant, cela me peinerait.

LAMENNAIS.

LXVIII

A MONSIEUR PERROTIN

Tours, 3 septembre 1838.

Mon cher Perrotin, on ne saurait trop prendre de précautions. En vous cédant tous mes droits sur mes chansons imprimées et publiées par vous (et je n'en reconnais pas d'autres que celles de l'édition[1] in-8°), en vous cédant, dis-je, tous mes droits sur mes chansons aujourd'hui et à toujours, je vous ai également cédé la propriété des chansons que je pourrais faire jusqu'à l'époque de ma mort, quel qu'en pût être le nombre. Voilà déjà plusieurs années que, pour prix d'acquisition, vous me servez une rente de 800 francs; cette rente viagère, vous avez voulu dernièrement la porter à 1,200 francs : c'est le moins que moi, pour reconnaître tous vos bons procédés, je vous assure par tous les moyens la propriété non-seulement des chansons publiées, mais aussi des chansons que je fais de temps à autre.

Sur le cahier où je les écris, j'ai eu soin de mettre : *Ce cahier appartient à M. Perrotin, conformément à l'acte passé sous seing privé entre lui et moi.* Ainsi, à ma mort, vous n'aurez qu'à les réclamer, pour que ces chansons vous soient remises, de même que le peu de notes que j'ai pu faire sur les anciens volumes, notes intercalées dans un exemplaire de ma

[1] L'édition in-8, en 4 volumes, de 1834.

publication in-12[1]. Mais, comme des papiers peuvent disparaître et se perdre, je veux, quant aux chansons manuscrites, prendre encore une autre précaution. Je vous remets donc une copie faite par moi de ces chansons nouvelles, et vous prie de les déposer entre les mains du notaire qui a votre confiance, M. Defresne : je vous promets de vous envoyer celles que je pourrai faire par la suite pour les ajouter à ce premier dépôt, afin qu'elles attendent là l'époque de ma mort, bien déterminé que je suis à n'en publier aucune désormais, ainsi que le porte la convention faite entre nous. Ayez donc bien soin, mon cher ami, de les tenir sous triple cachet, pour que personne n'en puisse prendre connaissance. S'il me vient des corrections à y faire, je les consignerai sur le cahier qui reste dans mes mains et les joindrai, par *errata*, aux envois subséquents que je vous adresserai.

Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma conscience que je prends tous ces soins, qui ne me sont pas ordinaires. Il est juste que je vous assure la propriété exclusive des chansons de ma vieillesse, qui n'auront peut-être d'autre mérite que de compléter les mémoires chantants de ma vie, mais qui auront au moins ce mérite.

Vous concevez que, dans l'impression, il ne faudra pas s'astreindre à l'ordre que j'établis ici. Si cela m'est possible, j'indiquerai dans quel ordre il faudra les publier.

Ce que je vous demande, c'est que, dans le cas improbable où vous viendriez à mourir avant moi, le dépôt que vous ferez chez le notaire me soit remis, sans rupture de cachet ; vous promettant de mon côté de prendre tous les arrangements nécessaires pour assurer à vos héritiers la propriété de ces chansons. Il suffit, je crois, pour cela, que vous laissiez un mot de votre main qui ordonne que la remise du dépôt me

[1] Ce sont les notes qu'on a imprimées à la suite de *Ma Biographie*.

soit faite. Cette remise est nécessaire pour que la publication n'ait pas lieu sans mon consentement, dans le cas où votre fortune tomberait dans les mains d'un mineur. Pardonnez-moi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles; vous savez que cela est dans mon caractère. Vous en aurez la preuve à ma mort, car vous verrez que dans mon testament j'ai eu soin de faire mention de l'acte passé entre nous, qui vous donne la propriété de mes chansons imprimées et manuscrites.

Comme je pense que vous garderez cette lettre, je suis bien aise de vous y donner un témoignage de ma gratitude pour vos procédés à mon égard. Vous êtes venu à mon secours dans un moment bien difficile; et je dois ajouter, pour ceux qui en ont été surpris, que, si je n'ai pas eu une plus grande part dans vos bénéfices, c'est que je n'ai pas jugé cela juste, sachant pour combien votre industrie a été dans le succès de la grande édition. J'ai été au reste bien récompensé de ma conduite par celle que vous avez tenue envers moi. Recevez-en mes remercîments et l'assurance de toute mon amitié.

LXIX

A MONSIEUR HENRI MARTIN

Tours, 10 septembre 1838.

Je viens d'achever, monsieur, la lecture du volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer par madame Brissot. Je dois vous dire d'abord que, n'ayant, dans ma pauvre bibliothèque, aucune Histoire de France[1], j'avais formé le projet de me procurer la vôtre, sur ce que j'en avais lu dans les journaux, malgré le peu de confiance qu'ils m'inspirent à présent.

[1] Béranger n'avait qu'une vieille édition de l'*Abrégé chronologique d'Hénault.*

Cette fois, ils ne me trompaient pas. D'après ce que je viens de vous dire, vous voyez que je ne vous dois pas moins de remercîments que d'éloges.

Vous débrouillez aussi bien que possible, monsieur, les premiers temps de l'établissement des Francs dans la Gaule, et donnez sur les Gaulois le peu de renseignements qui nous ont été transmis, grossis de ceux que notre époque a exhumés. Malheureusement, il ne faut plus espérer que de nouvelles sources historiques viendront s'offrir; ce qui reste obscur le sera vraisemblablement toujours.

Nous autres Français, nous nous en consolons, parce que nous sommes plutôt un peuple d'initiative que de tradition. Peut-être suis-je un peu trop Français à cet égard, car je ne vous cacherai pas qu'il m'arrive, monsieur, de n'être pas toujours charmé de certaines découvertes dont on me semble faire trop de cas. Plusieurs même me paraissent de nature à obscurcir plutôt qu'à éclairer la marche des faits; petits flambeaux qui s'éteignent à l'entrée des routes qu'on est obligé de suivre à tâtons. Il est aussi de prétendues améliorations qui me paraissent puériles, comme par exemple le changement apporté aux noms des chefs francs. Cette correction offre-t-elle plus de garanties que l'ancienne manière de les écrire et de les prononcer, et l'habitude ancienne, étant devenue populaire sans nul inconvénient, ne méritait-elle pas plus d'égards de la part des doctes? Je crains bien que dans les volumes suivants vous ne nous donniez du *Karl le Grand*, et qu'à la suite de Sismondi vous ne fassiez subir à la Gaule une seconde invasion des Francs, tandis que selon moi, et en dépit de cet historien, il n'y a eu, à l'époque des Pepin ou Pépin, qu'une transmission un peu violente du pouvoir des Neustriens aux Austrasiens, résultat d'une lutte commencée sous les petits-fils de Clovis, ou Chlodowig, ou Chlodowech.

Ah! monsieur, ayez foi en vous; n'adoptez pas sans tout l'assentiment de votre raison des idées systématiques beaucoup trop exaltées et contre lesquelles il peut être utile quelquefois de réagir. On peut, sans croire plus que moi à l'ancienne Rome de Tite-Live, ne pas se perdre dans celle que nous a rebâtie Niebuhr.

Pardonnez, monsieur, cette longue digression à un homme qui a beaucoup moins lu que médité; moquez-vous même d'un ignorant qui se permet de rire de ce que vous respectez le plus; mais n'en pesez pas moins le conseil que je me permets de vous donner : avec votre sens droit, vos profondes études, cessez de marcher sous l'étendard d'autrui. Votre style est clair, précis, ennemi des grandes phrases à effet; vous avez le travail consciencieux; vos principes sont de l'honnête homme; avec cela, monsieur, et du courage, on peut préférer souvent ses propres idées à celles des maîtres les plus célèbres[1], et finir ainsi par donner à la France l'histoire qui lui manque encore.

Telles sont, monsieur, les réflexions que m'a suggérées la lecture active de votre premier volume, et que je prends la liberté de vous transmettre avec franchise, sûr que vous y trouverez au moins la preuve de tout le plaisir que cette lecture m'a donné.

J'ai encore à vous reprocher la forme un peu leste dont vous traitez saint Martin, le bienfaiteur du pays que j'habite. Il a été le grand organisateur du christianisme en Gaule, et ce rôle me semble lui devoir mériter plus d'attention de votre part; sa tolérance, que vous louez pourtant, n'en eût-elle pas fait un bel exemple à citer[2]?

[1] Béranger fait allusion à Augustin Thierry.
[2] Lettre communiquée par M. Henri Martin.

LXX

A MONSIEUR BERNARD

25 septembre 1838.

J'ai eu Thomas du *National* ici pendant une semaine. Quel digne homme! que de bon sens! Il est bien fâcheux que son dévouement de cœur l'ait mal accouplé; et il a tant de cœur, qu'il ira jusqu'au bout. J'ai rarement vu autant de force et de bonté réunies.

Cette affaire de médaille n'est pas plus vraie que mon retour à Paris; mais c'est une forte plaisanterie faite à une société amphibie de cette ville, à qui elle a valu des injures, ce qui m'a contraint à écrire dans le journal de Tours une lettre réparatrice à ladite société, de qui je n'avais reçu que des politesses et même des honneurs que j'avais eu l'esprit de refuser.

Un désagrément plus grave est celui que me cause D***, qui, m'étant amené par quelqu'un de la famille Bérard, a dîné une fois à la maison. Malgré le soin que j'ai pris de lui rappeler le refus que je lui avais fait de me laisser mouler, il y a cinq ans, ne s'est-il pas avisé de me voler ma figure, de la modeler de mémoire et de la mettre en vente sans ma permission!

Thomas m'avait promis de faire faire justice d'un pareil procédé dans son journal; mais il paraît que le faiseur de calembours en plâtre a eu le crédit d'empêcher cette récrimination. Si je n'avais craint d'augmenter le mal en y voulant porter remède, j'aurais écrit moi-même aux journaux, mais c'eût été ajouter du bruit à du bruit. Il méritait pourtant, ce monsieur, d'être tancé de la bonne façon.

Le beau temps revient. Durera-t-il?

LXXI

A MONSIEUR BERNARD

8 octobre 1858.

Je vous préviens que je ne vous chargerai plus de mes commissions dans le ciel. Vous m'avez envoyé plus de chiffres que je n'en puis nombrer; mais ce que vous ne m'avez pas dit, c'est quel est, avec Saturne, Jupiter et le soleil, le plus gros corps céleste[1]. Ces trois-là, j'en avais la mesure à peu près; mais il m'en fallait un quatrième, que j'ai pris parmi les étoiles. Au reste, on m'a depuis envoyé un livre d'astronomie de Francœur, qui pourra m'apprendre quelque chose de ce qui se passe là-haut, si je parviens jamais à le comprendre, ce dont je doute un peu. Arago devrait bien faire un manuel d'astronomie : il n'y a que celui-là qui sache tout expliquer à ceux qui ne savent rien.

La police vous a-t-elle fait une visite ? Lamennais m'écrit une lettre charmante sur celle qu'il a subie. Elle ferait rougir ceux qui l'ont ordonnée, si ces gens-là pouvaient rougir. Pendant ces belles affaires, nos amis du *National* cherchent à faire alliance avec l'armée. Sans doute, c'est par amour pour la liberté qu'ils font de leur journal une meule à aiguiser les grands sabres. Je les félicite d'une si heureuse idée. Je n'en plains pas moins cette malheureuse demoiselle Grouvelle[2], folle s'il en fut, mais avec qui l'on a été atroce. Nous ne sommes pas au bout.

[1] On voit que Béranger tenait à ses quatre corps plus gros que la terre. C'est pour n'en avoir trouvé que trois dans le monde solaire (Neptune n'étant pas découvert et Uranus lui échappant sans doute), qu'il s'est rabattu sur l'étoile Sirius.

[2] Fille du Grouvelle de la Révolution de 1789, qui, ardemment éprise des idées républicaines, fut maintes fois compromise dans les procès politiques.

LXXII

A MONSIEUR GILHARD

28 octobre 1838.

Vous êtes sans doute rentré dans vos foyers, mon cher Gilhard; je vous remercie des détails de votre course à Chenonceaux et à Chambord. Vous connaissez mieux la Touraine que moi; mais vous me donnez l'envie de la connaître aussi bien que vous. Si je suis encore du monde au printemps prochain, j'irai voir au moins Chenonceaux dont vous me faites une description qui m'inspire plus de confiance que toutes celles que j'avais lues ou entendu faire. Quant à Chambord, ce que vous m'en dites ne suffit pas pour me faire changer d'avis. Mais, comme les 2,000 maçons ne sont pas encore rassemblés, nous y réfléchirons.

Vous m'avez fait rire avec la troupe des chanteurs montagnards, et vous à leur tête. Vous auriez bien dû revenir ici avec eux pour m'aider à les remercier lorsque, le dimanche suivant, à minuit, ils sont venus me donner un concert qui m'a tiré du lit et mis dans l'embarras de savoir comment leur témoigner combien j'étais sensible à leur démarche. Les pauvres gens étaient bien fatigués, ayant fait six lieues dans la matinée et chanté le soir pour le public de Tours. Leur chef ne se nomme pas Bagueris, mais Roland : c'est un vérificateur des domaines, petit-fils de fermier général, et fils d'une dame Roland connue par plusieurs romans. Je sais son histoire, car il est le parent du propriétaire de la Grenadière. C'est par dévouement pour le pays qu'il habitait qu'il a fondé un conservatoire à Bagnères-de-Bigorre, et qu'à travers toute la France il court avec ses montagnards pour recueillir l'argent nécessaire à plusieurs fondations qui manquent dans ces belles vallées. En vérité, ce dévouement en vaut bien

d'autres. Il a fait bonne recette ici. J'ai obtenu de lui, par grande faveur, d'y pouvoir contribuer, et j'ai eu le courage de lui offrir, comme souvenir pour lui-même, une petite tabatière de figuier d'Écosse. J'étais honteux de la mesquinerie du présent; mais il y a paru sensible, et c'est un remercîment de plus que je lui dois.

LXXIII

A MADAME BRISSOT-THIVARS

Tours, 29 octobre 1858.

M. Martin m'a répondu une lettre fort aimable au sujet des observations que je me suis permises sur son histoire. Il insiste pour les noms barbares, et il aurait bien raison de dire que c'est par enfantillage, si ce n'était par déférence plutôt pour Thierry, historien distingué quant au style, mais dont l'autorité est pourtant bien légère quant à la puissance des vues. Si l'histoire des Normands n'était pas aussi bien écrite, certes, on se serait aperçu de ce qu'a de ridicule le parti pris par Thierry pour les Saxons oppresseurs des peuples galliques contre les Normands, qui n'ont fait que ce que les Saxons avaient fait eux-mêmes, et l'ont seulement fait mieux. Ajoutez la fin de cette histoire, où la trace prétendue des races est suivie d'une façon si bizarre et si peu fructueuse. Mais il faut respecter le sentiment de déférence de M. Martin pour celui qu'il appelle son maître; aussi m'étais-je bien gardé de prononcer ce nom, pas plus que je ne me suis avisé de reprocher au premier volume de l'histoire de France de n'avoir pas assez insisté sur l'établissement du christianisme en Gaule, et surtout sur la marche de l'épiscopat, où se trouve la véritable raison de la fondation de l'empire français, et non dans le mélange de petites portions de peuplades barbares. Moi qui aime peu MM. Buchez et Roux (je veux dire leur système), je

n'ai vu que là une explication vraie et philosophique, quoique très-exagérée, des commencements de notre monarchie. Il eût été à désirer qu'un esprit sain s'en emparât pour éviter les sottises absolutistes et bigotes que peut-être on fera jaillir de ce principe religieux, chrétien, qui m'avait frappé dès l'âge de vingt ans, lorsque je rêvais au poëme de Clovis. En supposant ma manière de voir juste de tout point, vous concevez que le premier volume de votre ami, fait et réédité, n'admettait plus cette observation qui venait trop tard; aussi vous prié-je de ne pas lui communiquer ce que je vous dis là en passant.

LXXIV

A MONSIEUR PICARD

31 octobre 1838.

Mon cher Picard, c'est pour ne pas vous accabler de ports de lettres que, lors du dernier envoi que vous avez fait à Judith, je vous en ai fait annoncer indirectement la réception, et nullement parce que mes occupations m'empêchaient de vous écrire. Grâce au ciel, je ne me tue pas au travail; je crois même que je finirai par ne plus rien faire. La paresse est, dit-on, ici, inhérente au sol que nous habitons.

Judith vous remercie de toutes les peines qu'elle vous donne : elle a touché les 138 francs 50 centimes. Notre santé est fort bonne, malgré la fièvre double tierce qui m'a atteint il y a deux mois. J'en ai été quitte pour quelques accès, mais ils ont été suivis d'un mal fort débilitant, qui m'a ôté les forces pendant près d'un mois. Il ne me reste plus rien de tout cela. Quant à Judith, elle ne s'est jamais mieux portée, et je crois observer que l'amélioration de sa santé est progressive. Je lui dis toujours qu'elle nous enterrera tous : voilà déjà cette pauvre Constance morte. Nul doute que d'avoir quitté la maison où elle était née, et qu'elle avait

habitée près de cinquante-quatre ans, n'ait dû contribuer à hâter sa fin, surtout avec les craintes que l'avenir devait lui inspirer. J'ai bien grondé Judith, qui, écrivant à ce sujet à Virginie[1], ne lui a rien dit de la part que je prenais à la douleur que doit causer une semblable perte à Bourdon et à sa femme. Quelle qu'ait été leur conduite à mon égard, je m'inquiète plus d'eux qu'ils ne s'inquiéteraient vraisemblablement de moi si j'étais dans la même situation qu'eux; la leur est bien triste.

Je vois que vous n'êtes pas encore près de ravoir Barthe à votre tête[2]; il m'écrit des choses qui me font penser qu'il se croit encore pour longtemps à la chancellerie. Le père Siméon n'est sans doute pas fâché de prolonger une faction qui lui est si bien payée. Il doit avoir quatre-vingt-sept ou quatre-vingt-huit ans; ce que c'est que la vertu! Il est étonnant que Talleyrand n'ait pas vécu d'avantage.

Si vous voyez Wilhem, rappelez-nous aussi à son souvenir. Depuis la visite de quatre heures qu'il nous a faite, nous n'avons plus de ses nouvelles. Amitiés aux Falkemberg et aux Dubois quand vous les verrez.

Adieu, mon cher Picard, bonne santé pour vous et les vôtres, et croyez-moi tout à vous de cœur.

LXXV

A MONSIEUR PROSPER MÉRIMÉE

6 novembre 1838.

Vous me demandez des conseils, et sur quel sujet? Sur l'histoire! Savez-vous que je n'ai pas lu, je crois, deux historiens de l'antiquité, et que je ne me rappelle pas avoir lu tout entière une de nos histoires de France? Ce qu'il y a de

[1] Virginie Mellet, de la rue Bellefonds. (Voir le premier volume.)
[2] A la cour des comptes.

bizarre, c'est que beaucoup de gens, assez instruits même, me croient très-fort sur cette partie trop négligée des études philosophiques. J'ai cette obligation, je pense, au goût que j'ai pour les faits qui, tant bien que mal, puisés à droite ou à gauche, dans les livres ou les journaux, se casent assez facilement dans ma mémoire, qu'il n'a tenu qu'à moi de rendre excellente. Ce goût pour les faits doit vous faire deviner combien la petite critique des Fauriel et autres me paraît misérable ainsi qu'à vous. Comme vous, j'ai aussi une grande estime pour l'histoire écrite au point de vue de l'unité, comme l'ont faite la plupart des anciens. Cependant, pour donner à votre César une couleur nouvelle qui attire l'attention, il me semble qu'il vous faut éviter le classicisme absolu. L'histoire des Gaulois, tout incomplète qu'elle nous est parvenue, les intérêts des villes italiennes et leurs prétentions dans leur lutte contre Rome, dont le premier éclat notable est dans la conspiration de Catilina; les progrès de la démocratie romaine, ses revers et ses triomphes; tout cela, dis-je, nécessite une exposition critique, que vous pourrez difficilement éviter; César, comme Alexandre, comme Napoléon, comme Charlemagne, n'est qu'un grand événement qui résume trop d'événements écoulés pour que vous ne nous donniez pas vos idées personnelles sur les choses et les temps antérieurs. Il me semble donc que votre sujet et la nécessité de ne pas procéder à la Plutarque en pareille matière vous conseilleront mieux que je ne pourrais le faire. Ce qui doit vous embarrasser plus que le parti à prendre pour le fond, c'est le choix d'un style convenable pour un pareil ouvrage. Il y a seulement cinquante ans, trente ans même, vous n'auriez pas eu la liberté de choisir : il vous eût fallu être de l'école de Rollin. Grâce à l'école romantique, dont vous aimez tant à rire, vous aurez aujourd'hui plus de liberté. Dans tout ce que vous avez fait, vous vous êtes montré excellent écrivain, appro-

priant toujours le langage à la pensée, familier sans bassesse, correct sans roideur. Il est donc impossible que votre style flexible ne vous suffise pas pour cet ouvrage nouveau. Ce que je redoute pour vous, c'est la description des hauts faits militaires, qui ne sont ni dans votre goût ni dans vos habitudes et qui abondent dans la vie du dictateur. Croiriez-vous que j'ai vu Thiers, qui, cependant, a bien du penchant pour la stratégie, s'effrayer du nombre de batailles qu'il aurait à rapporter dans l'histoire de l'Empire, lorsqu'il projetait de l'écrire, ne se doutant pas alors qu'il serait lui-même bientôt un personnage historique, qui vous ferait inspecteur des monuments et me proposerait de belles et bonnes pensions. Oui, mon cher Prosper, je crains un peu pour vous les mêlées héroïques de feu César. Mais c'est la seule crainte que le sujet m'inspire pour votre talent. Hâtez-vous de vous mettre à l'œuvre, et, tout bien connu qu'on suppose être le vainqueur de Pompée, je crois pouvoir vous prédire que vous parviendrez à nous le montrer sous un jour nouveau et vrai, plus vrai que les copies informes qu'on nous en a données d'après l'antiquité mal étudiée et plus mal comprise.

Je n'ai pas lu *Gerfaut*[1], et vous m'en donnez du regret. Mais aussi comment un homme de mérite peut-il encore faire des romans aujourd'hui? J'en ai toujours lu peu, et je finis par n'en plus lire. Quant à la pièce de Hugo, j'espère que tous les vers ne sont pas du genre de celui que vous me citez. Malheureusement, d'après ce que m'en a dit madame *** la donnée en est fausse encore; mais le public n'y regarde plus de près.

Je plains bien votre demoiselle Rachel, si elle a quelque mérite, d'être condamnée à jouer avec tous les mannequins tragiques du Théâtre-Français. Au reste, vous savez le peu d'intérêt que je porte au théâtre en général. Si nos habitudes

[1] Roman de Charles de Bernard.

ne se hâtent de changer, je crains que cette grande occupation de la vie de nos pères ne soit qu'un des moindres joujoux de nos enfants, et pourtant le théâtre pourrait et devrait avoir une grande influence. Mais tout est livré chez nous au hasard.

Adieu, tâchez que vos vieilleries monumentales vous amènent souvent de notre côté, et écrivez-moi quelquefois, si César vous enlaisse le temps.

Connaissez-vous M. Desclozeaux, chef des grâces à la justice? Madame L*** va avoir besoin de lui; il a été autrefois au *Globe*.

LXXVI

A MONSIEUR ALLER

1er décembre 1838.

J'ai voulu, mon cher Aller, avant de vous répondre, savoir où en était votre affaire. J'ai écrit pour cela à M. Pascalis, qui me répond qu'il a vu M. Macarel, chef, au ministère de l'intérieur, de la division des prisons. Ce monsieur est très-bien disposé pour vous; mais, Pascalis pensant que M. Ed. Blanc pouvait vous être utile, je viens de lui écrire et lui dis tout le bien que je pense de vous, en l'assurant qu'une inspection serait votre fait. Je lui donne sur vous les détails nécessaires pour lui persuader de vous servir.

J'espère donc que les efforts de M. Pascalis et les miens finiront par vous profiter; comme il est député, il a plus de crédit que je n'en puis avoir; mais il se fera un plaisir d'être utile à un homme que lui recommande son cousin Jaubert, et à qui je porte moi-même un vif intérêt. Ayez donc de l'espoir et aussi de la patience.

Je n'ai pas encore répondu au sous-préfet d'Embrun, parce que je ne suis pas bien au courant des malheurs particuliers

qui l'ont accablé et dont il se plaint dans sa lettre. Dès que je saurai ce qu'ils sont, je le remercierai de sa lettre et lui donnerai l'assurance de faire pour vous tout ce qu'il sera possible, ainsi qu'il me le demande avec instance[1].

LXXVII

A MADAME LEMAIRE[1]

Tours, 12 décembre 1838.

Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, mais je crains que mes missives n'interrompent vos travaux. Il ne faut pas aux gens de lettres, qui ne sont pas en retraite, de correspondance qui les fatigue. Où en êtes-vous de vos mémoires? Combien de volumes déjà? La copie est-elle aux mains de l'imprimeur? Le libraire tient-il ses engagements? Répondez, bas-bleu de premier ordre. Toujours est-il que je suis bien curieux de voir de vos œuvres, et, si j'étais à Paris, je ferais des bassesses pour avoir communication du manuscrit. Lemaire est-il admis à l'honneur de vous donner des conseils? Pour travailler, vous devriez rester à Arnouville. Y êtes-vous encore? Voilà le froid qui commence ici; sans doute, vous avez déjà soufflé dans vos doigts. Ce que je voudrais bien savoir aussi, c'est où en est l'*Histoire de Juillet*. Vous m'avez écrit que l'auteur était de plus en plus dominé par son sujet. Je le conçois, car, ainsi que je le lui écrivais, son livre gagne cent pour cent à chaque pas que fait notre gouvernement vers le régime de la Restauration, dont il nous aura bientôt rendu tous les charmes, autant toutefois que

[1] Cette lettre n'est rien; mais M. Aller nous en a communiqué trente-trois du même genre, prouvant toute la grande peine que Béranger se donnait sans cesse pour être utile. Il n'est pas de démarches qu'il refuse de faire, pas de renseignements qu'il ne se procure. Chacune de ces lettres en suppose toujours plusieurs autres écrites à droite et à gauche pour soutenir la demande qu'on le prie de faire.

cela lui est possible. L'histoire de notre révolution va donc ressembler à un pamphlet. Rien de plus heureux pour le livre, sinon pour l'auteur responsable.

Nous avons Pradel[1] ici ; il y fait force improvisations, et j'ai été plusieurs fois le sujet de ses rimes. Il a fait une chanson où il me reproche de me cacher : elle est très-bien; mais ce que j'en aime le mieux, ce sont ces quatre vers, à propos de mon *Louis XI* (sauf pourtant la plume de bronze) :

Ne peux-tu pas, de ta plume de bronze
Marquant le front qu'un signe ira tacher,
Stigmatiser quelque autre Louis Onze?
Oh ! pourquoi te cacher?

C'est assez hardi pour un théâtre public, en plein Hôtel-de-Ville.

Il m'est venu voir, et je lui ai rendu sa visite; mais ce qui m'afflige, c'est qu'on m'assure qu'il est suivi d'un créancier, qui fait le rôle de domestique, au théâtre comme à la ville, et qui empoche toutes les recettes. Ça devrait refroidir sa verve. Vous ne vous figurez pas combien il a dû recueillir d'argent ici.

Je n'ose vous parler de vos affaires : il me semble qu'il doit être mieux de vous les faire oublier. Si vous avez de bonnes nouvelles à me donner sur ce sujet, ne me les faites pas attendre, car je pense bien souvent aux embarras que vous devez éprouver.

Ah ! ma chère, allons en Amérique, au Texas; achetons des terres pour rien; dans trois ou quatre ans, on nous les payera des millions. C'est ce que me dit un Tourangeau qui en arrive. J'ai un moyen de passage à bon marché. Des négociants de Bordeaux ont donné mon nom à un navire[2] qui va

[1] L'improvisateur Eugène de Pradel.

[2] Cela n'est pas arrivé une fois seulement. Plusieurs de nos ports possèdent des navires qui portent ce grand nom.

justement dans ces parages enchantés : en faveur du nom, on voudra bien nous transporter gratis, et, au retour, nous aurons de quoi acheter le vaisseau et, je ne sais combien de châteaux avec. Réfléchissez à ce projet, et si vous l'approuvez, quand vous aurez terminé vos travaux littéraires et historiques, nous nous embarquerons sur le *Béranger*, et vogue la galère !

Je viens de recevoir une lettre de ce bon Dupont[1], qui se plaint de sa santé et de ses soixante-douze ans. Quel malheur d'être obligé de faire le député, à cet âge et dans un pareil temps !

Savez-vous que Petit-Blanc[2] est bien malheureux : il n'a d'espoir que dans une *Revue radicale*, qui ne paraîtra peut-être pas, et avec cela un père et un frère à soutenir. Il a eu bien à se plaindre du *National*. Il paraît que Bastide est arrivé à la dictature[3].

LXXVIII

A MONSIEUR PIERRE GRAS

29 décembre.

Certes, monsieur, il faudrait que je fusse bien difficile pour ne pas trouver le mets de mon goût. Outre le talent que vous y avez mis[4], vous l'avez assaisonné d'une sorte d'épice qui ne manque jamais son effet sur le palais d'un faiseur de vers : la louange y foisonne. Ne croyez pourtant pas, je vous prie, monsieur, que ce soit à ce puissant ingrédient qu'est dû tout le plaisir que m'ont fait vos chansons, aussi remarquables par l'esprit que par la facilité, et dont le style n'est pas d'un apprenti.

[1] Dupont (de l'Eure).
[2] Louis Blanc.
[3] Lettre communiquée par M. E. Breton.
[4] M. P. Gras était restaurateur à Lyon.

J'ai été garçon d'auberge, et, si j'avais su faire les sauces aussi bien que vous tournez les couplets, ma bonne tante ne m'eût pas grondé si souvent; mais, hélas! je n'ai même jamais su faire cuire des œufs à la coque. Aussi la pauvre et digne femme, qui vit encore, grâce au ciel, dit-elle quelquefois que je n'étais bon à rien qu'à faire un homme de lettres. Vous êtes plus heureux, monsieur; vous avez su concilier un état utile et un délassement agréable. Je vous en félicite; car il paraît même que vous avez de plus que moi encore la satisfaction de lire Horace en latin. Avec tout cela, et un peu de cette bonne philosophie qui entretient la gaieté, je ne doute pas que vos spirituelles chansons ne finissent par donner la vogue à votre maison, si déjà cette vogue ne vous est acquise.

LETTRE DE M. PIERRE LEROUX A M. BÉRANGER.

31 décembre 1838.

Puis-je dire combien votre lettre m'a causé d'émotion! Quelle marque de votre confiance et de votre amitié! Je ne savais, pendant huit jours, que me répéter à moi-même et dire aux amis à qui j'ai montré cette lettre : Voilà, j'espère, une divine bonté, voilà bien la sublime bonté de Béranger!

J'ai pourtant laissé passer dix ou douze jours sans vous répondre. Vous reconnaissez bien là, n'est-ce pas, ma malheureuse nature? Il faut vous dire, pour m'excuser, que, quand j'ai reçu votre lettre, j'étais (et je suis encore) dans l'accouchement d'un article sur l'*égalité*, article long comme un livre, et le plus important que j'aie fait jusqu'ici. Quand je suis ainsi empêtré, avec un monde d'idées et de faits soulevés dans ma tête, je deviens une brute incapable de toute autre chose. Donc je voulais vous écrire une réponse bien méditée, bien mûrie, qui vous fît prendre confiance en moi pour le grand œuvre auquel vous m'élevez; mais le maudit article me revenait en tête à la traverse. Je reprenais involontairement le train de mes raisonnements, comme l'âne s'en va au moulin; et la lettre restait dans mon cœur.

De dépit, je vous écris au hasard la lettre la plus sotte possible et la moins soignée. Je vous réponds donc catégoriquement que j'accepte, parce que vous m'avez exalté, et que je désire me montrer digne de votre intention pour moi. Il me semble, en effet, que c'est ainsi que je mériterai que vous ayez pensé à moi si paternellement et si fraternellement. Quand nous lûmes votre lettre, Reynaud et moi, il m'échappa tout de suite de dire que votre confiance était si belle, que votre action était si généreuse, que je devais essayer d'y répondre en acceptant et en faisant mes efforts pour écrire ce livre. Reynaud ne fut pas de mon avis. Il trouvait que vous donner la responsabilité d'un mauvais ouvrage, c'était un trop grand égoïsme de ma part. Nous nous sommes battus là-dessus; mais je persiste dans mon avis, avec cette condition, cher ami, que je vous supplie d'accepter, que vous prendrez la peine de me guider de vos conseils, pour lesquels j'irai de temps en temps auprès de vous à Tours, et que vous écouterez et reviserez, en juge, ce que j'aurai fait.

C'est une grande action que vous m'engagez à faire. Écrire, sur le titre d'un livre, mon nom à côté du vôtre, comme celui de deux amis, voilà qui me ravit, me touche au fond du cœur, me pénètre. Mais, avec Béranger, avec son approbation, écrire sur Napoléon, sur la seule histoire que le peuple connaîtra (suivant votre prophétie), et faire un livre utile, patriotique, moral, sous la caution de celui par qui seul le peuple jusqu'ici s'est fait une idée juste, patriotique et morale de son idole, voilà qui est effrayant! En vérité, quand j'y pense, je crois que Reynaud a raison.

Pensez-y donc encore, c'est-à-dire pensez à la possibilité que je puisse bien faire ce qui devrait être si bien fait, pour tant de raisons. Vous savez mieux que moi que ce n'est pas seulement un livre, un bouquin qu'il s'agit de faire. Napoléon n'est pas mort; il vit, il revivra dans la réalité contemporaine. Un livre sur lui est une action grave, qui aura des effets très-facilement apercevables. Il s'agit d'une sorte de jugement d'Égypte. Il faut détruire de l'admiration populaire ce que ce grand homme eut de faux, et exalter ce qu'il eut de vrai. Afin qu'un jour, Napoléon ou son esprit invisible revenant, ce ne soit pas le faux Bonaparte, le faux bonapartisme, la forme éphémère et périssable de Napoléon qui plane dans nos conseils ou dans nos camps, mais que tous ne reçoivent de son souvenir que des inspirations favorables à l'humanité.

J'ai vu M. Blanc[1], qui a dû vous écrire. Je lui ai montré tout le désir que j'avais de faire ce livre sous votre direction, et aussi toute l'appréhension que j'avais d'en être indigne. Je lui ai dit aussi qu'il me faudrait six mois pour préparer l'ouvrage, mais qu'au bout de ces six mois l'ouvrage serait fait ou à peu près, et qu'on pourrait imprimer sans entrave. Je lui ai dit aussi que deux ou trois volumes seraient plus aisés à faire qu'un seul. Il m'a répondu qu'on nous laisserait sur ces deux points la latitude que nous demanderions. Il m'a dit que l'éditeur, ayant cent vingt gravures à publier, s'arrangerait volontiers de cent vingt demi-feuilles ou de cent vingt feuilles. Ce dernier nombre de feuilles ferait trois ou quatre volumes (il s'agit de connaître la justification qu'il veut employer).

Je crois que deux volumes ordinaires seraient la bonne mesure (deux ou trois). Il me semble que c'est la base dont on pourrait convenir.

Quant au temps, il me faudrait six mois et que vous priiez Dieu et Béranger pour moi. J'irais puiser à votre source, prendre vos idées, et nous napoléoniserions. Je réduirais d'autant ma coopération à l'*Encyclopédie;* je ferais plus courts les articles que j'aurais absolument à faire : ce qui arrangerait infiniment Reynaud et notre libraire; car ils veulent finir, et ils ont raison.

Si ces projets magnifiques se réalisent, ce sera trop beau; s'ils ne s'accomplissent pas, vous m'aurez encore une fois donné une grande marque d'amitié (amitié n'est pas assez fort), et causé une de ces joies que l'on recueille au fond de son âme. Que mes enfants, mes pauvres enfants, auxquels indirectement vous vous intéressez et à qui vous avez pensé en cela, sachent un jour, j'en fais le vœu, combien vous avez été mon ami, mon frère, et vous en récompensent par le culte de leur reconnaissance.

Si je n'avais pas à finir ce maudit article dont je vous ai parlé, j'irais bientôt vous voir; je pense que mademoiselle Judith, toute mécontente qu'elle doit être de moi, ne me mettrait pas à la porte par ce mauvais temps d'hiver. Je dis qu'elle doit être mécontente et doit dire, si elle pense à moi : « Le vilain! ne pas écrire à Béranger! » Voilà, je crois, un an que je ne vous ai vu et que je ne

[1] M. Julien Blanc.

vous ai écrit. C'est indigne et infâme. J'ai appris que vous aviez quitté votre maisonnette, et je ne vous ai pas écrit. On a annoncé dans les journaux que vous alliez revenir à Paris; j'en ai été ravi pour ma part, j'ai voulu vous le marquer, et je ne vous ai pas écrit. Puis on a dit que vous restiez là-bas, j'en ai souffert, et je ne vous ai pas écrit. Vous avez été malade, ce qui est plus grave (heureusement vous voilà bien remis); je l'ai su dernièrement après que vous étiez rétabli, et je ne vous ai pas écrit. J'ai voulu cent fois vous écrire, vous dire : Je vous aime et j'ai un cœur reconnaissant de votre amitié; et je ne vous ai pas écrit. Pardonnez-moi, et que mademoiselle Judith aussi me pardonne !

Adieu, écrivez-moi quand vous aurez quelque chose à me dire, et pensez que personne ne vous aime plus que moi.

P. Leroux[1].

LXXIX

A MADAME BRISSOT-THIVARS

3 janvier 1839.

Je n'ai pas voulu vous répondre et vous accuser réception de vos étrennes, avant d'avoir communiqué votre lettre à Bretonneau; voici à peu près ce qu'il peut dire sur le petit nombre de renseignements que vous donnez.

[1] Cette lettre intéressante est la première d'une série de lettres écrites par M. Pierre Leroux à Béranger, à propos d'une affaire tout à fait marquante dans la vie du poëte et qui peut être considérée comme son acte de charité le plus glorieux. Nous n'entrerons pas dans de grands détails, parce qu'une ou deux lettres de M. Pierre Leroux et le peu que dit Béranger dans quelques-unes des lettres suivantes suffisent pour expliquer ce que c'est que ce dévouement de Béranger à un ami malheureux. Profondément touché de l'état de gêne où vivaient M. Leroux et sa famille, séduit déjà depuis longtemps par le charme de ses discours familiers, et formant de belles espérances sur l'avenir de ses pensées, Béranger s'était décidé à faire en sa faveur, pour affranchir une âme et donner un grand talent à la patrie, le plus pénible des sacrifices. On lui avait récemment proposé d'écrire une *Histoire de Napoléon*. Il accepta le marché pour son ami et s'engagea à lui prêter l'appui de son nom. Quand on connaît bien le caractère de Béranger, sa délicatesse exquise, sa droiture en toutes choses, son excessive crainte du public, on apprécie à sa valeur cette noble résolution, qui, comme il l'a dit plus tard, lui a fait passer tant de nuits blanches. C'est un très-grand honneur pour M. Pierre Leroux que la postérité sache jusqu'à quel point Béranger l'a aimé il y a vingt ans.

Il préférerait les ventouses aux saignées; seulement, il voudrait que vous observassiez si elles diminuent ou non vos étourdissements. Dans le cas où les étourdissements augmenteraient ou continueraient, il faudrait reconnaître qu'il y a plutôt trop peu que trop de sang à la tête, ce qui indiquerait que les saignées seraient plutôt nuisibles; si, au contraire, après avoir éprouvé du soulagement par l'effet des ventouses, au bout de peu de temps votre état redevenait le même, peut-être ne serait-il pas mal de recourir alors à un débarras plus efficace, que la saignée ne manquerait sans doute pas de produire. A cet égard, j'ai recueilli de ses conversations, qu'il est un moyen facile de voir si les maux de tête qu'on éprouve sont causés par trop ou trop peu de sang au cerveau : si, dans la position horizontale, le mal se calme, c'est que la douleur est l'effet du trop peu de sang à la tête; lorsque, dans la position verticale, vous souffrez moins, c'est que le sang se porte trop abondamment au cerveau. Sachez pour votre gouverne qu'il y a autant de maux de tête occasionnés par le vide que par le trop-plein. Peut-être au reste saviez-vous cela; moi, je l'ai appris ici, et j'ai acquis la preuve que dans la migraine, dont j'ai l'expérience, c'est du vide que naissent les horribles douleurs qu'on ressent.

Voilà tout ce que je puis vous dire de la part du docteur, qui regrette de parler de si loin et sur si peu d'informations. Il vous remercie bien de votre aimable souvenir. Je dois ajouter qu'en voyant la distraction que la conversation du curé de Montm*** (qui, entre nous soit dit, passe pour un gaillard) vous avait procurée, Bretonneau soupçonne que les nerfs jouent un rôle dans votre indisposition actuelle.

Si vous recevez des visites de curé, moi, j'en reçois des lettres, et en voici un qui demeure à quatorze lieues d'ici qui veut se placer sous ma direction. De plus, au 1er janvier trois des grands vicaires de l'archevêché sont venus me faire

leur visite, bien que je n'en connusse aucun, même de nom. J'ai été m'écrire hier chez tous trois. L'abbé Liautard n'avait-il pas fait encore plus que cela, à Fontainebleau? Il est bizarre que toujours le clergé a eu du faible pour moi.

L'affaire Gisquet[1] me frappe comme vous en beaucoup de points; mais ce que je ne puis comprendre, c'est le degré d'absurdité de ce malheureux. N'est-ce là que le résultat d'une détestable position? mais alors comment expliquer qu'avec un peu de bon sens on se mette en position pareille? Et puis que doit faire penser des hommes de Juillet un pareil magistrat? Au reste, c'est là le jeu que joue la royauté depuis huit ans. Perdre tous ceux qui l'ont élevée est son but: plusieurs s'y sont prêtés assez bien.

Il est une autre affaire dont vous avez dû entendre parler et dont les journaux n'ont dit mot, c'est celle de L***, avec M. de T***, son beau-père, à propos du testament de la jeune femme morte si subitement, testament dont le père niait la sincérité. Il paraît que les propos les plus étranges ont été tenus par la famille de la pauvre défunte; ils sont si forts, que moi, qui en sais long sur ledit philanthrope, je ne puis y ajouter foi. Tout cela m'a été transmis par un conseiller à la cour royale de Paris. Ce que je ne sais pas encore, c'est le jugement rendu dans l'affaire, le connaissez-vous?

Avez-vous lu *Versailles?* Il y a du talent dans ce volume[2].

[1] Sorti de la préfecture de police le 6 septembre 1836, M. Gisquet avait conservé le titre de conseiller d'État et était devenu député. A la fin de 1838, il fut accusé de malversations et d'actes d'immoralité par la rumeur publique, et les bruits qui s'attaquaient à sa réputation trouvèrent un écho dans le journal le *Messager*. M. Gisquet poursuivit cette feuille en diffamation; mais le journaliste ne fut condamné qu'au minimum de la peine, et l'avocat général, M. Plougoulm, parla en termes fort durs de la conduite de l'ancien préfet. Le lendemain, M. Gisquet fut rayé de la liste du conseil d'État. Ses *Mémoires* ont paru en 1840.

[2] Les *Fastes de Versailles*, par H. Fortoul.

LXXX

A MONSIEUR ÉDOUARD CHARTON

18 janvier 1839.

Je crains bien, mon cher Charton, que le changement que vous avez fait faire à mon adresse n'ait égaré le *Magasin*, qui m'arrivait avec une exactitude charmante, à laquelle il vient de manquer pour la première fois, et à mon grand regret, car je vous assure que vous n'avez pas de lecteur plus constant et plus attentif que moi. Ne vous imaginez pas, monsieur le directeur, que ce soit seulement pour reconnaître tout ce qu'il y a d'aimable de votre part à me faire cet envoi; c'est vraiment bien plutôt pour en faire mon profit. J'ai entendu dire à de graves penseurs que le *Magasin* était bon pour les enfants et pour le peuple, ce qui, selon moi, n'est pas un mince éloge. J'en dois conclure que je suis bien du peuple, et tant soit peu plus enfant que mon âge ne le comporte; car il est rare que chaque numéro du *Magasin* ne m'apprenne ou ne me rappelle quelque chose d'utile, ou ne me cause ce divertissement d'esprit qu'on éprouve si vivement à la lecture des premiers livres qui, dans l'enfance, nous tombent sous la main. Oh! que je saurais de choses bonnes et profitables à tous les âges, si, lorsque j'apprenais à lire, on m'eût mis un semblable recueil sous les yeux! J'avais alors une mémoire excellente qui retenait tout. Hélas! à présent, je ne profite guère aux meilleurs ouvrages. Que cela ne vous décourage pourtant point de m'envoyer votre *Magasin*, ne fût-ce que pour me donner la preuve que vous voulez toujours bien vous ressouvenir de moi, ce dont je suis très-reconnaissant. Tout ermite que je me suis fait, n'allez pas croire que le vieux rat est devenu indifférent aux destinées de Ratapolis, comme celui de la Fontaine. Tout ce qui intéresse les géné-

rations nouvelles ne cesse de m'intéresser, et ceux qui cherchent à les éclairer sont les objets de mon affection la plus vive. C'est vous dire assez les sentiments que je vous garde et dont je vous prie de recevoir la nouvelle assurance, ainsi que des vœux que je fais pour que le bonheur soit le prix de vos intentions et de vos travaux. Tout à vous de cœur.

LXXXI

A MONSIEUR LAISNEY

25 janvier 1839.

Je réponds un peu tard, mon vieux camarade, à tes souhaits de nouvelle année; mais ceux que je fais pour toi n'en sont pas moins sincères : j'espère que tu en seras bien convaincu. Puisse ta santé se remettre complétement et ta gaieté se réveiller avec le printemps qui va nous revenir! Quoi! ne fais-tu plus un seul couplet? Il n'est pas possible que la rime ne résonne pas encore quelquefois à ton oreille. Allons, mon maître! envoyez à votre élève quelques-uns de ces vers dont la perfection me décourageait à quinze ans, lorsque je commençais à marcher timidement sur vos traces.

Laisney fait des vers
A tort, à travers.

Te rappelles-tu ce mouvement de dépit de ma naissante muse? Ah! mon cher ami, à notre âge, il faut se reporter vers le passé pour supporter le présent avec résignation et voir l'avenir sans effroi. Refais-toi donc jeune, en vers au moins, et ris encore de nos rires d'autrefois. Cela m'arrive souvent; imite-moi.

Tu me parles des journaux à mon sujet; mais ils ont dit tant de sottises, que je ne sais de laquelle tu as pris note. Si

c'est relativement au legs que Manuel m'a fait, les journaux ne savent ce qu'ils disent. J'ai, en effet, dans le temps, renoncé à ce legs; mais le frère de Manuel m'a tenu compte de la renonciation, et, de façon ou d'autre, a toujours trouvé moyen d'accomplir la volonté du pauvre défunt.

Je te remercie des nouvelles que tu m'as données de ma bonne vieille tante. Je vois avec peine qu'elle aille toujours s'affaiblissant. Hélas! il faut s'attendre à la perdre. Elle est bien soignée, voilà l'essentiel aujourd'hui. Je voudrais encore l'embrasser une fois; mais comment faire? Je ne veux pas remettre le pied à Paris de sitôt; et puis, il y aurait un grave inconvénient pour elle à ce que j'allasse me loger dans sa maison. Ce serait une cause de dérangement d'heures et de régime; et il n'en faut pas plus pour renverser une si frêle existence.

Nous nous portons assez bien. Judith t'embrasse de cœur et fait aussi des vœux pour le bonheur de tes vieux jours. Adieu, porte-toi mieux; donne-moi de tes nouvelles souvent, et crois-moi pour la vie ton vieil ami.

LXXXII

A MONSIEUR BERNARD

26 janvier 1839.

Je suis un peu tracassé par deux affaires, l'une pour ce pauvre Leroux, que je voudrais tirer de peine, et l'autre pour Bérard, dont vous me parlez. Il ne suffit pas d'être nommé receveur général, il faut arriver les mains pleines pour prendre possession de semblables emplois. C'est là ce qui me tracasse, soit dit entre nous. Si enfin l'affaire s'arrange, il y aura plus de certitude pour moi de la durée de mon existence actuelle. Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe en ce moment.

Vraiment oui, la Chambre a été belle[1]. Il y a là de véritables talents. Thiers s'y est montré homme d'affaires supérieur et orateur à grandes ressources. Guizot a été ferme et clair, plus franc, plus net qu'on ne pouvait s'y attendre; Berryer éloquent et patriote, et, comme vous le dites, Barrot a été moralement supérieur, ce qui lui a donné presque tous les avantages de la tactique. Mais qu'est-ce que tout cela peut produire? Ah! s'il y avait un journal républicain qui eût un peu de bon sens et d'esprit, quelle occasion de triomphe! Mais, en vérité, je crois que le *National* a été encore plus gauche et plus court que d'habitude. Il est un point de la discussion où le ministère me semble avoir eu raison, en dépit de la faiblesse de ses orateurs, c'est l'évacuation d'Ancône, faite dans un mauvais moment, mais qui me paraissait inévitable, quoi qu'en ait dit Thiers. Ce que je conclus, moi, c'est que la politique est maintenant en dehors des intérêts sociaux, et que tout se réduit pour elle à une action de police et d'ordre; il y a longtemps que je le pense. La république aujourd'hui ne s'en tirerait pas mieux; il faut attendre. Combien? je ne sais.

Quant à la littérature, elle en est, je crois, au même point que la politique. Toutefois j'ai lu *Ruy-Blas* et la *Popularité*, et j'y ai trouvé de bien belles choses, pour la forme dans l'œuvre de Delavigne, et pour des scènes entières dans celle de Hugo. Savez-vous qu'il y a trente ans deux ouvrages de pareille force auraient obtenu plus d'attention de la part du public et de la critique? Énergie sans assez de bon sens dans l'un; bon sens sans énergie dans l'autre; mais dans tous deux beaucoup de talent. Malheureusement tout cela vient à une mauvaise époque. Que restera-t-il de toutes nos gloires? Rien. L'avenir n'aura besoin de tout cela. Aussi je me berce dans

[1] Lors de la discussion de l'Adresse.

ma paresse et dans mes réflexions, et ne prends la plume que pour léguer quelques chansons à mon libraire, qui, à ma mort, ne saura peut-être quel parti en tirer. Est-ce que vous pensez comme moi? Vous ne me parlez plus de votre livre. Il devrait être fini. En êtes-vous content? Dites-m'en un mot. Quant au mien, il se réduira à vingt pages si je l'écris jamais. Plus j'y pense, plus je l'abrége. C'est toujours cela de fait.

LETTRE DE M. PIERRE LEROUX A BÉRANGER.

6 février 1839.

Mon cher Béranger, vous avez dû recevoir une lettre de Blanc. Je suis bien content de lui; il met un zèle admirable à vous être agréable et à m'être utile. Je sais par lui quels services vous lui avez rendus, et dans une certaine circonstance notamment. Sa reconnaissance le porte à se mettre de moitié dans notre affaire d'aujourd'hui; il semble qu'il se retrouve. Il a donc vu M. G***, et lui a fait comprendre qu'il nous fallait plus de latitude qu'on ne voulait nous en laisser; que cela était nécessaire, à vous pour me donner commission d'écrire en votre compagnie et sous votre nom, à moi pour être en état de remplir la fonction que vous voulez me confier. Ce qu'il vous écrit maintenant vous convient-il? Le livre serait sous votre nom; mais vous auriez une préface où vous me désigneriez comme votre collaborateur. Puis, au bout d'un certain temps (qu'il s'agit de préciser), vous auriez licence de vous expliquer comme vous l'entendriez. Seulement il demande que votre nom reste, en tout cas, attaché à la destinée du livre. Cela vous convient-il? Quant à moi, j'accepte; car ce dont je sens uniquement le besoin, c'est la certitude que vous aurez un libre échappatoire contre mes fautes, et qu'on ne pourra pas me reprocher mon incognito.

Je ne vous dirai pas que je suis désolé de toutes les peines que cette négociation vous donne. Vous ne pouvez me rendre un si grand service sans peine.

Vraiment, Béranger, y a-t-il gouvernement dans le monde qui

puisse faire ce que vous allez peut-être faire, m'enrichir, c'est-à-dire, ce qui est meilleur et plus sérieux, mettre ma famille à l'abri du besoin et des maux de tout genre que la misère entraîne? Depuis qu'il est question du livre en question, j'avoue que mon cœur s'amollit. Je me sens fatigué de lutter depuis tant d'années contre la misère. Elle m'a roué de coups depuis ma naissance. Cela a été si fort, que j'ai quelquefois entendu mes enfants me demander du pain sans que j'eusse à leur en donner. Ce qui est affreux encore, c'est d'être continuellement dérangé de son travail. Il vous vient des idées que vous croyez utiles en quelque chose à la fortune du genre humain ; et il vous semble toujours que, faute d'un peu d'or, vous mourrez à la peine, sans avoir pu donner ce que vous aviez à donner. Vraiment l'échange entre les hommes est encore au plus haut degré d'enfance et de barbarie. J'ai souvent pensé qu'il n'y avait pour moi aucun remède que dans la patience, et qu'aucun secours ne me viendrait des hommes. Je me remontais avec le sentiment divin, et j'avais foi en la Providenee. Je sens, dans ce que vous voulez faire pour moi, son secours bien marqué. Allez-vous dire que c'est de la métaphysique, et me menacer de votre chanson contre les métaphysiciens? Vous voyez bien que les métaphysiciens vous expliquent.

Je laisse ce sujet. Je voudrais être déjà à travailler mûrement au livre. Il me vient quelquefois dans l'idée que je m'en tirerai passablement. Je vous promets, en tout cas, d'avoir de la constance. Je me connais ; quand je suis en train sur un sujet, je ne puis plus m'en détacher. Je crois aussi fermement qu'il me sera utile, au point où j'en suis maintenant, de me détacher de l'abstrait pour me mettre à étudier avec vous les hommes et les choses dans une époque telle que l'empire, dont nous pouvons parvenir à avoir une parfaite et profonde connaissance. Tout me profitera donc!

Voyez, cher ami, et décidez. Écrivez à Blanc, et nous partons pour Tours. A propos, Blanc vous a dit, je crois, que je lui aurais dit que vous aviez l'intention de venir à Paris. Il m'avait mal entendu. Je lui avais rapporté seulement que je venais ce jour-là de rencontrer Jules Taschereau, lequel m'avait affirmé que vous viendriez vous fixer à Paris.

J'ai dîné hier avec M. de Lamennais. Nous avons bien parlé de vous. On lui a transmis ce que vous avez écrit (à une dame, je

crois) à propos du livre de philosophie dont il s'occupe. Il est un peu effrayé, disant que son livre ne répondra pas à votre attente. Sa santé n'est malheureusement pas très-bonne; il ressemble de plus en plus à la cigale d'Anacréon, qui n'a ni chair ni sang, mais qui monte au haut des arbres et chante. Malheureusement, quand on est homme et non cigale, il faut de la chair et du sang pour chanter. Aussi est-il souvent empêché de travailler à sa philosophie.

Ne croyez pas que je sois ingrat du tout pour la nymphe des îles Baléares, qui m'a si amicalement, et en faisant abnégation de ce sentiment hautain qui caractérise tant d'écrivains, dédié son *Spiridion*. Non; j'ai été bien touché de ses lignes. Les avis ici sont fort partagés sur ce livre, et cela devait être. Je suis bien content que vous en ayez été content.

Adieu; présentez mes amitiés à mademoiselle Judith; je les lui présenterai bientôt moi-même.

Votre ami, P. Leroux.

LXXXIII

A MONSIEUR PERROTIN

7 février 1839.

Je vais vous dire, en secret, bien entendu, qu'il se trame une affaire où mon nom jouera un plus grand rôle qu'il ne me conviendrait, mais que j'ai pourtant à peu près sollicitée pour tirer de la misère un homme que j'aime et que cette affaire peut mettre à flot. Je n'y ferai rien et n'en tirerai pas un sou; mais je sauverai toute une famille de la pauvreté et c'est ce qui me détermine à faire un immense sacrifice qui va jusqu'à m'épouvanter quand je ne m'étourdis pas par le bonheur de faire une bonne action.

Sur votre honneur, ne parlez de cela à personne. J'aurais voulu vous mettre dans l'affaire et, sans vous consulter, j'ai fait des propositions aux entrepreneurs. On m'a opposé une impossibilité. Tout n'est pourtant pas décidé encore. C'est à ce sujet que je vous avais demandé des renseignements qui pouvaient m'être utiles.

J'aurais surtout voulu savoir ce que vous croiriez que je dois demander d'une *Histoire de Napoléon*, illustrée et portant mon nom, avec vente absolue du manuscrit. Encore un coup ne dites rien de cela, car vous voilà dans le secret; songez seulement que je ne veux rien faire du livre et encore moins en retirer un sou. Le tout sera pour le véritable auteur que je me réserve de faire connaître plus tard, si vous pouvez m'écrire un mot sur cette importante affaire, mais hâtez-vous. Malgré tous vos embarras, en voici un autre qui rentre dans vos fonctions actuelles. Un proscrit napolitain publie ici un roman historique en deux volumes, *Mazaniello*, qu'il m'a dédié. Il vous envoie trois douzaines d'exemplaires. Il faut que vous ayez la bonté d'en envoyer douze exemplaires à M. Manuel, garde-magasin des vivres à Metz, par la voie qui coûte le moins cher. Manuel sera prévenu de l'envoi.

Quant aux deux autres douzaines, je vous envoie des lettres, avec adresses, pour les placer à Paris, ou au moins en placer le plus possible. Vous mettrez sous enveloppe les lettres de Mignet et de madame Gévaudan. Les autres n'ont pas besoin de cette précaution, j'espère que mes amis feront honneur à ces lettres de change tirées sur eux.

Vous tiendrez acte de nos frais de distribution et autres et retiendrez vos déboursés sur les sommes qui vous rentreront. C'est un service que vous rendrez à un pauvre diable, marié et père de quatre enfants.

Par votre lettre je vois que vous vous relancez en effet dans les grandes affaires; vous auriez dû m'en prévenir plus tôt. Je vous aurais déjà envoyé pour Thiers le mot que vous demandez. Prenez-y garde, il vous demandera de son histoire[1] au moins autant que Barthélemy pour son *Énéide*, c'est-à-

[1] Une histoire de Florence alors en projet. Le public compte que M. Thiers ne le privera pas d'un si beau livre, et on dit même qu'il paraîtra peu de temps après que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* aura été terminée.

dire beaucoup plus que moi pour mes chansons. Je crois pourtant que l'*Histoire de Florence*, si elle existe, peut valoir mieux, comme effet de commerce, que la traduction de Virgile; je ne vous dirai donc point de l'une ce que je vous ai dit de l'autre dans le temps.

LXXXIV

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

9 février 1839.

Mon cher Auguste, il ne nous est rien arrivé de fâcheux, et nous sommes assez bien portants ; seulement, comme vous, j'attendais la fin d'une affaire pour vous en parler, mais votre dernière lettre ne m'en donne pas la possibilité. Bérard est nommé à la recette générale de Bourges, vous aurez vu cela dans les journaux; peut-être vous en êtes-vous réjoui pour moi ; cependant tout n'est pas fait : il faut des fonds et beaucoup, pour prendre possession d'un tel emploi, fût-il de troisième ordre comme la recette de Bourges. Or on a peine à trouver 342,000 francs qui lui sont nécessaires. Vous concevez mon inquiétude, non pour moi, bien que le succès donnerait plus de consistance et de durée à ma position actuelle; mais c'est surtout pour cette bonne et excellente famille, qui n'aurait plus le moyen de sortir de l'abîme, si on ne trouvait ni le cautionnement ni les fonds de roulement. Voilà un mois qu'on cherche et que la crise actuelle s'oppose à ce qu'on trouve. Ne parlez point de cela. Tel était mon cher ami, le motif de mon silence; je voulais vous dire la chose finie : comment le sera-t-elle? Je ne sais. Dans le temps, j'avais pensé que vous et vos fonds auriez pu trouver emploi dans une recette générale, l'argent dans le cautionnement, qui est toujours assuré, et votre personne dans la place de fondé de pouvoir du titulaire;

mais je suis revenu de cette idée, quand j'ai su que le fondé n'avait guère plus de 2,000 francs; c'est d'ailleurs une existence d'imbécile. J'aime mieux vous voir à vos charbons, où votre intelligence peut s'utiliser et où il y a de l'activité à dépenser : j'espère bien qu'après examen vous accepterez le titre d'agent général. Vous saurez bientôt ce que vous ignorez pour cette partie et vous y apporterez ce que vos coactionnaires chercheraient vainement dans un autre chef. Cette position a d'ailleurs l'avantage de vous retenir dans un pays qui est le vôtre, et de vous mettre à même de surveiller les fonds que vous y placerez. Acceptez cette place; soyez sûr que vous rendrez service aux intéressés, et croyez que la première qualité, dans ces entreprises, c'est l'aptitude aux affaires et non la science spéciale de la matière, comme on se le figure trop. C'est avec la science spéciale, indépendante de celle des affaires, qu'on a tué une foule d'établissements pareils qui ne demandaient pas mieux que de vivre. J'en sais quelque chose. Bérard y a perdu sa fortune.

Je me plais toujours où je suis; on prétend que cela est devenu manie chez moi. Ce que je puis vous assurer, c'est que Judith elle-même ne se trouve pas trop mal de la rue Chanoineau.

LXXXV

A MONSIEUR BERNARD

16 février 1859.

Vous avez raison d'ôter votre bonnet devant Dieu; il y a longtemps que vous m'avez entendu professer mes croyances. J'y ai trouvé du repos et des consolations dans ma vie, passablement agitée; aujourd'hui, j'y puise les espérances qui me font prendre la vieillesse en patience; mais faites comme moi, ne confondez jamais Dieu et les portraits que les fous et les charlatans nous en font : vous finiriez par en avoir peur.

LXXXVI

A MADAME B***

25 février 1839.

Ma chère enfant, je vous remercie d'avoir pris un moment sur vos occupations pour me donner de vos nouvelles, lorsque moi, j'ai mis tant de retard à vous répondre ; il est vrai que je pouvais vous bouder un peu, pour la singulière idée que vous avez eue que j'avais pu aller à Paris sans vous faire au moins une petite visite. Qui avait donc pu vous donner cette persuasion ? En vous écrivant, je voulais aussi pouvoir vous assurer de la nomination de Bérard à une recette générale. Quoique les journaux l'aient annoncée depuis longtemps, les arrangements nécessaires ne viennent pourtant que d'être terminés ; jusque-là rien n'était sûr. Vous connaissez assez ma position de fortune, pour savoir que cette nomination assure mes petits revenus ; je suis donc heureux de pouvoir vous confirmer la nouvelle. Cette affaire m'a bien inquiété, bien tourmenté depuis six semaines, non pour moi, vous le savez, mais pour cette excellente famille. Ah ! si le brave de Clercq eût vécu, la chose se fût plus promptement arrangée. Je le regrette aussi pour vous, car je vois que la crise actuelle vous peut cruellement gêner. Puisque la maison Laffitte vous traite si bien, vous pourriez peut-être, en cas d'urgence, faire un arrangement avec M. Lebaudi ou avec M. Laffitte (Martin) ; je ne sais auquel des deux vous avez affaire. Vous pourriez, dis-je, lui proposer en garantie le dépôt d'un coupon de rente que j'ai, de plus de 400 fr. 5 pour 100, que Béjot mettrait à votre disposition, ou bien mes actions du Gaz Royal (même valeur à peu près). Je suis sûr que la maison Laffitte, sur l'un de ces deux titres ou sur tous deux, n'hésiterait pas à venir à votre aide momentané-

ment, car ce n'est que pour le temps de la crise que vous en auriez besoin. Si vous en usez, écrivez-moi, et je préviendrai Béjot de vous remettre ces valeurs. Ne vous gênez pas, je vous prie, et dites bien à B *** que cela ne me causera aucune inquiétude ; personne mieux que moi ne connaît vos ressources et votre probité.

LXXXVII

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

2 mars 1839.

N'ayez donc d'inquiétude sur ma position : depuis que je me suis confiné à Tours, je fais des économies ou au moins j'ai de quoi donner, ce qui est un besoin toujours plus vif auquel je résiste peu. La Grenadière était une cause de dépenses qui, un jour ou l'autre, m'eût mis dans la gêne, quel qu'eût été mon revenu. Ici, je n'ai rien à craindre ; l'espace me manque : tenez, mon cher ami, rien de plus dispendieux qu'un grand espace. Il ne faut pas vouloir tenir trop de place, cela appauvrit toujours ; aussi me dis-je que mieux vaut une petite maison chère de loyer qu'une grande à bon marché, et ma petite cabane n'est pas chère.

Les affaires de Belgique ont dû jeter de la perturbation sur votre place ; mais, sans doute, tout cela va faire long feu, et les affaires reprendront leur cours, en dépit du Limbourg et du Luxembourg, que les Belges ne sont guère capables de disputer [1] et que nous n'avons pas l'envie de leur assurer.

La coalition vient de porter un terrible coup au trône, et, ce qu'il y a de curieux, ce sont des monarchiens qui l'ont réduit à ce piteux état ; passe encore pour Garnier Pagès ! Nous allons voir ce que donneront les élections [2].

[1] A la Hollande, qui avait sommé la Belgique de signer définitivement le traité des vingt-quatre articles.

[2] L'opposition avait réuni 221 voix contre 213 quand la Chambre fut dissoute.

LXXXVIII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

8 mars 1839.

Cher et vénérable ami, vous êtes bien bon de vous inquiéter de moi. Je vous écrirais plus souvent, si je n'avais peur de vous arracher à vos méditations et à vos travaux. J'en ai entendu dire merveille et rien ne m'a moins surpris. Je m'en suis réjoui d'avance pour notre pauvre public qui a besoin de voix comme la vôtre pour relever la tête au-dessus de ce fleuve de boue où l'on nous fait barboter de plus en plus, et qui nous arrache des cris d'indignation. Je crie bien aussi dans mon petit coin, mais je ne désespère pas. Non que je fonde mes espérances sur ce qui est, mais sur ce qui se fait. Examinez notre nation avec une attention scrupuleuse, et vous verrez que les principes corrupteurs n'y jettent jamais de profondes racines. Cette fange qui nous révolte est peut-être comme le limon du Nil. Ne voyez-vous pas que la bourgeoisie elle-même, tout égoïste qu'elle doit être souvent, a pourtant ses jours de réveil? J'avais prédit à nos jeunes gens qu'elle finirait par se quereller avec la royauté : ma prédiction commence à s'accomplir. Il n'en sortira, certes, pas grand bien encore; mais c'est déjà beaucoup que cette émeute parlementaire, dont les chefs ne me paraissent pas avoir pressenti toutes les conséquences. Mon cher ami, nous oublions trop que nous vivons dans un temps d'études. Nous sommes tous en classe, et souvent le collége est en rumeur, les écoliers sont indociles, et, ce qu'il y a de pis, les maîtres font preuve d'ignorance. Cela est inévitable. Mais qu'un professeur chéri élève la voix, les pédants se taisent, les élèves se calment, écoutent et applaudissent. Parlez donc, cher maître, parlez, et vous verrez qu'il y a des gens qui

vous comprendront et vous obéiront. Ne désespérez donc plus d'un temps qui espère en vous.

Quant à moi, je n'ose vous le dire, mais je chansonne encore, ne trouvant rien à faire qui me convienne mieux. Je me trouve bien dans ma rue Chanoineau, qui ne me semble pas plus loin de Paris que celle où vous êtes allé vous réfugier. Si je me le rappelle bien, vous pouvez, d'où vous êtes, donner la main au télégraphe. Puisque vous habitez là, je présume qu'on a bâti dans cette rue, où je n'avais jamais vu de maisons. La plus jolie promenade que vous ayez est le cimetière, où j'allais souvent rêver quand je logeais rue de la Tour-d'Auvergne.

Je voudrais bien savoir ce que devient Benoît et sa famille. Dites donc à ce paresseux de me donner de ses nouvelles. J'espérais presque le voir l'autre année; et il ne m'a même pas écrit.

J'aime bien que vous me parliez ainsi de Leroux, à qui je souhaite beaucoup de bien. Je suis de votre avis sur son talent, et sur ses doctrines. S'il m'est possible, je le tirerai de sa métaphysique qui s'empêtre toujours dans le panthéisme, croyance qui, selon moi, ne peut être vraie, car elle me semble conduire au renversement de la morale et ramener le monde au polythéisme. C'est bien hardi de ma part de me prononcer ainsi, surtout quand le grand poëte de notre époque se précipite à corps perdu dans la croyance que je blâme. Que voulez-vous? J'ai toujours été spiritualiste et fort peu ministériel. Il faut pardonner quelque chose au vieux chansonnier.

La personne que je charge de vous porter cette lettre est M. la Cecilia, jeune proscrit napolitain qui m'a prié de lui procurer l'occasion de vous voir. Son ami Taschereau, qui est aussi le mien, le mène à Paris passer quinze jours, en dépit de la police qui lui assigne Tours pour résidence. La Cecilia,

secrétaire de la jeune Italie, a publié en français une histoire de la République parthénopéenne, et vient de faire imprimer ici un roman historique de *Mazaniello*. Les titres de ces ouvrages vous prouveront suffisamment que l'auteur n'a pas été corrigé par l'exil des sentiments qui le lui ont mérité. On ne peut trop faire pour adoucir des malheurs pareils à ceux qu'il a éprouvés ; aussi ai-je voulu lui procurer la consolation de vous voir.

Adieu, mon Chrysostome; soignez bien votre santé, à laquelle, dit-on, vous ne pensez pas assez, et gardez bon souvenir au plus dévoué de vos amis. BÉRANGER.

Vous voyez sans doute M. de Chateaubriand; parlez-lui un peu de moi. Dites-lui que je prie Dieu pour lui et que je serais bien satisfait d'apprendre qu'il est heureux et tranquille, et qu'ainsi mes vœux sont exaucés.

A propos de bonheur ! que m'apprend-on de Didier? On m'assure qu'il épouse je ne sais combien de millions. Ces diables de Génevois n'en font jamais d'autres. Je l'en félicite, car je pense qu'il fera bon usage de sa nouvelle fortune. Être aussi riche est pourtant bien scabreux.

LXXXIX

A MONSIEUR DE LA PELOUZE

14 mars 1839.

Je n'ai pas besoin, mon cher la Pelouze, de vous dire l'affliction que m'a causée la nouvelle de la mort de Châtelain[1]. Vous connaissez notre attachement mutuel. Ma peine a été d'autant plus grande, que j'étais loin de le croire menacé d'un péril éminent. C'est une grande perte. Je n'ai jamais connu d'homme meilleur, ou plus estimable. Son extrême

[1] Le rédacteur du *Courrier français*, homme si estimable et si estimé de tous.

modestie aurait pu, seule, dérober au pays l'appréciation des services qu'il lui a rendus. Ils sont grands, et le pays ne saurait être ingrat. Ne croiriez-vous pas convenable d'ouvrir une souscription pour lui élever un simple tombeau? C'est à vous, messieurs du *Courrier*, de prendre l'initiative pour cette marque de reconnaissance donnée à celui qui fut le vrai fondateur du *Courrier Français* tel qu'il vous l'a légué. Mais je désire n'être pas un des derniers sur la liste de nos amis et des bons Français qui concourront à ce juste hommage rendu à la mémoire du vertueux Châtelain.

Ayez donc la bonté, mon cher la Pelouze, de vouloir bien m'inscrire sur cette liste, si vous approuvez l'idée de cette souscription. Aussitôt que vous en annoncerez l'ouverture, je vous ferai remettre mon mince tribut.

Je vous prie de recevoir particulièrement l'assurance de la part que je prends à vos vifs regrets, et de vouloir bien vous charger de faire savoir à mesdemoiselles Châtelain la douleur que me fait éprouver la perte irréparable qu'elles viennent de faire. J'apprendrais avec bien du plaisir que les économies de notre pauvre ami sont suffisantes pour assurer à ses sœurs une existence tranquille[1].

XC

A MONSIEUR GILHARD

29 mars 1859.

Non, certes, mon cher Gilhard, le Puy-de-Dôme ne s'est pas distingué dans les élections nouvelles. Notre Touraine, qui ne se vante pas, s'est montrée beaucoup plus ferme que messieurs vos montagnards. On a fait ici presque de la république, et le pauvre la Bretonnière, homme pourtant assez aimé dans le pays, s'est vu abandonné par une partie des siens d'autrefois.

[1] Lettre communiquée par M. de la Pelouze fils.

Que va-t-il résulter de tout ce bruit? Peu de chose, croyez-le bien, et ne soyez pas trop honteux d'avoir échoué. Vainqueurs et vaincus, avant peu, se retrouveront dans la même position. Mon ami Thiers nous dorera seulement un peu mieux la pilule. Il était bon pourtant que le pays donnât signe de vie; car, lorsque le corps électoral se réveille, il y a preuve que le reste de la nation ne dort pas. Votre M. Chabrol est un de ces hommes que la cour actuelle appelle à son secours. Elle voudrait reformer une phalange monarchique, parce qu'elle s'aperçoit qu'ainsi que je l'ai dit tant de fois à nos jeunes insensés la bourgeoisie est essentiellement républicaine par les prétentions, sinon par les sentiments. La cour n'a pas tort de voir ainsi; mais l'œuvre qu'elle tente est, je crois, au-dessus de ses forces. Il serait même dangereux pour elle d'arriver à ses fins. Elle ne tarderait peut-être pas à prendre la route de Cherbourg. La coalition vient de lui porter un coup qui laissera des cicatrices, et je vous avoue que je n'aurais rien conçu à ses attaques, dirigées par des hommes qui se prétendent monarchiques, si les ambitions personnelles n'expliquaient bien des choses. Il n'y a que les gens qui pensent comme Garnier-Pagès (comme orateur il n'a pas su, cette fois, tirer parti de sa position) qui aient pu vouloir et soutenir cette coalition si compromettante pour la couronne, et qui n'a eu pour Louis-Philippe que l'avantage de lui laisser régler les affaires de Belgique, pendant l'absence de la Chambre.

Que va faire Guizot? Sera-t-il plus libéral que Thiers? Sera-t-il conservateur modéré pour le remplacer dans peu? Quant à Dupin, je suis surpris de le voir accepter un portefeuille. Il faut qu'il n'ait pu l'éviter. Je crois qu'on compte sur lui pour réprimer les empiétements du clergé. Je doute qu'il veuille se prendre aux cheveux avec les archevêques. Rien de court comme les doctrines gallicanes dont il parle sans les

bien comprendre. D'ailleurs nous verrons bien, comme dit Alceste.

Vous voyez, mon cher ami, que vous en Auvergne, et moi en Touraine, nous raisonnons de même sur ce qui vient de se passer. Vos prévisions sont les miennes, et nous nous rencontrons également sur ce que vous me dites des articles de Louis Blanc. C'est un excellent et courageux jeune homme, mais qui connaît plus les livres que le monde et sa marche. De là cette absence d'expérience positive, si nécessaire à ceux qui veulent prêcher les principes, surtout dans les temps où chacun est à l'œuvre. Sous Louis XV, les théories, les utopies absolues, avaient droit à la vogue. Le peuple avait encore les bras croisés. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, et Jean-Jacques Rousseau ferait autre chose que l'*Émile* et le *Contrat*, s'il nous revenait et daignait se faire journaliste. N'en portez pas moins d'intérêt à Blanc et à sa *Revue* pour laquelle il m'a consulté, mais que je lis sans m'en faire le censeur, parce que cela ne servirait à rien. Blanc est digne de l'estime de tous les honnêtes gens. Il travaille pour soutenir les siens et ne travaille que consciencieusement.

CXI

A MADAME I***

23 mars 1859.

Un passage de votre lettre m'a mis martel en tête, m'a même affligé, contre votre intention sans doute. Il paraît qu'on vous a tenu en route des propos sur mon intérieur. Comme ils sont de nature malveillante, à ce que je puis voir, je pense que vous auriez dû me les faire connaître. Mon intérieur, vous le connaissez. Quel mal en peut-on dire? Or la malveillance seule peut inventer, et cela m'affligerait et troublerait même le repos que je goûte ici. Car je ne croyais

pas avoir à craindre ses attaques, au moins sous ce rapport. Vous me dites de me défier des Dames Anglaises. Mais ces personnes sont sans relations dans Tours. Il me faudrait plutôt chercher la source des propos ailleurs, et je vous avoue que ma peine en serait encore plus grande. Si vous vous rappelez bien clairement ce qu'on vous a dit, vous ferez bien de me le faire savoir, pour que je juge d'où part la malveillance. Je vous le répète, ce passage de votre lettre m'a vivement affligé.

CXII

A MONSIEUR JULES CANONGE

15 avril 1839.

J'achève, monsieur, la lecture de vos poésies [1], et je m'empresse de vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu m'en faire et de tout le plaisir qu'elles m'ont procuré. Depuis votre volume d'essai, *les Préludes*, vous avez fait des progrès immenses, dont je vous félicite. Vous avez senti qu'il était nécessaire, dans notre langue, que le poëte composât ses sujets, se donnât des cadres où d'autres figures que la sienne vinssent jeter de la variété dans son œuvre. Cela vous a réussi, monsieur, et j'espère que le succès vous en récompensera. S'il m'était permis, à moi, chansonnier, de régenter un peu les hommes de votre école, je vous reprocherais de vous laisser trop aller à l'entraînement du vers. Ce volume est peut-être d'un quart trop fort, et il est peu de morceaux qu'on n'eût pu abréger dans cette proportion. Défiez-vous du vers, c'est l'ennemi des poëtes. Peut-être aussi vous trompez-vous sur le rôle que la poésie joue de notre temps. Elle n'est plus un sacerdoce, monsieur, et c'est, je crois, moins la faute

[1] Le *Tasse à Sorrente*, *Terentia*, le *Mirage des Iles d'or*, poëmes, nouvelles et impressions poëtiques.

du public que celle des auteurs. En général les rimeurs sont rétrogrades et renoncent au titre de prophètes. Pourquoi voulez-vous que l'humanité à qui Dieu dit de marcher vite aujourd'hui s'arrête pour écouter des voix qui ne résonnent qu'au souffle du passé? Elle vous demande la route qu'elle doit suivre; répondez-lui. M. de Lamartine, votre maître chéri, l'a senti en grand poëte, et *Jocelyn*, le dernier de ses ouvrages, que j'ai lu dans ma solitude, est, selon moi, une magnifique leçon qu'il a donnée à ceux qui cherchent à l'imiter. C'est appuyé d'un tel exemple que j'ose vous parler ainsi, sûr que son autorité me fera pardonner la liberté que je prends.

Au reste, monsieur, ces réflexions ne touchent point au talent que vous montrez dans votre nouveau volume, volume qui m'en fait espérer d'autres de vous où je compte bien retrouver la même pureté de morale, la même noblesse de sentiments, et ces mêmes jets poétiques auxquels je ne reproche qu'un peu d'exubérance, si naturelle pourtant aux productions de votre sol.

Vous êtes poëte, monsieur, et bien poëte. Cessez de regarder cela comme un malheur. Il n'y a que l'orgueil qui fasse du talent une maladie, et je juge à la candeur de votre âme que vous êtes à l'abri de pareilles souffrances.

Recevez tous mes compliments, monsieur, et ayez la bonté de me rappeler au souvenir de deux célébrités méridionales qui vous sont chères et me le sont également, madame Colet-Révoil et M. Reboul.

XCIII

A MONSIEUR LINÉ

19 avril 1850.

Malgré ce que je vous avais écrit, vos lettres, mon cher Liné, m'avaient préparé à la perte que je viens de faire. Elle

ne m'est pourtant pas moins douloureuse, et il m'a été impossible de vous répondre dans les premiers moments d'affliction.

C'est une mère dont je pleure la mort, et sa mémoire me sera chère jusqu'à mon dernier jour. Victoire[1] doit être aussi bien affligée, ma tante a été aussi une mère pour elle ; et il est impossible d'avoir une fille plus tendre et plus dévouée. Vous l'avez aidée à donner des soins à la vieillesse de cette excellente femme.

J'espère qu'il ne s'élèvera dans la famille aucune plainte contre ce qu'elle a fait pour vous, car je pense que ma tante n'a rien changé aux dispositions que je l'avais engagée à prendre en faveur de votre femme, à l'époque de mon dernier voyage. Si elle a laissé son testament comme il était fait, vous n'aurez eu qu'à en lever une expédition pour vous mettre à son lieu et place dans ce qu'elle laisse, sauf les 2,000 francs qu'elle a légués à madame Née, qui est la seule personne qui conserve le droit d'intervenir dans les affaires de la succession.

Je croyais presque recevoir une lettre de vous hier, qui m'eût donné les détails que vous me promettez. Je pense que vous aurez suivi les volontés que ma tante vous avait sans doute exprimées pour son convoi et sa sépulture.

Faites de ma part mes remercîments aux personnes qui auront montré de l'intérêt à ma bonne tante, dans ses derniers moments.

Embrassez pour moi notre pauvre Victoire, à qui j'ai tant d'obligations de son dévouement à ma tante et vos deux enfants, Fanny[2] et Onésyme, qui auront partagé les regrets autant qu'on le peut à leur âge. J'embrasse aussi votre dernier-né.

[1] Victoire Liné.
[2] Plus tard madame Vernet.

Quand vous mettrez en ordre les papiers de ma tante, retirez-en mes lettres et renvoyez-les-moi toutes, je vous prie. N'en laissez prendre aucune à personne.

CHATEAUBRIAND A BÉRANGER.

Paris, 20 avril 1839.

Toujours avec mon malheureux rhumatisme à la main droite, jusqu'à ce qu'il plaise au soleil de m'en débarrasser, je suis obligé de me servir de la main du fidèle Pilorge.

Monsieur, il me semble que nous veillons l'un sur l'autre. J'ai eu peur de votre pauvreté, voilà que vous avez peur de la mienne ; mais la vôtre est toute ronde, d'une marche uniforme et d'un bon caractère ; la mienne est quinteuse, elle a quelquefois l'air de dégringoler par mon escalier et de me laisser avec des écus; puis elle rentre soudain par la fenêtre; j'aimerais bien mieux un lit assuré dans quelque grenier d'un hôpital. Pourtant, monsieur, je vous remercie de grand cœur; soyez tranquille cette fois : la banqueroute me cause bien quelque embarras, mais elle ne m'atteint pas encore réellement. Vous êtes bien heureux, vous êtes sûr de vivre dans cette vie, et après cette vie; ce que vous chantonnez maintenant au coin du feu est quelque immortalité dont vous faites fi parce que vous êtes rassasié; moi, j'achève mes tristes *Mémoires*. Ils seront complets vers la fin de l'année, et, si je reste encore quelques jours sur cette terre, je compte les passer assis et les bras croisés à regarder le ciel. La politique, vous savez que depuis longtemps je n'y crois plus; peuples et rois, tout s'en va; liberté et tyrannie ne sont à craindre ou à espérer pour personne. Une chose seulement me fait rire, c'est qu'il y a des hommes d'esprit qui prennent tout ce qui se passe au sérieux; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils assistent à la mort d'une vieille société, et qu'eux-mêmes ne sont plus que des malades incurables dans un hospice.

Je suis allé plusieurs fois chercher l'abbé de Lamennais. Je l'ai rencontré par hasard, car les trois quarts du jour il ferme sa porte, ou il se retire chez des amis aux environs de Paris. Il m'a dit qu'il travaillait toujours à son grand ouvrage.

Voilà, monsieur, mon bulletin et celui du jour; il ne me reste qu'à le signer avec mon attachement, mon dévouement et mon admiration. Tout cela vous est acquis depuis longtemps.

CHATEAUBRIAND.

XCIV

A MONSIEUR ANTIER

Tours, 16 mai 1839.

Quelle triste nouvelle tu m'apprends, mon cher Antier! et combien Wilhem doit être frappé de la fin de son fils! Je n'aurais jamais cru que le pauvre Louis dût terminer ainsi son existence. Il me semblait à l'abri de cette maladie du suicide, devenue épidémique, et que notre littérature actuelle n'a que trop contribué à répandre. Vous faites très-bien, toi et Lebrun, de tâcher d'obtenir de Wilhem qu'il ne résigne pas ses fonctions. Il ne sait pas vivre de peu; il lui faut des revenus un peu forts; et d'ailleurs, s'il était désoccupé, on ne sait quel vertige pourrait le prendre, malgré ses cinquante-sept ans. Il est certain que le suicide serait moins étonnant de sa part que de celle de ce pauvre jeune homme.

Dis-lui toute la part que nous prenons à sa douleur. Si je ne lui écris pas, c'est que je crois convenable, le connaissant comme je le connais, d'attendre qu'il veuille m'en parler. Sa sauvagerie n'aime pas être prévenue, même par des témoignages d'amitié.

Je te remercie de ce que tu as fait pour Raynal. Je crains de t'avoir gêné; mais le pauvre diable était dans le besoin, et je crains qu'il n'y soit encore, car je ne puis trouver à le caser comme je l'avais espéré, au moins dans le moment. Je serais au désespoir que la faim lui fît faire quelque faute nouvelle, non de celles qui ont causé ses premiers malheurs, car elles n'étaient pas dans sa nature; mais la marge est grande pour se fourvoyer, et, malgré sa fierté, il n'est pas à

l'abri de toutes les séductions; et puis la faim est une terrible conseillère!

Non, mon cher ami, je ne me dispose pas à aller à Paris; j'y pense d'autant moins que je viens de perdre mon excellente tante de Péronne, qui seule me faisait un devoir de me mettre en route. J'ai grand regret à me tenir ainsi loin de mes vieux amis; mais, à Paris, on ne laisse jamais un grand vide, et à peine même a-t-on le temps d'y voir ceux qu'on aime. Je suis fait à la solitude, et j'ai le temps d'y penser aux amis éloignés. C'est ce que je fais, sois-en sûr. J'y pense, même à ceux qui paraissent m'oublier tout à fait, comme Lebrun, dont je n'ai pas reçu un mot depuis plus d'un an. Rappelle-moi à son souvenir quand tu le verras.

Judith a le projet d'aller à Paris, mais il faut auparavant que nous trouvions un nouveau gîte, car elle gèle dans celui où nous sommes. Nous en avons un en vue.

Nous nous portons assez bien; pourtant il me semble que l'approche de la soixantaine m'affaiblit un peu, au physique au moins; quant au moral, on ne se rend jamais bien compte de cet affaiblissement-là.

XCV

A MADAME LEMAIRE

30 mai 1859.

Il y a bien longtemps, en effet, que je ne vous ai écrit; mais vous m'avez annoncé une lettre de Lemaire, et je l'attendais pour vous donner de mes nouvelles. Au reste, nous autres provinciaux, nous avons peu de chose à dire à messieurs les Parisiens, et, à moins de toujours parler de soi, je ne vois guère autour de nous d'objets dignes de l'intérêt d'un bas bleu de la capitale. Vous voilà donc occupée à mettre de l'ordre dans votre composition. Corrigez! corrigez! retranchez!

retranchez ! et suivez en tout le précepte de Boileau, au risque d'encourir la haine des romantiques, qui, du reste, ne me paraissent plus bien dangereux. Ce qu'il faut surtout, c'est un libraire ; où en êtes-vous de ce chapitre ? il est pour vous le plus important, pauvre femme ! Je pense bien souvent à vos embarras et je ne crois pas me les figurer moins grands qu'ils ne sont. Hélas ! je n'y puis rien, et je serais à Paris que je ne pense pas que je vous fusse plus utile. Les cœurs sont devenus de bronze, et moi qui reçois tant d'offres, si j'en acceptais une seule, peut-être verrais-je disparaître bien des bonnes volontés. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que votre pénurie n'empêche pas Lemaire de travailler. Encore un coup, les libraires bénéficieront au retard, ou je serai bien trompé. Ce que je souhaite, c'est que le public apprécie l'œuvre à sa juste valeur. Ce que vous me dites du résumé qui doit servir d'introduction est une excellente idée, mais d'un travail bien difficile et bien long.

Vous avez donc eu encore une jolie émeute [1] ! A celle-ci, la force manquait plus que l'organisation ; on aurait dit une affaire d'avant-garde : sait-on bien quels sont les chefs ? Ce ne sont pas les gros bonnets, à juger d'après diverses circonstances. Blanqui a-t-il, en effet, disparu le soir du dimanche ? je n'ai pu rien savoir de positif sur tout cela. Latouche a pourtant passé trois jours ici ; mais il avait quitté Paris le dimanche dans la journée, et ne savait rien que par les journaux. Quant aux comédies de la Chambre, elles dégénèrent en parades sottes et plates. Thiers s'est montré homme habile, sinon conséquent ; homme de ressources, sinon homme de principes. Barrot a été digne ; et puis, que dire du reste, même de l'ami Passy et de ce farceur de Dupin ? A propos, quand j'aurai besoin de quelque faveur à la chancellerie, je

[1] Celle du 12 mai.

recourrai à votre protection; vous devez aller là comme chez vous. Tâchez donc d'y faire rendre une ordonnance contre les fièvres intermittentes de la Touraine; elles viennent encore de me reprendre, et voilà une vingtaine de jours que j'en suis souffrant et ennuyé, en comptant les jours de quinine, qui ne sont pas les moins insupportables. Ajoutez à ce guignon l'obligation de chercher un nouveau local, ce que nous ne pouvons trouver, quelque prix que je consente à y mettre. Je finirai par être obligé de déguerpir, et l'on me parle d'Amboise; mais j'aurais bien de la peine de m'éloigner de Bretonneau.

XCVI

A MONSIEUR JEAN REYNAUD

Tours, 5 juin 1859.

Mon cher Reynaud, je me hâte de vous répondre, ou, pour mieux dire, de vous demander un renseignement. Êtes-vous sûr que les établissements d'utilité publique dépendent de la division de Passy? J'en doute, et, comme je lui ai écrit, il y a quelque temps, pour lui recommander quelqu'un, je ne voudrais pas lui faire de nouvelles instances mal à propos. Informez-vous donc bien de la division à laquelle appartiennent ces établissements. Si c'est en effet à Passy qu'il faut s'adresser, je me hâterai de vous envoyer une lettre pour lui, sans vous en promettre, toutefois, un grand avantage; mais, je vous en prie, ne laissez pas de vague dans les indications que vous me donnerez, pour que ma demande puisse moins facilement être écartée.

Leroux s'est-il mis au travail? je le désire bien. J'aurais bien voulu aussi être mis au courant de notre affaire. Malheureusement, il n'est pas propre à en diriger la marche sous le rapport commercial, ce qui pourtant m'eût donné

bien de la tranquillité ; il m'écrit par-ci par-là quelques bonnes et belles lettres, mais où il n'y a rien de ce qui concerne ses intérêts. Je suis tenté de croire qu'il n'a pas compris ma mise dans l'opération ; je crains qu'il n'ait vu que le plaisir que j'avais à lui faire toucher une belle somme ; il eût dû voir aussi qu'il fallait pour moi que cette somme fût la plus forte possible. Le plus grand sacrifice que je puisse lui faire était de rejeter mon nom au public, dont il me serait doux de me faire oublier, ce qu'il ne croit peut-être pas plus que le public lui-même. Or Leroux devait sentir que le tirer complétement de peine était la seule compensation à un sacrifice de ce genre; il devait donc, au lieu de faire fi de l'argent, m'aider à en obtenir davantage, si cela était possible. J'ose dire que c'était son devoir envers moi. Est-ce que la métaphysique ne pourrait pénétrer dans ces petits mystères-là?

XCVII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

23 juin 1839.

Vous ne me disiez pas, mon cher ami, que vous étiez un des chefs de la république. Est-ce que vous aviez peur que je ne vous demandasse quelque riche emploi ? Il est vrai que vous ignoriez sans doute encore, le 2 juin, à quels honneurs vous étiez réservé. Je n'en ai pas moins été un peu effrayé en voyant votre nom figurer dans cette affaire. Je redoutais quelque maladresse du pouvoir. Il s'en est mieux tiré pour vous que je ne l'espérais, et je vois qu'on vous laisse tranquille.

Vous savez que je ne suis pas de ceux qui s'étonnent de certaines protestations; mais je gémis quand je les vois faire à contre-temps et à contre-sens. Et puis, leur diable de *Mo-*

niteur, qui appartient bien, quoi qu'on en dise, à cette fraction du parti républicain, marque toujours la tendance effrayante et rétrograde de ce parti qui ne s'alimente que du passé, faute de voir le présent comme il est et l'avenir comme il devra être. Je ne suis pas de l'Église du Christ, mais je suis plus de son école que beaucoup de catholiques bien famés; or les paroles sanguinaires m'inspirent une horreur que je ne puis vous exprimer. Rien aujourd'hui en France ne s'établira plus par le sang ; le bon Dieu en soit béni ! De semblables discours, d'aussi affreux et stupides projets, retardent l'événement que vous et moi devons souhaiter. Si vous voyez quelquefois de ces braves et jeunes fous, tâchez donc, cher ami, vous qui êtes doué de tant d'éloquence, de les ramener au sens commun, beaucoup moins bête qu'ils ne le croient.

Il en est un que je ne connais que par des rapports indirects, c'est Blanqui, qu'on m'a dit être un homme de haute vertu. Qu'est-il devenu dans cette affaire d'avant-garde ? Si jamais vous en entendez parler, donnez-m'en des nouvelles. Je m'intéresse à ce courageux fanatique; c'est une espèce rare aujourd'hui.

Mais, sans doute, vous êtes loin de tout cela, occupé de votre ouvrage, qui m'effraye bien aussi un peu par le temps et le travail qu'il vous demande. Votre santé, comment s'en trouve-t-elle ?

Quant à la mienne, grâce aux fièvres intermittentes, elle est toujours mauvaise. La quinine produisant d'assez méchants effets sur ma pauvre carcasse, je m'en sers bien pour couper les accès, mais on n'ose m'en donner comme préservatif; de là les retours du mal. Je ne pense pourtant pas encore à retourner à Paris. J'ai loué une maisonnette[1] et un jardinet, où j'espère être assez bien ; je n'y entrerai qu'en

[1] Rue Saint-Éloi, à Tours.

septembre ; j'aurai une chambre d'ami à vous offrir. Mais vous êtes trop Parisien maintenant pour visiter un pauvre provincial.

A quoi pensez-vous d'aller perdre votre temps à écouter des vers? Je croyais que Lamartine vous en avait dégoûté. Avez-vous lu ceux que M. Mercier a faits avec votre belle prose? J'ai été obligé d'en lire et de lui en écrire quelque chose. Il y a de singulières gens !

C'est la vieille amie qui demeure avec moi, et va passer quelques jours à Paris, qui remettra cette lettre chez votre portier.

Adieu, cher ami, je vous embrasse de cœur.

XCVIII

A MONSIEUR HAREL[1]

Tours, 14 juillet 1839.

Hélas ! monsieur, c'est beaucoup trop tard penser à élever une communauté qui me conviendrait si bien ! J'ai lu votre livre, rempli de si bons enseignements, fruit d'une douce philosophie et d'une science d'application qui pourrait être si utile à vos semblables, si vos semblables avaient tous le bonheur de vous ressembler. Mais ce livre, tout excellent qu'il est, ne m'en a pas moins vivement affligé. Je vois là des plans et même des devis qui m'inspirent la plus grande confiance; mais vous n'avez ni les actionnaires, ni le terrain, ni les matériaux, ni, ni, etc., etc. Et quand aurez-vous tout cela, si vous l'avez jamais? J'ai bientôt soixante ans et suis pressé. Figurez-vous, monsieur, que mon château en Espagne est Sainte-Périne, faute de mieux, il est vrai. Je hais

[1] Auteur du *Ménage sociétaire*. On a cru que cette lettre, qui a passé dans les ventes, avait été adressée au vicomte de Botherel, lequel est mort récemment. Elle nous a été communiquée, sans son enveloppe, par M. Laverdet, qui est d'avis de la rendre à M. Harel.

les embarras d'un ménage, bien que j'aie avec moi une vieille amie qui a bien voulu se charger d'administrer le mien; mais il m'en retombe toujours quelques éclaboussures, qui depuis longtemps me font jeter les yeux de tous côtés pour voir s'il ne s'élèvera pas quelque établissement commode et confortable, surtout peu cher, qui puisse offrir un asile à nos vieux jours. Vous concevez, d'après cela, monsieur, que j'aurais souhaité que votre volume fût le prospectus annonçant l'ouverture de la communauté que je rêve; la cloche du dîner, que je voudrais faire, sans avoir à compter avec la domestique qui a laissé brûler les côtelettes et a oublié d'écumer le pot. Hélas! encore une fois, je vois, monsieur, que, malgré le désir que vous avez la bonté d'exprimer en ma faveur, malgré l'envie que j'ai de me rendre à une si flatteuse invitation, moi et ma vieille amie, nous aurons le temps d'achever de vivre à notre maigre cuisine, qui, grâce au ciel, est le moindre de nos chagrins. Pour nous en consoler et diminuer nos dépenses, nous achèterons votre fourneau économique; car, de bien des façons, vous avez su, monsieur, vous rendre utile à vos concitoyens. C'est une noble et belle carrière que celle qui est ainsi consacrée à une philanthropie sans charlatanisme, et qui réunit l'enseignement à l'application. Si je ne puis partager toutes vos idées, monsieur, je vous prie de croire que j'applaudis à tous vos sentiments. Aussi est-ce bien sincèrement que je regrette de voir que votre projet ne soit encore qu'un projet. Rien n'irait mieux à mes goûts, à ma petite fortune, et au désir que j'aurais de donner un exemple utile, avant de mourir; mais je vois qu'en cela comme en beaucoup de choses, il faut rejeter mes espérances au delà du tombeau. D'autres que moi profiteront de la sagesse de vos vues. Je n'en souhaite pas moins de les voir se répandre, et surtout qu'un jour les classes pauvres apprennent à en tirer profit; ce qui se pourrait, si, au

lieu de tant de dons aux églises, les riches léguaient aux prolétaires les bâtiments nécessaires à l'établissement de semblables communautés.

XCIX

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

27 juillet 1859.

Mon cher ami, je me hâte de vous envoyer une lettre pour Vatout, bien qu'il m'étonne qu'il ait le pouvoir de faire des bibliothécaires. Je croyais qu'il ne s'occupait plus que de bâtiments. C'est sous ce rapport que je l'ai importuné ici même, où il est venu il y a sept ou huit mois. Nous sommes très-bien ensemble. Avec un extérieur assez suffisant, c'est un très-bon homme, et fort obligeant. Toutefois je n'ai osé lui demander positivement un emploi supérieur, parce que je sais que Tastu, par lui-même, peut ne pas paraître un assez grand personnage pour si haute place. Mais enfin, j'ai pourtant assez mis les points sur les *i* pour qu'il sentît qu'il fallait au moins des appointements de 2,000 à 3,000 francs, avec logement dans un château. Au reste, avant de remettre cette lettre aux Tastu, pesez-en les termes, et, si vous croyez qu'on peut mieux faire, écrivez-le-moi : j'en ferai une autre. N'oubliez pas toutefois qu'on ne peut demander positivement la place de Versailles, dont la vacance n'est que présumée.

Les Tastu mettront la lettre sous enveloppe et chercheront l'adresse de Vatout, car je ne le crois plus rue Saint-Georges. Ils mettront mon nom dans un coin de l'adresse. Quant à la lettre au ministre des finances, vous en ferez ce que vous voudrez. Je viens d'en recevoir une de son frère Antoine, qui me promet de s'occuper de deux recommandations que je lui ai faites; mais les solliciteurs sont gens dont il faut se défier : je

vois par la réponse qu'il y en a un surtout qui demande ce qui n'existe pas. Rien ne me contrarie comme de me mettre en avant d'une manière aussi niaise : c'est ce qui me tient tant en défiance contre les renseignements qu'on me donne en pareil cas.

Encore un mot. J'ai ajouté un *P. S.* à la lettre de Vatout, parce qu'il faut prévenir toutes les objections, plutôt que d'être obligé de les réfuter. J'y mets un mot qui semblerait faire croire que j'étais lié avec les Tastu à l'époque de leurs malheurs, pour que Vatout soit d'autant plus convaincu de l'intérêt que je leur porte et de la force de mon témoignage.

Je ne puis, en vérité, croire à la timidité de Beyle. Je pense plutôt qu'il a eu peur de s'ennuyer avec un provincial, car il doit détester les provinciaux. Peut-être aussi a-t-il eu peur, me connaissant aussi bavard que lui, que je ne lui ôtasse trop souvent la parole. Au reste, le passage de son livre m'a rendu service. Plusieurs Tourangeaux, qui avaient envie de me visiter, se sont dit : N'allons pas où un homme aussi spirituel que M. de Stendhal n'ose aller. Peut-être s'est-il douté de l'effet qu'il allait produire, mais il me l'a fait payer trop cher ; dites-le-lui.

Les libraires de Leroux sont venus me rendre visite. Ah ! s'il voulait enfin renoncer à sa maudite métaphysique ! Concevez-vous qu'on fasse de la métaphysique avec une femme folle, quatre enfants et deux frères à soutenir? Les 50,000 fr. que j'espère lui faire gagner, et sur lesquels il vit déjà, l'aideront à nourrir tout ce monde; puis, une fois arraché à ses billevesées nuageuses, il trouvera sans doute à employer son talent d'une manière plus lucrative qu'il ne l'a fait jusqu'à présent.

Ce que je redoute, c'est qu'il ne me métaphysique notre histoire; mais, comme je corrigerai, j'y mettrai bon ordre. Cela va me donner bien du mal, et j'y ai déjà eu bien de

l'embarras; mais on n'a rien pour rien. S'il m'eût aidé un peu, j'aurais tiré plus de ce marché. Aux 50,000 francs, j'ai pourtant fait ajouter 5 pour 100 sur les bénéfices. Dieu veuille qu'il y en ait beaucoup! J'en doute, et je l'ai dit aux libraires. Ce qui me plaît, c'est que Perrotin soit dans l'affaire. C'est lui qui nous garantit la grosse somme.

Vous sentez qu'il faudrait que le public ne sût pas le fond de cette opération. Malheureusement il en a déjà été trop parlé.

Ce que vous me dites de Thiers est probablement vrai, et c'est parce que je pense comme vous que j'ai été beaucoup moins surpris que ceux qui ont appris cet oubli de sa part. Voilà, au reste, comme il s'est souvent fait tort dans des cas bien autrement graves. Je vous dirai, au surplus, que je crois qu'il négocie en dessous avec Philippe.

Je connais la gravure dont vous me parlez pour l'avoir vue à ma sortie de la Force chez un monsieur du boulevard. Il m'en est resté de souvenir qu'elle est bien mauvaise, plus même que les deux grandes du *Tailleur et la Fée*.

Vous devez bien souhaiter qu'on mette les ports de lettres à quatre sous : réflexion morale.

C

A MADAME B***

Tours, 12 août 1839.

Judith a l'idée que vous pourriez rendre service à un de nos vieux amis. Voici comment : vous connaissez et voyez souvent Labrouste. Pourriez-vous lui demander s'il est content du maître de dessin de Sainte-Barbe? S'il en est satisfait, il n'y a rien à dire; mais, s'il pensait à le remplacer, je lui indiquerais bien un maître excellent[1], qui n'est plus jeune, il

[1] M. Bourdon, qui était mal pour Béranger, ainsi que nous l'a appris une des lettres précédentes.

est vrai (il a mon âge); mais, sous l'Empire, il a eu la médaille d'or au Salon, et lui seul a dessiné presque tout le musée *Filhol*, connu par son exactitude et sa supériorité. Tout vieux qu'il est, il fait d'excellents élèves; mais, malheureusement, c'est encore un de ces hommes qu'il faut pousser pour qu'ils arrivent, et il n'a que des pensions dans la banlieue, ce qui est horriblement fatigant. Si M. Labrouste voulait en essayer, vous n'auriez qu'un mot à m'écrire, et je lui répondrais du mérite du maître et de la haute probité de l'homme, mon ami de quarante ans.

LETTRE DU DUC D'ORLÉANS A BÉRANGER

Une bonne œuvre, et indiquée par vous, monsieur, c'est un double plaisir pour moi. Votre protégé devient le mien, et je serais heureux si, pendant votre séjour à Tours, je pouvais causer de ses intérêts avec vous. Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, une de mes plus anciennes connaissances : il y a déjà plus de vingt ans que vos chants m'apprenaient (et quelquefois même aux dépens du latin) à aimer et à connaître la France.

Croyez-moi, monsieur, votre affectionné,

FERDINAND-PHILIPPE D'ORLÉANS.

CI

A MONSIEUR GILHARD

20 août 1859.

Vous êtes trop bon, mon cher Gilhard, de guetter ainsi au passage mon anniversaire, qu'il m'est arrivé plus d'une fois d'oublier. Oui, me voilà dans ma soixantième année. Je n'aurais jamais cru si longtemps vivre, et peut-être n'y avait-il pas grande nécessité. La vieillesse n'a rien de bien séduisant : elle ne sert qu'à dépenser le peu de philosophie

dont nous avons fait provision en route. J'en ai besoin de quelques grains pour mêler aux grains de quinine que la maudite fièvre me force d'avaler. Elle vient de me reprendre pour la quatrième fois en onze mois. J'allais monter en voiture pour rendre à ce bon Dupont (de l'Eure) la visite qu'il m'a faite ; mon paquet fait, mon passe-port en poche, la fièvre arrive le jour du départ, et je suis obligé de prier Martin (de Strasbourg), qui m'était venu voir, d'écrire à l'ex-garde des sceaux pour le prévenir de ne pas m'attendre.

Nous avons eu ici le duc et la duchesse d'Orléans, qui ont enlevé tous les suffrages par leur amabilité. J'en ai eu ma part; car, pressé par une pauvre famille de demander le congé d'un fils qui soutient seul une mère et une aïeule, j'ai écrit au prince, et j'ai obtenu le congé et une lettre aussi spirituelle que favorable. Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il l'a écrite sous les yeux de celui qui lui remettait la mienne, et qu'ainsi je puis juger que le grand Poulot ne manque ni d'à propos ni d'esprit. C'est, au reste, l'éloge que tout le monde lui donne ici. Mais, entre nous, il me semble qu'il y a dans l'emploi de ces facultés tant soit peu d'imitation du père Philippe. Sa lettre, qui a été dans les journaux, je ne sais comment, et assez inexactement copiée, m'engageait à aller le voir. J'étais malade. Je m'en suis tiré par une lettre un peu flagorneuse ; mais vous savez que j'aime à encourager la jeunesse : d'ailleurs, j'étais réellement touché de la bonne œuvre qu'il faisait à ma recommandation.

Je n'ai pas flatté Thiers à son passage. Il m'a traité comme la Chambre, en me prodiguant les belles paroles. Entre nous, je crois qu'il reviendra au pouvoir, qu'il désire pardessus tout, et qu'il y fera plus preuve d'adresse que de force et de grandeur.

CII

A MONSIEUR ANTIER

Tours, 22 août 1839.

Je te remercie, mon cher Antier, des vers que tu m'as envoyés : ils me prouvent ce que je me suis souvent dit, c'est qu'il n'eût tenu qu'à toi de te lancer sur une scène supérieure à celles où tu t'es claquemuré. Ton prologue est bien écrit ; mais la difficulté n'est pas dans le prologue, pas même dans le plan du drame tout entier; elle est, selon moi, dans l'exécution de chacune des parties. Je crains que là, toi et ton collaborateur, vous n'échouiez. Au reste, tu t'y entends mieux que moi ; et puis n'est-ce pas un de ces projets qu'on enfante dans des moments de rêverie et qui ne doivent jamais se voir accomplir? J'en serais fâché pour l'idée. Elle m'a rappelé une vieille pièce de Corneille, dont le cadre eût pu, si je ne me trompe, servir à l'unité de votre pièce : C'est l'*Illusion comique*. Une mère, qui serait la France, et demanderait à un magicien de lui faire voir les destinées futures de son fils, pourrait, substituée au père de l'*Illusion*, présenter un moyen de nouer toute l'action, et donnerait même au dénoûment une sorte d'intérêt que vous trouverez peut-être difficilement dans le plan que vous vous êtes tracé. Tu sens bien que je ne t'indique ce moyen qu'avec bien de la réserve, et tout en pensant qu'il faudrait substituer peut-être un ange au magicien du vieux Corneille. Ce qu'il y a d'important, c'est de faire l'œuvre, et je voudrais déjà apprendre qu'on va la représenter au théâtre *Saint-Martin*.

CIII

A MONSIEUR CHARLES THOMAS

28 août 1839.

M. Martin[1] a dû me trouver bien bavard aussi. Il s'en sera pris à la fièvre, qui m'est venue assaillir le jour de sa visite, et lorsque j'allais partir pour embrasser mon vieux Dupont. Et puis votre ami m'a plu à la première vue ; il m'a paru avoir de ces manières que je voudrais à tous les vôtres, dans l'intérêt même de leurs idées. Sous la sévérité de ses principes on sent battre un bon cœur, et j'aime par-dessus tout les bonnes gens. Enfin, il m'a séduit, et je ne puis trop vous remercier de me l'avoir fait connaître[2].

CIV

A MONSIEUR LE BARON PAPION DU CHATEAU

Tours, 2 septembre 1839.

J'ai grand regret, monsieur, à vous refuser toujours ; mais je vous l'ai déjà dit, je suis un ours qu'il faut laisser dans sa cage[3]. Je ne sais plus quelle raison employer pour me justifier à vos yeux ; mais je vous prie d'agréer mes excuses bien sincères. Comme je ne sais pas l'anglais, je ne pourrais vous donner de bons conseils sur votre traduction.

[1] Martin (de Strasbourg), mort l'année dernière et suivi de si près dans la tombe par sa veuve inconsolée. M. Martin (de Strasbourg) a joué, dans la politique républicaine, le plus honorable des rôles : c'était un arbitre qui jugeait les questions de principes et de personnes, et dont l'équité naturelle et les décisions conciliatrices faisaient loi. Né en 1801, à Mulhouse, il est mort le 20 décembre 1858.

[2] Lettre communiquée par madame Martin (de Strasbourg).

[3] Les lettres un peu dures de Béranger sont assez rares, car il ne savait guère fermer sa porte. Celle-ci est donc un échantillon d'un genre. Il y en a bien une dizaine de pareilles adressées à la même personne depuis 1830, Béranger le traite comme un fâcheux.

Je n'ai pas vu M. Baour pendant son séjour ici, et ne puis vous indiquer son adresse.

Recevez l'assurance de mes regrets ; plaignez-moi d'être devenu d'humeur sauvage, et croyez-moi, monsieur, votre très-humble serviteur [1].

CV

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

Tours, 11 octobre 1839.

Mon excellent ami, voilà plus de douze jours que je suis retenu ici, où j'ai trouvé votre lettre du 16 septembre, et je n'ai pas encore eu le temps de vous remercier de tout ce qu'elle contient d'affectueux. Les arrangements d'un nouveau local et des recommandations à écrire pour tout le monde m'ont privé du plaisir de causer un moment avec vous. Mais la Cecilia part demain pour Paris, et je veux le charger d'un mot pour m'excuser de mes retards, et pour vous dire que la fièvre ne m'est pas revenue. Cher ami, vous vous alarmez trop pour moi des visites qu'elle me fait. La fièvre ne produit pas sur moi de ces effets pervertissants qui détruisent la plus forte constitution en peu de jours, et que mon bon docteur Bretonneau redoutait tout d'abord. Il voit que ce que je lui avais dit est vrai, c'est que mon tempérament s'arrange même de quelques accès, qui m'évitent une sorte de pléthore dont je suis souvent menacé, et qui pourrait avoir de bien autres inconvénients que la fièvre. Il ne faut pourtant pas abuser du remède. Mais il y met bon ordre, avec la quinine, qu'il est parvenu à combiner de façon à parer aux inconvénients qu'elle avait eus pour moi la première fois qu'il me l'administra. Pour achever de vous tranquilliser, je dois vous apprendre, si je ne vous l'ai déjà dit, que Bretonneau est

[1] Lettre communiquée par M. Laverdet.

non-seulement le premier médecin de France, mais est un excellent ami, que je crois avoir connu et aimé toujours. Jugez s'il me soigne bien.

Tout cela, direz-vous, ne vaut pas pour ma santé le séjour de Paris. Mais ne vous ai-je pas déjà répondu à cette objection? Laissons un moment de côté tant de douces amitiés qui me sont si chères, et dont je m'occupe peut-être plus dans ma solitude que je ne le ferais à Paris, où les connaissances vous dérobent sans cesse à vos amis; oublions, dis-je, un moment ces amis et examinez si, avec mon caractère, je puis être un homme utile au milieu de tant de divagations politiques, de tant d'impatiences sans foi dans l'avenir, de tant de prétentions sans titres? Est-il un parti qui ne se laisse mener par la presse, ce dissolvant de tous les partis, et qu'aucun chef ne parvient à discipliner? Moins vieux de neuf ans, j'ai vu mépriser mes conseils, que malheureusement l'événement a justifiés. Est-ce à soixante ans qu'on voudra m'écouter? D'ailleurs, le parti républicain doit aujourd'hui se recruter dans le camp de ses adversaires. Il faut, dans l'intérêt du principe, que ceux qui ont eu jusqu'ici la prétention de le conduire s'effacent presque entièrement, car ils empêchent de venir à leur drapeau. Or ceux-là sont les seuls qui me connaissent. Les autres me riraient au nez, et ils auraient raison. Puis il faut que vous vous disiez bien que je n'ai de valeur que dans la méditation. La discussion fait évaporer le peu d'idées qu'il y a en moi. J'ai d'ailleurs une conscience méticuleuse qui m'empêche d'être homme de parti, comme il faut l'être. Je ne suis qu'homme d'opinion. Encore même sur ce point y a-t-il à redire. Car le patriotisme, sentiment qui ne vieillit pas en moi, me barre le chemin toutes les fois que je puis craindre que l'application de mes principes ne compromette les intérêts du pays. Ce n'est pas moi qui aurais le courage de m'écrier : Périssent les colonies

plutôt qu'un principe ! Vous le voyez, mon cher apôtre, je ne suis qu'un chansonnier et rien autre. Aussi ne m'a-t-on jamais vu ambitionner une position élevée ou une influence quelconque. Quand on est venu me chercher et qu'il ne s'est agi que de conseils, on m'a toujours trouvé prêt; mais, s'il se fût agi de monter sur le plus petit pavois, je me serais enfui par la porte de derrière. Concluez donc que la province me va mieux que la capitale. Mais croyez que je n'y vis pas en égoïste; je suis là comme l'ermite qui, sur la grève, adresse des vœux au ciel pour ceux qui bravent les tempêtes, en regrettant de ne savoir tenir ni la barre ni la rame.

Vous avez tâté aussi de tous nos fous, de tous nos nains ambitieux; qu'en peut-on faire ? Même dans l'intérêt privé, ils ne peuvent atteindre un but raisonnable. Ceci m'amène à vous parler de ce pauvre Leroux. Peut-être avez-vous su ce que j'ai tenté pour le tirer de la misère. Eh bien, je crains d'échouer. Il n'a encore rien fait de ce qu'il devait faire, et le terme fatal approche où je serai obligé de rendre une réponse définitive aux éditeurs. Ce que vous me dites à son sujet ajoute à mes craintes, et, faute d'un peu de bon sens, cet excellent homme va se condamner à de nouvelles souffrances.

Je ne vous ai encore parlé que de moi. Vous me le pardonnerez, j'en suis sûr. J'aurais bien voulu parler de vous avec M. votre neveu [1]. Je crains qu'il n'ait passé à Tours pendant que j'étais chez Dupont (de l'Eure). Pourtant, on ne m'a pas dit que quelqu'un fût venu me demander de votre part. J'aurais bien du regret qu'il eût passé, moi étant ici, sans s'arrêter un moment.

N'est-ce pas avec ce digne neveu que vous deviez aller habiter, ce que je souhaitais tant, pour être sûr que vous aviez tous les soins dont je voudrais vous voir entouré?

[1] M. A. Blaize.

Depuis que j'habite ma nouvelle maisonnette, j'ai un nouveau chagrin : j'espérais y faire une chambre d'ami, et voilà que ce projet rencontre des obstacles sans nombre. J'aurais pourtant eu tant de bonheur à vous y posséder un jour, puisque enfin il faudra bien que vous vous reposiez aussi ! Peut-être, dès à présent, devriez-vous prendre quelque relâche, car je suis convaincu que vous vous épuisez au travail. C'est aussi là une fièvre, et la plus dangereuse de toutes. Où en êtes-vous de ce beau livre si impatiemment attendu ? Oh ! que j'en voudrais voir l'annonce dans les journaux ! Et quelle joie si l'auteur arrivait à Tours pour m'apporter mon exemplaire !

Je ne voulais vous écrire qu'un mot et me voici à la sixième page. Je veux pourtant vous dire de faire mes amitiés à ce paresseux de Benoît[1] et à sa famille. Il devrait venir me voir, mais les soixante lieues lui font peur aussi, et je le conçois.

Adieu, cher et bon ami. Je vous embrasse du fond du cœur, comme je vous aime.

CVI

A MONSIEUR HIPPOLYTE FORTOUL

Tours, 11 octobre 1839.

S'il ne m'en coûtait de vous refuser, mon cher Fortoul, je n'écrirais pas à Passy, car je crois cette lettre inutile, d'après celle qu'il m'a répondue. De plus, je vous dirai que, depuis qu'il est en place, il m'a fallu lui écrire souvent, et qu'il serait possible que la multiplicité des lettres en diminuât l'efficacité. Voici pourtant un tout petit mot,

[1] M. Benoît-Champy, déjà nommé plusieurs fois, ministre de la république de 1848 à Florence, puis député à l'Assemblée législative et au Corps législatif, aujourd'hui président du tribunal de première instance de la Seine.

que M. D*** pourrait rendre inutile s'il voulait servir chaudement notre ami commun. Encore un coup, pour certaines faveurs, un chef de bureau vaut mieux qu'un ministre.

Quant à ce qui vous concerne, j'approuve très-fort la démarche que vous avez faite[1], mais je vous avoue qu'elle me surprend un peu de votre part. Vous aimiez tant l'indépendance! La route que vous prenez est belle, et sans doute ne vous la fera pas regretter. Votre famille sera heureuse d'un parti si sagement pris, et je sais gré à Reynaud de vous en avoir donné le conseil. Reste à savoir si le seigneur V*** vous tiendra parole. L'ami de D*** est un peu sujet à caution; mais il sait que vous êtes journaliste; c'est une raison pour qu'il vous serve suivant votre goût actuel.

J'ai lu avec bien du plaisir, je dirai même avec une sorte de surprise, l'article que vous avez mis dans la *Revue*[2]. Vous y faites preuve d'une grande érudition et de beaucoup de sagacité. Je ne vous croyais pas aussi fort sur cette partie. L'article est d'ailleurs parfaitement écrit, à quelques phrases près, qui sentent le vieux style métaphysique, dont, grâce au ciel, vous ne conserverez bientôt plus de traces. Voilà un article bon et fort et qui présage un homme d'étude consommé. Ce qui m'a paru singulier, avec tant d'érudition, c'est l'odeur d'ambre dont votre lettre est empreinte. Savez-vous que les parfums ne vont guère à un savant écrasé sous les bouquins? Les Grâces auront passé par là. Avaient-elles cette *adorable maigreur* dont vous faites l'éloge à propos des statues éginètes? Pour moi, j'aimerais mieux qu'elles eussent un peu des proportions charnues de la Vénus ou même des belles Italiennes de Raphaël ; mais chacun son goût en fait d'art et de poésie.

[1] M. Fortoul avait demandé une chaire de littérature.

[2] *Les Marbres* d'Égine, article de la *Revue des Deux Mondes* du 13 septembre 1839.

Adieu, mon cher savant et bientôt professeur, docteur, que sais-je ? membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Pour cela, tenez pied à boule chez le ministre de l'instruction, et surtout craignez de le blesser en quoi que ce soit, car il sourirait d'abord et ne vous le pardonnerait jamais.

CVII

A MONSIEUR JOSEPH RICCIARDI[1]

11 octobre 1859.

J'ose à peine, monsieur, vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'envoyer vos poésies. Je n'ai essayé d'apprendre qu'une langue, c'est l'italien, et, de six mois de leçons, il m'est à peine resté une douzaine de mots dans la mémoire. J'en rougirais, si l'on rougissait encore à mon âge. Croyez, monsieur, au regret que j'éprouve de ne pouvoir comprendre l'expression de tous vos vœux pour l'indépendance de l'Italie. Soyez sûr du moins de ma sympathie et du bonheur que j'aurais à apprendre que vous célébrez enfin votre patrie, rendue à la liberté, en vers qui, je n'en doute pas, monsieur, seraient dignes d'un pareil triomphe. Je souhaiterais même alors qu'il n'y eût plus un seul proscrit italien pour me les traduire, comme M. la Cecilia a la bonté de le faire. Qui sait si je ne serais pas tenté d'aller sous votre beau ciel chercher l'interprétation de vos odes ! Je ne pourrais mieux m'adresser qu'à vous, qui possédez notre langue aussi bien que, dit-on, vous écrivez dans la vôtre.

En attendant de si heureux jours, agréez, avec mes remercîments, l'assurance, monsieur, de ma considération la plus distinguée[2].

[1] Napolitain attaché aux idées républicaines et qui a marqué dans les événements de 1848. Fils d'un ministre de Murat, M. Joseph Ricciardi est un poëte et un historien en même temps qu'un homme politique.

[2] Lettre communiquée par M. J. Ricciardi.

CVIII

A MONSIEUR JEAN REYNAUD

Tours, 20 octobre 1839.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Reynaud, le regret que j'ai éprouvé de n'être pas à Tours lorsque vous y êtes venu pour me voir. Jusqu'au 10 septembre j'avais espéré votre arrivée; il me fallait alors partir pour mon voyage de Normandie, que la fièvre m'avait empêché de faire un mois plus tôt; et, quand je suis parti, je ne comptais plus sur votre visite; je vous croyais au delà du Rhin ou sur les Alpes. Aussi fus-je un peu effrayé de la lettre de madame votre mère, qui, sans nouvelles de vous, s'adressait à moi pour calmer son inquiétude. J'affectai dans ma réponse de n'avoir aucune crainte. Mais, à vous vrai dire, je n'en étais pas complétement délivré, lorsque enfin, à mon retour ici, Judith m'apprit que vous y étiez venu.

J'aurais bien voulu vous y trouver; nous aurions causé de bien des choses, et surtout du pauvre Leroux, qui ne cesse d'inspirer des inquiétudes à ses amis. Le voilà, m'écrit-on, sous l'influence des femmes, qui, s'ennuyant, le poussent à pondre une petite religion pour avoir le plaisir de la couver. Il dit avoir été Spinosa, Jean-Jacques, etc., etc., etc.; enfin l'orgueil s'est emparé de sa pauvre cervelle; et ce n'est que dans trois mois qu'il veut se mettre à écrire le *Napoléon*. Or, mon cher ami, ceci m'est répété de toute part, et je vous avoue qu'il y a là pour moi un grave sujet d'inquiétude. Je vous l'ai déjà dit, une clause de l'acte passé entre nous et G*** ne nous accorde que jusqu'au mois de janvier pour décider si nous livrerons ou ne livrerons pas le manuscrit. Que je laisse passer cette époque, et je me vois obligé de fournir un

Napoléon quelconque à l'éditeur, auquel livre il me faudra mettre mon nom. Je ne puis me jeter dans un pareil embarras. Pour décider que nous livrerons l'ouvrage, il faut que j'aie l'assurance qu'il sera fait par Leroux; car, moi, je suis incapable d'un pareil travail et ne puis non plus consentir à le faire faire au premier venu. Ainsi donc, au mois de janvier, après huit mois passés sans que Leroux ait écrit un mot, lorsqu'il faudrait au moins un volume pour me donner l'assurance qu'il les terminera, je suis décidé à déclarer à G*** l'impossibilité où je suis, où nous sommes de faire l'ouvrage. Si je ne prenais pas ce parti, vous sentez qu'un jour ou l'autre l'éditeur, faute de livraison, pourrait me conduire devant les tribunaux pour me contraindre à l'exécution du marché passé entre nous. Je sais qu'il me faudra restituer les avances faites, mais je m'y résigne, quelque embarras que cela doive me causer. Ce qui m'épouvante, c'est le résultat que cela aura pour Leroux. Son hypocondrie ne manquera pas de lui faire se reprocher sa négligence, les résultats qu'elle aura pour lui et ses enfants, et la perte que j'éprouverai. Comment faire pourtant? Sera-ce de ma faute? Puis-je, encore un coup, me mettre dans l'obligation de faire un livre qui n'a jamais pu me venir dans la pensée? puis-je m'exposer à voir mon nom en tête de l'œuvre du premier barbouilleur de papier? Obtenir de l'éditeur un délai pour le terme de la clause que je viens de citer serait-il convenable, lorsque huit mois n'ont rien produit? Cela d'ailleurs augmenterait ma dette de 1,500 francs et porterait à 6,000 francs ce que j'aurais à rendre aux intéressés.

Leroux a eu un moment d'ardeur pour ce travail; mais ce beau feu passé peut-il renaître? ne sera-ce pas pour lui une tâche pénible, s'il consent à la tenter? et qu'attendre d'un livre écrit dans une pareille disposition?

Ce que je ne puis comprendre, c'est que Leroux ne se

soit pas dit tout cela, et que, par amitié pour moi, si ce n'est par intérêt pour lui et les siens, il ne se soit pas enfin mis à la besogne. Si je ne connaissais pas aussi bien son cœur, je serais tenté de l'accuser; mais sa tête, que je connais aussi, doit, après tout, m'expliquer ce qui paraîtra inexplicable à bien d'autres. Il y a bien peu de temps d'ici à janvier; voyez pourtant si vous pourrez lui faire comprendre sa position et la mienne, et tâchez de m'indiquer ce que j'ai de mieux à faire.

Dans vos réflexions, comptez pour rien la somme dont je puis me trouver débiteur; car c'est un bien moindre sacrifice pour moi que de livrer mon nom au public comme j'ai consenti à le faire. Vous voyez qu'il y aura toujours pour moi une large compensation à la perte de cet argent, si nous rompons le marché. Vous parlez de l'influence que je pourrais avoir : oui, sur ceux qui comme vous n'en ont pas besoin; mais non, sur ceux qui, comme Leroux, ne peuvent se passer d'un mentor. Malheureusement je ne sais pas nager et ne puis me jeter à la mer avec tous les Télémaques de notre époque : je me noierais sans en sauver un seul, témoin notre malheureux ami.

Fortoul m'a écrit qu'il avait pris vos conseils pour une démarche qu'il a faite. J'en suis satisfait, mais j'ai été un peu surpris du choix de la nouvelle carrière à laquelle il pense à s'adonner : professeur, soit! sa famille s'en félicitera, et j'espère qu'il fera son chemin.

Adieu, mon cher ami, voilà une bien longue lettre qui vous parle bien peu de vous, mais qui n'en sera pas moins pour votre cœur un témoignage de l'amitié que je vous porterai toute la vie.

CIX

A MADAME BRISSOT-THIVARS

17 novembre 1839.

Ce n'est pas tout que de vous répondre, ma chère, il faut répondre au poëte Magu [1] et me faire pardonner le long silence dont vous êtes seule coupable. Ces vers-là, vous les aviez quand vous êtes venue, et je vous en veux de les avoir oubliés, car je ne peux pas souffrir l'air que donne l'oubli d'une réponse à qui que ce soit, et plus encore à des gens placés dans une position inférieure à la mienne.

Nous nous trouvons bien dans notre logement; la bicoque nous convient, sauf la privation d'une chambre d'ami; car, examen fait, il a paru impossible d'établir un escalier un peu raisonnable pour y monter; puis la dépense à faire m'a effrayé. Plus tard je reviendrai peut-être sur ce projet qu'il faut laisser dormir. Quant au jardin, nous en avons mangé les poires et le raisin; mais, n'y ayant encore rien fait faire, il faut attendre un temps convenable. En fait de pommes, nous n'avons qu'un pied d'api; est-ce de celles-là que vous êtes gourmande? dites-le pour que l'arbre soit bien soigné à votre intention.

Nous avons perdu un de nos chats dans le déménagement; Criquet, l'ami intime de Judith, nous a abandonnés pour retourner rue Chanoineau; en vain l'a-t-on été reprendre plusieurs fois, il n'a pas voulu rester dans un quartier de pauvres gens. Mais, par grand bonheur, ce sont des personnes de notre connaissance qui nous ont remplacés à l'ancienne demeure, et il y est soigné au point de ne plus penser à nous. Judith n'en parle que les larmes aux yeux. Les ma-

[1] Ouvrier poëte d'un très-grand talent, comme Poncy, Barrillot, Lapointe; tisserand à Lisy-sur-Ourcq.

tous sont ingrats, c'est ce que les plus grands philosophes avaient déjà reconnu, et ce que les femmes répètent sans cesse.

CX

A MONSIEUR MAGU

17 novembre 1839.

Je n'ai reçu qu'il y a peu de jours, mon cher confrère, les jolis vers que vous m'avez envoyés le 16 avril. Ne vous en prenez donc point à moi, si j'ai tant tardé à vous en faire mes remercîments. Malgré ce que vous dites dans ces couplets, croyez que je suis exact à répondre aux gens de cœur qui me donnent des témoignages de sympathie. Je saisis donc avec empressement l'occasion que vous me procurez de vous dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à la lecture de votre volume de poésie. J'ai trouvé en vous le poëte artisan, tel qu'il me semble devoir être; occupé de rendre ses sentiments intimes avec la couleur des objets dont il vit entouré, sans ambition de langage et d'idées; ne puisant qu'à sa propre source, et n'empruntant qu'à son cœur, et non aux livres, des peintures pleines d'une sensibilité vraie et d'une philosophie pratique. D'après cela vous jugerez combien j'ai dû me plaire à la lecture de votre volume. J'y ai rencontré mon nom avec celui d'un M. Benoît. Quel est cet ami qui vous a donné mon portrait? Il a bien fait s'il vous l'a donné comme celui de l'homme qui a célébré les vertus populaires, sinon avec plus de talent, du moins avec plus de conviction. Aussi suis-je le premier à applaudir au mérite que voient éclore les classes travailleuses dont je n'aurais pas dû cesser de faire partie. J'applaudis d'autant plus quand ce mérite est accompagné, comme chez vous, de résignation et de modestie. Puisse enfin un sort assuré et tranquille être le fruit des doubles travaux

du pauvre tisserand de Lizy! En devenant poëte, il n'a pas dédaigné la navette, et son exemple profitera sans doute à beaucoup d'artisans, qui trop souvent abandonnent, pour se transformer en littérateurs, les travaux plus sûrement utiles et aussi honorables qui peuvent assurer leur existence comme citoyens.

CXI

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

18 novembre 1839.

Comment vous portez-vous tous? Moi, je suis bien et me plais assez dans notre nouveau logement. Les affaires m'y viennent trouver, et Dieu sait que de lettres il me faut toujours écrire! Dans la forêt de Fontainebleau, dans le bois de Boulogne, tous les promeneurs s'adressaient à moi pour savoir leur chemin. Il faut que j'aie une mine à servir d'écriteau et même de cadran, car on ne manque jamais non plus de me demander l'heure. Si dans la rue il y a un chien perdu, il s'attache à mes pas; il en est de même en tout. Chacun m'écrit pour me consulter ou me faire appuyer ses demandes à droite ou à gauche. Et Dieu sait que de gens font des démarches! Un homme de Nantes ne me demanda-t-il pas conseil, un jour, pour savoir s'il devait se faire pape; et, sur ce que je ne lui avais pas répondu, m'écrivit la lettre la plus triste du monde, que je n'eus pas le courage de laisser sans réponse. Tout cela ne me guérit pas du désir de rendre service. Vous l'avez vu avec le duc d'Orléans. Ne m'avez-vous pas fait écrire au gros Vatout pour cette bonne madame Tastu? S'il ne m'a pas répondu, elle, qui a été instruite par vous sans doute de ma démarche, m'a remercié avec cette effusion de cœur que vous lui connaissez. Mais elle ne m'a pas dit mot des espérances que vous lui supposiez auprès de la duchesse

d'Orléans; pourtant cela paraissait en bon train. En ferait-elle mystère? Ce qu'il y a de bizarre, c'est que je m'étais occupé d'elle aussi de ce côté, et voici comme. Au passage du duc ici, un pasteur luthérien important me vint voir pour une affaire assez grave. C'est un homme de beaucoup de bon sens et d'esprit même, quoique Allemand. Je suppose qu'il voyageait de conserve avec les princes pour faire connaître la duchesse, dont il me parla fort en détail et en me donnant preuve de ses fréquents rapports avec elle. Ce jour-là même la fièvre me reprit, et je ne le revis plus. Mais, écrivant à l'ami qui me l'avait recommandé, je priai qu'on lui parlât de madame Tastu, pour l'engager à la faire connaître à la princesse Ma lettre au pasteur était assez détaillée, et l'on m'a répondu qu'elle avait été communiquée. D'après ce que vous me disiez, j'espérais que mon homme viendrait en aide aux bonnes intentions de la princesse, et que son témoignage rendrait les arrangements plus faciles. Le silence de madame Tastu me fait de la peine. Je crains que tout ne soit à vau-l'eau.

CXII

A MONSIEUR BULOZ

Tours, 20 décembre 1839.

Vous me demandez des vers pour votre journal. Je ne puis vous en donner. Croyez que je le regrette infiniment. Mais j'ai pris la détermination bien arrêtée de ne plus rien publier. Les chansons que j'ai faites et celles que je ferai encore, si Dieu me prête vie, ne paraîtront qu'après ma mort. Ainsi je ne les verrai pas justement attaquées par une critique impartiale, et de plus éclairée. J'aurais été heureux de pouvoir faire une exception en votre faveur, car j'aime beaucoup la *Revue des Deux Mondes*. Ce journal est à la fois in-

structif et plein d'intérêt ; il ne peut être mieux rédigé. Je le lis avec un vif plaisir.

L'autre jour je me trouvai dans une maison où l'on parla fort au long de Benjamin Constant. On m'assura que ce grand écrivain avait laissé des mémoires très-curieux sur les premières années de sa vie. Les personnes qui ont lu ces pages en font le plus grand éloge ; elles disent qu'elles sont dignes de l'auteur d'*Adolphe*. Voilà une bonne fortune pour votre journal. Je suis certain que cette autobiographie aurait du succès. Vous voyez que je lui porte le plus vif intérêt, puisque je vous indique un vrai chef-d'œuvre. Vos abonnés seront plus heureux de le parcourir que de lire mes chansons. J'aime à croire que vous ne tarderez pas à publier le travail de Benjamin Constant ; il nous fera bien connaître cet écrivain, qui fut un de mes amis, dont je fais le plus grand cas, et que je n'oublierai jamais. Son caractère était aussi beau que son talent. Si vous le désirez, je vous donnerai le nom et l'adresse de la personne qui a cette autobiographie[1].

CXIII

A MADAME LEMAIRE

24 décembre 1839.

En attendant que vous ayez une petite place au festin du budget, vous tâchez de puiser à la caisse du *Journal du Commerce*. Je viens de lire votre *Mensonge*. Cette petite histoire est racontée d'une manière charmante et délicate, dans tout ce qui est sentiment, et avec précision et rapidité dans tout ce qui est narration. Selon moi, il y a un progrès marqué sous ce dernier rapport, comparativement à votre première nouvelle. Il faudrait maintenant vous lancer dans des sujets

[1] Lettre communiquée par M. le baron Robert.

plus forts, plus saisissants ; car toutes ces scènes d'amour, de jalousie, d'infidélité, scènes jouées toujours à deux personnages, dont les auteurs s'amusent plus ou moins à troubler le bonheur suivant la lettre de change qu'ils veulent tirer sur le caissier du journal, ces scènes, dis-je, sont un peu usées. Ne pourriez-vous trouver quelque histoire plus dramatique? Si j'étais auprès de vous, je vous donnerais à choisir entre beaucoup qui me sont restées dans la mémoire. Il en est une surtout que je voudrais voir traiter. C'est celle d'un homme qui, né dans l'aisance, n'ayant reçu que l'éducation imparfaite qu'on donne aujourd'hui, livré à un monde séduisant et corrupteur, mange l'héritage de ses parents en peu de temps, vivote assez mal jusqu'à quarante ans ; puis de dégringolade en dégringolade arrive à être forcé de se faire mouchard. Là se compliquerait le drame, surtout s'il avait femme et enfants, et s'il avait des amis à livrer au pouvoir politique. Il y aurait une assez belle moralité à tirer pour nous de ce récit ; et il y a vingt ans, je voulais faire un roman de mœurs à la Gil Blas de ce personnage, qui avait toute la société à traverser, et à peindre : et quelle fin ! Celle du *Paysan perverti* de Rétif est bien douce auprès des derniers moments de mon héros. Mais vous trouverez mieux que ce sujet, je n'en doute pas, si vous fouillez dans votre imaginative et dans vos souvenirs.

Avez-vous lu *Une fin* d'un M. David, dans le *Commerce?* Savez-vous qu'il y a un talent réel dans ce feuilletoniste ? Il a mal terminé la dernière partie, selon moi, mais qu'il y avait d'excellentes choses dans les feuilletons précédents !

Je ne veux pas oublier de vous souhaiter une meilleure année que celle que vous venez de passer. On vous promet la fin du monde pour 1840. Puissiez-vous nous survivre et hériter de tous les défunts, y compris le révérend Daunou ! Il serait beau de conserver les archives pour le monde à venir.

CXIV

A MONSIEUR GILHARD

4 janvier 1840.

Vous désirez des détails sur la colonie de Mettray. Elle s'organise avec une prodigieuse activité. Déjà deux maisons, qui contiendront chacune quarante colons, viennent de sortir de terre, et le mobilier en est à peu près complet. Dans huit jours arriveront les jeunes détenus qui doivent les habiter. Les maîtres sont tout prêts. Ce sont en partie les élèves que vous avez vus, et dont le nombre s'est augmenté. Ils font les progrès les plus remarquables. Ce sera, je crois, un excellent séminaire de moralisation pour ceux qu'ils vont diriger. Les chefs de l'établissement, MM. de Metz et Bretignères, ont fait eux-mêmes leur éducation, et tous deux ont voyagé pour voir les établissements où ils pourraient puiser de l'expérience. Leur zèle est admirable autant que leur désintéressement ; car, je vous l'ai dit, leur fortune est, jusqu'à présent, la plus grande ressource de l'entreprise. Toutefois les encouragements ne manquent pas ; mais, en France, on applaudit beaucoup, et l'on ne paye guère. Tant que le bateleur fait ses tours sur la place, la foule presse les rangs ; dès qu'il tend le chapeau, elle s'éloigne avec un air de dédain. Souhaitons que ces deux amis de l'humanité soient un peu mieux traités que le bateleur.

CXV

A MONSIEUR JEAN REYNAUD

Tours, 5 janvier 1840.

Je dois bien, mon cher Reynaud, vous dire enfin que les arrangements auxquels vous avez travaillé me satisfont plei-

nement. Sans doute, vous aurez su par Leroux les changements faits à notre acte et la décharge que j'ai reçue de l'obligation où j'étais de fournir mort ou vif une histoire de Napoléon. J'ai tenu à ce point. Au mois d'avril, nous verrons où en sera notre ami, et il me trouvera disposé à joindre mon nom au sien pour lui faire toucher les 44,000 francs, à la livraison entière du manuscrit; sauf alors, s'il y a lieu, à le déterminer à un placement qui lui garde cette poire pour la soif. Cet arrangement est celui que vous souhaitiez pour nous deux, et je vous remercie de la part que vous y avez prise.

Leroux m'avait écrit une lettre de repentance, à laquelle j'ai répondu en lui parlant philosophie et théologie. A vous vrai dire, je venais de lire sa préface de l'*Éclectisme*[1] et l'avais trouvée mauvaise en plusieurs points. Aussi lui ai-je reproché de ne pas comprendre le christianisme, qui n'est pas dans la Trinité, comme il le prétend, mais dans le fait de l'incarnation et de la rédemption, par suite du péché originel, toutes choses qui n'ont pas besoin de la Trinité, dont, selon moi, il est arrivé à faire un usage absurde et ridicule. Je crains même que sa monomanie à ce sujet ne rétrécisse singulièrement le cercle de ses idées. La Trinité est pour lui le mot de toutes les énigmes, et cela sans qu'il daigne se rendre compte pourquoi ce symbole peut se déduire de presque toutes les religions où intervient une civilisation un peu avancée. Enfin, à tort ou à droit, je me suis permis de me moquer un peu de lui et de sa marche philosophique générale. J'ai d'autant moins craint de le faire, qu'il a un souverain mépris pour le terre à terre de mon esprit et que mes raisonnettes ne peuvent que lui faire lever les épaules. Oh! mon cher ami, qu'il m'est arrivé de fois d'envier l'un de

[1] *Réfutation de l'éclectisme.*

ces orgueils solides qui résistent à tous les chocs ! Les éloges des hommes dont j'estime le plus le jugement n'ont jamais pu parvenir à me donner plus d'une heure de confiance en moi-même; encore, une heure, est-ce trop dire peut-être.

CXVI

A MONSIEUR GILHARD

Tours, 10 janvier 1840.

Nous avons enfin de vos nouvelles, mon cher Gilhard, et en bon style, ma foi ! La dépêche est énorme, et ce qu'elle contient sera fort goûté des amateurs. Le fromage a une odeur qui lui concilie déjà tous les suffrages. Grand merci de si bonnes étrennes ! Mais surtout, grand merci de l'assurance que vous nous donnez de votre bonne santé, pour laquelle nous nous alarmions.

Les vendanges ont-elles été bonnes? Ce n'est pas le tout que d'embellir sa propriété, il faut lui faire produire d'utiles résultats. Je ne sais, mon cher ami, si nous serons jamais assez raisonnables pour aller nous réfugier dans votre pays; mais vous êtes bien sûr du moins du plaisir que nous éprouvons à savoir que vous y trouvez les douces et paisibles jouissances qui consolent de vieillir. Quant à nous, je vous le répète, nous sommes suffisamment bien dans notre nouveau gîte. Le froid, qui pince assez vivement depuis quelques jours, ne nous y est pas insupportable. Je n'ai jamais été habitué à mieux, ni même à aussi bien. Quand on a vécu jusqu'à quarante-deux ans dans une chambre sans feu, n'ayant l'hiver que de l'eau glacée pour se débarbouiller, une mauvaise couverture sur son lit, et souvent des bottes percées pour courir la rue, on peut s'arranger de bien des positions. Aujourd'hui, je trouve que rien ne manque, et souvent je rougis à part moi en pensant que bien des gens

qui me valent manquent de tout. Ah! si tout le monde voulait partager, il y aurait pour tout le monde, en dépit de ce que disent les économistes, qui ne sont pas ceux qui tiennent le moins à avoir une grosse part. Demandez à Charles Dupin. Au reste, les philanthropes ne sont pas moins empressés autour du gâteau.

Adieu; portez-vous bien; pensez toujours à nous et donnez-nous de vos nouvelles, quand même les réponses se feraient attendre. Je n'ai pas besoin de vous dire que Judith se joint à moi pour les remercîments à vous faire.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Croiriez-vous que j'ai essayé votre horloge aquatique et ferrugineuse? Il faut n'avoir que vingt ans pour croire à cela. Jamais le petit morceau de fer n'a voulu frapper les parois du verre. Oh! quelle belle chose que la jeunesse! J'ai vu si longtemps des yeux, une bouche et un nez à la lune! Hélas! je n'y vois plus rien.

CXVII

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

Tours, 20 janvier 1840.

Vous me promettez un manuscrit pour cet été. J'attends. Mais qu'il n'en soit pas comme du *Napoléon* de Leroux. Malgré ce qu'il vous a dit, je doute fort que l'œuvre s'achève sitôt. Les nouveaux arrangements pris avec l'éditeur me tranquillisent, et je me vois en mesure de parer aux accidents d'argent, si c'est par là que l'affaire doit finir. Je puis espérer qu'il en sera autrement, parce que, après tout, il faudra bien que notre philosophe travaille, et que son ouvrage, bon ou mauvais, avec ou sans mon nom, payera les avances faites, et qui ne sont garanties par moi que jusqu'à concurrence de 4,500 francs. Il faut que vous sachiez que notre métaphysi-

cien s'est fait un entourage de femmes, à la tête desquelles sont mesdames Sand et Marliani, et que c'est dans des salons dorées, à la clarté des lustres, qu'il expose ses principes religieux et ses bottes crottées. Tout cet entourage lui porte à la tête, et je trouve que sa philosophie s'en ressent beaucoup.

Tout ce que vous dites du discours de Thiers[1] est parfaitement vrai, malgré le talent d'homme d'affaires qu'il a déployé. Il est trop soumis aux calculs personnels. Je le lui ai dit, mais rien ne fait à de pareilles natures : une chute sans espérance de rentrer au pouvoir serait seule capable d'en faire un esprit puissant, si elle ne le tuait tout à fait, ce qui serait à craindre.

Vous me demandez ce que je pense du *neveu*[2]. J'en ai une petite idée, mais je ne saurais l'appuyer de raisons positives. Son nom est lourd à porter. Je voudrais savoir comment il va s'arranger avec son oncle Joseph, qui, malgré ses soixante-douze ans, n'est pas sans prétention non plus. Tout le monde veut être roi, en dépit de tout le monde.

On m'écrit toujours pour me presser de revenir à Paris. Qu'y faire ? Ceux qui y font le plus de bruit sont ceux qui s'y annulent le plus vite. Personne, d'ailleurs, ne sait quelle route suivre et quel but atteindre. Demandez à tout le monde politique ce qu'on prétend entreprendre pour les classes inférieures, et vous verrez quelles réponses on vous fera. Je reste donc dans mon coin, malgré le désir que j'aurais de vous embrasser tous une fois au moins encore avant de mourir.

[1] A propos de l'Adresse au roi et de la discussion sur les affaires d'Alger et d'Orient, et aussi sur le principe du gouvernement parlementaire. On parlait déjà de rompre avec l'Angleterre.

[2] Louis-Napoléon Bonaparte.

CXVIII

A MONSIEUR DE POMPÉRY

26 janvier 1840.

Je vous remercie, mon cher monsieur, de votre bon souvenir et de la brochure que vous avez bien voulu m'envoyer. Je l'ai lue sur-le-champ, et j'ai vu que mieux que beaucoup vous pourriez parvenir à vulgariser la science de Fourier. Vous savez quelle estime je fais de cet homme de génie, encore assez mal apprécié même par ses disciples, qui le traitent plutôt comme un dieu que comme un maître, dont l'œuvre ne peut être complétée que par des apôtres fervents et intelligents surtout. J'écrivais il y a peu de temps à un fouriériste exalté que l'auteur de la science sociale était un messie qui n'avait pas encore eu de saint Paul. Il me semble, mon cher monsieur, que vous aspirez à ce rôle, à en juger au moins par le peu de mots que vous me dites de l'ouvrage que vous méditez et que je voudrais déjà pouvoir lire.

La *Phalange* me tient un peu au courant de ce que font les fouriéristes. Malheureusement je ne trouve pas ce journa- assez fort pour exercer la moindre influence. Puis le directeur, en se mêlant de politique, a dû nuire à la considération de l'école. Il faut avoir soin de ne pas prendre la couleur d'un parti lorsqu'on a mission de recruter dans tous les camps. Quant au *Nouveau-Monde*, je ne le connais pas.

Je vous reprocherai de n'avoir pas complété votre notice biographique par un trait de Fourier qui me semble le peindre admirablement; c'est cette exactitude avec laquelle, pendant dix ans, il rentra toujours chez lui à midi, heure de rendez-vous qu'il avait indiquée, dans ses publications, à l'homme riche qui voudrait lui confier un million pour ériger le premier phalanstère. Rien n'est plus touchant que

cette foi si vive et si durable ! Oh ! que j'aurais voulu avoir un million à lui porter, bien que sa science me semble incomplète et que, par lui, l'homme ne soit guère envisagé que sous le point de vue de l'ordre matériel.

Vous voyez, monsieur, que comme vous je ne me gêne pas pour dire toute ma pensée, même quand il s'agit de grands hommes. Je crois que c'est cette franchise, qui nous est commune, qui m'a empêché de vous dire mon avis sur votre lettre à madame Sand. Si j'ai bonne mémoire, vous divinisiez cette dame, que je me contente d'admirer comme l'un de nos plus grands écrivains. Or, votre lettre ayant paru, mes observations seraient venues trop tard. Voilà au moins, si je me le rappelle bien, ce qui m'a fait croire inutile de vous remercier de votre envoi. Toutefois je ne vous réponds pas d'avoir conservé un souvenir exact de tout ceci.

En tout cas, pardonnez-moi mon inexactitude.

CXIX

A MONSIEUR JEAN REYNAUD

Tours, 5 février 1840.

Vous êtes peu raisonnable, mon cher ami, de vous affliger de ce que peut dire le pauvre Leroux. Tout le monde ne sait-il pas comme moi quel est votre dévouement et quelles preuves vous lui en avez données? Il s'est pris de vanité et s'aveugle à la fumée de l'encens qu'on lui prodigue; mais son cœur est toujours bon. De ce que l'aveugle ne reconnaît pas la main qui lui a donné, faut-il l'accuser d'ingratitude? Non, certes. Dans le peu de bien que j'ai pu faire, je n'ai jamais demandé qu'une chose : qu'il profitât à ceux que je tentais de secourir. Eh bien, il faut espérer que, grâce à Aycart [1],

[1] L'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie Nouvelle* que M. Pierre Leroux voulait charger de préparer le travail de l'*Histoire de Napoléon*.

notre philosophe va enfin se mettre à l'œuvre; et, si elle se termine, vous n'y aurez pas été pour peu de chose, car, sans votre voyage ici, il est vraisemblable que, ne comptant plus voir le livre se faire, j'aurais tout rompu avec l'éditeur. Espérons donc que, pour prix de nos efforts, le *Napoléon* verra enfin le jour, et que Leroux aura le complément de ses 50,000 francs.

Vous m'affligez sur le compte de Fortoul. Toutefois j'ai peine à ajouter foi entière à l'arrêt de M. Serres[1]. Notre jeune homme est d'un tempérament nerveux, bilieux peut-être, mais je crains plus pour son estomac que pour sa poitrine. Le seul symptôme de phthisie que je lui aie vu, c'est une grande hâte d'arriver à tout, ce qui l'a violemment tourmenté et a été pour lui une cause de mécomptes qu'il a quelquefois peine à renfermer. Toutefois je puis d'autant plus me tromper, que voilà plus de quatre ans que je ne l'ai vu, et que sa frêle organisation a eu le temps de se vicier. Mais, en supposant ce que vous craignez[2], le moyen que vous voudriez employer ne serait pas le meilleur selon moi. Ce qu'il lui faudrait, ce serait du repos moral : c'est au sein de sa famille qu'il peut le retrouver. Ses parents sont des gens fort à leur aise, malgré leurs quatre enfants. Ils ont au moins 10,000 francs de rentes et n'en dépensent pas la moitié. Quant à Fortoul, je lui suppose des économies, placées par son grand-père, qui habite Lyon. C'est au moins ce qu'on m'a dit et ce que je crois. Tout cela, direz-vous, n'empêcherait pas de lui faire faire un voyage en Italie. Sans doute; mais d'abord croyez-vous qu'il y trouvera le re-

[1] Médecin, membre de l'Institut, connu par ses études anthropologiques.

[2] Les amis de M. H. Fortoul, pour rétablir sa santé, avaient songé à lui conseiller un voyage en Italie, et se concertaient pour lui remettre une somme qu'un éditeur serait censé avancer sur le prix des récits du voyage. Le temps n'est plus de ces amitiés littéraires qui ont honoré les premières années du règne de Louis-Philippe.

pos moral dont je présume qu'il a plus besoin que de soleil? Que de distractions, que d'amusements, que de fatigues, que de travaux même dans un pareil voyage, qu'il voudra faire à la hâte! Si pourtant vous jugiez cette course (car ce ne sera qu'une course) nécessaire à son rétablissement, il faudrait chercher l'homme qui pourrait lui en faire la proposition, sauf après à voir pour combien il serait utile que ses amis contribuassent secrètement aux frais de déplacement, frais que sans doute l'œuvre qu'il rapporterait pourrait couvrir plus tard. S'il faut contribuer pour ma part pour 1,000 francs, je le ferai avec bien du plaisir, lorsque vous aurez décidé que c'est l'unique remède à employer. J'écrirai aussi à Manuel, qui, je n'en doute pas, fera au moins autant que moi, s'il ne fait plus; si je ne lui en parle pas dès à présent, c'est que Manuel, le riche de la famille, a tant de charges et soutient tant de monde, que, moi, qui le sais mieux qu'un autre, j'y dois mettre de la réserve; mais, la chose une fois décidée, soyez sûr de son concours.

Je regrette beaucoup que Fortoul ne puisse venir ici passer une quinzaine; Bretonneau l'examinerait à son aise, et moi, je lui remettrais un peu de baume dans le sang; mais il ne voudrait pas faire ce voyage lorsqu'il a tant d'occupations. Comment se fait-il qu'il s'acharne aujourd'hui au droit, lorsqu'il a repoussé, à de meilleures époques, tout ce que j'ai pu lui dire pour le lui faire achever? Ne pourrait-on lui faire entendre qu'ayant attendu si longtemps, il peut attendre encore? Au reste, vous êtes là, et je compte sur vous pour l'influencer. Donnez-lui, s'il se peut, quelque force: vous en avez pour deux. Moi, je ne puis donner que de la résignation. Tenez-moi bien au courant, je vous prie, de ce que vous déciderez et de l'état de sa santé.

CXX

A MADAME LEMAIRE

12 février 1840.

Vous avez raison, ma chère, je suis bien paresseux avec vous. Mais j'ai tant de lettres à écrire, que depuis quelque temps j'ai négligé mes amis. Les vacances académiques sont surtout une cause de surcroît de correspondance. Des officieux m'arrivent en offrant de frapper à la porte pour moi, et d'autres en m'encourageant à tenter d'obtenir de si grands honneurs. Il faut répondre à ces bonnes gens. J'ai eu quelque envie d'envoyer à ceux-ci les lettres de ceux-là : c'eût été le meilleur moyen de me tirer de peine. Dupin, en m'adressant son *Éloge du duc de Nivernois*, n'est-il pas aussi revenu à la charge en me disant qu'il suffisait qu'un ami se portât fort de mon acceptation. Sa lettre était au reste fort obligeante, et, d'après nos bisbilles, je ne m'y attendais pas. Il vient de se prendre aux cheveux avec votre ami Teste, et non sans quelque raison, selon moi, non pas que je ne sois pour la réforme, je vous prie de le croire. Vive la réforme ! mais la politique ne doit guère vous occuper où vous êtes nichés.

J'espère bien que Lemaire va enfin terminer son histoire, qui fait tant soupirer Perrotin, sans compter qu'il soupire aussi après celle de Leroux, qui va encore plus lentement que l'Histoire de la grande semaine. Quant à moi, je fais la mienne en ce moment, c'est-à-dire que j'écris une notice sur mes faits et gestes, pour être publiée en tête du volume de chansons que je compte laisser à ma mort [1].

Dieu la prête longue à M. Daunou [2], et vous devez bien en

[1] On voit que Béranger, en écrivant *Ma Biographie*, n'a jamais pensé à donner le nom de Mémoires à ce rapide abrégé des principales époques de sa vie.

[2] Directeur général des Archives, mort le 20 juin 1840. M. Cauchois-Lemaire attendait alors sa nomination à l'une des sous-directions de cet admirable établissement, et M. Daunou ne lui était pas favorable.

enrager. Dupont ne peste pas moins que vous contre lui.

J'espérais voir Guizot arriver à l'intérieur. Le voilà qui va à Londres[1]. On parle de Rémusat. Lemaire ne m'a-t-il pas écrit qu'il était en bons rapports avec lui? Si j'en étais sûr, je ferais des vœux pour que M. Teste délogeât. On vient de me dire que celui-ci et M. Duchâtel devaient venir voir la colonie de Mettray. J'aurais peut-être l'honneur de me trouver avec eux, s'il en était ainsi ; mais je doute que deux ministres se dérangent pour un établissement d'utilité publique.

CXXI

A MONSIEUR PONS (DE L'HÉRAULT)

11 mars 1840.

Grand merci, mon cher Pons, de votre bon souvenir et de votre envoi. Vous devez croire que je suis de votre avis sur la peine de mort, et avec d'autant plus de raison que je pense que nous n'aurons un bon régime de prisons que lorsque l'échafaud sera renversé. C'est un acte digne de toute votre carrière que cette demande adressée par vous à la Chambre, et présentée avec cette éloquence du cœur qui ne vous a jamais fait faute, comme l'atteste votre biographie. Je dois aussi des remercîments à mesdemoiselles Pons pour vous avoir fait penser à m'envoyer cette biographie, que je ne connaissais pas et qui a ajouté aux faits honorables que je savais de vous plusieurs autres que j'ignorais et qui complètent l'histoire d'un excellent citoyen. Le patriotisme, mon cher Pons, n'a jamais plus failli en vous que la probité, et, après tant d'épreuves, vous êtes encore aujourd'hui ce que vous vous êtes montré il y a cinquante ans. De combien peu de contemporains on pourrrait dire cela! Mais, si l'estime générale est

[1] Comme ambassadeur; il avait été nommé le 9 février.

le prix de vos services et de votre dévouement, il serait à souhaiter, ne fût-ce que pour engager à suivre votre exemple, que la fortune vous eût assuré une modeste aisance à l'âge où le repos est nécessaire. Vous regrettez de ne pouvoir vivre comme moi dans la solitude : ne croyez pas qu'il suffise d'être loin du monde pour éviter les tristes pensées qu'inspire le temps présent. Sans avoir rendu à la patrie les services dont vous vous honorez si justement, je n'en ai pas moins d'amour pour elle, et il me suffit de lire les journaux pour avoir à gémir. Toutefois je ne perds pas plus l'espoir de la voir heureuse que d'apprendre un jour que votre patriotisme a enfin obtenu sa récompense[1].

CXXII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

30 mars 1840.

Comment vous portez-vous, cher ami ? Je voulais charger Leroux d'un petit mot; mais il est parti subitement, et c'est par une autre voie que je viens vous demander pardon d'avoir été si longtemps sans vous adresser un bonjour. Et cependant je pense bien souvent à vous. Je vais, à chaque événement, jusqu'à calculer les pulsations de vos artères, et je me dis : Quelle noble indignation il doit éprouver ! Puis je me mets à espérer que vous êtes à votre table, écrivant ce bel ouvrage que nous attendons[2]. Peut-être, me dis-je alors, son génie de prophète lui montre un avenir qui le console des déceptions du présent.

Tant mieux ! il mérite bien d'entrevoir le paradis, celui qui passe sa vie à tenter de nous tirer de l'enfer, car nous y sommes tombés, je le crois; non pas comme les deux âmes de

[1] Lettre communiquée par mesdemoiselles Pons (de l'Hérault).
[2] *L'Esquisse d'une philosophie.*

Florentins que Dante trouva dans les cercles inférieurs, mais en chair et en os, au milieu d'une légion de diables de toutes les couleurs.

Ce qui m'a effrayé aussi pour votre repos, c'est qu'on m'a conté que vous aviez le sabbat sur votre tête. Est-il vrai qu'une ribambelle de mitrons est logée sur votre mansarde? Vous détestez le bruit, je le sais, et ce voisinage doit vous faire cruellement souffrir. Je ne suis guère plus heureux dans mon trou de province. Je croyais être au bout du monde, et je suis au contraire logé sur un passage des plus fréquentés, dont ma pauvre tête ne s'arrange guère. Heureusement, je suis voisin du cimetière, et cela me fait prendre patience. Ne plus entendre de bruit est une si grande félicité!

Leroux n'est resté ici que quatre jours, et j'ai acquis la triste certitude que j'avais échoué dans mes projets. Il est plus enfoncé que jamais dans ses idées, et, si l'œuf religieux n'est pas encore éclos, on le couve, comme vous dites si bien, avec certitude d'en voir un dieu sortir : ce ne sera ni le vôtre ni le mien, mais il a déjà bon nombre de fidèles, et les chaises sont louées, en attendant qu'on bâtisse l'église. Aussi mon pauvre philosophe renonce-t-il à mener à bien l'œuvre qui, je l'espérais, lui eût donné le pain quotidien. Je suis puni d'avoir entrepris au-dessus de mes forces. Il n'est pas donné à tous les hommes de bonne volonté de rendre la lumière aux aveugles et de redresser les boiteux.

Oh! que je voudrais vous avoir à côté de moi quand je cours la campagne! Que vous me diriez de belles choses, de magnifiques paroles, comme celles que vous avez publiées encore il y a quelque temps et que j'ai lues avec tant de satisfaction!

En attendant une pareille félicité, je vous embrasse de cœur.

CXXIII

A MONSIEUR DE POMPÉRY

31 mars 1840.

Mon cher monsieur, je suis bien ennuyé de voir mes lettres prendre place dans les journaux. Tous ceux à qui j'écris n'y mettent pas la même délicatesse que vous, et j'ai vu, il y a peu de jours, qu'un auteur allait me mettre en guerre avec toute l'école de Michelet par la publication d'une lettre qui n'était pas faite pour le public. Celle que je vous ai écrite[1] est-elle bien nécessaire à la gloire de Fourier? Je suis loin de le penser. Quant au fait que j'y rapporte, il mérite plus qu'une indication, et il me semble qu'il faudrait en faire une narration plus étendue et plus claire.

Je vous laisse toutefois décider du sort de cette lettre, en vous priant seulement de ne pas négliger l'insertion de la dernière ligne que vous m'en citez, si vous devez la rendre publique. Je ne veux pas passer pour plus fouriériste que je ne suis. J'ai relu votre lettre à George Sand; elle contient d'excellentes choses, mais vous parlez à des sourds. Au reste, quel que soit le parti philosophique auquel s'attache madame Dudevant, elle n'en est pas moins un des plus admirables talents que je connaisse. Je crains seulement que mon ami Leroux ne la plonge un peu trop dans la philosophie panthéiste, et je viens de le lui dire à lui-même dans le peu de jours qu'il a passés avec moi.

Leroux nie qu'il soit panthéiste, mais c'est en vain; or comment conclure dans une pareille voie, qui, grâce au ciel! n'est pas la mienne? Cette impossibilité de conclusion se fait

[1] Précédemment, page 198 de ce volume.

sentir dans les deux dernières productions de George Sand. Vous voyez que nous sommes en désaccord sur ce point.

Je n'ai pas dû vous le cacher, parce que vous êtes jeune et que c'est un devoir pour moi de tenir ceux qui veulent bien m'écouter en garde contre le panthéisme, qui fait tant de progrès, dont la moralisation nécessaire aux hommes ne peut guère s'arranger, selon moi.

Mais que cette observation soit tenue secrète entre nous. Mon amitié pour Leroux et la défiance que j'ai de mon jugement m'engagent à vous faire cette prière. Au reste, il va paraître un ouvrage de Leroux[1] qui changera peut-être mes idées sur les siennes; il le croit du moins.

CXXIV

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

Tours, 8 avril 1840.

On veut me faire faire le voyage de Strasbourg pour assister à l'inauguration de la statue de Gutenberg. Me voyez-vous faisant trois cent soixante lieues d'allée et de revenue pour courir après ce que j'ai évité le plus soigneusement toute ma vie, la foule, le bruit, les cérémonies publiques et les dîners d'apparat? C'est Martin (de Strasbourg) qui me cause l'ennui de cette invitation. On veut aussi m'avoir en Corse. En vérité, il n'est tel, je le vois trop tard, que de se retirer du monde pour que le monde s'occupe de vous. Nous avions oublié que nous possédions un singe; un jour l'animal rompt sa chaîne, il fuit à travers champs, et nous et nos gens de courir après la vilaine bête. Mais je ne suis pas de ces singes qu'on rattrape. Thiers n'en dit pas autant[2], il se

[1] Le livre *De l'humanité*.

[2] Allusion à la formation du ministère dit du 1er mars, amené par le rejet de la loi de dotation du duc de Nemours, le 20 février.

laisse reprendre; d'autres disent qu'il force à le reprendre. Il y a huit mois, je lui prédisais son retour aux affaires, en l'engageant à y renoncer; mais il n'entend pas de cette oreille. J'avais bien calculé qu'il aurait les fonds secrets[1], mais non pas à une si grande majorité. Barrot est un excellent allié, qui se fait battre au profit de ceux qu'il sert. Est-ce qu'il avait perdu son lorgnon quand il a fait cette contre-marche?

Je voudrais bien que madame Tastu obtînt le prix[2] pour l'éloge de cette pécore aristocratique de marquise. Que de bruit on a fait pour une cinquantaine de lettres, charmantes, il est vrai, mais où il n'y a ni sensibilité réelle ni puissance de pensée : si elle n'eût été que couturière, on n'en parlerait pas.

CXXV

A MONSIEUR MARTIN (DE STRASBOURG)

15 avril 1840.

Je pense, cher monsieur et ami, que votre lettre a eu plus pour objet de me donner une nouvelle marque d'estime que de me déterminer à me rendre à votre cérémonie strasbourgeoise. Aussi vous en remercié-je de tout cœur. Vous aviez là une réponse à Thomas : elle ne devait pas vous laisser l'idée de changer ma résolution.

Au reste, je vous dirai que je n'ai heureusement pas reçu l'invitation officielle dont je me croyais menacé, et dont j'aurais pu vous garder rancune, vous qui l'aviez seul provoquée; car, certes, vos MM. les maires et adjoints ne pensaient guère à moi quand vous avez été leur apprendre que vous aviez rencontré en Touraine un ermite de mon nom.

[1] Les voix s'étaient ainsi réparties : pour le nouveau ministère, 246 voix, et 160 contre lui.

[2] Le prix d'éloquence aux concours de l'Académie française pour l'éloge de madame de Sévigné, que Béranger avait le grand tort de n'aimer pas.

Quant à l'hymne que vous me demandez, vous devez savoir que je ne fais pas d'hymnes, mais des chansons : or ce n'est point une chanson qu'il faut pour une pareille solennité. Et puis, je pourrais élever la voix jusqu'au ton convenable, que je ne m'en aviserais pas devant M. de Lamartine, invité à faire sa partie dans ce grand concert. Il y aurait fatuité de ma part, et, ce qui est pis, inconvenance. Quoi ! ce grand poëte travaille pour cette fête, et je viendrais là comme pour lui enlever les suffrages qui sont dus à ses beaux vers. Il n'aurait certainement pas à redouter le voisinage de mes couplets ; pourtant ce n'en serait pas moins un acte qu'on aurait le droit de me reprocher. Je ne le connais pas personnellement; mais je suis sûr que, si j'avais fait, par invitation et avant lui, quelques vers pour une occasion solennelle, il ne voudrait pas me venir disputer l'honneur de la lice, honneur dont cependant il serait certain d'avoir la meilleure part. Ne parlons donc plus de cela. D'ailleurs Strasbourg n'a pas besoin d'un hymne nouveau pour le peuple : il a la *Marseillaise*, née dans son sein il y a cinquante ans. C'est bien assez, il me semble, si ce n'est pas trop même pour vos autorités.

Parlons de votre santé : on m'a dit qu'elle vous faisait courir le Midi, mais que c'était plus un prétexte qu'une nécessité. Tant mieux ! le point essentiel étant le repos, vous le trouverez loin de la Chambre, et il n'y avait sans doute que ce moyen de vous empêcher de prendre part aux discussions fatigantes et contrariantes. Il faut vous réserver pour des occasions plus sérieuses que celles qui vont naître dans cette session, toute d'intrigues sans doute, et où il serait peut-être sage de le faire souvent pour forcer de parler ceux qui voudraient bien pouvoir désormais garder le silence. Il semble que mon ami Barrot doit être de ceux-là, et mon ami Thiers aussi, quoiqu'il aime bien à parler et ne s'en acquitte pas mal.

Vous savez que Lamennais a été presqu'en danger. Il m'écrit pour me rassurer une lettre pleine d'une douce ironie, où il traite la question des Chambres de manière à vous plaire. Il n'ira pas non plus à Strasbourg, et je ne l'y crois pas plus nécessaire que moi. Tenez, mon cher monsieur, les places publiques ne sont plus bonnes que pour l'opposition à coups de fusil ; l'opposition de l'intelligence, qui doit préparer l'autre, se fait ailleurs, sans faste et sans bruit. Elle s'infiltre tout doucement dans les masses, et, quand elle éclate, on sait à peine d'où elle est sortie. Ne tirez donc plus contre ceux qui se cantonnent dans de petits coins, et que la mauvaise besogne que les autres ont faite vous fasse pardonner aux ermites qui passent leur vie à prier Dieu dans leur cellule, surtout quand ces ermites ont battu le pavé dans leur jeune âge, et ont, par conséquent, droit à quelque repos avant de mourir.

C'est là ce que je disais encore, il y a peu de jours, à un de vos amis de Bordeaux, M. P***, qui m'a fait l'honneur de me venir voir en passant par ici. Nous avons beaucoup parlé de vous et des assurances que le pays doit placer dans votre courage et dans vos talents. P*** me paraît un de ces républicains de bon sens, comme j'en voudrais voir beaucoup.

Malheureusement ce ne sont pas ceux-là qu'on écoute : ils parlent trop bas. Vivent les braillards ! Votre ami ne m'a pas paru moins remarquable par les sentiments que par l'esprit. Adieu. Rétablissez-vous promptement, et, si dans votre tournée vous pouvez passer par Tours, n'oubliez pas qu'il y a un vieil ermite qui vous est dévoué de cœur [1].

[1] Lettre communiquée par madame Martin (de Strasbourg).

CXXVI

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

13 mai 1840.

Il faut que je vous parle de moi ; je ne vous écris pas de Tours, mais des environs de Paris, où je suis caché. Figurez-vous que, ennuyé d'entendre crier après moi parce que je restais exposé à la fièvre, je me suis mis à aller visiter la mer; puis, m'étant rendu compte de l'espèce d'ennui qu'éprouvait Judith dans la belle Touraine, je suis venu, sous un nom supposé, arranger quelques affaires avec deux de mes amis, gens fort discrets, et j'ai écrit à Tours que j'étais allé dans ma famille. Ici s'est offert à moi un arrangement qui rapprocherait Judith de ses chers Parisiens, et pourrait me laisser la liberté dont j'ai besoin pour mon humeur et ma santé. Voici plus de trois semaines que je suis occupé de cela sans avoir mis le pied dans Paris que pour le traverser à demi déguisé. J'ai bien du casse-tête, car je tiens plus que jamais à ne pas rentrer dans le monde ; c'est chez moi devenu une monomanie à Tours. Le cercle tendait à s'accroître sans fin, et, pour comble de peine, le logement que nous avions pris est tellement bruyant, que je n'y pouvais dormir, et y serais devenu fou. Vous dire aujourd'hui ce que je vais faire, je ne le puis encore. Rien n'est assez déterminé pour cela. Mais enfin je me rapprocherai de vous d'au moins soixante lieues. En attendant, vous me garderez le plus profond secret, et dans peu de jours vous recevrez un paquet de lettres de moi, que vous voudrez bien mettre à la poste, afin qu'à Tours on soit convaincu que je suis dans le Nord.

Si je n'avais pas pris un parti violent et subit, je n'aurais jamais pu m'arracher aux bons amis dont nous étions en-

tourés. Sans Judith, muni d'un passe-port avec un autre nom que le mien, je me serais fixé tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, et toujours loin de Paris; avec elle, cela ne se peut: il lui faut ses amis de Paris.

Encore un coup, ne dites rien de cela à âme qui vive. N'en embrassez pas moins madame Néé, Félicité et vos enfants.

A vous de cœur pour la vie.

Écrivez-moi à *M. Berger*, *chez madame Lacroix*, *à Fontenay-sous-Bois*, *près Vincennes*, *par Paris*, et ne mettez même pas mon nom dans la lettre[1].

[1] Dans l'une des lettres de l'année précédente, on a pu voir comment Béranger paraît troublé en apprenant, par une de ses amies de Paris, qu'on lui conseille de se défier des dames anglaises. Ce trait si court d'une lettre peu importante est le premier signe de l'événement qui, en 1840, a brusquement agité la vie du poëte. On a blâmé ou admiré, suivant qu'on aimait ou n'aimait pas Béranger, l'équilibre de sa raison. On a cru qu'il n'avait jamais connu les amères inquiétudes, les folies, les déchirements de l'amour. Qu'on sache donc qu'en 1840 ce sage, si habile à penser juste et à faire bien, a été frappé au cœur d'un coup de la flèche invincible. Venu tard, l'enivrant amour ne fut que plus rapide et plus cruel.

Il fut un moment où la passion lui monta à la tête comme un vin trop fort. Il oublia, pour une heure, et sa gloire présente et ses plus chers souvenirs. La compagne même de sa retraite, la fidèle amie de sa jeunesse fut oubliée. C'est alors que, fou de douleur, voulant et ne voulant pas donner son nom et toute sa vie, tout son cœur à l'étrangère, il s'échappe tout d'un coup de la ville où lui avait été faite la blessure. Il s'échappe, il disparaît, cachant sa trace, et, pour la première fois de sa vie, osant ne pas dire la vérité. On était à la fin d'avril. Ce n'est point trahir un secret, c'est révéler un noble mystère que de suivre le poëte dans sa fuite et jusque sous ces bois de Fontenay où il eut à lutter contre la passion et à la vaincre. Un ami, celui qu'à cause de ces soins il a depuis ce temps distingué le plus, fut d'abord le seul confident et le seul médecin de son cœur affligé. Béranger, las de sa course errante, malade, desespéré, la rougeur au front, l'appelle un jour et lui demande un asile, près d'un bois, bien tranquille, bien ignoré. Le gîte fut trouvé bien vite, et Béranger, sous un nom d'emprunt, y commença sa guérison. Judith, cependant, tout effrayée et déchirée du mal qu'elle devinait, contrainte encore à montrer un visage paisible, frémissait sous le coup qui avait ébranlé leur foyer domestique, et failli y anéantir les souvenirs et les rêves. Mais bientôt le calme lui fut rendu, et, après une saison d'orage, les jours sereins reparurent et ne furent plus obscurcis.

CXXVII

A MONSIEUR ANTONY DESCHAMPS

J'ai toujours recherché vos vers avec empressement. Jugez d'après cela combien je suis heureux d'en recevoir qui viennent me trouver de votre part. Malheureusement j'étais absent à leur arrivée, et c'est bien tard que je vous prie d'agréer mes remercîments pour le plaisir qu'ils m'ont procuré et pour les mots bienveillants qui leur servent d'envoi.

Véritable poëte, doué d'une sensibilité profonde, vous acceptez l'amour du peuple pour l'Empereur sans le discuter; et de votre plume coulent les beaux vers que vous avez la bonté de m'adresser. Ils sont dignes de tout ce que j'ai lu de vous, monsieur, et je suis fier qu'il vous aient fourni l'occasion de penser à moi.

Recevez-en l'assurance, monsieur, et celle de ma gratitude bien dévouée.

CXXVIII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

6 août 1840.

Mon cher et respectacle ami, vous devez trouver que je mets bien du temps à vous répondre et à vous remercier de la belle place que vous voulez me donner dans votre grand ouvrage. En voici la raison. Une affaire de famille m'a fait passer de l'Ouest au Nord, et je suis absent de Tours depuis plus de deux mois. C'est depuis peu que votre lettre si aimable et si bonne pour moi m'est arrivée, accompagnée malheureusement de beaucoup d'autres. Avant de vous répondre, j'ai voulu réfléchir, et, en vous témoignant toute ma reconnaissance pour l'éloge que vous faites de moi, je ne puis m'em-

pêcher de vous faire une observation que moi seul peut-être puis vous soumettre avec succès.

A des louanges aussi flatteuses ne conviendrait-il pas d'ajouter : *Il est fâcheux qu'en chantant pour le peuple Béranger se soit d'abord trop laissé entraîner à la peinture de mœurs, que plus tard sans doute il eût voulu pouvoir corriger.*

Vous sentez, mon cher ami, que c'est une phrase à faire, dont je vous indique ici la substance, et que ce n'est pas d'un œur bien contrit que je formule cet acte de pénitence. Mais je pense à vous, à votre position, mon noble apôtre, et je crois qu'après avoir écouté votre amitié pour moi il faut, dans l'intérêt de la cause où vous avez pris un rôle si élevé, que vous fassiez la restriction que je vous demande; et peut-être même ne serait-il pas mal de châtier le coupable un peu plus sévèrement, car il se peut que je fasse comme le bon Sancho, lorsqu'il entreprend de désenchanter Dulcinée : je frappe plus sur l'arbre que sur moi.

Que dites-vous de mon observation? Je vous la livre sans l'appuyer de beaucoup d'arguments. Mais j'ajouterai seulement que je l'ai gardée par devers moi pendant quinze jours, avant de vous en faire part

Je savais déjà en partie ce que vous me dites de l'ouvrage de Leroux, et je ne suis pas rassuré sur l'effet qu'il produira, s'il en produit un, car il n'a plus pour exister que ses œuvres philosophiques. Je crois vous avoir dit que l'affaire du *Napoléon* était à vau-l'eau. Je viens de travailler à me libérer. Grâce à mon libraire, qui, par rapport à moi, avait pris des actions, je n'y serai que pour 3,000 francs. C'est beaucoup, mais je ne les regrette que parce qu'en les payant j'acquiers la preuve de l'impossibilité de tirer d'embarras notre pauvre métaphysicien.

Je vais encore passer quelque temps dans ma famille, où tout le monde me fait peur des fièvres de Touraine, et où l'on

me repète sans cesse : Suivez les conseils de M. de Lamennais. L'envie m'en prend; mais la difficulté, c'est de se rapprocher de Paris sans se rapprocher du monde, pour lequel, chaque jour, mon éloignement augmente. Ce qui pourrait arriver, c'est que la vieille amie qui demeure avec moi prît une détermination violente pendant mon absence, la peur de la fièvre agissant plus sur elle que sur moi. Dans tous les cas, je vous en instruirai.

Dans la tournée que je viens de faire et que j'ai allongée pour éviter Paris, dont j'ai si grande peur, j'ai passé à Saint-Malo. Comme je ne voulais pas m'y faire connaître, c'est à tâtons que j'y ai cherché la maison où vous êtes né, et je l'ai fait si maladroitement que je ne l'ai pas trouvée, dans les quelques heures que j'ai eues pour visiter votre rocher natal. La marée m'a aussi empêché d'approcher autant que je l'aurais désiré du tombeau de Chateaubriand. En l'apercevant si petit, je me disais qu'il vaut mieux tendre la main quand on veut nous donner des dragées que de prendre dans le cornet. Notre modestie nous empêche de fourrer les doigts assez avant. Quel pauvre petit tombeau notre ami s'est fait là! Il aura mieux que cela un jour. Eh bien, nous nous préparons à la guerre[1]. Y croyez-vous? Moi, j'en doute encore, Thiers la voulût-il. Nous avons quelqu'un là-haut qui n'aime pas les affaires qu'il ne peut pas conduire lui-même. Un de ses chauds partisans d'aujourd'hui disait, il y a longtemps : Il veut goûter à toutes les sauces et fait tourner toutes celles où il trempe le bout du doigt.

Adieu, mon cher ami, soignez bien votre santé, et croyez-moi tout à vous de cœur.

[1] C'était le moment où on faisait des préparatifs sérieux pour lutter contre la coalition et relever le gant si insolemment jeté à notre gouvernement par le gouvernement d'Angleterre.

VICTOR HUGO A BÉRANGER

Mayence, 4 octobre 1840.

Je suis à Mayence, dans un pays qui a été Français, qui le redeviendra un jour, et qui l'est de cœur et d'âme en attendant qu'il le soit sur la carte par la ligne verte ou rouge des frontières. Tout à l'heure, j'étais à ma fenêtre, sur le Rhin; j'écoutais vaguement le bruit des moulins à eau amarrés aux vieilles piles disparues du pont de Charlemagne, et je rêvais aux grandes choses que Napoléon a faites ici, lorsque, d'une croisée voisine, une voix de femme, une voix charmante, m'a apporté par lambeaux des vers charmants.

J'aime qu'un Russe soit Russe
Et qu'un Anglais soit Anglais;
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France, soyons Français!
. . . . . .
Mes amis! mes amis!
Soyons de notre pays!
. . . . . .
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur.
. . . . . .
Consolons par ce mot là
Ceux que le nombre accabla.

Ces vers de vous, ces nobles vers entendus de cette façon et dans ce lieu, m'ont remué profondément. Je vous les envoie mutilés comme le vent me les a apportés; ils m'ont fait venir les larmes aux yeux, et j'ai senti un besoin irrésistible de vous écrire : j'avais le cœur serré, dans ce pays où un Français ne devrait pas être un étranger, où un soldat blanc et un soldat bleu, c'est-à-dire l'Autriche et la Prusse, montent la garde devant la citadelle défendue en 94 par nos Mayençais, et agrandie en 1807 par Napoléon. Vos vers m'ont dilaté l'âme. Ce chant d'une femme, c'est la protestation de tout un peuple. J'ai pensé que vous seriez heureux de savoir que les échos du Rhin sont pleins de votre voix, et que la ville de Frauenlob chante les chansons de Béranger. Quant à moi, je ne fais que passer à Mayence, mais j'en emporte une émotion profonde. Je vous la dois, et je vous en remercie. Cher et grand poëte, je suis à vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO.

CXXIX

A MONSIEUR TUGNOT DE LANOYE

6 octobre 1840.

Certes, non, monsieur, je n'ai pas oublié les visites que vous avez bien voulu me faire, la confiance que vous m'avez témoignée et le plaisir que me firent vos confidences poétiques. Je retrouve dans le volume que vous voulez bien m'adresser et même me dédier, honneur qu'on m'a fait quelquefois et qui pourtant me surprend toujours, je retrouve, dis-je, dans ce volume d'anciennes connaissances que je suis bien aise de revoir, et des morceaux nouveaux pleins d'une noble et touchante poésie, auxquels je ne fais qu'un reproche. A ce mot de reproche, je vois l'auteur sourciller. Rassurez-vous, monsieur, ce reproche, tout grave qu'il est, ne porte que sur l'inspiration triste et découragée dont ces morceaux sont empreints. J'ai assez souffert pour ne pas nier les douleurs d'autrui; aussi je m'alarme de la persistance des vôtres. J'espérais que les années vous rendraient quelque sécurité, et qu'ami de vos semblables comme vous l'êtes vous vous occuperiez assez d'eux pour avoir à vous occuper moins de vous-même, ce qui finit par ôter bien des aiguillons à la souffrance.

Savez-vous, monsieur, qu'il y a une sorte d'égoïsme à n'employer l'art qu'à exprimer sa propre plainte? Hélas! comme tous les égoïsmes, celui-là reçoit aussi son châtiment. Oui, monsieur, il en résulte de la monotonie dans ses œuvres, des longueurs qui nuisent quelquefois à l'ensemble des morceaux; enfin, un trop fréquent retour des mêmes images et aussi des mêmes expressions. Voilà de la critique, et même un peu trop sévère de la part d'un homme à qui l'on dédie un livre; mais pardonnez-la moi. Je voudrais, monsieur, avoir assez d'autorité sur votre esprit pour vous ramener,

par le seul moyen qui m'est offert, à plus de résignation, à plus de confiance à ce Dieu dont vous parlez, mais avec qui vous ne paraissez pas vivre en grande intimité. S'il a pu consoler un pauvre chansonnier, que ne ferait-il pas pour un poëte élégiaque? Au nom de l'art que vous aimez et à qui vous devez un beau talent, donnez un guide à votre jeune imagination ; ne tombez plus dans cette vanité de la douleur, qui fait que nous nous croyons toujours les plus malheureux, et cultivez tout ce qu'il y a en vous de bonne et belle poésie, pour consoler ceux qui souffrent et ne savent pas le dire aussi bien que vous.

Il y a quinze ans, votre volume aurait eu, je le crois, un grand succès ; mais dans le chaos où nous nous enfonçons, je crains qu'il ne puisse être apprécié ce qu'il vaut : littérature et politique me semblent en désarroi ; de beaux vers sont mal venus dans un pareil moment. Moi-même, tout retiré du monde que je suis, moins préoccupé de ce qui se passe, moins alarmé sur les destinées de la patrie, j'aurais peut-être trouvé plus de beautés dans votre volume ; et pourtant, je vous l'assure, je l'ai lu avec le plus vif intérêt. Je ne crois pas me tromper dans l'éloge que je pense que le public et les journaux en devraient faire; mais les journaux sont à tout autre chose; et le public, que fait-il? où est-il? Quel que soit le sort de votre livre, n'en continuez pas moins de chanter, et soyez certain qu'un jour ou l'autre vous recevrez la récompense de votre talent et des nobles sentiments qui vous distinguent.

Je ne sais comment vous remercier de tout ce que vous dites de moi. Peut-être même ne dois-je pas vous en remercier. Vos paroles sont une marque d'affection à laquelle l'affection seule doit répondre. Croyez à celle que je vous porte. J'espère même que cette lettre vous en sera une nouvelle preuve.

CXXX

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

12 octobre 1840.

Vous voulez que je vous parle politique : je ne pourrais que vous répéter les journaux. Tout se complique de façon à n'y rien démêler. La guerre semble pourtant plus sûre que la paix; mais avec un roi qui la craint et qui ne manque pas de ruse, avec un ministre qui ne manque pas de jactance, mais qui n'a pas de puissants appuis, il est impossible de rien préjuger. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Angleterre ne veut pas la guerre avec nous; elle n'a rien à y gagner, et elle y perdrait momentanément. Qui sait même si les hasards heureux ne pourraient pas finir par être en notre faveur? En France, la portion remuante, énergique, voudrait la guerre; quelques-uns par patriotisme plus ou moins éclairé; beaucoup d'autres, parce qu'on suppose qu'elle tournerait au détriment du pouvoir actuel. Quant aux masses, la paix, je crois, est ce qui leur convient le mieux. Il est plus aisé de voir dans l'avenir que dans le présent. Ce que fait l'Angleterre achèvera de détruire sa puissance, surtout si elle réussit à s'emparer d'une portion de l'Égypte. Les Russes ou les Français l'en chasseront un jour, et, avant ce jour, elle éprouvera l'épuisement que causent à une nation les conquêtes hors de proportion avec son territoire; elle aura le sort des nations qui se laissent diriger par les intérêts commerciaux. Vous êtes peut-être assez jeune pour voir le commencement de cette grande débâcle, qui serait aujourd'hui un malheur pour le monde entier, car aucun peuple n'est en mesure de remplacer l'Angleterre dans son action de civilisation matérielle. Quant à la civilisation intellectuelle dont nous paraissons être chargés, il me sem-

ble que nous nous en acquittons assez mal depuis quelque temps; mais enfin, ce qui doit être fait se fera ; quand? je ne sais.

Je suis encore intact dans mon coin, bien que tous les jours je fasse des promenades de plusieurs heures. Je voudrais que les nominations académiques fussent terminées pour donner mon adresse à deux ou trois personnes que j'ai besoin de voir. Au reste, je me plais dans le silence où je suis, et je n'ai, je crois, jamais autant travaillé et plus à mon goût. Je viens de trouver une nouvelle voie pour débiter en vers une foule de choses que je croyais ne pouvoir jamais exprimer qu'en prose. Malheureusement c'est un peu tard s'en aviser. Cela aura toujours le mérite de m'amuser beaucoup.

Je crois vous avoir dit que j'éprouvais de la contrariété de voir Judith occuper ici un autre logement que moi, parce que notre maisonnette ne lui offre pas de chambre assez chaude. J'attends un brave jeune homme qui va me tenir compagnie, et qui, en cas d'accident, comme je dis toujours, pourra aller chercher le médecin, les pompiers ou la garde. C'est un digne garçon, à qui j'ai été utile, et qui restera avec moi tant que j'en aurai besoin : il est poëte et prosateur. Je lui trouve un talent original, mais il a besoin de former son style. Ce qui lui nuira, c'est qu'il est homme de vertu, et que cela ne convient guère plus aux gens de lettres qu'à ceux qui veulent faire fortune. Aussi ai-je fait tout ce que j'ai pu pour le pousser vers une autre carrière. J'espère encore le dégoûter de la littérature.

Je vous trouve bien plaisant et même bien ridicule de me demander la permission de me venir voir ici. En vérité, mon cher Auguste, vous n'y avez pas réfléchi; tout Paris devrait vous suivre, que je voudrais encore que vous vinssiez.

CXXXI

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

26 octobre 1840.

Cher ami, je vous aurais écris plus tôt sans le changement de ministère, pour vous demander si je pouvais vous être bon à quelque chose. Toutefois, au milieu des tracasseries qu'on vous suscite [1], s'il arrivait que vous supposassiez que de façon quelconque je pusse vous être utile, n'hésitez pas à me le faire savoir. Écrivez-moi sous enveloppe, à l'adresse de Perrotin.

Auprès de messieurs les juges, je ne pourrai grand'chose, car je ne connais guère ces gens-là que par mes condamnations. Mais il est possible qu'il arrive au pouvoir (puisqu'on appelle cela *pouvoir*) quelqu'un qui serait glorieux de vous servir. Dans ce cas, je serais à vos ordres. Au reste, je vous connais, et vous n'en êtes pas encore à crier au secours. Aussi ce qui m'inquiète le plus, c'est votre santé qui, dans tout ceci, peut avoir à souffrir. Ménagez-la donc et croyez à mon dévouement comme à mon amitié.

CXXXII

A MADAME B***

15 novembre 1840.

N'hésitez pas à vous adresser à moi. Vous n'ignorez pas que tout ce que je pourrai faire pour vous être utile sera un bonheur pour moi. Ayez donc assez de confiance en vous-même pour croire à toute celle qu'on a en vous. J'aime qu'on

[1] Le 13 octobre avait paru la brochure de Lamennais, intitulée : *le Pays et le Gouvernement*. Presque aussitôt le ministère public avait commencé de poursuivre l'auteur.

sente sa propre valeur, et qu'on ne s'exagère pas celle des autres. Des gens comme vous, encore une fois, si honorables dans leur conduite, si fidèles à leurs engagements, si persévérants dans leur tâche ici-bas, valent cent fois mieux que tous ces êtres parasites, qui, comme moi, sont un luxe de la société à laquelle ils n'apportent ni l'utilité des actes ni l'utilité de l'exemple, et, comme les vers luisants, brillent sans éclairer, ou, comme les feux follets, n'éclairent que pour égarer. Mon enfant, il n'y a de bon que les gens de cœur.

CXXXIII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

27 novembre 1840.

Cher ami, je croyais qu'il y avait délai pour votre jugement, et je lis votre condamnation[1]. Quoique je ne la regarde que comme une plaisanterie de MM. les juges, dont l'esprit aboutit toujours à la prison et aux amendes, dites-moi ce que vous allez faire. Sans doute vous avez pris conseil pour faire défaut; mais êtes-vous sûr que la justice et la police, excitées par la sacristie, ne voudront pas mettre d'abord l'arrêt à exécution? Avez-vous besoin d'une retraite? J'ai une chambre à vous offrir, loin de tout voisin, près d'un bois, et où vous n'aurez que moi pour compagnie. Si vous la croyez convenable, dites-le à Perrotin qui vous portera ce petit mot demain matin, parce que je sais que vous n'ouvrez votre porte que le jeudi. S'il ne vous trouve pas chez vous, je le prie de passer chez Benoît pour se procurer au moins de vos nouvelles.

Si ma chambre vous convient, Perrotin pourra vous y amener. Ne craignez pas de me gêner. J'ai un ménage monté et une vieille bonne qui ne fait pas trop mal la cuisine.

[1] Lamennais ne fut jugé que le 26 décembre : il faut lire sans doute : « Votre renvoi. »

CXXXIV

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

Décembre 1840.

Cher ami, je vous lis, et savez-vous le mot que je répète le plus souvent? Le voici : Quel grand homme! Non que tout soit à ma portée dans votre livre, non que tout soit ma pensée non plus. Mais avec vous je me donne tort sans me convertir tout à fait. Le point essentiel, c'est que je spiritualise avec vous, et que je suis le plus heureux du monde de cette conformité.

Mais en voici assez sur ce point. Quant à votre jugement, vous avez beau dire, vous êtes saisissable au corps, à moins d'une déclaration au greffe de l'impossibilité de comparution. Au reste, la maisonnette serait toujours à votre disposition.

A présent, il faut que vous m'obligiez. Bretignères, un des fondateurs de la colonie de Mettray, va venir à Paris : il vous ira voir. Dites-lui que nous nous écrivons, mais que vous ne savez pas ma demeure, et que même vous me croyez à Metz, chez le frère de Manuel. Je prends ce mensonge sur le compte que j'aurai à faire un jour; je ne veux pas pour si peu vous brouiller avec le ciel qui doit vous regarder avec tant de faveur.

CXXXV

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

18 décembre 1840.

Cher ami, je viens de lire, de lire avec toute l'attention dont je suis capable, vos trois admirables volumes. J'ai été constamment dans une extase que vous n'attendiez pas sans doute d'un antimétaphysicien. Ayant peu lu d'ouvrages de

ce genre, j'hésite à vous dire que je ne crois pas qu'on ait chez nous rien produit de pareil ni rien d'égal. Au moins suis-je bien persuadé qu'il n'y a pas dans notre philosophie de livre écrit aussi merveilleusement. Pardonnez à l'artiste de s'être autant arrêté sur la forme. Non, mon ami, on n'a jamais mieux écrit en français, et peut-être convient-il de dire qu'on n'a jamais aussi bien écrit. A chaque page, à chaque phrase, lorsque vous descendez de Dieu jusqu'à nous, à travers tous les rayons de la science, je me représentais Rousseau ou Buffon traitant pareille matière, et il m'a toujours semblé que leur plume ne serait pas arrivée à cette souplesse, à cette lucidité, à ce facile enchaînement logique, à cette grâce donnée au plus profond savoir, à cette poésie communiquée aux plus hautes pensées philosophiques et métaphysiques. Cet ouvrage, fruit du plus vaste système, a dû mûrir bien longtemps dans votre cervelle avant d'arriver à pareille éclosion. Ce n'est pas là une œuvre faite page à page. Quelle merveilleuse coordination ! Comme on pressent déjà tout ce qui va suivre !

Je vous parlerai peu du fond, si ce n'est pour vous mettre en garde contre mes éloges. Croiriez-vous, cher ami, que ma tête de chansonnier, sans doute aussi mon cœur, m'avaient fait des pensées qui ont le plus grand rapport avec les vôtres? Mon spiritualisme, malgré mon ignorance, s'était formulé presque entièrement ainsi pour moi, au bruit de mes joyeux refrains et de mes airs de pont-neuf, qui ne ressemblent guère, je pense, à la musique de Palestrine. Néanmoins il faut que je vous avoue qu'un point bien important établit une différence entre nous deux. Je me suis toujours élevé vers Dieu autant que mes ailes fangeuses me l'ont permis, mais toujours les yeux fermés, me contentant de dire : « Oh ! oh ! » comme la bonne femme de Fénelon. Croiriez-vous que je frémis presque lorsque je vois qu'on analyse la substance

créatrice? Je tremble quand je vois disséquer Dieu, si respectueux que soit l'opérateur. C'est que, moi, je crois comme les petits enfants, ce qui semble ne m'aller guère. J'en ai connu un qui avait un Jésus de cire; sa bonne, en touchant à la statuette, la brisa. L'enfant se mit à pleurer en disant : « Je n'ai plus de bon Dieu, je vais mourir! » Bien que je sache que mon Dieu ne finira pas en poussière sous les yeux d'un puissant génie, toujours est-il que je suis tenté de crier au génie : « Croyez, et fermez les yeux! » Pourtant, je le reconnais, il fallait que les vôtres pussent voir pour ouvrir ceux de tant d'aveugles. Soyez béni pour avoir rempli une tâche apostolique si digne d'opérer des miracles!

Malheureusement, vous écrivez chez une nation qui ne sait plus lire, peut-être parce qu'on a le soin de ne lui en pas laisser le temps. Malgré toute votre renommée, je crains que cet ouvrage n'obtienne pas d'abord l'attention générale qui lui est due. Peut-être en Allemagne fera-t-il plus de sensation et cette sensation réagira-t-elle sur nous autres, gens fort distraits, qui avons pour habitude de laisser passer les chefs-d'œuvre sans y jeter les yeux et les grands hommes sans prendre la peine de les saluer. O mon ami! puissiez-vous jouir de toute la gloire que vous méritez! Vous n'en seriez pas plus vain, mais vous en seriez plus heureux, car ce serait la preuve qu'on vous a compris, qu'on a profité de vos sublimes enseignements, et qu'à votre voix inspirée ont disparu toutes ces doctrines absurdes et funestes qui jettent les peuples hors de la voie où Dieu a placé leur salut.

A présent que j'ai fait ma révérence au soleil, je vais me permettre de lui trouver quelques taches; elles sont bien légères, si tant est que je ne me trompe pas. Où, monsieur le Breton, avez-vous pris cette locution :

Jusqu'à ce qu'ils n'aient su se créer [1];

[1] Troisième volume, p. 28.

Jusqu'à ce que cette union ne s'opère [1].

Jusqu'à ce qu'elle ne soit [2];

Et puis soi au pluriel : *des êtres en soi?*

Est-ce pour cette faute que vous n'êtes pas de l'Académie, car elle la réprouve formellement? Ce n'est pas ce qui me la fait remarquer. La tournure me choque, mais vous savez le cas qu'on doit faire de pareille observation de la part d'un homme qui n'a jamais pu apprendre la grammaire. Quant au *jusque* suivi d'une particule négative dans les phrases ci-dessus, je me persuade que cela vous est revenu de Saint-Malo.

Adieu, cher ami, je vous relirai plus d'une fois, mais je voudrais bien un jour causer avec vous de ce qu'il vous reste à écrire. Je pense bientôt quitter ma solitude, où j'ai encore besoin de rester quelque temps. Tâchez que je ne vous rende pas visite en prison. Ah! si vos jurés étaient gens à lire votre *Esquisse de philosophie*, je serais bien tranquille sur l'issue du ridicule procès que M. Martin du Nord vous fait intenter.

CXXXVI

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

1840.

Votre condamnation, cher ami, m'afflige plus qu'elle ne me surprend. Je sais ce que c'est que les juges, les jurés et les avocats généraux. Celui qui a si odieusement insulté votre gloire est le même, je le crois, qui, comme substitut du procureur du roi, porta la parole contre Cauchois-Lemaire, dans l'affaire de la lettre au duc d'Orléans. Quant à votre défenseur, il m'a semblé qu'on devait regretter qu'il n'eût

[1] Troisième volume, p. 214.
[2] Préface, p. 23.

pas lu votre grand ouvrage, pour arriver de là à un panégyrique dont vous pouvez bien vous passer, mais qui, pris de haut et où l'on eût pu prodiguer toutes les ressources de l'éloquence, eût donné au jury une juste idée de ce que vous êtes pour le présent, de ce que vous serez pour l'avenir. Mais c'est fini. Parlons de ce que vous allez faire.

N'attendez-vous pas une saison moins rigoureuse pour vous constituer? Pensez-vous à une maison de santé? Ceci dépend du ministre de l'intérieur. Benoît, bien affligé sans doute, va vous aider à prendre une détermination.

Si vous n'avez pas un moment pour me donner de vos nouvelles, chargez-le, je vous prie, de m'écrire un mot. Si je lui étais bon à quelque chose, dans ce qu'il peut et veut faire pour vous, qu'il me le dise.

Adieu, cher condamné, si vous étiez d'une santé plus robuste, je ne vous plaindrais pas.

CXXXVII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

Janvier 1841.

Je suis heureux, cher ami, d'apprendre qu'on vous ait perché sous les toits. Ce qu'il faut craindre dans les prisons, c'est l'air d'en bas. Au moins, dans votre caveau sous tuiles, vous avez de l'air pur à respirer. Je voudrais déjà vous avoir vu pour m'assurer que vous n'êtes pas exposé aux tristes inconvénients de l'insalubrité. J'ai déjà ma permission pour vous voir et monter dans votre belvédère; mais malheureusement un coup d'air est venu me frapper la tête : je souffre beaucoup et surtout de l'oreille. Dans peu de jours j'espère en être quitte, si toutefois ce n'est ni névralgie ni rhumatisme. Je rentrerai donc, pour vous voir, dans ce Paris que je n'ai vu que de loin depuis cinq ans et qui me fait une frayeur hor-

rible. Ayez la bonté de me faire savoir si vous avez des jours de réception, car vous devez être accablé de visites, et je pense que vous avez dû mettre ordre à votre temps. Deux mots seulement pour me faire connaître vos jours et votre heure.

J'ai vu qu'on s'était permis de décacheter les lettres que vous receviez. C'est mieux que sous la Restauration : jamais on n'a décacheté ma correspondance.

CXXXVIII

A MONSIEUR GILHARD

25 janvier 1841.

Enfin nous venons de louer à Passy [1], où je ne me serais pas logé sans Judith, qui a là d'anciens amis. Moi, j'y suis trop connu, car le pays me plaît et me convient assez. Ce qui me fait frémir, c'est la quantité de visites que je vais avoir à faire ; aussi prolongerai-je mon incognito le plus possible. Pourtant j'irai bientôt voir Lamennais, qui supporte bien les commencements de sa captivité; mais elle est longue et sa santé très-chancelante. En vérité, il est affreux, pour une brochure, de condamner un vieillard à une peine si longue, et cela pour faire plaisir au clergé. Son dernier ouvrage me semble magnifique, bien que je sois grand ennemi de la métaphysique et que je regrette que lui, s'étant séparé du mythe chrétien, ait cru devoir en conserver la trinité. J'ai lu ce livre avec ravissement, tant le style m'en paraît merveilleux, considéré surtout par l'aridité et le dogmatisme de la matière. Malgré sa dédicace toute bienveillante, le livre de Leroux a une tendance au panthéisme que je ne puis accepter, et je le lui ai écrit. Cela a toujours été un sujet de disputes entre nous. J'aurais aussi voulu qu'il publiât un système

[1] Rue Vineuse, 15.

complet : le plus important et le plus difficile reste à faire. Lamennais s'y est pris tout différemment et comme un homme qui tient d'avance toutes les parties de son œuvre. Je pense que celui-ci aura plus de succès en Allemagne que chez nous, au moins dans les premiers moments ; à mon avis, il s'est placé par ce livre au premier rang de nos philosophes et de nos écrivains. Mais je suis mauvais juge en pareille matière.

Tout ce que vous dites au sujet du retour des restes de Napoléon est fort juste. Mais qui voulez-vous aujourd'hui qui pratique les leçons du bon sens? Vous avez lu les discussions de la Chambre. Quelle honte! Oui, l'on a voulu sacrifier Thiers, mais n'a-t-il pas de grands reproches à se faire? Fallait-il qu'il attendît que la coalition fût formée pour agir? C'est en entrant au ministère qu'il devait parler ferme et haut aux Anglais; alors ceux-ci n'étaient pas préparés, et, si le roi eût mis obstacle à ses projets, l'honneur, le patriotisme, exigeaient qu'il quittât immédiatement le pouvoir. Il y a dix-huit mois qu'à son passage à Tours je lui disais de se défier de l'alliance anglaise. Il en était engoué, et il a été joué. Quand il a jeté feu et flamme, il n'était plus temps; peut-être même alors y avait-il imprudence. Au reste, Guizot fera sans doute plus mal encore; car on veut aussi le perdre. Louis-Philippe a juré de détruire tous les hommes de la Révolution de juillet. Il n'a plus beaucoup à faire pour cela : eux-mêmes l'ont aidé. Quel est son but? Je ne sais, ou je n'ose le dire, tant le mot de l'énigme me paraît absurde. Si je ne me trompe, avant un an nous en pourrons savoir davantage. Si mes prévisions s'accomplissent, je dirai : C'est une forte tête. Si elles sont renversées, je dirai : Il n'a rien su fonder.

CXXXIX

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

19 février 1841.

Cher ami, à peine sorti de Sainte-Pélagie, le rouge m'est venu au front, car j'ai pensé alors à l'éternel bavardage dont j'avais dû vous fatiguer, vous et les trois personnes présentes. Je me suis rappelé qu'entraîné par une loquacité sans excuse, j'avais poussé l'impolitesse jusqu'à vous couper plusieurs fois la parole. Pour mettre ma conscience un peu en repos, je viens vous demander pardon et vous promettre que cela ne m'arrivera plus, du moins je l'espère. Mais aussi pourquoi parler de chevalerie à Don Quichotte? L'amélioration des classes inférieures, et même de toutes les classes du peuple, est mon rêve constant; la croire possible est mon illusion, et de là le système plus ou moins complet que je vous ai si longuement développé. Dorénavant, cher ami, par pitié pour vous et pour vos visiteurs, ne me mettez plus sur ce chapitre. Au reste, je vous confesserai que, moi, qui autrefois étais peu parleur, je suis devenu bavard. Je sais pourtant écouter, et c'est d'où vient le regret que me donne ce vilain défaut, surtout quand je lui lâche la bride où j'aimerais tant à entendre parler. Si nous avions été tête à tête, je n'aurais pas commis cette faute.

Pour Dieu, mon cher prisonnier, promenez-vous donc un peu; cela seul fera cesser vos maux de tête; et demandez un piano, ne fût-ce que pour y promener vos doigts lorsque j'entonnerai d'aussi longs morceaux que celui que je vous ai chanté aujourd'hui. A vous de cœur et pour la vie.

CXL

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

17 mars 1841.

Mon cher reclus, je m'étais un peu soigné la semaine dernière, j'espérais donc vous voir bientôt; mais depuis dimanche ma tête est reprise du vilain mal qui laisse rarement passer cette époque de l'année sans me rendre visite. Je suis tenté d'y voir un retour de jeunesse, quand je pense que voilà plus de quarante ans que ma pauvre tête a à en souffrir. Je garde la chambre, mais avec moins d'obstination que certain prisonnier[1], et je vais au jardin respirer quelque peu d'air libre. Toutefois cela m'ennuie, et je vais tâcher de me débarrasser promptement pour vous aller voir. En attendant, je vous souhaite beaucoup d'aussi jolies visiteuses que madame D***. Elle m'a paru fort aimable et répond à l'idée que vous m'en aviez donnée; mais je voudrais bien savoir quel est ce monsieur qui lui sert de chevalier. Il ne semble pas manquer d'esprit ni de bon sens, tout légitimiste qu'il prétend être.

Je n'ai pas eu le temps, l'autre jour, de vous demander si vous vous étiez remis au travail. Puisque vous ne voulez ni du piano ni de la promenade, je voudrais vous voir tout entier à l'achèvement de votre admirable ouvrage. Je crains toujours qu'on ne vous mette en tête quelque nouvelle brochure qui en retarderait les derniers volumes.

Quand je commence une chanson qui me plaît, j'ai crainte de mourir avant qu'elle soit terminée, revue et corrigée. Quel serait mon tremblement, bon Dieu! s'il s'agissait d'une œuvre de génie et de philosophie transcendante! Ne vous

[1] Lamennais, pendant l'année entière de sa captivité, ne voulut pas sortir de sa cellule.

laissez donc pas détourner de votre mission. C'est dans le complément de cet ouvrage que se trouvera la réponse aux critiques de mauvaise foi et aux adversaires injurieux. Ne laissez pas à court d'arguments cette foule d'admirateurs qui vous est si dévouée.

Adieu, cher ami, soignez votre santé et vos belles fleurs, donnez-vous de l'air et plaignez-moi de vous voir si peu souvent.

CXLI

A MONSIEUR WILHEM

5 mai 1841.

Mon cher ami, à dimanche pour le concert de la Sorbonne, où je tâcherai d'arriver à une heure et demie, et où je compte sur toi pour me placer dans quelque coin qui me dérobera aux regards des gens qui pourraient me connaître et qui sont de ceux qne je ne me soucie pas de revoir.

Quant au dîner, je crois sage de le remettre à un autre jour. Je n'ai gardé un peu de cervelle qu'en la ménageant. Or deux heures de musique dans une salle fermée suffisent pour les émotions d'une journée. Je n'ai pas besoin de t'apprendre que je suis devenu horriblement bavard; tu m'as entendu dimanche parler quatre heures sans débrider, comme me disait du roi Joseph Bonaparte un admirateur de son éloquence; à un dîner d'amis, de pareils accès sont à craindre pour moi. Dimanche prochain, si, après deux heures de musique, je vous donnais quatre heures de paroles, j'en serais vraisemblablement malade le lendemain. Lundi passé, ma pauvre tête était en compote. Je suis donc obligé de vivre de régime pour la conserver jusqu'au bout. Toi-même, dimanche, tu auras eu assez de tracas et de fatigue sans avoir à t'occuper à traiter ton monde. Comme je ne renonce pas au dîner, nous prendrons, pour cette par-

tie de la fête que tu me proposes, un jour où nous n'aurons les uns et les autres que cela à faire.

Je te préviens aussi que Judith ne pourra pas aller dimanche à l'*Orphéon :* il lui faudrait donc courir après nous, parce qu'elle ne céderait pas sa part du dîner.

Elle prétend que c'est pendant cinq heures que j'ai parlé dimanche; cinq heures, soit!

CXLII

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

1er juin 1841.

Vous indiquer un couvent ou une pension, je ne le puis. Les couvents sont en tout semblables aux pensions, au moins ceux où l'on ne met pas les demoiselles pour en faire des religieuses. Ma sœur est religieuse dans un des plus riches, et l'éducation, qui y est fort chère, est toute mondaine; rien n'y manque, danse ni musique, etc., etc.; la vanité y va son train, bien que les dames soit cloîtrées et ne sortent jamais. Il y en a un autre où l'on dresse les grandes dames du faubourg Saint-Germain; je crois que dans celui de ma sœur on élève des femmes pour les banquiers.

Vous voyez, mon cher ami, que mes connaissances en fait de pensionnats féminins ne sont pas étendues; mais j'ai déjà vu bien des fruits de toute cette belle culture parisienne, et, si j'étais à marier, je lui préférerais quelque modeste plante qui eût grandi sous les yeux d'une mère et dans l'atmosphère des vertus de famille. Toutefois, quand on tient une auberge, il est sage de mettre sa fille en pension, dût-elle ne faire aucun usage de tout ce qu'elle est censée avoir appris.

CXLIII

A MADAME LEMAIRE

9 juin 1841.

Je ne suis pas plus satisfait que vous du discours de Hugo, et je trouve bizarre qu'il entre à l'Académie pour se poser en homme politique et même en futur ministre. C'est une maladie qui gagne. La réponse de Salvandy m'a plu davantage; il y a de l'esprit, du bon sens, et souvent même une finesse qu'on ne supposait pas à l'auteur. Peut-être est-on en droit de lui reprocher d'avoir usé de la férule avec excès. Quant à moi, que vous lui reprochez d'avoir oublié, je le lui pardonne de tout mon cœur ; l'Académie est en plein dans son droit de ne pas proférer le nom d'un homme qui n'a jamais été frapper à sa porte. Et puis, vous savez combien ces choses-là me touchent peu maintenant. Aussi ne croyez pas que j'en sois plus disposé à publier mes bucoliques.

CXLIV

A MONSIEUR GILHARD

Rougeperriers [1], 22 août 1841.

Vous êtes un correspondant bien indulgent, mon cher Gilhard, car il y a longtemps que je vous dois une réponse. Je vous en remercie d'autant plus de me donner de vos nouvelles et de garder si bien en mémoire la date de ma naissance. Oui, me voilà arrivé, à travers de bien tristes événements, à soixante et un ans. Quel âge! à vingt ans on me prédisait, et je le croyais un peu, que j'atteindrais difficilement la trentaine. J'aurais aussi bien fait, je crois, d'accomplir la prédiction. Je ne maudis pas la vie, mais, pour le peu

[1] Chez Dupont (de l'Eure).

qu'on vieillisse, elle finit toujours mal. D'ailleurs, est-ce vivre que d'être vieux? Je le dis, et cependant nul n'a mieux que moi peut-être le sentiment de résignation nécessaire à mon âge, dont, il est vrai, je n'ai pas encore les infirmités.

Depuis que je vois la politique de plus près, elle me paraît encore moins satisfaisante. Les fautes se succèdent, de sorte qu'on croirait qu'elles sont le résultat d'un système suivi avec opiniâtreté. Quant au recensement, je le crois pourtant une mesure plus maladroitement prise et exécutée[1] que mauvaise en elle-même. Ce qui m'inquiète dans l'effet presque général qu'elle produit, c'est que je crains qu'elle ne pousse trop à la décentralisation. Certes, notre administration a une action trop minutieuse et trop vexatoire sur les départements et les communes, mais la centralisation a produit nos triomphes sous la République et l'Empire, et fait encore une partie de notre force aux yeux des étrangers. Avec votre jalousie contre Paris, il serait possible que vous autres provinciaux allassiez jusqu'à prétendre un jour vous affranchir de la grande tutelle que s'arroge la capitale. Ce serait satisfaire de puériles vanités et des intérêts mesquins aux dépens d'une fraternité puissante qui est dans l'intérêt de tous. Mieux vaudrait tirer du grand faisceau tous les avantages qu'il pourrait donner. Alors les sinistres partiels ne seraient plus le mal de quelques-uns. Certes, j'avais remarqué celui dont vos cantons ont été victimes, mais j'ignorais la gelure de vos blés. Que de calamités, bon Dieu! Si vous saviez combien j'ai souffert du temps que nous avons eu tout l'été en pensant à ce qui en résulterait pour le plus grand nombre!

Je vous écris d'une province où l'on ne se plaint pas trop pourtant; mais la Normandie est un pays privilégié. Je suis

[1] En juillet 1841 venaient d'avoir lieu, à Toulouse, de grands troubles au sujet du recensement.

chez mon vieil ami Dupont, dont la santé est excellente, malgré ses soixante-quatorze ans et plus. On l'a forcé à être maire de son village, et je vous assure qu'il met à remplir ces fonctions un zèle qu'on souhaiterait à tous nos ministres, s'ils apportaient dans les conseils de l'État des intentions aussi bonnes que les siennes.

Ledru-Rollin n'est pas l'avocat de Raynal; c'est Charles Ledru qui a défendu le pauvre diable. L'autre est un homme qui passait pour fort modéré, et qui a pris tout à coup le mors aux dents de la façon la plus maladroite, ce qui l'a fait prendre plus maladroitement encore à MM. les ministres, grands amateurs de procès, quoiqu'ils ne leur réussissent guère, témoin les fameuses lettres[1], qui, toutes fausses qu'elles sont en partie, n'en ont pas moins laissé une tache indélébile sur le manteau de Sa Majesté.

Je ne vois pas encore beaucoup de monde à Passy, et surtout je ne dîne pas en ville; mais, malgré les précautions, je n'ai encore pu m'y remettre au travail, auquel je me livrais avec tant de plaisir dans l'année que j'ai passée incognito à Fontenay-sur-Bois. Vous concevez qu'il est des personnes qu'il m'a fallu voir et recevoir, et que je n'ai pu me borner à mes seuls vieux amis. Mais Judith se trouve beaucoup mieux là qu'en province, et c'est pour elle que je me suis logé, même assez mal, car j'y manque de vue et d'air, quoique la distribution intérieure soit assez commode. J'ai même une salle à manger, où j'espère bien vous recevoir quand vous viendrez visiter la capitale, que j'ai retrouvée bien embellie. C'est fâcheux que tout y soit si cher.

[1] Les lettres attribuées au roi et publiées par le journal la *France*.

CXLV

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

Rougeperriers, 23 août 1841.

Mon cher captif, je ne devais rester que dix jours en Normandie, et en voilà près de quinze passés à calculer mon départ, et toujours sans partir : les empressements de mes hôtes, le beau temps, quelque peu de rêvasserie, me retiennent; si bien que je ne partirai guère maintenant avant huit ou dix jours. Comment vous portez-vous, pendant que je me promène, en pensant au plaisir que vous éprouveriez à respirer l'air pur dont je jouis ici? Les journaux m'ont fait peur en annonçant une nouvelle brochure politique de vous. Maudit entêté! me suis-je écrié : il va se faire *recommander* encore pour quelques mois de plus. Actuellement que vous connaissez les prisons, vous savez ce que c'est que d'y être *recommandé*. Soyez le moins recommandable possible, je vous en supplie, au nom de tous ceux qui vous aiment. Le nombre en est grand, vous le savez. Dupont m'a demandé de vos nouvelles avec le plus vif intérêt, et je l'ai rassuré, car on lui avait dit que votre santé avait beaucoup souffert. Il me charge de mille compliments pour vous.

J'avais écrit à M. de Chateaubriand. Je reçois sa réponse datée de Paris; il y rapporte sa maudite goutte. Il prétend que vous et lui trouvez que je ne hais pas assez les méchants. Le pauvre Philinte a donc affaire à deux terribles misanthropes. N'allez pas, comme Fabre d'Églantine, faire de votre malheureux ami un égoïste renforcé, parce qu'il ne s'en prend qu'aux choses quand il peut éviter de s'en prendre aux hommes. Ce qu'il y a de curieux dans le reproche, c'est que de nous trois je suis sans doute celui qui a le plus souf-

fert, et qui, parfois, sans en dire rien, souffre peut-être encore le plus, tout goutteux qu'est le grand poëte, tout prisonnier qu'est le grand philosophe. Ah! si je le voulais, comme je vous relancerais dans votre petit coin, messieurs les Alcestes! Vous, chrétien, vous est-il permis de mépriser et de haïr aucun de vos frères? Vous, réformateur, devez-vous demander compte aux individus des funestes effets d'une organisation dont ils sont les victimes, même quand ils en sont les agents? Les deux bonnes chansons à faire là-dessus, si je n'étais pris à la gorge par un vieux sujet qui demandera bien du temps à ma musette essoufflée. Définitivement, je me crois meilleur chrétien que vous et notre grand ami. Mais c'est assez vous quereller.

Voyez-vous quelquefois M. Esquiros? J'ai reçu un mot fort aimable de lui. Je lui répondrai à mon retour. En attendant, reprochez-lui de m'avoir traité en libraire. Je le prie de m'envoyer douze exemplaires de ses poésies, et il me donne les deux de plus à la douzaine. De plus, il me fait remise de 25 centimes par exemplaire. Je n'entends pas ainsi ce marché. Je lui redois donc le prix de deux exemplaires et 3 francs pour la remise faite, total : 9 francs, dont je suis son débiteur. Ne m'avez-vous pas dit qu'il allait publier un deuxième volume?

Je ne vois pas reparaître l'affaire de M. Blaize. Est-ce qu'elle m'aurait échappé dans les journaux? J'en lis peu ici. Les affaires du recensement doivent vous donner à rire. Mais j'y vois un mauvais côté : c'est qu'elles poussent à l'esprit de décentralisation, surtout dans le Midi. La centralisation administrative est souvent détestable; mais la centralisation politique est ma marotte. C'est ce qui nous rend redoutables aux autres puissances, même lorsqu'on nous gouverne comme on le fait aujourd'hui.

Votre volume d'anathèmes va-t-il grossissant? A mon re-

tour, j'espère bien que vous aurez quelques morceaux de cette admirable poésie à me lire.

Si vous saviez combien je vous porte envie, moi, travailleur lent et lourd, quand je vois combien est riche et rapide votre inépuisable fécondité! Je l'admirerais avec plus de plaisir encore, si je ne craignais que tant produire ne devînt nuisible à votre santé. La captivité entretient cette disposition, et c'est surtout pour cela que j'ai hâte d'en voir la fin. Pour Dieu! mon cher ami, n'engagez plus votre liberté pour une cause qui est trop bonne pour que ses défenseurs n'aient pas la permission d'être modérés et prudents. Si vous m'opposez ma conduite sous la Restauration, je vous répondrai qu'il y avait nécessité pour moi de m'exposer pour donner quelque valeur à mes efforts de nain; mais il n'en est pas ainsi de vous, qui dominez la foule. Allons, mon ami, ne vous privez pas de votre sortie pour bien commencer 1842.

Adieu; soignez votre santé, et croyez à tout le plaisir que je me promets de vous revoir bientôt.

CXLVI

A MONSIEUR JEAN REYNAUD

5 janvier 1842.

Mon cher Reynaud, votre portière m'a dit que vous reveniez demain. Je me hâte de vous retenir pour lundi. Lamennais[1] vient dîner avec nous et je lui ai promis de vous avoir pour lui faire fête. Son neveu Blaize l'accompagnera. Vous trouverez mes deux vieux amis, Wilhem et Antier, avec qui vous avez déjà dîné à la maison. De plus, j'écris à Bernard, non le père, mais le beau-père de Jules Bernard, excellent homme dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler. Je

[1] Lamennais venait de sortir de sa prison, et Béranger fêtait sa mise en liberté.

satisfais à la promesse que je lui ai faite de le faire renconcontrer avec son compatriote Lamennais, le plus entêté des Bretons. Répondez-moi que nous pouvons compter sur vous pour ce jour-là. Je serais fort désappointé si vous nous manquiez, car il faut quelqu'un pour tenir tête à notre philosophe en liberté. Si vous voulez prendre avant lundi l'heure du dîner pour apporter vous-même votre réponse, ce sera une aimable façon de m'éviter un port de lettre.

Judith vous dit mille choses.

CXLVII

A MONSIEUR BERTRAND

25 janvier 1842.

Mon cher monsieur Bertrand, je n'ai encore aucune bonne nouvelle à vous annoncer : M. de la Rochefoucauld (le fils du digne et bon duc) ne m'a rien fait dire et je ne compte définitivement plus sur lui.

Depuis un mois, je suis indisposé et j'ai été empêché de voir quelques personnes qui peut-être nous seraient utiles; mais ne pouvez-vous, en attendant, m'envoyer les noms et titres des personnes de qui vous dépendez à Bicêtre ? Peut-être pourrais-je faire adoucir votre situation dans cet hospice : il est trop cruel pour vous d'être astreint à des travaux dont vos infirmités devraient vous exempter.

Dites-moi aussi si un léger secours mensuel ne vous rendrait pas votre position moins douloureuse. Je ne suis pas riche malheureusement ; mais une dizaine de francs par mois vous permettraient de prendre une voiture pour aller de temps à autre voir votre femme et vos enfants. Faites-moi donc savoir si vous acceptez ce modique secours et à qui je dois le remettre.

Je voudrais bien aussi trouver quelqu'un qui eût besoin

d'un Voltaire pour placer le vôtre comme cela pourrait se rencontrer. Faites-m'en savoir le prix.

Adieu, continuez de vous livrer aux consolations que la poésie vous donne, et qui vous fournissent l'occasion de faire preuve des plus louables sentiments souvent exprimés en fort bons vers[1].

CXLVIII

A MONSIEUR GILHARD

28 février 1842.

Mon cher Gilhard, j'ai remis il y a quelque temps une lettre pour vous à Charles Didier (l'auteur de *Rome souterraine* et de plusieurs autres romans et rédacteur pendant un an ou deux du *National*) qui veut fonder un journal. Il connaissait nos rapports et m'a demandé cette lettre pour obtenir votre appui dans cette entreprise, qu'il croit pouvoir opposer à celle du *Siècle* en donnant à sa feuille une couleur plus prononcée quoique plus parlementaire que le *National*. Voilà du moins ce qu'il m'a dit, et je crois que c'est bien ce qu'il veut faire. Didier est un honnête garçon, resté fidèle aux sages principes. Je ne sais s'il n'ira pas vous voir, car il veut voyager pour assurer son projet. Il m'était difficile de refuser la lettre qu'il me demandait; mais pourtant que cette complaisance de ma part n'enchaîne en rien votre manière de voir à l'égard du nouveau journal. Seulement je vous répète que Didier est loyal et que le but qu'il se propose ne peut être qu'honnête, quelque intérêt que Didier doive trouver à son accomplissement. J'ajoute que le plan financier m'en

[1] Lettre communiquée par M. Bertrand. Cette lettre est l'une des trente que Béranger a écrites à la même personne. On ne saurait les donner toutes, et pourtant elles mériteraient bien d'être connues dans leur ensemble. La bonté de Béranger n'avait rien de capricieux ; elle était constante et fidèle. M. Bertrand devint bientôt le protégé, puis le client de Béranger.

paraît assez bien conçu, mais je ne suis pas juge très-compétent sur ce point.

Sous le rapport financier, le *National* s'est remis sur ses pieds, par des arrangements qu'il était temps de prendre et grâce au dévouement des principaux actionnaires.

J'ai assez à faire sans cela. Depuis mon retour ici, je suis redevenu l'homme d'affaires de tout le monde et me voilà sollicitant des emplois et des secours comme par le passé. Il y a quinze jours, j'ai été rendre visite au ministre des finances que je n'avais jamais vu : jugez d'après cela de mes occupations. J'ai eu aussi à déplorer la perte du pauvre Fabreguettes, mon ami, qui laisse une femme et une fille sans fortune dont il faut s'occuper. C'est moi qui l'avais lancé dans les consulats.

Quant à la politique, je n'y comprend plus rien, en la raisonnant même dans l'intérêt du pouvoir actuel ; qu'est-ce, lorsqu'on l'examine sous le point de vue de l'intérêt national ! Ce découragement est grand partout, même chez les partisans de la dynastie. Confions-nous à la fortune de la France. C'est dans notre histoire qu'il faut chercher des raisons de nous rassurer.

J'ai écrit à Blanc [1], à qui j'avais refusé des renseignements,

[1] Béranger a beaucoup aimé M. Louis Blanc. Les deux lettres suivantes sont intéressantes à plus d'un titre. Nous avions envoyé à M. Louis Blanc, dans son exil de Londres, la brochure *Erreurs des critiques de Béranger*, en lui faisant part du projet que nous avions conçu de clore les débats en publiant les lettres de Béranger et en lui demandant son concours. Il nous a répondu, la première fois, pour nous indiquer où pouvaient être les lettres que Béranger lui avait écrites à lui-même, et, la seconde fois, pour nous donner de précieuses notes sur ses rapports avec le poëte. M. Louis Blanc a cru devoir refuser le bénéfice de l'amnistie, qui, cette année, aux applaudissements de tant de mères et de tant d'épouses, a rouvert les portes de la patrie aux victimes de nos détestables querelles. Qu'il reçoive, au moins, dans son exil volontaire, comme une consolation, les témoignages de l'affection et de l'estime que Béranger avait pour lui au début de sa carrière. Quelles qu'aient été les erreurs politiques de M. Louis Blanc, son talent et son caractère honorent notre littérature. Voici ses deux lettres qu'il est bon de faire lire à ceux-là particulièrement qui, en 1848, ont blâmé Béranger de sa conduite. M. Louis Blanc, l'un des plus intéressés à ce que le patronnage effectif

qu'il faisait tout ce qu'il fallait pour me faire mettre à la lanterne quelque jour; mais que pourtant je ne me repentais pas de ce que j'avais fait, tout en le blâmant d'avoir con-

de Béranger n'eût pas manqué aux actes des premiers gouvernements de la République, l'absout, sans hésiter, de sa vertueuse prudence.

I

13, George-St, Portman Sq., 4 février 1859.

Monsieur, laissez-moi tout d'abord vous remercier du vif plaisir que m'a causé la lecture de votre éloquent petit livre. Ce sont là de nobles pages et pleines de cœur. Que vous avez raison! Notre époque a perdu le respect à l'égard du génie ! On vous a bien renseigné : Béranger m'aimait, et d'une affection vraiment paternelle. C'est lui qui m'a, pour ainsi dire, tenu sur les fonts baptismaux de la politique; c'est à lui que je dois de n'avoir pas pris pour ma vocation un goût malheureux pour la rime, dont, grâce au ciel, il n'a pas eu de peine à me guérir. Quant à ses lettres, vous me rappelez, en me les demandant, un des chagrins de ma vie. J'en possédais à peu près une soixantaine, quelques-unes d'un grand intérêt historique, et toutes admirables, parce qu'elles portaient la vive empreinte de l'âme de Béranger. Ce trésor, il m'a été enlevé avec beaucoup d'autres papiers précieux, le 26 août, lors du sac de ma maison par les agents de police aux ordres de ceux qui m'ont proscrit; et j'ai la douleur de ne pouvoir, pour ce motif, répondre à votre appel, comme il m'eût été si doux de le faire. Mes relations avec Béranger, soit à Paris, soit à la Grenadière, où j'allai le voir quand il y demeurait, m'ont laissé, cela va sans dire, bien des souvenirs. Si je pouvais en quelque chose contribuer à votre œuvre, je me mets à votre disposition, vous autorisant en outre à faire de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable.

Recevez, monsieur, l'assurance de mon dévouement sincère.

Louis Blanc.

II

13, George-St, Portman Sq., 6 mai 1859.

Votre lettre m'apprend que je dois renoncer à l'espoir de rentrer en possession des lettres de Béranger, enlevées de mon domicile le 26 août 1848, six mois après la Révolution de février, sous un gouvernement républicain ! Ces lettres n'eussent-elles eu qu'un caractère privé, la perte eût été grande ; mais combien plus elle est à déplorer, quand on songe qu'il y était question à chaque ligne de la chose publique !

Vous faites appel à mes souvenirs pour la petite histoire de ma conversion à la prose. Voici ce que j'ai raconté à cet égard dans un livre qui vient de paraître à Bruxelles, où je m'étudie à défendre la France aux yeux de l'étranger, et auquel l'entrée de la France est interdite.

Je dois à Béranger de ne pas avoir perdu une partie de ma vie à faire de méchants vers. Je m'étais très-mal à propos figuré que j'étais appelé à être un nourrisson des Muses; et, par une fatalité déplorable, mes premiers essais avaient eu pour résultat de me charger le front de palmes académiques. Le moyen, après cela, de douter de ma vocation ! Béranger, qui m'aimait d'une amitié vigilante

sidérablement exagéré mon importance dans la grande semaine.

LETTRES DE MONSIEUR DE LAMARTINE A BÉRANGER.

6 mars 1842.

Puisque vous m'autorisez à parler comme l'amitié ou comme la gloire, je dirai votre nom tout court. Voulez-vous me fixer un autre jour que lundi ? Tous me sont bons excepté le samedi.

Je vous justifierai les chemins de fer. Une faculté aussi immense

et clairvoyante, voulut examiner de près ces poëmes de moi qu'on avait couronnés, et me fit promettre que, dans le cas où le résultat de cet examen me serait contraire, je ne chercherais plus une rime de ma vie. Un jour fut pris pour le prononcé du jugement. Non, jamais justiciable de Minos n'éprouva, au moment de la sentence, émotion pareille à celle qui me saisit, ce jour-là, quand la porte de Béranger me fut ouverte. « Oh ! dit-il en m'apercevant et d'un air « grave qui m'atterra, ce n'est plus une promesse que j'exige, c'est un serment. » Je poussai un grand soupir, et je jurai... Combien je me suis félicité depuis de ce qui m'affligea tant alors ! »

Voici une autre page que je vous demande la permission de joindre à celle-ci : Vous y retrouverez les sentiments que vous avez si bien exprimés dans votre petit livre.

« Quelques esprits ardents ont reproché et, aujourd'hui encore, reprochent à Béranger de n'être pas demeuré, en ces jours orageux de 1848, à un poste où sa présence eût peut-être empêché beaucoup de mal. Quant à moi, je dois dire que sa décision ne m'étonna point. C'était lui qui m'avait, en quelque sorte, tenu sur les fonts baptismaux de la politique ; c'était lui qui, avec une affection presque paternelle, avait essayé de guider mes premiers pas dans l'âpre carrière. J'avais donc eu occasion de l'étudier, et nul mieux que moi n'avait la mesure de cette grande prudence de Béranger, dont les conseils avaient quelquefois irrité, en les enchaînant, les impatiences de ma jeunesse. Il était républicain à coup sûr ; mais il n'apercevait la république que loin, bien loin encore dans l'avenir, parce que la génération contemporaine ne lui paraissait pas propre à fournir des républicains ; parce que, dans la plupart de ceux qui se proclamaient tels, et qu'il jugeait sincères, il ne découvrait qu'aspirations généreuses où il cherchait des convictions réfléchies ; parce qu'enfin beaucoup d'entre eux, suivant lui, prenaient follement pour de la dignité personnelle le mépris de toute discipline et l'envie pour l'égalité. Je me souviens qu'un jour il me dit, avec un sourire doucement moqueur : « Vous êtes trop pressé, mon enfant, vous parlez de république ? Mais, « dans une république, il faut un vice-président, attendu que le président peut « tomber malade. Or trouver aujourd'hui quelqu'un qui se contente d'être vice-« président, voilà le difficile ! » Cette sagesse si fine, si tranquille, si prompte à s'effaroucher néanmoins, et qui volontiers s'exagérait, sous le rapport de l'observation, le mauvais côté des choses humaines, disposait mal Béranger à accepter une situation quelconque dans la tourmente de 1848. Nommé membre, malgré

de plus ne doit être ni refusée, ni redoutée ; tout ce qui grandit le genre humain le fortifie. En sondant l'effet des routes de fer, c'est la fin de la guerre dans le monde, la communauté des idées et des langues. Travaillons-y donc avec confiance. Je ne suis pas plus pour

lui, d'une assemblée qui couvait des colères implacables, il n'en eut pas plutôt entendu les sourds grondements, qu'il pressentit les suites. Il n'était pas homme à se méprendre sur la portée de la lutte qu'il voyait s'engager entre les élus de la province et Paris. Y avait-il chance qu'il intervînt d'une manière tant soit peu efficace ? Le déchaînement des passions réactionnaires, au début même, la fin de non-recevoir opposée à la plus légitime des demandes, le refus du peuple d'assister à une fête de la Concorde, inaugurée sous de pareils auspices, les clameurs de la presse, l'exaspération des clubs, tout cela semblait annoncer qu'un conflit et furieux était désormais inévitable ; Béranger, convaincu de son impuissance à le prévenir, demanda que sa vieillesse ne fût point condamnée au désespoir d'y figurer. »

Voilà, monsieur, de quelle manière je juge la conduite de Béranger dans le livre en question, et c'est tout ce que j'y dis de lui, la nature et le cadre de l'ouvrage ne m'ayant pas permis de m'étendre davantage en ce qui le concerne. Vous désirez savoir comment je fis sa connaissance. J'étais alors un enfant, ou à peu près, quoique rédacteur du *Bon Sens*, ayant commencé de très-bonne heure mes premières armes. Quelques-uns de mes articles, soit dans ce journal, soit dans la *Revue républicaine*, que dirigeait alors M. Dupont (de Bussac), attirèrent l'attention bienveillante de Béranger. Il voulut me connaître, et je lui fus présenté par Cauchois-Lemaire. Une chose curieuse, c'est qu'il me prit en amitié, comme je l'ai su depuis par lui-même, parce que le son de ma voix lui plut. Le son de voix était en effet chez lui, il me l'a dit bien souvent, l'origine des sympathies.

Lorsqu'il était à la Grenadière, près Tours, j'entrepris le voyage tout exprès pour l'aller voir. Il me fit, cela va sans dire, un accueil presque paternel, et je n'oublierai de ma vie la nuit que nous passâmes sur le pont de Tours, nuit splendide, à batailler à propos de Voltaire et de Jean-Jacques, lui voulant m'imposer le culte de son saint, le philosophe de Ferney, et moi défendant de mon mieux ce pauvre Jean-Jacques.

Parmi les souvenirs qui me reviennent en foule, en voici un qui témoigne de l'admirable sagacité littéraire de Béranger. Un jour, à Passy, où j'allais régulièrement deux fois par semaine *le réclamer*, comme il disait, je le trouvai tenant à la main la traduction de Virgile par Delille. Aussitôt qu'il me vit : « Parbleu, s'écria-t-il, vous venez à propos, monsieur qui savez le latin. J'étais en train de comparer à un passage de Virgile, traduit par Delille, le même passage traduit par Barthélemy, et mon instinct me dit que la traduction du premier doit être de beaucoup supérieure. Le vers de Barthélemy a trop de concision, trop de nerf, quelque chose de trop moderne et aussi de trop métallique dans l'harmonie des mots, pour bien rendre ce génie de Virgile, si abondant et si doux. Ne trouvez-vous pas, monsieur, cette appréciation remarquable, surtout de la part d'un homme qui prisait à ce point la concision et le nerf, que, dans ses propres vers, il a poussé quelquefois jusqu'à l'effort la recherche de ces qualités ? Et cette sûreté de jugement, Béranger la déployait en toutes choses. Le seul trait, dans sa nature, que je n'aimais pas trop, entre nous, c'était sa crainte éternelle de se compromettre. Il veillait sur son repos comme un avare sur son trésor; et j'aurais sur ce point plus d'une curieuse anecdote à raconter; mais je préfère terminer

la civilisation industrielle que vous. Mais ceci est plus qu'une industrie, c'est un sens qui pousse à l'homme. Qu'en fera-t-il? du bien. Nous sommes optimistes tous les deux. L'optimisme, c'est tout simplement la foi dans la Providence. L'athée, seul, peut être pessimiste.

Des vers? Non, c'est à vous d'en faire maintenant. Vous avez vu mon commencement et ma fin comme poëte, et moi je ne vous ai vu ni commencer ni finir.

Mille amitiés dans la poésie, dans la liberté et dans l'espérance.

J'ai vu M. de Lamennais ; nous avons parlé de vous.

LAMARTINE.

---

14 mars 1842

Cher et illustre solitaire, je déplore mon absence deux fois [1]. J'ai demandé partout en vain votre adresse. Enfin la voilà. J'irai aux premières heures de liberté me consoler des obsessions de l'intérêt matériel dans le monde de vos idées.

Mais il serait bien aimable à vous, en attendant, de venir *dîner* de *bonne heure*, à six heures précises, *lundi* avec nous *seuls*. C'est vous que nous voulons voir et aimer, et non la foule qui s'interpose entre les hommes et qui les dénature si souvent aux yeux les uns des autres. Pardon, si je n'écris pas en français, mais je vous écris du milieu d'une commission parlementaire où l'on parle patois. J'aime mieux le langage du Béranger romain. Pour la vie.

LAMARTINE.

CXLIX

A MONSIEUR TRÉLAT

18 mars 1842.

Mon cher ami, je n'avais pas encore reçu votre lettre, lorsqu'il y a huit jours madame Roche m'est venue voir. Je ne

cette trop longue lettre en reconnaissant les bontés qu'il eut pour moi, et tout ce que j'ai puisé dans sa conversation de bons sentiments et d'idées saines.

Pardonnez-moi ce griffonnage, monsieur, et recevez l'assurance de mes sentiments les plus dévoués. LOUIS BLANC.

[1] M. de Lamartine et Béranger commençaient à se connaître.

la connaissais pas. Toutefois, en la renvoyant à Leroux et à Reynaud, je lui ai dit que je m'occuperais de sa fille. J'en ai parlé à madame de Lamartine qui m'a donné quelques détails sur une maison dirigée sous les auspices de madame de Rambuteau, la même sans doute que celle dont vous me parlez. Mais elle ne m'a pas dit qu'on exigeât le concours pour y donner entrée. Elle m'a demandé aussi de lui remettre une note sur la jeune fille de Roche, Envoyez m'en donc une que je puisse lui adresser ou lui porter moi-même. N'omettez pas cette circonstance que Lamennais vient de me raconter, que madame Roche s'étant adressée à Lamartine, lors de la mort d'Achille, le grand poëte remit spontanément à la veuve un billet de 100 francs.

Vous avez bien fait, mon cher Trélat, d'envoyer le garçon à Moulins; cet enfant est trop jeune pour entrer dans un collége royal. Quand il aura l'âge, nous verrons Dubois[1], s'il y a lieu. Mais vous avez dû dépenser pour toute cette famille : or Reynaud et Leroux avaient ouvert une souscription qui a été fort négligée. Pour ma part, j'ai un bel arriéré à solder : aussi serai-je forcé de demander une transaction. Toujours est-il que l'argent déboursé par vous doit vous revenir, et j'en vais écrire à Reynaud[2].

CL

A MONSIEUR LEMAIRE

3 avril 1842.

Je vous renvoie, après les avoir lues, mon cher Lemaire,

[1] M. Dubois (de la Loire-Inférieure).

[2] Il s'agit, dans cette lettre, des enfants d'Achille Roche, l'un des écrivains les plus honorables de cette époque, mort à 32 ans, le 26 janvier 1834, à Moulins, où il rédigeait le journal le *Patriote de l'Allier*. La population de Moulins adopta sa famille par un acte publie dressé au milieu des funérailles. Paris fournit aussi quelques souscripteurs par les soins de MM. Reynaud et Leroux, et c'est avec les fonds de cette œuvre que les deux enfants furent élevés.

la lettre et les notes que je vous adressai sur votre demande, en 1839[1]. La lecture du premier volume de Louis Blanc m'avait fait désirer de revoir ces documents. Je n'y ai changé que quelques mots pour rendre le texte plus clair. Ces notes auraient besoin de plus de corrections, mais je n'ai pas voulu que vous m'accusassiez d'altérer mes premiers témoignages. Toutefois j'ai ajouté un renvoi à la note *quarante-cinq* à propos de Casimir Périer. M. Froussard, précepteur de ses enfants, qui avait toute sa confiance et qui mérite celle de tous les honnêtes gens m'a raconté les circonstances du fait qui fit accuser Périer d'avoir été à Saint-Cloud, s'entendre avec la cour, dans la nuit du mercredi au jeudi de la grande semaine.

Je vous invite à voir M. Froussard qui dissipera vos doutes à cet égard, si vous en avez. Nous ne devons pas oublier qu'arrivé au ministère Casimir Périer montra de l'indépendance, de la dignité et un instinct de nationalité, que nous n'avons plus retrouvé depuis lui.

Louis Blanc a singulièrement exagéré mon importance dans son récit et me suppose des mérites que je suis loin d'avoir. Moi ! tête froide et volontaire ! l'erreur est un peu grossière. Je lui ai écrit dans l'intérêt de la justice à rendre à M. Laffitte qu'il semble me subordonner, ce qui est complétement inexact. Au reste, vous savez ce qu'il en est, et Blanc eût sans doute parlé autrement, si je lui avais donné des renseignements. Il est une de ses allégations à laquelle je désirais savoir si mes notes contenaient une réponse suffisante. A l'en croire, si Napoléon II eût été à notre disposition, j'aurais pu me porter de ce côté et le conseiller à nos amis.

[1] M. Cauchois-Lemaire avait adressé à Béranger une longue liste de questions relatives à l'histoire de la révolution de Juillet et particulièrement au rôle réel joué par Béranger. Béranger y a répondu *in extenso*. Cette pièce est l'une de celles qui doivent enrichir l'*Histoire de* 1830, que M. Cauchois-Lemaire a si bien préparée,

Loin de là, la crainte d'entendre les masses de combattants proclamer ce jeune prince me préoccupa continuellement et me fit presser nos hommes d'État de se déclarer pour le duc d'Orléans. Je suis bonapartiste comme le peuple, mais nullement impérialiste et j'aurais vu avec peine le retour au régime impérial, avec tous ses hommes et ses abus, sans la gloire du grand homme qui, seule, pouvait donner de la valeur à tout cela. Pour limiter le pouvoir d'un chef trop populaire, il nous eût fallu peut-être déchirer chaque jour quelque feuilles de la glorieuse histoire de son père, héritage national, aujourd'hui sans danger, utile même encore dans plus d'une circonstance. Ajoutez à ces inconvénients ceux d'une guerre inévitable et générale. Or éviter la guerre était, dès longtemps, l'idée qui me dominait. Une révolution faite à la barbe de la Sainte-Alliance; la légitimité renversée au nom de la souveraineté du peuple reconquise et point de guerre : c'était, quoi qu'on en puisse dire à présent, un immense triomphe.

Toutes les fautes faites depuis, toutes les hontes, toutes les corruptions, rien à mes yeux n'en a détruit l'avantage, et je crois toujours que l'avenir me donnera raison en dépit de ceux qui veulent faire table rase à chaque événement. Nous sommes forts, et le le temps est notre allié. Je compte sur lui,

Sans un peu de paresse, je pourrais peut-être ajouter et changer quelque chose à mes anciennes notes; mais il vaut mieux vous rendre intact le procès-verbal de mes premières dispositions.

Madame Lemaire vous a-t-elle rendu compte d'un renseignement qui, sans être tout à fait nouveau pour moi, m'a plus clairement expliqué le choix du lieu d'embarquement de Charles X? On préféra Cherbourg au Havre, parce que la longueur de la route laissait le temps d'apprendre com-

ment serait reçue en Angleterre la nouvelle de notre révolution et surtout de ses suites. On prétendit que sur la route du Havre, où d'abord tous les préparatifs avaient été faits, la famille déchue serait exposée à la colère des Normands soulevés de ce côté. Il nous a fallu deviner la véritable cause, car je n'étais déjà plus dans les grands secrets de nos amis arrivés au pouvoir. Les renseignements qu'on m'a donnés dernièrement confirment l'idée que nous eûmes alors. C'est, je crois, M. Guizot qui donna les ordres pour le changement d'itinéraire. Les autres ministres n'étaient peut-être pas plus dans le secret que nous autres.

En terminant ce *P. S.*, je ne sais pourquoi il me semble que l'explication que je rapporte a déjà été rendue publique. N'importe! il est bon de tout rappeler à qui doit tout dire.

CLI

A MONSIEUR LEBRUN

22 avril 1842.

Je lis votre *Journal des Savants* et j'en suis enthousiasmé. Voilà qui vaut mieux que toutes nos *Revues*. Dites-moi pourquoi il est si peu répandu. Oh! que je regrette de le connaître aussi tard! Ne pourriez-vous m'en prêter les numéros au fur et à mesure qu'ils paraissent? Ce serait m'obliger. Je voudrais surtout avoir la suite des articles de M. Flourens sur Broussais. L'article d'octobre 1841 est excellent et met à néant la phrénologie, que j'ai toujours regardée comme une billevesée dangereuse; de plus, il est très-bien écrit et pris de haut. N'allez pas croire que j'admire nos savants parce que leur journal me cause tant de plaisir. C'est la science seulement qui m'émerveille; et encore n'est-ce pas les yeux fermés que je lui tends les bras. Ce n'est pas une maîtresse

que je voudrais me donner, mais une servante que je ne veux prendre qu'après avoir examiné ses répondants et ses certificats. Les vieux ignorants comme moi doivent être en défiance d'elle.

CLII

A MONSIEUR WILHEM[1]

25 avril 1842.

Peux-tu et veux-tu, mon cher Wilhem, au lieu de dîner ensemble lundi prochain, venir la veille, c'est-à-dire dimanche prochain, avec nous et Antier, à qui j'écris aussi, dîner à Nanterre, chez Gautier, mon filleul? Nous sommes invités, ainsi que vous deux, et madame Quénescourt passera à Chaillot, rue de Longchamps, n° 8, pour t'inviter directement, bien que je lui aie dit qu'elle ne te trouverait pas là, car je n'ai pu encore t'y rencontrer.

Si cette partie de campagne te convient, nous prendrons une voiture pour nous quatre, et je pense qu'Antier, qui vient de plus loin, se chargera du choix de la voiture et viendra nous prendre, s'il n'y a pas d'obstacle de son côté. Nous pourrions partir de façon à arriver là vers quatre heures, ou plus tôt, si cela te convenait. On prend le dimanche, parce que ce jour convient mieux à la famille Gautier. Bien entendu que, si vous ne venez pas dimanche à Nanterre, nous dînerons ensemble lundi prochain.

Réponds-moi sur-le-champ. Judith te fait ses amitiés.

A toi de cœur.

[1] Cette lettre est la dernière lettre écrite à Wilhem, l'auteur de la Méthode.

CLIII

A MONSIEUR TRÉLAT

7 mai 1842.

Louis-Guillaume Boquillon est né à Paris en 1782. C'est en voyant le goût français pour tout ce qui a un air d'étrangeté, surtout en musique, qu'il prit le nom de Wilhem, traduction d'un de ses prénoms, et qu'il faut lui conserver, puisqu'il l'a mis en réputation.

Vous avez bien raison d'accuser d'ingratitude messieurs du journalisme. A peine a-t-on parlé de la perte de cet homme qui a consacré et épuisé sa vie à une œuvre utile, et ces messieurs se disent les amis du peuple! Sans mes couplets, peut-être les deux seuls journaux où j'ai lu quelques mots sur lui eussent-ils gardé un silence complet.

Je viens de lire l'admirable notice que vous avez faite sur la sœur Aurélie. Les larmes me venaient à chaque ligne. Il y a dans ce court éloge une grâce et un charme qui m'empêchent de louer le talent de l'écrivain : il semble que le cœur seul puisse produire une si touchante et si religieuse poésie. Je suis heureux de penser que la même plume va tracer quelques lignes sur la tombe de mon pauvre vieux ami.

Venons-en à la petite Roche. Dans une seconde lettre, vous avez vu que, d'après le compte que j'ai réglé tout seul, je redois encore 72 francs, le lit de fer payé. Portez donc en dépense pour moi les petits frais qu'a occasionnés le retard d'entrée en pension, et les autres acquisitions à faire, quand cela dépasserait les 100 francs dont je me déclare redevable, puisque je puis payer les 20 francs d'avance pour l'année où nous sommes.

Nous n'en changerons ni la table ni le menu, nous vous le promettons; mais bien vite il faut venir vous en assurer.

CLIV

A MONSIEUR TRÉLAT

10 mai 1842.

Mon cher Trélat, j'ai été remercier hier madame de Lamartine de l'accueil qu'elle a fait à vos protégées. Le couvent où elle place des enfants presque ramassés dans la rue ne lui a pas paru convenir à la fille de Roche. Elle la veut faire entrer dans un pensionnat où l'on pourra en faire une sous-maîtresse. Mais, ce que j'ai appris, c'est que cette dame se trouvera chargée, par le placement de cette petite fille, d'une dépense de 300 ou 400 francs de pension annuelle[1]. Je n'ai pas voulu que le désir de m'obliger la mît aussi fortement en dépense. (Vous savez que Lamartine est beaucoup moins riche qu'on ne le croit.) J'ai donc pensé que, si on parvenait à ranimer la souscription, on pourrait, avec son produit, payer une partie de cette pension. De plus, il y a une literie à fournir à la pensionnaire. Cela ne monte pas très-haut. Madame de Lamartine m'en a presque donné le chiffre. Or, comme je suis redevable envers la souscription, je donnerai l'argent nécessaire pour cette dépense. Il suffira d'un mot de vous donné à madame Roche pour que j'acquitte non-seulement le prix de la literie, mais encore ce que je crois devoir à la souscription.

CLV

A MONSIEUR ERNEST ANTIER

20 mai 1842.

Il m'a fallu beaucoup réfléchir, mon cher Ernest, avant d'écrire à ton préfet. Le succès, d'après ce que tu me dis toi-

[1] Il y a beaucoup de traits de ce genre dans l'histoire de madame de Lamartine.

même, n'étant rien moins que certain, j'ai employé toutes les herbes de la Saint-Jean pour gagner notre brave comte. Lis la lettre et vois si je m'y suis bien pris. Tu pourras aussi apprendre quelle est la condition de ceux qui sollicitent même pour d'autres que pour eux.

LETTRE DE MONSIEUR DE RAMBUTEAU A BÉRANGER.

31 mai 1842.

J'ai différé, monsieur, de répondre à votre bonne et aimable lettre, désirant de vous donner satisfaction pour le pauvre Antier[1] et aussi pour respecter les premiers moments d'une juste douleur[2]. Ce motif m'a empêché hier de vous remercier de vos bonnes dispositions en faveur de l'Hôtel-de-Ville. J'aurai du moins le mérite d'en avoir été le maçon, et, si j'ai fait quelque bien dans la ville de Paris, cela me survivra. C'étaient les réflexions que je faisais en suivant le cercueil d'un homme qui a rendu tant de services à son pays, au travail, à ses amis, même à ses ennemis, si un pareil cœur pouvait en avoir eu. Vous l'avez mieux connu qu'un autre, vous avez charmé les loisirs de cette vie si occupée, si remplie; son âme savait vous comprendre, et son admiration et son amitié ont été pendant trente ans votre juste récompense, comme votre suffrage était un encouragement ou une consolation pour lui. Permettez-moi donc de vous remercier de nouveau des sentiments que vous daignez m'exprimer. Comme lui j'y trouverai une récompense de mes efforts, et un jour, dans la retraite, ce sera un beau et doux souvenir pour mes vieux ans.

Agréez, monsieur, l'hommage de ma considération et, si vous le permettez, de mon attachement.

RAMBUTEAU.

[1] Le fils de M. Antier que Béranger s'efforçait de placer à l'hôtel de ville.

[2] M. de Rambuteau avait vu Béranger au convoi de Wilhem. Cette lettre est un hommage rendu aussi bien au créateur de l'*Orphéon* qu'au poëte illustre.

CLVI

A MONSIEUR GUIZOT

Passy, 31 mai 1842.

Monsieur, ce n'est pas pour M. Fabreguettes que je prends la liberté de vous écrire aujourd'hui, mais c'est encore pour une pauvre mère qui s'afflige. L'obligeant accueil que vous avez bien voulu me faire, monsieur, ne suffit pas pour me faire illusion sur mon peu de crédit; aussi n'ai-je que le désir d'éclairer les bonnes intentions que je vous sais pour madame Tastu. Elle attend de votre bienveillance un emploi de consul pour son fils; mais en l'espérant elle redoute pour ce fils unique une résidence trop éloignée et surtout malsaine. Au milieu des occupations graves et multipliées d'une position comme la vôtre, monsieur, vous pourriez ne voir que le poste à donner sans prendre garde aux inconvénients qui troubleraient le cœur d'une mère. C'est pourquoi, sans en prévenir l'excellente madame Tastu, j'ose vous les signaler au risque d'être traité comme un ambassadeur sans pouvoir.

Comblez les vœux de notre aimable muse, si malheureuse déjà d'avoir vu méconnaître les droits d'avancement de son mari à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et recevez, monsieur, avec mes excuses, l'assurance de ma profonde gratitude pour les espérances que vous m'avez données pour la veuve et la fille de mon pauvre ami Fabreguettes.

CLVII

A MONSIEUR ET A MADAME EUGÈNE SCRIBE

16 juin 1842.

Je vous reconnais bien là, ma chère enfant; vous prenez un moment sur votre bonheur pour me donner de vos nouvelles. Cela m'a plus touché que surpris, comme vous pouvez le croire. Vous n'êtes pas de ceux à qui la prospérité peut

ôter le souvenir de leurs vieux amis. Je ne suis pas surpris non plus de tout ce que vous trouvez de tendresse et de soins où vous êtes. En vous épousant, Scribe a prouvé qu'il appréciait tout ce qu'il y a en vous de qualités intelligentes et bonnes. Il est trop bon observateur pour que l'amour même eût pu le tromper, et il est tout naturel qu'il vous prodigue les témoignages d'une affection d'autant plus profonde qu'elle résulte de plus d'estime. Il en sera bien payé : vous le rendrez heureux, et ce sera là votre plus grand bonheur. Il en serait bien plus sûr encore, si, comme moi, il vous avait vue traverser tant de phases difficiles, pénibles, entourée que vous étiez de tant de personnes dont vous aviez à assurer le sort, de tant d'obstacles dont vous aviez à triompher ; de tant de fatigues à prendre pour vous créer, pour leur créer des ressources, car ce n'est jamais pour vous seule que vous faisiez preuve d'intelligence et de courage. Combien de fois j'ai admiré, sans vous le dire, la sûreté de vos vues, la fermeté de vos résolutions, la droiture et la générosité de votre cœur. Savez-vous qu'il m'est souvent arrivé de dire : Ma chère enfant était née pour gouverner un royaume. J'étais fier d'être votre conseiller. Vous avez trouvé mieux qu'une couronne et vous savez si je m'en suis réjoui, il me reste pourtant une inquiétude : vous savez qu'il faut que je voie toujours un point noir dans le ciel le plus brillant. Eh bien , j'ai la crainte que votre belle santé, qui, au milieu des tribulations de tout genre, semblait croître en force et en fraîcheur, ne s'arrange pas aussi bien de la tranquillité morale et matérielle où va vous faire vivre la plus heureuse union. Vous riez, sans doute, d'une pareille idée, peut-être même me traitez-vous de vieux fou. Qu'importe ! j'ai voulu vous la communiquer pour que vous et Scribe vous occupassiez de parer à l'inconvénient en vous créant une vie active et des fonctions utiles, conformes à vos goûts et à vos habitudes.

Adieu. J'ai fait part à Judith de votre bon souvenir; elle me chargera de toutes ses amitiés, car il faut que vous sachiez que je vous écris de la Celle[1] où je suis depuis huit jours tout à fait seul au milieu des bois.

Adieu et de tout cœur à vous.

A votre mari maintenant.

BÉRANGER.

Je me suis réjoui pour vous, mon cher Scribe, de votre mariage avec la meilleure des femmes. Je m'en réjouis aussi pour moi, puisqu'il me vaut une preuve de souvenir de votre part et me fournit l'occasion de vous assurer de mon amitié.

Si je ne vivais loin du monde, à votre retour à Paris j'irais vous renouveler mes félicitations; mais votre femme vous dira à quel point je suis devenu ermite. Je n'en ai que plus de temps pour prier le ciel en faveur de ceux à qui je souhaite bonheur, repos et santé. Comptez sur une bonne part dans mes prières. C'est un peu tard m'en mêler, à présent que vous avez ce qui seul pouvait vous manquer; mais soyez sûr qu'à aucune autre époque je n'ai été indifférent à ce qui a pu vous arriver d'heureux. Croyez à la sincérité de mes sentiments.

CHATEAUBRIAND A BÉRANGER

Paris, 13 juillet 1842.

Illustre chansonnier, je pars pour Néris; je ne trouverai pas mes jambes : il n'y a qu'elles qui me manquent pour aller vous chercher sur votre montagne aussi souvent que je le voudrais; n'oubliez pas le *chevalier* Pilorge qui a été assez bête pour imiter son vicomte; faites que le grand maître des postes se souvienne du pauvre bureau-

[1] La Celle-Saint-Cloud, chez M. Bernard.

crate de Grenelle. Les élections, en renvoyant vos amis, doivent augmenter votre puissance. Je vous embrasse; un petit mot de vous poste restante à Néris serait reçu comme votre *Sirène*[1].

CHATEAUBRIAND.

CLVIII

A MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND

2 août 1842.

Eh bien, monsieur, les eaux vous réussissent-elles? Êtes-vous plus satisfait de vos jambes? Se mettent-elles enfin au niveau du reste de votre santé? Elles en ont grand besoin, car elles ont encore, grâce au ciel, longtemps à porter ce buste si fort et cette tête si belle et si saine. Moi, qui prie Dieu fort rarement pour mon compte, je le prie beaucoup pour ceux que j'aime et que j'admire. Or, vous ne sauriez croire combien, depuis que vous avez eu la bonté de me donner avis de votre départ, j'ai fait de vœux pour apprendre que vous pourriez revenir à pied de Néris à Paris. Si ce miracle avait lieu, je ferais plus de moitié de la route pour aller à votre rencontre, en vous chantant un cantique de ma façon. Hélas! le temps des miracles est passé. Mais à ce mot, monsieur, je crois vous entendre me répondre comme Joad à Abner. Un bien triste événement ne vient-il pas de nous montrer le doigt de Dieu, de quelque façon qu'on le veuille interpréter?

Vous rappelez-vous, monsieur, qu'il y a peu de temps vous me disiez : « Louis-Philippe est heureux; la chance est pour lui. » Quel démenti la mort terrible de ce jeune prince vient de vous donner! tous les partis l'ont compris. Quant à moi, je trouve que la Providence se fait furieusement républicaine; je trouve même qu'elle y va un peu bien vite. Cela pourtant

[1] Allusion à la chanson de la *Sirène*, qui est dans les œuvres posthumes.

ne m'a pas rendu insensible à la mort de ce pauvre jeune homme; je doute qu'il y ait parmi nos dynastiques un cœur qui ait été plus touché que le mien de cette mort si misérable. Je prends toujours le deuil à la mort des jeunes : le monde en a tant besoin ! Dans ce cas, ma douleur est si sincère et si équitable, que je me suis affligé à la chute, qui semblait devoir être mortelle, du duc de Bordeaux, et cela sans écouter les idées politiques qui me font désirer sa conservation, sans plus toutefois. Le chevalier Pilorge (comme vous dites, monsieur,) souffrira de ce grand événement. J'allais redoubler mes instances auprès de M. de M***; mais, au milieu de tout ce trouble, il y eût eu inconvenance et maladresse à fatiguer ce grand seigneur de mes suppliques. Engagez donc notre cher chevalier à attendre encore patiemment, cela ne lui coûte pas; c'est, je crois, le plus paresseux solliciteur qu'on puisse voir. Si j'avais les amis qu'il a, je voudrais être directeur des postes : malheureusement il a pris auprès de vous trop de leçons de désintéressement.

J'ai vu souvent notre bon ami Lamennais; il cherche une position à sa convenance et ce n'est pas facile. J'ai été sur le point de lui faire acheter une maisonnette à Passy, mais il a des projets d'avenir qui l'empêchent de rien décider pour le présent. Ce qui m'afflige, c'est de voir qu'il souffre au moral et au physique, et de ne pouvoir lui porter secours. En voilà encore un pour qui je prie Dieu, mais je n'ai pas plus de crédit là-haut qu'auprès des puissances de la terre, malgré toute l'influence que vous vous amusez à me supposer. Je ne veux pas finir sans vous dire que ma santé est rétablie et que je suis au milieu des bois de la Celle, bois retirés et charmants, fort menacés par la fin prochaine de leur propriétaire, M. Devindé, âgé de plus de quatre-vingt-six ans. A sa mort, les héritiers porteront la hache dans tous les bosquets, j'en ai peur. Abattre de si beaux arbres!

Adieu, monsieur; buvez bien exactement les eaux de la nymphe Néris, revenez-nous guéri et content, et croyez que parmi ceux qui salueront votre retour il n'y aura pas de plus heureux que votre tout dévoué[1].

CLIX

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

6 août 1842.

Que devenez-vous, cher ami? Nous vous avons espéré quelque peu ici; mais je vois que pour avoir de vos nouvelles il faut que j'en aille chercher rue Tronchet. Aussi, mardi ou mercredi, je retournerai à Paris. J'espère aussi y trouver une lettre de Pilorge, qui m'apprendra quelle suite a eue l'accident arrivé à Chateaubriand. Je venais de lui écrire, ainsi qu'il m'avait prié de le faire, quand le journal m'a instruit de la chute qu'une voiture lui avait fait faire. J'ai souvent redouté cela pour lui dans Paris; mais à Néris il me semblait devoir être à l'abri d'une pareille mésaventure. Ah! mon ami, conservons nos jambes le plus que nous pourrons; je commence à croire que, dans notre temps, la tête est moins nécessaire : il y a tant de gens qui s'en passent! Mais sans les jambes, adieu visites et promenades; et tant qu'il y aura des bois et des amis sur pied, il sera doux de pouvoir courir de côté et d'autre; ce qui me fait vous conseiller de sortir plus souvent que vous ne le faites, sans quoi vous perdrez l'habitude de la marche, et les jambes avec. Je suis sûr que c'est votre maudite paresse qui vous a empêché de vous rendre aux invitations de Bernard, qui eût été bien heureux pourtant de vous posséder.

Je dîne en ville aujourd'hui, après force refus, chez mesdames Belloc et Montgolfier, avec des personnes de votre con-

[1] Lettre communiquée par M. Decaudaveine.

naissance, mesdames Geoffroy Saint-Hilaire, qui viennent passer un jour à la Celle. Nous allons bien parler de vous : c'est une réunion de vos admirateurs. Il y a peu de temps que mademoiselle Montgolfier a fait le voyage de Paris pour dîner avec vous, et elle est revenue ici ravie de vous avoir entendu. Madame Belloc fait aussi haute estime de madame Cottu, dont vous m'avez envoyé les articles, que j'ai lus avec sincère approbation, quoiqu'il y ait bien quelque chose à dire des *Sœurs*, qui n'ont pas toutes les perfections qu'avec l'auteur on serait tenté de leur supposer.

Adieu, cher ami; à mercredi ou jeudi, et tout à vous de cœur.

CLX

A MONSIEUR FLOURENS[1]

16 août 1842.

Il faut que quelque indiscret[2] m'ait dénoncé à vous; il faut qu'on vous ait dit que tout ignorant que je suis, je m'aventure parfois à vouloir pénétrer les mystères de la science. Oui, monsieur, je suis l'homme le plus heureux quand elle daigne m'apparaître, sous les inspirations d'une haute philosophie, dans un style noble, élégant, clair et précis. C'est là, sans doute, ce que mon ami M. Lebrun vous aura dit de moi avec cette bienveillance qui lui est si naturelle. A son indiscrétion je dois l'envoi, dont je suis si fier, de ce volume où j'ai relu avec tant de plaisir ce que j'avais lu déjà dans le *Journal des Savants*.

Pour que vous jugiez de tout l'intérêt que je prends à votre œuvre, monsieur, je dois vous dire qu'il est deux hommes que j'ai toujours combattus d'instinct : Gall et Malthus; ce dernier est enfin repoussé chez nous. Restait Gall;

[1] De l'Académie des sciences et de l'Académie française.
[2] Voir la lettre à M. Lebrun sur le *Journal des Savants*.

j'espère, monsieur, que, grâce à vos travaux, si admirablement résumés, Gall va descendre aussi de son piédestal.

C'est un triomphe dont la philosophie doit vous tenir compte. Pardonnez à un chansonnier de se faire son interprète.

CLXI

A MONSIEUR GILHARD

Passy, 31 août 1842

Vous êtes bien bon, mon cher Gilhard, de garder aussi bonne mémoire du jour de ma naissance; si j'étais femme, je ne sais si j'en serais très-reconnaissante; mais croyez que comme ami j'y suis très-sensible. J'ai fêté gaiement mon entrée dans la soixante-troisième année, furieusement climatérique, comme disaient nos pères. Mes vieux amis se sont réunis autour de moi; mais combien déjà manquent à l'appel ! Ce pauvre Wilhem aimait à fêter ce jour, et, moins âgé que moi, il a pris les devants. C'est, en vérité, un acte de raison, car je trouve qu'il y a peu à gagner au nombre des années, et les centenaires n'obtiennent pas du tout mon admiration. Soixante ans est le bon âge pour mourir; au delà, on n'a plus en soi ce qui console des sottises qu'on est condamné à voir faire.

Et Dieu sait si notre temps est fécond en sottises ! Vous le voyez, les malheurs les plus déplorables, les plus propres à donner des leçons[1], semblent des encouragements à faire le plus de fautes. Non que j'aie une idée bien arrêtée sur la valeur de la loi de régence, mais je crois qu'il y avait, outre cette loi, quelque chose à faire de mieux pour mériter l'attachement du peuple, qu'on semble toujours compter pour rien, et dont un jour pourtant on aura sans doute un si grand besoin.

[1] La mort du duc d'Orléans.

Je crois, mon cher ami, que la mort de ce pauvre jeune homme amènera de tristes événements, si, d'ici là, notre pays n'est pas préparé à s'occuper sérieusement et fortement de ses affaires, dont le poids dépassera les forces de nos cent quatre-vingt mille électeurs. Vous êtes encore jeune, vous verrez cela; moi, je n'y serai plus, ou, si j'y suis malheureusement encore, je ne serai qu'une ombre, peut-être même une de ces ombres égoïstes qui trouvent que tout est suffisamment bien, pourvu qu'en se levant elles aient leur café et leur petit pain.

En attendant, je me porte assez bien, malgré les horribles chaleurs que nous avons éprouvées; j'ai passé beaucoup de jours à la campagne, au milieu des bois où je me suis promené en dépit du soleil.

Je suis heureux d'apprendre que vos moissons ont échappé aux orages. Les pertes partielles n'ont pas empêché la récolte d'être généralement belle en France, et l'on nous promet également une bonne vendange. C'est l'important pour notre nation qui, grâce au ciel, n'en est pas réduite à l'état de l'Angleterre, qu'on nous fait si sottement admirer.

CLXII

A MONSIEUR LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE

Passy, 14 octobre 1842.

Prince, la personne qui m'a remis la brochure que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser m'assure qu'il ne peut vous être désagréable de recevoir directement les remercîments que je vous dois. Je m'empresse donc, prince, de vous exprimer la satisfaction que la lecture de ces ouvrages vient de me procurer; ils m'ont surtout fait admirer ce qu'il y a de courage à vous de consacrer à d'utiles travaux les longues heures de votre captivité.

La brochure sur les sucres est celle qui m'a fait le plus de surprise. Je conçois parfaitement les études historiques et les réflexions si justes qu'elles vous suggèrent; mais je conçois moins comment vous avez approfondi, prince, un sujet purement industriel et financier. Vous avez pour moi éclairci ce débat d'intérêts opposés, sauf pourtant, si vous me permettez de le dire, en ce qui touche l'intérêt du consommateur, toujours un peu négligé par les grands de ce monde.

Puissiez-vous un jour, prince, être en position de consacrer à notre commune patrie le fruit des connaissances que vous avez déjà acquises et que vous acquerrez encore. En attendant qu'on vous rende, comme il serait juste de le faire, les droits de citoyen français, ainsi qu'à tous les membres de votre illustre famille, croyez aux vœux ardents que je fais pour vous voir rendre à la liberté, sûr que je suis que vous vous consacreriez désormais à des travaux littéraires et scientifiques qui ajouteraient un rayon à l'immense auréole du nom que vous portez.

Recevez, prince, avec mes vœux et mes remercîments, l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE (NAPOLÉON III) A BÉRANGER

Fort de Ham, 18 octobre 1842.

Monsieur, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire est venue faire trêve à mes chagrins et me réjouir le cœur. J'ai été vivement ému en voyant l'écriture de l'homme populaire qui célébra en sublimes chansons les gloires et les malheurs de la patrie. Votre nom a rappelé à ma mémoire les douces émotions de mon enfance, alors qu'en famille nous récitions, mon frère et moi, devant ma mère attendrie, ces vers si beaux qui, s'élevant à toute la hauteur

de votre génie, retombaient comme une massue sur la tête des oppresseurs.

Je suis heureux d'apprendre que mes divers écrits aient mérité votre approbation. Je n'aurai pas encore trop à me plaindre du sort si je parviens à prouver que j'étais digne du lieu et du pays où je suis né, et si je m'attire dans ma captivité l'estime et la sympathie des hommes comme vous qui savent par eux-mêmes que le malheur n'est pas plus un crime que la fortune n'est une vertu.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute estime et de mes sentiments distingués.

NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE.

CLXIII

A MONSIEUR CARRÉ

11 novembre 1842.

Je suis très-reconnaissant, monsieur, de votre aimable lettre, et tout fier de l'emploi que vous faites de quelques-unes de mes chansons pour l'instruction morale de vos élèves, quoique certes elles n'aient pas été destinées par moi à l'éducation de la jeunesse. Vous prouvez, monsieur, qu'il y a du bon partout quand on sait l'en extraire. Je vous remercie donc de la part que vous me donnez dans l'œuvre de patience et de bonté que vous accomplissez chaque jour. Je regrette de n'avoir, dans mes chansons inédites, rien qui me semble convenir à vos élèves ; mais, monsieur, elles seront publiées à ma mort, et je souhaite qu'alors, votre œil, plus exercé que le mien, y découvre quelques couplets moraux et patriotiques dignes d'exercer la mémoire de vos jeunes élèves.

CLXIV

A ***

24 décembre 1842.

Vous m'aviez écrit, chère ***, que *** devait venir à Paris,

et que vous désiriez que je le visse. Nous voici à la fin de l'année et je ne vois rien venir. Si vous le savez ici, vous n'ignorez sans doute pas son adresse. Dans ce cas, il me la faudrait pour l'aller chercher, en supposant que vous ayez toujours l'idée qu'il est bon que je le voie.

Je doute pourtant de son arrivée chez Jouy, où j'ai été plusieurs fois depuis trois semaines; on me l'eût apprise, on l'aurait sue là par M. et madame ***.

Ce qui m'a fait aller rue des Trois-Frères[1], c'est la santé du vieil ermite qui a été atteint d'un commencement de paralysie. L'attaque n'a pas été très-vive, et il se remet peu à peu. Mais à soixante-dix-huit ans, il est impossible d'espérer de longs jours encore. Mes visites paraissent lui faire plaisir, et je les continuerai.

Vous avez su sans doute la déplorable fin de ***. On vous aura dit que sa folie était devenue presque furieuse et qu'il manqua mettre le feu chez le fils de son ami ***, aux environs de Bordeaux, où il était allé sans être attendu. On le trouva nu dans sa chambre, les mains sur ses vêtements, qu'il faisait brûler au milieu du parquet, pour se réchauffer, disait-il, les extrémités qu'il avait glacées. Et tandis qu'il s'obstinait à rester ainsi, il laissait ses mains se consumer sur ce bûcher improvisé. Il fallut le conduire dans un hospice de Bordeaux, où le premier soin à lui donner fut l'extraction des phalanges que la flamme avait calcinées. Il expira au bout de peu de jours dans d'horribles souffrances, que, revenu à son bon sens, il ne ressentit que trop bien.

Il paraît que sa fortune était à peine de 100,000 francs, malgré ce que nous en pensions tous. Il a laissé un testament assez bizarre où se trouve pourtant un article plein de bonté. Il impose à ses héritiers l'obligation de n'exiger de *** ce que

[1] Où demeurait M. de Jouy.

lui devait *** qu'à une époque fort éloignée, mais qu'on n'a pu m'indiquer.

J'ai beaucoup été dans le monde depuis quelque temps; chez Mignet d'abord avec Thiers, Cousin, Mérimée, etc., puis chez Lebrun, avec le même monde, et de plus mademoiselle Rachel, qui, dit-on, désirait se trouver avec moi. J'ai été enchanté d'elle, à la ville comme au théâtre! Quelle excellente tenue! que de tact! Elle m'a paru avoir l'esprit juste et solide. Pour en être sûr, il faudrait la revoir. Mais j'ai éprouvé que le monde me fatiguait. Il est vrai que chez Lebrun il y avait foule, et qu'après la grande actrice le vieux chansonnier était la bête curieuse. Tout le monde me trouve rajeuni, plus gai, plus causeur que jamais; au fond, je sais qu'en penser et me trouve bien vieux et bien lourd. Je ne puis même plus travailler, grande jouissance de moins; mais je me console un peu en pensant qu'on ne doit pas trop attendre d'un homme qui approche de soixante-trois ans. Il y en a tant qui ne vont pas si loin ou qui n'y arrivent qu'infirmes et idiots! Parlez-moi du général Joyeuse, toujours frais, toujours digérant bien, et qui vient d'entrer dans ses quatre-vingt-sept! Je ne parle pas de sa tête : il n'en a jamais été question.

Adieu, chère ***, recevez tous mes souhaits de nouvelle année, puisqu'en voici l'époque. Judith vous fait aussi les siens. Présentez mes hommages à la vicomtesse, et embrassez *** pour moi, qui vous embrasse de cœur.

GEORGE SAND A BÉRANGER

Monsieur, si je ne savais pas que vous êtes le plus aimable railleur du monde, je vous remercierais bien sérieusement de ce que vous daignez me remercier. Mais je crois que vous devez trouver bien naturelle et bien simple mon admiration pour vous, et que vous ne

pouvez pas me savoir un gré infini de ce que j'ai des yeux pour voir la lumière et une langue pour dire qu'il n'y a rien de plus beau dans la nature que la lumière. Je sais bien qu'il y a dans ce temps-ci des esprits bizarres qui, pour faire du neuf, ont dit que le règne du beau devait faire place au règne du laid ; mais les plus excentriques même n'ont pas, que je sache, trouvé dans leur fanatisme de nouveautés le courage d'oser vous nier et vous méconnaître. Ainsi, ne me sachez, je vous prie, aucun gré de n'être pas absurde : je le suis peut-être assez sous d'autres rapports.

J'ai reçu ce matin une lettre de Poncy qui me charge d'accompagner l'offrande de son volume d'un billet pour vous. J'ai devancé son inutile recommandation en vous envoyant le livre. Mais voici après coup la lettre que je sais bien sincère et partie du meilleur de son âme.

Croyez bien, monsieur, que Poncy n'est pas le seul à vous appeler son maître bien-aimé, et, si je ne craignais pas de paraître moins naïve que lui, je vous dirais aussi ce que je pense sur la place que vous avez dans les plus grandes admirations de ma vie [1].

George Sand.

EUGÈNE SUE A BÉRANGER

Daignerez-vous, monsieur, excuser une démarche qui vous paraîtra sans doute bien indiscrète, mais qui du moins a sa source et dans la profonde admiration que vous m'avez toujours inspirée et dans le bonheur que j'ai éprouvé lorsqu'un de mes amis, M. Romand, qui s'honore tant de votre bienveillance, m'a confié que vous lui aviez témoigné votre sympathie pour plusieurs passages des *Mystères de Paris* [2] qui étaient tombés sous vos yeux? Un suffrage

[1] Cette lettre n'est pas datée; mais il est probable qu'elle fut écrite pour accompagner l'envoi du volume des *Marines* de Poncy, le poëte ouvrier de Toulon, qui a toujours si noblement vécu de son travail, quoique son talent soit délicat et distingué, et pour qui Béranger éprouvait une grande et vive sympathie. Poncy (Louis-Charles), né en 1821, n'avait alors que vingt et un ans. Madame Sand, qui a dans l'âme un si grand dévouement pour les arts et les gens qui y excellent, s'était faite la patronne de Poncy.

[2] Les *Mystères de Paris* ont paru en 1842. Quoique cette lettre ne soit pas datée, nous avons cru pouvoir la placer à la fin de l'année où parut cet ouvrage. Eugène Sue est resté assez lié avec Béranger, ou plutôt il a gardé fidèlement son

tel que le vôtre, monsieur, est pour moi une si précieuse récompense, un si puissant encouragement, que je n'ai pu résister au désir de vous exprimer toute ma reconnaissance; car, grâce à votre adhésion, monsieur, j'ai ressenti un de ces grands et sérieux bonheurs qui résultent toujours de la conviction d'avoir tenté avec dévouement et sincérité quelque œuvre utile; et cette conviction, je l'ai seulement, monsieur, depuis que, vous et l'un de vos illustres amis (M. de Lamennais), vous avez bien voulu par votre adhésion consacrer le succès inespéré, je n'ose plus dire immérité, de ce livre imparfait. Si je n'avais craint d'être tout à fait indiscret, monsieur, j'aurais prié monsieur Romand de vous dire combien j'aurais été heureux et fier de vous être présenté et de vous exprimer moi-même ma gratitude; mais je ne l'ai pas osé et me suis permis de vous écrire cette lettre, peut-être inopportune, mais dans laquelle je vous supplie de voir au moins un faible hommage de respect et d'admiration.

EUGÈNE SUE.

CLXV

A MONSIEUR GILHARD

Passy, 9 janvier 1843.

Quelles étrennes nous donnera le ministère cette année? Elles ne peuvent être bonnes, quelque prix qu'elles nous coûtent. Je suis porté à croire que Guizot restera, non sans difficulté, mais enfin il restera, à moins de changement à l'extérieur. J'ai vu Thiers plusieurs fois, il y a quelques semaines, et il m'a semblé le croire aussi. J'en juge moins à ce qu'il m'a dit qu'à ce qu'il n'a pas dit. Quant à lui, il est toujours le même, et sera toujours le même, comme homme et comme ministre; ce qui fait une mauvaise part et une bonne. Nous nous sommes trouvés avec plusieurs anciens amis communs, et nous avons ri comme il y a vingt ans. S'il ne s'était pas mis

admiration et son respect pour le poëte. Toutes ces lettres respectueuses et sympathiques sont bonnes à conserver.

à faire un peu de détestable politique, j'aurais oublié de combien de portefeuilles il a été chargé.

Vous voyez, à ce peu de mots, que j'ai été un peu plus dans le monde cet hiver. C'est lui qui a demandé à dîner, plus Mignet, avec moi, qui ne veux pas aller dîner chez lui. Puis, mademoiselle Rachel, qu'enfin j'ai eu l'heureuse curiosité d'aller entendre trois fois ayant, dit-on, désiré aussi de se rencontrer avec moi, j'ai passé une soirée de grand salon à étudier ce phénomène dramatique, que j'ai tout d'abord admiré passivement au théâtre. Jamais femme n'a dit la tragédie comme cela. Elle n'est pas encore aussi grande actrice que Talma fut grand acteur, mais elle dit mieux que lui, qui pourtant disait si bien ! Et puis, quel événement littéraire ! Corneille et Racine ressuscités devant un public continuellement empressé à courir voir un si grand miracle ! Et ce public sur qui les vieux chefs-d'œuvre font plus d'effet que les ouvrages nouveaux ! Je ne croyais pas cela possible : aussi ai-je abordé avec respect et reconnaissance la jeune magicienne dont, au reste, le bon sens, l'expression précise et juste m'ont causé presque une nouvelle surprise. Qu'il y a d'heureuses organisations ! J'ai bien regretté de ne pouvoir me rendre à une invitation qu'elle m'a adressée; mais je suis trop vieux pour son monde, si jeune que mes amis veulent bien encore me trouver.

J'en reviens à votre lettre, et je trouve que vous avez bien raison sur ce que vous dites du tombeau de Napoléon. Je n'ai pas vu son *transferrement* avec joie. Je me doutais qu'on ne voulait le déterrer que pour l'enterrer davantage [1]; on y parviendra.

[1] Allusion à la façon dont on allait disposer, sous le dôme des Invalides, dans la crypte, la tombe de l'Empereur.

CLXVI

A MONSIEUR JEAN REYNAUD

11 janvier 1843.

Mon cher Reynaud, je viens de lire votre admirable article d'*Origène ;* c'est un ouvrage tout entier, un ouvrage excellent que cet article. Je m'étonne surtout de ce qu'il vous a fallu d'études longues et difficiles pour résumer aussi bien toute une philosophie dont le simple historique me semble déjà chose fort compliquée. Lamennais a été charmé de votre œuvre ; il l'avait même lue avant moi, qui attendais un moment de tranquillité pour la lire à mon aise.

J'aime beaucoup votre philosophe, chrétien ou pas chrétien. Voilà un homme qui faisait un système complet, en dépit des anathèmes, de l'ignorance scientifique du temps, et même des objections raisonnables et puissantes que vous prouvez bien qu'on lui peut opposer. Sa hiérarchie d'existences a quelque chose de grandiose, cent fois préférable à ceux qui veulent nous enterrer dans les boues de notre globe. Quant à moi, vous le savez, sans trop m'inquiéter des degrés aristocratiques qu'on voudra mettre entre eux, je vois des hommes dans tous les globes habitables de ces univers, empire infini où nous avons en partage un petit hameau que nous sommes chargés d'administrer, embellir, cultiver et balayer, ce dont nous nous acquittons assez mal, grâce peut-être à MM. nos maires et à leurs adjoints. Je n'admets pas d'êtres plus parfaits que nous dans toutes les existences terrestres de ces mondes divers; non par vanité, mais parce qu'il me semble qu'un degré de plus d'intelligence nous mettrait dans le secret de Dieu, ce qui ne nous permettrait pas de vivre de la vie humaine pendant le temps voulu et nécessaire. Et puis je ne place pas notre mérite devant Dieu où vous le

placez. Les noirs sont, selon moi, aussi aptes que nous à lui complaire. Vous voyez que je ne tiens pas à ce que les chansonniers passent avant les chiffonniers. Sauf à céder la première place aux philosophes qui y auront droit, quand, ainsi que vous, ils ne seront guidés que par l'amour de la vérité et de leurs semblables.

C'est le cas de vous dire que depuis quelque temps j'ai vu plusieurs fois le philosophe Cousin. Il m'a paru beaucoup moins atterré que je ne le croyais par l'attaque de Leroux. Comme j'ai conservé le droit de rire des grands hommes, je ne m'en fais pas faute avec lui. Je voudrais lui persuader d'employer son beau style à nous faire quelque ouvrage, après tant de fragments et de préfaces, et, en sortant des systèmes abstraits, à nous conduire à l'application de quelque grande vérité, ne fût-elle pas de lui; mais je crains bien qu'il n'ait jamais le courage d'entreprendre rien de vraiment utile; il a d'ailleurs une trop grande habitude et un trop grand amour de l'École.

Quant à son indifférence, au moins apparente pour les justes attaques dont il est l'objet, outre qu'il y est fait depuis longtemps, je le crois assez observateur pour voir le peu d'intérêt réel qu'aujourd'hui le monde attache à tout ce qui se passe dans la sphère philosophique. Sauf quelques esprits d'élite, peu de personnes en effet se tiennent au courant de tous ces débats, et, pour la foule, la *Revue indépendante* et Jouffroy sont des inconnus. Il n'y a que la jeunesse qui tourne ses regards de ce côté pour y puiser peut-être le scepticisme dont elle s'armera un jour, et aussi les catholiques qui mettent à profit le scandale.

Adieu, mon cher Raynaud; continuez vos immenses travaux avec le même bonheur et le même courage, et croyez-moi à vous de cœur.

MONSIEUR DE LAMARTINE A BÉRANGER

2 février 1843.

Cher et illustre ami, je reconnais précisément votre nature d'homme d'État à la prophétique prévoyance de vos conseils. Avant de me décider à faire ce que j'ai fait, j'ai toujours pensé et dit que les difficultés d'amélioration dans la constitution ne viendraient pas tant de la résistance de l'oligarchie bourgeoise, qu'il faut *élargir*, que de la timidité de nos amis qui craindront de se déranger. Aussi je serai prudent jusqu'à l'heure où j'aurai des forces. Mon affaire, pendant quelques années, c'est de m'en créer ; les éléments y sont ; et Dieu nous viendra en aide. Un de ses instruments les plus sages et les plus populaires à la fois ce serait vous [1].

Soyez donc avec moi et employons cette courte vie à préparer les voies du Seigneur, c'est-à-dire le terrain d'un gouvernement qui ait l'unité monarchique et la dilatation républicaine. Nous retournons *aux carrières*, c'est évident. Il faut reprendre un autre chemin.

Dès que cette petite bataille [2] que je ne peux pas quitter sera finie, à la fin de la semaine, j'irai vous serrer la main et chercher l'*Égérie* de Passy.

LAMARTINE.

CLXVII

A MADEMOISELLE DÉJAZET [3]

Non, mademoiselle, vous ne me devez rien. C'est au contraire moi qui suis votre obligé. Avec des auteurs distingués

[1] Cette lettre est comme un écho des conversations fréquentes qu'avaient alors M. de Lamartine et Béranger dans les allées du bois de Boulogne et d'Auteuil.

[2] On discutait, à la Chambre, le paragraphe de l'Adresse relatif au droit de visite. M. de Lamartine commençait alors cette grande renommée d'orateur politique, qui allait en cinq ou six années le placer si haut dans l'État. Tardive et rapide, cette gloire a jeté un très-grand éclat pendant ces quelques années.

[3] Qui venait de jouer au Palais-Royal la *Lisette de Béranger*, petite scène arrangée et mise en musique par M. Frédéric Bérat, et avait écrit la lettre suivante à Béranger :

« Monsieur, je suis heureuse que M. Bérat m'ait choisie pour me faire l'interprète d'une admiration que sa douce mélodie ferait revivre si jamais elle pouvait s'éteindre. Son cœur d'artiste m'accorde plus d'éloges que je n'en mérite. Le succès est-il douteux quand on chante Béranger? Plus d'une fois déjà j'ai dû le

à qui je dois des actions de grâces, vous avez travaillé à ressusciter quelques-unes de mes filles chéries[1], et votre rare talent, adoré du public, a réveillé bien des fois le souvenir du nom de leur père, dans un pays où les noms sont bien vite oubliés. Vous avez été un habile commentateur de mes fugitives productions. Pouvais-je, mademoiselle, en avoir un plus aimable et plus intelligent ! Les commentaires sont bien souvent au-dessus du texte; le mien s'est enrichi de tout l'esprit qu'on vous reconnaît, et bien des écrivains ont pu me porter envie.

Si je n'avais eu le tort si ridicule de venir au monde trente ans avant vous, mademoiselle, il me semble que vous eussiez été ma première fée; mais, M. Vanderburch aidant, vous avez été bien véritablement la seconde. Aujourd'hui qu'à la prière de M. Bérat votre art enchanteur vient encore rajeunir le cœur d'un vieillard, permettez que du fond de sa retraite il vous offre ses hommages et ses remercîments.

CLXVIII

A MONSIEUR FRÉDÉRIC BÉRAT

Eh quoi ! monsieur, vous avez le courage de brûler deux fois de l'encens devant une vieille idole qui ne peut rien pour ses dévots ! Vous êtes vraiment trop bon; et je suis touché bien vivement cette fois encore par la manière dont vous vous y êtes pris pour rendre public l'éloge que vous voulez bien faire du vieux chansonnier. Votre nom, justement célèbre, votre double talent si original ajoutait déjà un grand prix à cet éloge; mais vous avez voulu encore que vos

mien à ce grand nom. Aussi est-ce après l'hommage que le monde entier lui rend par ma bouche que j'ose, moi, pauvre rien, lui offrir celui de ma sincère reconnaissance. VIRGINIE DÉJAZET. »

[1] Allusion au vaudeville les *Chansons de Béranger*.

charmants couplets fussent chantés sur le théâtre, où tant d'esprit a été mis depuis longtemps au service de nos pauvres musettes. Combien de reconnaissance ne vous dois-je pas ! Croyez, monsieur, que personne ne sent plus vivement de pareils témoignages de bienveillance. Quelque intérêt qu'y puisse avoir ma vanité, c'est mon cœur, je vous l'assure bien, qui se tient pour redevable envers vous, monsieur, et je voudrais être un jour en position de vous en donner la preuve [1].

CLXIX

A MONSIEUR BRISSOT

13 février 1843.

Mon cher Brissot, vous m'avez parlé d'un dîner avec mademoiselle Rachel ; je m'en suis réjoui, ce qui m'a fait oublier d'y mettre une condition ; c'est qu'il fallait qu'avant j'eusse vu notre grande tragédienne dans le rôle de *Phèdre*.

[1] Ce que Béranger désirait s'est réalisé. Frédéric Bérat est devenu l'un des amis de ses vieux jours. Mort en 1855, à la suite d'une maladie cruelle, l'auteur de la *Lisette de Béranger* avait conservé et semblait devoir garder longtemps encore l'imagination la plus tendre et une sensibilité qui n'était pas sans finesse. Ses œuvres sont presque toutes pleines d'un charme particulier, dont nul autre n'a eu le secret, ni avant ni après lui. C'est donc un nom à distinguer parmi tant de noms d'écrivains ou d'artistes.

Béranger l'aimait comme un grand enfant qui a besoin quelquefois de conseils, et l'excellent cœur de Bérat était tout grand ouvert à cette affection paternelle. Que de fois n'allait-il pas jusqu'à l'émotion lorsqu'il parlait de Béranger et de sa bonté presque incroyable ! Et que de fois, n'a-t-il pas charmé ou égayé la table et les soirées du dimanche du vieux poëte, chantant avec un art extrême ses compositions les plus douces ou les plus gaies ! Nous applaudissions bien la *Lisette*, ce bel air si digne de la popularité. Et Béranger souriait, le premier, et quelquefois son sourire était mouillé d'une larme.

Un jour, c'était à Passy, pendant l'été, on avait un peu couru dans le jardin, après le dîner. Bérat, en jouant, déchira son habit. Béranger l'appelle doucement, le fait monter dans sa chambre, tire d'un portefeuille un billet de 100 fr., et lui dit : « Vous n'êtes pas mon ami si vous ne prenez pas cela. Je sais ce qu'un habit vous coûte, et c'est moi qui suis cause de votre accident. Je vous en prie, Bérat, ne restons pas ici plus longtemps, pour n'avoir pas l'air de conspirer et redescendons au jardin trouver notre monde. » Ajoutez à ces mots la voix, l'accent, le geste. C'était là Béranger.

C'est un bonheur que vous et madame Brissot avez eu : vous concevrez donc que j'attende d'être aussi avancé que vous pour voir celle qui doit me procurer cette satisfaction, et lui en faire mes remercîments. Je vais, au reste, me hâter de chercher moyen d'avoir une place aux Français, assez près du théâtre, ce que mes yeux exigent impérieusement.

CLXX

A MONSIEUR JULES BASTIDE

21 avril 1843.

Mon cher Bastide, M. Blaize, un de mes jeunes amis et des vôtres, a fait un excellent livre sur les monts-de-piété[1]. On lui a déjà promis un article au *National*; mais il y a, dans cet ouvrage, des questions qu'il importe de traiter avec connaissance et courage, car plus d'une influence funeste pourrait en vouloir empêcher la publicité : entre autres la question des commissionnaires du mont-de-piété, qui touche à beaucoup d'intérêts cupides, toujours disposés à se liguer pour empêcher les améliorations, même quand l'autorité en sent la nécessité. Il me semblerait donc utile pour le but que M. Blaize veut atteindre et pour l'honneur du *National* que ces questions fussent mises en lumière par vous, mon cher Bastide, qui seriez bientôt au courant de la matière et trouveriez par là une occasion nouvelle de montrer votre sympathie pour les classes souffrantes. Je vous recommande donc le livre de M. Blaize et vous prie d'en faire ressortir toute l'utilité, toute l'opportunité. Un article de vous peut faire répandre l'ouvrage et servir à faire disparaître des abus qui n'ont existé que trop longtemps.

J'engage M. Blaize à vous porter lui-même cette lettre; il

[1] Livre remanié et très-augmenté dans la deuxième édition en deux volumes in-8. M. Blaize, neveu de Lamennais, est né à Saint-Malo en 1811.

fait si timidement le métier d'auteur, qu'il n'oserait, si je ne l'y contraignais, aller solliciter un article pour son livre. Pourtant le mérite de son travail et le noble but qu'il s'est proposé devraient bien suffire à lui donner du courage.

CLXXI

A MONSIEUR DE JOUY

4 juin 1843.

Mon bon ermite, vous m'avez témoigné tant d'intérêt dans ma longue et douloureuse maladie, qu'il y a plaisir et devoir à vous annoncer que, depuis cinq jours pleins, le mieux s'est déclaré. Mon ami Bretonneau, le fameux médecin de Tours, que je n'avais pas voulu qu'on prévînt, instruit indirectement, est accouru il y a huit jours, et n'a eu que mon rétablissement à me prédire; cela n'a pourtant pas empêché que d'atroces douleurs m'ont fait rouler par terre dimanche, lundi et mardi. J'en éprouvais l'atteinte lorsque madame B*** et B*** ont pris la peine de venir chercher de mes nouvelles; j'ai eu bien du regret de n'avoir pu les recevoir. Dites-le bien de ma part.

Et vous, mon vieil ami, comment vous trouvez-vous de l'air vivifiant de votre château[1]? Il me semble que cet air si bon et votre belle terrasse doivent vous rendre vos jambes de quinze ans. Ah! mon cher de Jouy! les jambes sont bien nécessaires à la tête. Elles réveillent et secouent les pensées. J'espère que nous devrons aux vôtres la suite de vos mémoires, commencés d'une manière si heureuse et dont la suite doit être attendue avec autant d'impatience par le public que par vos amis. Que de choses il vous reste à nous dire! Il doit y avoir dans tout cela des petits romans bien tendres, variés et gaillards. Je vous vois d'ici sourire au souvenir que ces mots

[1] De Saint-Germain-en-Laye.

réveillent. Allons, cher ermite, donnez-nous la part du diable; rajeunissez et taillez promptement votre plume.

Adieu, je ne suis pas encore prêt à faire des voyages, mais aussitôt que je prendrai ma volée, j'irai vous dire un petit bonjour et présenter mes hommages à madame B***.

CLXXII

A MONSIEUR ***[1]

15 juin 1843.

Vous avez cent fois raison, monsieur; mais c'est contre ceux qui me donnent de ridicules éloges, et non contre moi que vous devez tourner votre colère. Si vous avez lu mes ponts-neufs et mes préfaces, vous devez voir que je n'ai jamais eu de prétentions bien ambitieuses en quoi que ce soit; et si vous me connaissiez, et il est nécessaire de connaître un homme pour le juger, vous sauriez que depuis dix ans j'ai rompu avec le monde, qui fait et soutient les réputations. Vous sauriez que je n'ai jamais prononcé la plupart des grands noms que vous me citez sans mettre chapeau bas; vous sauriez enfin que je suis même en garde contre l'engouement fort excusable de mes meilleurs amis, et que je leur ai souvent répété une partie des vérités que vous prenez la peine de m'adresser.

Au reste, monsieur, ce dont vous vous plaignez est le mal du temps. Aux époques où il y a pénurie de grands hommes, le public en invente. Ceux qu'en termes de coulisses on choisit pour *bouche-trous* sont souvent dupes de ces courtes

[1] Cette lettre, qui est l'une des plus précieuses que l'on puisse donner au public, a été imprimée sur un brouillon de Béranger, qui s'est trouvé dans ses papiers. Béranger a lui-même barré d'un gros trait de plume le nom de la personne à qui elle est adressée; mais il n'est pas difficile de le lire sous la rature. C'est celui de M. Jules B***, qui avait eu, à ce qu'il paraît, l'idée de reprocher durement à Béranger ses chansons, ses principes, sa gloire et son âge.

bonnes fortunes, et prennent leur rôle au sérieux. Un peu de sens commun m'a préservé de cette folie. Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas loin de penser comme vous. Aussi je n'accepte pas le rapprochement que vous faites entre vous et le paysan d'Aristide, parce qu'il vous est trop défavorable et qu'il m'honore beaucoup au delà de votre intention.

Mais, monsieur, c'est au public et par la voie des journaux que vous deviez adresser le contenu de votre lettre, et non à *un vieux* comme moi, ainsi que vous le dites. En répandant votre opinion sur mon compte, je suis sûr que vos critiques eussent trouvé bien des échos. Leur accord eût pu calmer votre irritation, que je suis loin de blâmer, sans approuver toutefois les formes que vous lui donnez dans votre épître. Et ici, monsieur, permettez-moi de vous faire une observation sur les convenances les plus vulgaires.

Quand on parle à un homme de mon âge, qui, au risque des persécutions, a consacré d'une manière désintéressée son peu de talent à servir une cause qu'il a crue et croit toujours la meilleure, il me semble, quelle que soit l'opinion qu'on professe, qu'il est au moins de bon goût de donner à la raison les formes d'une politesse qui ne peut qu'ajouter du poids à la vérité, en inspirant de la considération pour celui qui veut bien s'en faire l'organe.

Mon âge, dont vous paraissez me faire un reproche, m'autorise à vous soumettre cette réflexion en retour du service que vous voulez sans doute me rendre en dissipant les illusions dont vous supposez que je berçais ma vieillesse.

CLXXIII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

17 juin 1843.

Cher ami, si votre neveu ne m'eût donné de vos nouvelles,

je vous gronderais d'avoir tant tardé à m'écrire. Votre voyage m'avait un peu inquiété. J'ai appris que vous aviez eu froid sur le bateau, parce que vous n'aviez pas jugé à propos de vous munir d'un manteau. Notre ciel vous le permettait bien pourtant. Depuis quelques jours il se nettoie et se réchauffe un peu. Dieu veuille que cela dure pour la récolte des prairies, si pauvres depuis longtemps, et pour les céréales qui ne s'arrangeraient pas de plus longues pluies. J'espère que ces derniers jours vous auront permis quelques bonnes promenades qui vous auront fait découvrir des sites plus attrayants que ceux que vous avez entrevus. Je le souhaite, puisque c'est tout ce qui peut vous manquer où vous êtes. De grands appartements, liberté complète et une châtelaine pleine de grâces et de bonté, c'est là de quoi vous fixer plus d'un mois, je l'espère; car je compte pour vous rendre vos forces et l'amour du travail sur l'air des champs, bien que vous n'ayez plus très-grande confiance dans sa vertu, si j'en juge au ton dont vous en parlez.

Je voudrais le respirer cet air de la campagne, pour achever de me rétablir. Je vais chaque jour de mieux en mieux, mais quelques jours passés dans les bois hâteraient, j'en suis sûr, mon complet rétablissement. Hier, pour la première fois, j'ai passé deux heures dans les allées poudreuses du bois de Boulogne; mais aujourd'hui, il m'a fallu aller à Paris, et comme les jambes n'ont pas repris toute leur vigueur, j'ai dû recourir à l'omnibus; mais il me semble que j'aurais tort d'y retourner de sitôt, car les points qui ont le plus souffert ne s'en arrangent pas, et j'y ai gagné un petit souvenir de mes maudites douleurs. Je voulais voir Chateaubriand, dont les journaux annonçaient chaque jour le départ. Surtout, je voulais lui ôter tout prétexte de me venir visiter. Je l'ai trouvé comme vous l'avez laissé, assez gai pourtant, et se préparant à partir la semaine prochaine. Ma visite a paru lui

faire plaisir, mais ne lui a pas ôté l'idée de me venir faire ses adieux. Les Bretons sont terriblement entêtés. Qu'en dites-vous? Savez-vous que son compagnon de voyage est l'abbé Deguerry[1], curé de Notre-Dame? Il a aussi besoin des eaux. Nous avons beaucoup parlé de vous, et je me suis chargé de lui donner de vos nouvelles, si vous ne prenez ce soin vous-même. Quand je vois ce pauvre grand homme se traîner avec tant de peine sur son parquet, je pense au peu d'exercice que vous donnez à vos jambes, et cela me fait peur pour vous. Marchez, mon cher ami, marchez. Pour des hommes comme vous, marcher c'est penser. Est-ce que vous ne voudriez plus penser, par hasard? N'allez pas nous faire un tour comme celui-là. J'espère bien que vos courses en Bourgogne nous vaudront la fin de votre grand ouvrage. La Bourgogne n'inspire pas trop mal; voyez Lamartine; son discours a un retentissement immense. La cour commence à s'inquiéter du rôle que joue votre ancien ami. C'est aujourd'hui notre grand tribun. Êtes-vous très-éloigné de Saint-Point? Je ne le pense pas. Vous devez voir quelques témoins de ce fameux banquet. A quoi pensez-vous que tout cela nous mènera? Aidez-moi à faire des réponses à tous ceux qui me font la même question.

J'ai vu Blaize plusieurs fois : il me semble bien déterminé à aborder les *hôpitaux*. Son livre se vend un peu; il espère maintenant se couvrir de ses frais, bien que les articles n'abondent pas. Je n'ai pas eu la main heureuse pour lui; car le *Siècle* et le *National*, malgré toutes les promesses, n'ont encore rien dit de ce livre utile et bien fait. Mais votre neveu est un de ces hommes rares qui puisent dans le dévouement une force qui ne les abandonne pas. Plus on le connaît, plus on l'estime et l'aime.

[1] M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine.

J'ai vu Romand il y a quelques jours ; il part pour revenir bientôt avec sa pièce corrigée et l'espoir d'avoir mademoiselle Rachel pour interprète. Cela ne l'empêche pas d'aller aux sermons.

Adieu, cher et bon ami. Présentez mes hommages à madame Benoît. Quant à Benoît, il vous aura sans doute quitté quand vous lirez ma lettre.

Je ne dois pas oublier que Bretonneau vous prie de l'excuser de n'avoir pu vous rendre une petite visite dans les trente-six heures qu'il a passées à Paris.

Judith se recommande à votre bienveillant souvenir, et moi, je suis tout à vous de cœur.

CLXXIV

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

Paris, 26 juin 1845.

« Il y en a qui naissent avec une plaie au cœur, » dites-vous, cher ami. En êtes-vous bien sûr? Je crois plutôt que, nous autres, qui venons au monde pour écrire, grands ou petits, philosophes ou chansonniers, nous naissons avec une écritoire dans la cervelle. Comme l'encre y abonde sans cesse, dès que nous laissons reposer notre plume, le noir liquide se répand et coule jusqu'au siége de nos affections. Alors nos humeurs s'imprègnent de noir, nous voyons tout en noir, hommes et choses, le monde, la création tout entière nous fait horreur. Nous nous en prenons surtout à la pauvre espèce humaine, dont tant de gens disent pis que pendre, comme s'ils avaient l'honneur de n'en pas faire partie. Mais employons-nous l'encre de notre écritoire à noircir du papier, aussitôt notre esprit se rassérène; notre imagination se purge et nos œuvres fussent-elles œuvres de misanthrope, notre humeur, charmée par le travail, ferme cette plaie dont

vous vous plaignez. Oui, cher maître, il en est ainsi de nous autres écrivains. Employez donc votre encre pour qu'elle ne se répande pas sur tout votre être. Écrivez, écrivez; utilisez encore votre beau génie et vous éprouverez le soulagement promis à tous ceux de notre profession, en attendant la gloire éternelle.

Voyez si depuis que Chateaubriand n'écrit plus il ne devient pas chaque jour plus morose. Je dois pourtant avouer que les dernières fois que je l'ai vu, il était tout guilleret, malgré les entraves qu'éprouvait son voyage. M. Deguerry lui a fait faux bond; il a fallu chercher un autre accompagnateur. Madame de Chateaubriand a fourni, je crois, un de ses petits-cousins. Enfin, notre ami a dû partir aujourd'hui. Pilorge prétend qu'il n'ira pas à moitié route. C'est à Bourbonne-les-Bains que maintenant il doit se rendre. Par le choix qu'on lui a laissé des eaux, vous jugez que les médecins comptent peu sur leur efficacité. Au reste, il n'espère rien que les bénéfices du déplacement.

Avez-vous lu dans les journaux que le pape, ennuyé sans doute de faire des saints, veut renouveler en faveur de Chateaubriand le triomphe de Pétrarque et du Tasse? Belle cérémonie, ma foi! qui ferait plus d'effet sur le malade que toutes les eaux possibles. Je n'ai lu ce *puff* romain que le lendemain du jour où Chateaubriand est venu me faire ses adieux (car le Breton ne s'en est pas départi); j'ai eu regret de ne pouvoir causer avec lui de la nouvelle de ce triomphe. J'aurais voulu voir ce qu'il en pensait. J'espère qu'il n'y croit pas, lui qui sait que plusieurs de ses ouvrages sont à l'*index*.

Cher ami, on m'apporte une lettre de vous, qui me fait remettre à demain la suite de celle-ci.

Vous parlez du discours de Mâcon comme en parlent les gens sensés des différentes opinions. Si je pense un peu différemment, c'est que je suis toujours préoccupé de trouver

un but, surtout à ce que fait un homme qui a passé cinquante ans. Suivant certaine idée que j'ai et que je ne communique pas, son discours serait tout ce qu'il doit et peut être.

Dans tous les cas, sa position est bien moins facile que celle d'O'Connell. Celui-ci a une armée de plusieurs millions, qui a la religion pour drapeau, des évêques pour généraux, et pour chefs de file des curés et des vicaires. Avec tout cela cependant, s'il n'a la main forcée, O'Connell ne voudra ni la séparation de l'Irlande, ni un parlement à Dublin. Je vous l'ai dit, il y a longtemps, il veut un ministère whig, un vice-roi à sa guise, et de plus larges concessions législatives. Cinquante ou soixante mille Anglais, bien nourris et bien armés, peuvent tenir tête à plusieurs millions d'Irlandais sans pain et sans chemise. Mais si, malgré O'Connell et Peel, on en vient à se battre, et que les combats durent six mois, gare à l'Angleterre! Les curés battront les militaires.

Avez-vous reçu en Bourgogne le numéro de l'*État*[1]? Il en a paru dix ou douze. Tout à coup je ne l'ai plus vu arriver, et l'on m'apprend de différents côtés que l'édifice élevé avec tant de peine par le pauvre Didier a croulé dès les premières assises. On dit que c'est faute de cautionnement. Comme c'est à quoi il faut penser d'abord, je suppose plutôt que les actionnaires n'auront pas vu arriver l'argent des quatre mille souscripteurs, ou au moins n'auront vu qu'une faible partie des souscriptions se réaliser, et auront forcé Didier d'interrompre la publication. Peut-être aussi les spéculateurs qu'il a été forcé d'appeler ont-ils eu l'idée de l'évincer à leur profit. Toujours est-il que le pauvre diable doit être bien malheureux. Si je marchais plus librement, j'aurais été le voir, pour lui dire la part que je prends à cette déconfiture.

Je suis bien satisfait, cher ami, de voir que l'air des champs,

[1] Journal de M. Charles Didier.

quoi que vous ayez dit, agit heureusement sur votre santé. Je soutenais hier que vous pesiez quarante-six kilos et demi. Avec l'appétit que vous fait la Bourgogne, vous arriverez aux cinquante kilos, ce qui est bien honnête. Quant à moi, je mange vigoureusement aussi, mais je n'ose encore boire le pur bordeaux qu'on m'a ordonné. Ce qui m'en empêche, c'est un gros rhume de cerveau, accompagné de maux de dents et d'yeux, qui ne me semblent pouvoir s'arranger du vin pur. C'est dans la tête que maintenant la muqueuse fait des siennes. Il nous vient un peu de chaleur, qui peut-être mettra fin à cette indisposition, et qui peut-être aussi me permettra les longues courses et l'omnibus. Pour la campagne, j'irai sans doute à la Celle; mais pour quelques jours seulement. Je crains de mettre à dépense mes braves amis.

CLXXV

A MONSIEUR DECRUSY

Passy, 25 juillet 1843.

Mon cher Decrusy, je recours à vous pour affaire de chancellerie, au risque de vous paraître importun.

Mon ami Wilhem, inventeur de la méthode d'enseignement musical populaire, que j'ai eu la douleur de perdre il y a un an, s'appelait *Bocquillon*. Ses parents s'étant opposés à son goût pour l'art, il avait cru convenable de traduire son prénom de *Guillaume* en allemand, et de s'en faire un nom de guerre. Il ne fut donc connu que sous le nom de Wilhem, comme fondateur des écoles dont la ville de Paris lui confia l'administration et la direction. Wilhem a usé sa vie à la création et à l'application de sa méthode, et le conseil général de la Seine l'en a récompensé par un traitement de 6,000 fr. qui était loin d'égaler ce qu'il eût pu gagner autrement. Il n'a donc pu laisser de fortune à son fils. Or ce fils, par

mille raisons que vous apprécierez, veut aujourd'hui obtenir l'autorisation de joindre légalement le nom qu'a rendu célèbre son père, au nom patronymique de Bocquillon. Il a présenté requête pour cela, et cette requête vient d'être renvoyée à M. le garde des sceaux, avec un avis favorable du procureur général et du procureur du roi. Mais ce n'est pas tout : il faut, dit-on, payer des frais de sceau assez considérables ; presque autant que pour se faire faire baron. Les deux magistrats demandent la réduction de ces frais à moitié, moi, je viens demander la réduction entière. Quoi ! pour prendre un nom illustré par son père, il faut qu'un fils soit écorché par le fisc ! Il me semble qu'il ne fait que réclamer une propriété qui lui vient par héritage direct et qui n'a point plus de valeur vénale qu'un portrait de famille.

Vous me direz, mon cher ami, que cela ne vous regarde pas et qu'il faut s'adresser aux sceaux. Mais je ne connais personne dans cette division, et comme fiscal vous-même, soit dit sans vous fâcher, je vous demande quel moyen on doit prendre pour obtenir ce qui me semble être plutôt une justice qu'une faveur. Si je connaissais M. le garde des sceaux comme j'ai connu plusieurs de ses prédécesseurs, je n'hésiterais pas à m'adresser à lui directement, car je tiens beaucoup à ce que le pauvre Alexis Bocquillon jouisse de ce qu'il y a de plus clair dans la succession de son père.

Vous, mon cher Décrusy, qui connaissez tous les détours du sérail de Thémis, ne pourriez-vous me donner un coup d'épaule dans cette occurrence, ou au moins me renseigner sur ce qu'il aurait de mieux à faire. Je vous le répète : Wilhem a usé sa vie dans un service public; le gouvernement eût récompensé par la suite son dévouement et le fruit de ses labeurs. Est-ce trop demander au pouvoir que l'entière décharge des frais de sceau en faveur de son héritier ?

Je vous demande pardon, mon cher ami, de l'ennui que

peut-être cette affaire va vous donner; mais en jetant un mot à la poste, qui me serve d'entrée dans vos bureaux, je vous éviterai la peine de m'écrire.

CLXXVI

A MONSIEUR GILHARD

Passy, 31 août 1843.

Paris devient de plus en plus beau à voir. Aussi nous dit-on que la reine Victoria va nous rendre visite. Je me permets d'en douter encore. A croire les nouvellistes, elle serait déjà en route. Mais il est vraisemblable qu'elle s'arrêtera à Eu, si même elle va jusque-là. On cherche à ce voyage une grande signification politique. Peut-être n'est-ce qu'un caprice de jeune femme, que pourtant les ministres anglais tâcheront de faire tourner au profit de leur gouvernement, et dont la royauté de Juillet devra se contenter de faire jabot : du moins nous devons le craindre.

Ce n'est pas cela qui rendra vos moissons et vos vendanges meilleures, et qui nourrira les mendiants anglais. Quant à O'Connell, je ne sais ce qu'il en dira, car il en dira quelque chose, sans doute : les paroles ne l'embarrassent pas. Reste à savoir ce qu'il sortira de tout ce bruit, dont nos républicains ont voulu se mêler avec une grande maladresse. Il faut être guidé par un intérêt plus éclairé quand on veut témoigner sa sympathie à une cause aussi intéressante que celle de l'Irlande. Quel avenir est ouvert à cette grande question ! On ne sait en France, et des Irlandais que j'ai consultés ne me semblent pas plus sûrs de l'issue qu'aura la phase actuelle de leur agitation. O'Connell est prudent, et les impatients l'ont poussé plus loin qu'il ne voulait aller. Mais le ministère anglais est prudent aussi et fait preuve de sagesse, dans l'impasse où les deux armées sont acculées. Si jamais

on en vient aux mains et que les Irlandais ne sachent pas se faire tuer pendant six mois, c'en est fait de leurs prétentions pour longtemps ; mais s'ils savent supporter six mois de défaites, gare aux Anglais ! Les évêques, les curés, les vicaires déferont à leur tour les meilleurs généraux anglais, et les alliés ne leur manqueront pas. C'est alors que sur le continent leurs amis devront battre le tambour pour leur amener des recrues. Mais tant qu'il ne s'agit que d'une lutte de légalité, il n'appartient qu'aux gens du pays d'en régler le mouvement et d'en supporter la fatigue et les frais. J'ai deviné, dès le premier jour, les suites de la faute qu'a faite le *National*, et de l'étrange ambassade dont on avait chargé Ledru-Rollin. Depuis 1830, j'ai eu des amis au pouvoir, j'en ai dans l'opposition constitutionnelle et dans l'opposition extrême; je ne saurais trop dire quels sont ceux qui ont fait le plus de sottises. Nous ne sommes pas dans une époque de bon sens. Cette réflexion doit rendre indulgent, en faisant douter de soi-même. Si vous et moi avions été ministres ou meneurs de parti, il est à croire que nous n'eussions pas moins failli. Pourtant nous pouvons penser que ce n'eût pas été par nous que la corruption, dont vous vous plaignez si justement, eût pris cet empire sur toute chose, qui vous cause tant de dégoût et dont l'odeur n'affecte plus l'odorat de bien des gens que nous avons connus autrefois d'une sensibilité olfactive plus délicate. Disons-nous-le bien : la corruption est devenue une mode, et les modes passent vite. Espérons donc.

CLXXVII

A MONSIEUR SAVINIEN LAPOINTE

Passy, novembre 1843.

Si vous publiez votre recueil, mon cher Lapointe [1], je sou-

[1] Quand M. Savinien Lapointe a publié ses *Mémoires sur Béranger*, on a dû

haite que tous les morceaux qui doivent le composer aient le mérite de ceux que je connais. Pourtant, malgré ce qu'il y a de poésie, de bon sens et d'esprit dans vos compositions, préparez-vous à vous entendre reprocher quelques peintures trop crues, quelques expressions mal sonnantes. Mais quoi ! lorsque vous avez entrepris de dramatiser la satire de mœurs, et rendre en vers ce que jusque-là elle n'avait pas cru pouvoir exprimer, pauvre enfant de la rue, vous vous étiez déjà heurté bien des fois aux misères que vous deviez peindre. Est-il donc surprenant qu'un peu de fiel se mêle aux paroles que la douleur arrache à celui qui vide ce calice d'amertume? Certes, ne s'en étonneront pas ceux qui ont subi les mêmes épreuves, ni ceux-mêmes qui savent compatir aux maux qu'ils n'ont pas soufferts. Grâce au ciel, le nombre de ces derniers est plus grand qu'on ne le dit, dans ce siècle qui prend plaisir à se calomnier ! Malgré la position que le sort vous a faite, continuez donc de chanter tout en maniant le tranchet. On a reproché aux ouvriers de se livrer à l'étude et aux lettres; c'est faute de réflexion, selon moi. Sans doute, on peut vouloir réprimer la manie d'écrire de plusieurs, à quelque condition qu'ils appartiennent, lorsqu'ils n'ont d'idée que celle qu'ils empruntent; mais aux intelligences originales, nées dans les rangs des travailleurs, appartient, je le crois, la mission d'éclairer, d'améliorer la classe la plus nombreuse. Les chants, les livres qui naissent au-dessus d'elle n'y réussiront jamais aussi bien que la voix du simple prolétaire, inspiré par l'amour de ses semblables.

Doué comme vous l'êtes de pensées généreuses, de cou-

critiquer quelques passages de ce livre qui étaient de nature à soulever contre Béranger des inimitiés plus ou moins sincères et plus ou moins étudiées. Cela, en effet, n'a point manqué. Mais, à la distance déjà où deux ou trois années nous mettent, nous pouvons, sans scrupule aucun, reconnaître que le fond de cet ouvrage est intéressant.

Les poésies de M. Lapointe ont de la vigueur et du mérite de style.

rage et de sensibilité, ne vous écartez pas de la voie que vous avez choisie ; vous en serez récompensé par l'utilité qui en résultera pour vos frères en souffrance et par le suffrage de tous les hommes de cœur.

Puisse donc votre recueil, mon cher Lapointe, avoir le succès qu'ont obtenu depuis longtemps plusieurs des morceaux qui vont y reparaître ! Votre talent, déjà si remarquable, ne pourra que s'en accroître, et par de nouveaux efforts il finira, je l'espère, pour l'honneur du prolétariat, par vous assigner une place élevée dans la littérature de notre époque.

CLXXVIII

A MONSIEUR DE LATOUCHE

12 novembre 1843.

Oui, mon cher de Latouche, j'ai reçu votre volume[1], et j'en ai été bien flatté ; c'est un témoignage de votre amitié qui m'est doublement précieux. Je vous en aurais remercié si j'avais su votre adresse à Paris. Actuellement que j'ai cette adresse, je compte aller un de ces jours vous porter mes remercîments et vous dire tout le plaisir que me fera votre nouvelle publication.

Je dis *me fera* ; parce que je n'ai encore que parcouru le volume, vos vers n'étant pas de ceux que je lis en courant, et le temps m'ayant manqué pour les lire avec toute l'attention qu'ils réclament : puis il faut que je vous dise qu'ayant cru d'abord à une publication entièrement nouvelle, j'ai été surpris de retrouver de vieilles connaissances; alors j'ai été chercher la *Vallée aux Loups*[2], et me suis mis à collationner les deux recueils. J'en étais là quand votre lettre m'est arrivée.

[1] Les *Adieux*, sans doute. Les *Agrestes* sont de 1844.
[2] La *Vallée aux Loups* est de 1833.

Avant-hier, chez M. de Chateaubriand, je lui demandais si vous lui aviez envoyé ce volume. Il me dit que non, et me parut le regretter, bien qu'il soit maintenant tout préoccupé de son prochain voyage. En parlant de vous, comme tous deux en pouvons parler, je lui ai dit ce que j'ai répété cent fois, que vous étiez l'inventeur d'André Chénier, après lui pourtant, qui en a sa petite part ; il combattait mon opinion et me disait avoir vu les manuscrits entre les mains de madame de Beaumont. Je le crois, dis-je ; mais avouez qu'ils étaient peu nombreux et fort incomplets. Il fut obligé d'en convenir. Et je lui rappelai la *Vallée aux Loups*, volume où l'on trouve tant de morceaux, frères consanguins de la plupart de ceux qui ont fait la réputation d'André. Et Sainte-Beuve n'a-t-il pas lui-même, dans une *Revue des Deux Mondes*, laissé percer les doutes que je lui avais communiqués.

Ce n'est pas de ma faute si tout le monde aujourd'hui ne vous désigne pas comme le coupable d'une des plus heureuses et plus glorieuses mystifications qui aient été faites au public.

Ne m'en veuillez pas de mon entêtement, et croyez-moi tout à vous de cœur.

Pourquoi pensez-vous mal de mon bon Perrotin ? Aucune influence, je vous l'assure, mâle ou femelle, n'a pu changer l'idée que je lui ai donnée de vous. Il se reprocherait d'avoir une autre religion que la mienne.

CLXXIX

A MONSIEUR DE LATOUCHE

16 novembre 1843.

Eh ! ne savez-vous pas, mon cher de Latouche, que je suis l'homme d'affaires de tout le monde ; que je passe une

grande partie de mon temps à courir pour ceux-ci, à écrire pour ceux-là, sans compter la lecture des manuscrits. A peine ai-je le temps de faire quelques petits vers; jugez, d'après cela, s'il m'est toujours facile de lire ceux que je veux savourer en repos et en conscience. C'est pourquoi je ne vous ai pas parlé des vôtres, dont je viens d'achever la lecture.

J'y ai trouvé des choses ravissantes : un heureux mélange de nobles sentiments et de sentiments tendres, une grande richesse d'expression; et partout ce doux parfum de poésie, si rare aujourd'hui dans les œuvres les meilleures, et qui paraît vous avoir saisi comme moi à la lecture des vers de Musset. Enfin, mon cher ami, les vôtres m'ont causé une sorte d'envie par toutes les qualités que j'y trouve et qui me manquent. Mais voici ce que je pense, et, dussé-je vous fâcher, je ne puis vous le dissimuler : si j'avais toutes ces qualités, je serais un véritable poëte, et un poëte plus grand que vous, car j'ajouterais à ces dons un travail plus soutenu, non pas tant dans les vers peut-être, mais dans l'arrangement du sujet, qu'il me semble que vous négligez.

Quelquefois vous resserrez trop et quelquefois vous étendez trop la matière. Rêvasseur que vous êtes, vous oubliez qu'il y a un public qui ne manquera pas de vouloir vous lire.

Certes, cette observation est loin de s'appliquer à tous les morceaux du volume, mais c'est trop que quelques-uns la fassent naître, et, je ne veux pas vous en faire un mystère, dussiez-vous rire de mon ton doctoral.

Vous voyez que je vous ai lu avec attention et que j'y ai mis le temps. Je pourrai même vous signaler deux hiatus, je crois, et une fausse rime, *linceul* et *cercueil*.

Enfin, je vous transmets l'effet produit sur moi par cette lecture, qui m'a fait passer de douces heures et qui ne m'a guère permis de réflexions qu'au bout du volume.

J'allais oublier de vous dire aussi que j'ai regretté que *le*

Roitelet ne fût pas écrit en vers de huit syllabes. Le sujet l'exigeait, il me semble. Mais les paresseux adorent l'alexandrin, dont on devrait pourtant se défier un peu plus.

A propos de roitelet, les Picards, qui parlent le vieux français, disent : *routelet* ; ce qui veut dire sans doute oiseau qu'on trouve sur les routes et chemins, près des maisons. Je crois que c'est le vrai nom qu'on a corrompu.

En voici bien long pour un homme qui vous écrit avec une mauvaise plume et presque sans y voir.

Adieu ; tout à vous de cœur. BÉRANGER.

En voyant mademoiselle Flaugergues, j'ai bien regretté de n'avoir pas plus présents de fort jolis vers que j'ai lus d'elle, je ne sais plus où. Il y a plaisir à louer une personne aussi recommandable.

CLXXX

A MONSIEUR GILHARD

Passy, 6 janvier 1844.

Heureux ceux qui espèrent dans un temps comme le nôtre ! Je suis de ceux que l'avenir console, grâce au ciel ! A la quantité de fumier que nous faisons, on peut compter que la moisson sera belle. Je ne la verrai pas, mais il me semble parfois entendre la semence sourdre sur notre terre si capricieuse, mais si féconde.

Je doute qu'on fasse une guerre bien sérieuse aux pèlerins de Londres [1]. Comme vous dites, il y aurait pourtant de quoi. Chateaubriand, qui a blâmé le voyage du petit duc en Angleterre, a seul retiré quelque honneur de cette comédie ; car il est incontestable que sans sa présence la pièce dégénérerait en farce. Ceux qui ont blâmé Chateaubriand lui-même ont

[1] Les députés qui avaient été visiter à Londres le comte de Chambord et que *flétrit* un vote de la Chambre.

eu tort, selon moi, et je m'en suis expliqué avec lui avant son départ. Moins il y avait convenance à cette équipée de la part du jeune prétendant, plus ce glorieux vieillard devait, lui, impotent et désillusionné, aller jeter quelque éclat sur ces levers royaux tenus dans un garni. C'était du dévouement, et il ne pouvait mieux finir son rôle politique. Seulement il n'eût pas fallu qu'il écrivît, et je l'avais mis en garde contre cet effet de l'entraînement. Mais il a soixante-quinze ans.

Mon pauvre ami Laffitte a un an de plus ; il a voulu aussi relever son drapeau. J'aurais souhaité qu'il s'y prît autrement, qu'il fît comme la Fayette, qui, à cet âge, se faisait écouter de ceux qu'il contredisait le plus. Je doutais d'ailleurs qu'un président d'âge eût le droit de tout dire. Il ne m'a pas cru, et les bonnes choses qu'il pouvait dire à la tribune, comme député, lui ont échappé sur le fauteuil de la présidence. Les journaux ont dit que j'avais été le féliciter : ils ne savent ce qu'ils disent. Je dînais chez lui le jour en question, et, en plein salon, je lui ai répété ce que je lui avais dit quand, cinq jours auparavant, il m'avait consulté sur son discours. Nous ne sommes plus au temps où les députés pouvaient parler par la fenêtre : le peuple ne les écoute plus ; il faut donc se faire écouter par la Chambre, qui n'écoute guère.

CLXXXI

A MONSIEUR ***

22 janvier 1844.

Me pardonnerez-vous, cher monsieur, d'avoir tant tardé à vous répondre, moi qui suis habituellement exact. C'est que votre lettre m'a donné à réfléchir, que même elle m'a un peu fâché contre vous. Fâché, direz-vous? Oui, vraiment! Pourquoi

cet enthousiasme exagéré? Sans doute, c'est un des beaux côtés de votre âge que cette faculté d'exaltation; mais encore faut-il se rendre compte du mérite de ses idoles. Croyez à la sincérité de tous les amis, même à la fidélité de toutes les lorettes, rien de mieux; mais, quant aux réputations de quelques hommes, vos contemporains, sachez les prendre à la main, les retourner dans tous les sens, les peser et repeser, et vous ne donnerez plus l'épithète de grand à celui qui est de votre taille, parce que votre taille n'est pas encore tout ce qu'elle sera. Moi, qui ai été élevé au milieu des géants d'une glorieuse époque, je vous assure qu'à vingt ans j'y regardais de plus près que vous; et pourtant j'avais un grand enthousiasme aussi pour les choses qui s'accomplissaient alors. Savez-vous ce qu'il résulte de la hauteur où vous placez ceux qu'il vous plaît d'encenser? Vous désespérez bien vite d'atteindre jusqu'à eux et l'abattement vous saisit; le pauvre Escousse est un triste exemple de ce que je vous dis là. Dans la lettre qu'il laissa pour moi, il me traitait aussi en modèle parfait et désespérant. Fatale illusion! Ah! repoussez-la loin de vous; il y a bien mieux que moi dans notre malheureux temps. Eh bien, ce que je vous dis pour moi, je vous le dis pour les hommes vraiment supérieurs que nourrit notre époque; point de fol enthousiasme! Savez-vous qu'à vingt ans je protestai, moi, pauvre rimeur inconnu, ignorant de grammaire, contre la gloire exagérée de Delille, à qui certes, pourtant, je reconnais un grand et beau talent. Ce que vous devez vous dire, vous, tout jeune homme, c'est que les véritables préparateurs de l'avenir ne sont pas encore venus : tout au plus le nez de quelque petit précurseur s'est montré à travers la toile, comme au théâtre il arrive quand un acteur vient regarder à travers le trou du rideau si la salle est bien garnie. Qui sait? le bon Dieu va peut-être bientôt frapper les trois coups; bientôt,

peut-être, un nouvel acte du grand drame va commencer. Vous autres, qui devez le jouer, êtes-vous prêts? Savez-vous vos rôles? Quoi! vous vous amusez à encenser les vieux dont le rôle est fini, comme si vous aviez du temps à perdre. Quand le temps du repos sera venu pour vous, retournez-vous, soit! et dites quelques prières sur la tombe de ceux qui ont encouragé votre jeunesse : c'est le bon exemple. Mais, à présent qu'un sang généreux bout dans vos veines, ne vous épuisez pas en vaine adoration; travaillez avec l'idée d'effacer ceux qui vous ont précédés; ayez la foi que vous parviendrez à valoir mieux qu'eux, ce qui, pour vous autres, ne sera pas difficile, s'il ne s'agit que de faire oublier vos pères. Mes enfants, ayez foi en vous, sinon vous ne ferez rien; non cette foi que donne l'orgueil, mais celle que donne l'amour de ses semblables, à qui vous devez consacrer toute votre vie.

Voilà, mon cher monsieur, une partie des réflexions que m'a suggérées votre lettre. C'est surtout cette épithète de *grand*, appliquée à mon nom, qui les a fait naître. Notre siècle s'épuise à faire des illustres, des grands, des immortels; tout n'est plus que mots plus ou moins ronflants, que vous autres jeunes hommes répétez avec une candide naïveté. Laissez, laissez toute cette phraséologie; l'avenir, dont c'est la besogne de baptiser ceux qui vont jusqu'à lui, fera la part à chacun. Contentez-vous d'encourager ceux qui vous semblent bien faire, mais ne les bourrez plus d'encens; plusieurs en sont morts étouffés comme des dindons trop gavés. C'est leur ombre que vous rencontrez dans Paris : ils sont morts, je vous assure.

Vous allez me trouver bien peu poëte, mon cher enfant, aussi pourquoi l'êtes-vous trop? Venez me voir, et nous continuerons la discussion, si vous ne la trouvez pas trop fastidieuse.

Je ne prêche pas toujours aussi longtemps qu'aujourd'hui. Ne craignez donc pas les longs sermons[1].

CLXXXII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

1844.

Cher ami, je dîne en ville mardi, et je me hâte de vous en prévenir, de peur que ce jour, qui vous convient assez, ne soit celui que vous nous destinez. Tous les autres jours de la semaine sont à votre disposition, à commencer par lundi. J'ai vu Lamartine aujourd'hui : il ne s'occupe pas seulement de réforme politique, il va en faire une dans sa vie splendide, et je suis sûr que, comme moi, vous vous en réjouirez. Il était temps : il eût fini comme certain gentilhomme, le vicomte des Fossez, qui m'écrit de Verberie et m'exprime le regret que vous n'ayez pas trouvé gîte à votre convenance dans son pays. Il est gueux à quatre-vingts ans et se porte bien. Il me ferait croire que la noblesse avait des priviléges naturels, car Dieu sait si la vie qu'il a menée promettait de le conduire aussi loin.

Nous autres, vilains, nous serions morts à la peine à moitié route.

CLXXXIII

A MONSIEUR LE COMTE DES FOSSEZ

3 février 1844.

Certes, mon cher des Fossez, je recevrai avec plaisir la visite de M. votre fils. Il y a du mérite à lui de prendre une carrière modeste, puisqu'il eût pu trouver appui parmi les notabilités du jour; ne comptez-vous pas Odilon Barrot

[1] Cette lettre est extraite d'un article de M. Thalès Bernard, inséré dans la *Revue de Genève* du 25 août 1858.

parmi vos alliés? Il se fût fait, j'en suis sûr, un plaisir de servir un jeune homme du nom de sa femme[1].

Vous êtes bien bon, au fond de votre retraite[2], d'avoir pensé quelquefois au succès de mes chansons; bien bons sont aussi vos voisins de boire à la santé du vieux chansonnier, qui vide son pot de tisane au coin du feu en soignant un horrible rhume. Remerciez pour moi vos amis de Verberie. Aujourd'hui que je suis vieux et las, je recueille avec joie les fruits du peu que j'ai semé.

Lamennais, à son retour de vos campagnes, dont il m'a fait l'éloge, a été très-surpris, mon cher des Fossez, d'apprendre quel était votre âge, qu'on peut dire, puisque vous ne le cachez pas. Il paraît que vous avez vieilli moins vite que moi, car il vous eût volontiers cru mon cadet. Vous l'auriez jeté dans une autre erreur s'il ne m'eût pas connu aussi bien; il prétend que vous lui avez affirmé que je savais le latin, que même vous aviez contribué à me l'apprendre. Que cela n'est-il vrai! j'aurais moins souffert autrefois des craintes que m'inspirait mon ignorance sur ce point. Ces craintes étaient fondées sur de sages réflexions que beaucoup de personnes, et vous, entre autres, m'aviez faites, et dont je vous savais gré, bien que je n'y aie jamais pu puiser le courage de me mettre en rapport direct avec Virgile et Horace. Ce qui m'a un peu consolé depuis, c'est que je me suis aperçu que dans ma mémoire, assez bonne pourtant, la case des mots est des plus restreintes. J'aurais donc fait de vains efforts pour devenir un latiniste.

On m'a dit que vous vous occupiez toujours de peinture. Ainsi, mon cher des Fossez, le goût des arts, qui vous a soutenu dans l'adversité, vous procure encore aujourd'hui des jouissances. Ce n'est qu'à des facultés restées jeunes et en-

[1] Du côté de la famille Labbey de Pompières.
[2] A Verberie (Oise), dans un vieux pays mérovingien.

tières qu'un pareil bonheur peut être réservé. Je vous en félicite en attendant que je vous porte envie, ce qui arrivera peut-être bientôt, car nous autres, vieux Parisiens, nous faiblissons presque tous avant de mourir, et j'en puis juger d'après ce que je vois.

Continuez donc d'être un homme exceptionnel, et puissiez-vous avoir encore au moins vingt ans pour mettre la dernière main aux mémoires que vous voulez laisser à votre fils.

CLXXXIV

A MONSIEUR LÉON HALÉVY

Passy, 16 février 1844.

Cent fois merci, monsieur, de l'envoi que vous avez bien voulu me faire.

J'ai lu avec autant de plaisir que d'intérêt vos charmantes fables. Je ne vous dissimule pas que je tremble toujours pour les auteurs qui tentent ce genre. La grande et juste gloire du Bonhomme rend souvent inattentif au mérite de ses imitateurs. Vous avez triomphé de cette indifférence, monsieur, si j'en juge par les éloges que j'ai lus de vos fables, ingénieuses et spirituelles, inspirées par une douce philosophie. Je vous en félicite, et suis heureux d'applaudir à votre succès.

Je vous dois aussi des remercîments, monsieur, pour les jolis vers que vous m'adressez. Je ne les répandrai pas, de peur de vous mettre mal avec le monde des candidats au fauteuil[1]. Ce qui atténuerait l'inconvénient, c'est qu'on sait

[1] Voici ces vers :

Le chantre des *Messéniennes*
Au palais Mazarin attend un successeur.
Pour lui rendre un public honneur,
Quelles larmes vaudraient les tiennes?
Du siége dont il fut l'orgueil
Accepte aujourd'hui la vacance!
Réclamer ce noble fauteuil,
C'est demander le droit de fêter un grand deuil,
De jeter, au nom de la France,
Quelques lauriers sur un cercueil.

depuis longtemps que mes goûts et mon caractère s'opposent à ce que je suive votre conseil, monsieur, si flatteurs qu'en soient les termes et si aimable qu'en soit l'intention. Assez d'autres, sans moi, rendront justice aux qualités éminentes, aux douces vertus de Casimir Delavigne[1]; plus il y a de bien à en dire, plus je vous suis reconnaissant de me désigner comme son successeur, tout indigne que je me croie d'un pareil héritage.

CLXXXV

A MADAME GEORGE SAND

1er mars 1844.

Ah! madame, que de belles choses vous avez la bonté de dire sur mon compte dans votre excellente préface[2]! N'allez pas croire que je veuille faire la petite bouche ; de votre part, un semblable éloge me fait trop de plaisir pour que j'en rabatte d'un mot.

Quelques-uns (des flatteurs peut-être) m'accusent de modestie. Mais aujourd'hui j'accepte toutes vos louanges, et ma vanité s'en donne à cœur joie. En rira qui voudra : toujours suis-je sûr d'avoir bon nombre d'envieux, chose rare dans un temps où la satisfaction de soi rend l'envie un acte d'humilité qui ne doit convenir qu'à peu de monde.

Sans cela, madame, combien d'envieux n'auriez-vous pas vous-même par une foule de raisons que je vous dirais bien, s'il n'était ridicule de vous louer lorsque je viens vous témoigner ma reconnaissance du bien que vous pensez de moi.

[1] Casimir Delavigne était mort le 11 décembre 1843, à Lyon, sans avoir pu atteindre les contrées méridionales où la maladie le contraignait d'aller chercher le soleil. Trop vanté peut-être à ses débuts, Casimir Delavigne avait mûri son talent, et son œuvre, qu'on déprécie maintenant, mérite de ne pas périr. C'est encore le poëte qui a le mieux compris, de notre temps, le génie de la scène française.

[2] La préface du joli volume de vers de Poncy, intitulé *le Chantier*.

Il est plus convenable, madame, de vous parler de Poncy. Je suis complétement de votre avis : ce second volume est supérieur au premier. La correction du style est plus grande; il y a plus de force et de pensée; enfin l'enfant s'est fait homme, et homme des plus distingués. Une bonne fée a passé par là; bonne fée qui n'est pas moins secourable aux idiots qu'aux hommes de talent, et qui pourtant semble ignorer tout son pouvoir. C'est le seul reproche que je lui fasse; car je suis si malheureusement né, qu'il faut toujours que je trouve quelque chose à reprendre aux objets de ma plus profonde admiration.

Adieu, madame; avec mes sincères remercîments, agréez l'hommage de mon respectueux dévouement. BÉRANGER.

P. S. Encore une critique : Page 12, vous parlez de la couturière de Dijon, et en note vous dites : « *Marie Carpentier*, déjà citée au commencement. » La couturière de Dijon se nomme *Antoinette Quarré*, et me semble mériter de figurer dans cette nomenclature.

Marie Carpentier[1] est du Mans ou d'Angers[2].

CLXXXVI

A MONSIEUR MICHEL ROLY

10 mars 1844

Mon cher Roly, je suis bien fâché d'apprendre que de nouvelles tribulations vous forcent à quitter votre atelier. Je cherche dans ma cervelle à quelle porte il conviendrait de frapper pour vous, et je ne vois rien autour de moi où je puisse en ce moment attacher notre espérance. Aussi, comme j'avais déjà parlé à M. Rodrigues[3] de votre position vis-à-vis

[1] Aujourd'hui madame Pape-Carpentier, directrice de l'école normale des salles d'asile, et auteur d'excellents petits livres pour l'éducation des enfants en bas âge.

[2] Lettre communiquée par madame George Sand.

[3] Olinde Rodrigues, celui qui a recueilli les *Poésies sociales des ouvriers*.

du contre-maître, je viens de lui écrire pour voir quel parti il veut prendre à votre égard ; car je suis bien sûr qu'il n'entend pas vous perdre de vue et cesser de vous être utile. Aussitôt sa réponse, qui vous arrivera peut-être plus vite qu'à moi, je vous la ferai connaître. En attendant, je vais chercher encore si parmi mes amis il ne s'en trouverait pas un qui pût nous faire avoir ce que nous cherchons.

Croyez que je serais heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose, surtout si la bonne fée dont vous me parlez nous faisait obtenir un emploi qui vous laissât le temps de rimer quelques-unes de ces fables que j'aime tant, et dont je voudrais voir le nombre se grossir.

Tout à vous, mon cher Roly, et comptez sur mes efforts comme sur mon estime bien sincère[1].

[1] M. Roly est un ouvrier menuisier. Je transcris, en note, la lettre à laquelle répond Béranger, voulant une fois montrer comment Béranger aimait que ses amis d'en bas lui écrivissent, et, par la même occasion, comment ces amis, quand ils savaient à la fois travailler et rimer, méritaient son estime. Cette lettre d'un ouvrier menuisier à un grand poëte me semble digne d'être conservée comme un signe de ce que sera la civilisation prochaine.

« Mon cher Béranger, j'hésite à commencer cette lettre; je viens solliciter et vraiment c'est un métier auquel je m'entends peu ; pourtant, encouragé que je suis par votre bienveillance pour moi, j'irai droit au but.

« Il m'est de toute impossibilité de vivre plus longtemps sous les ordres de mon contre-maître. Les administrateurs auxquels j'ai été recommandé par ce bon M. Olinde Rodrigues m'auront, sans doute, imposé à cet homme, qui me voit d'un mauvais œil près de lui.

« Il est de ces petites tyrannies auxquelles en conscience on ne peut se soumettre ; je sais que je pourrais me plaindre en haut lieu, mais ce serait pour ainsi dire donner raison à mon antagoniste; il est donc plus sage de lui céder la place, et c'est le parti que j'ai pris. Dans huit jours donc, je vais aller d'atelier en atelier quêter de l'ouvrage; mais alors il faut mettre chapeau bas, et mon front est chauve. En menuiserie, on emploie peu les vieux ouvriers.

« Je suis peut-être, pour la première fois, un peu inquiet de mon avenir.

« Priez donc votre petite fée de vous prêter sa baguette, et frappez-en pour moi à quelque porte. Que me faut-il ? Une toute petite, toute petite place qui me laisse assez de loisir pour que je puisse encore vous écrire quelques-unes de ces fables que vous accueillez si bien ; et puis il y a encore dans ce monde tant de choses à dire, tant de masques à arracher, tant de vices à fustiger. La tête me bout, mais la voix me manque; il me faut tant de fois bégayer mes vers, que vous trouvez si faciles, avant de pouvoir les dire couramment!

« Un mot, s'il vous plaît, à celui qui, comme tous ceux qui ont le bonheur de

CLXXXVII

A MONSIEUR PAUL ACKERMANN

8 avril 1844.

Votre lettre du mois de juin, mon cher monsieur, n'a guère mis moins de temps que l'autre à me parvenir, et je vous engage dorénavant à mettre vos missives tout simplement à la poste. Ne craignez pas que le prix du port m'empêche de me réjouir des nouvelles de vous que vous voudrez bien me donner.

Vous aurez beau me prêcher, l'*accent* me trouvera sourd : nature apparemment m'a fait ainsi ; mais je ne vous en félicite pas moins de l'heureuse rencontre que vous avez faite du jeune poëte dont vous me faites l'éloge. Il paraît qu'il faut aller à Berlin pour trouver de véritables connaisseurs en fait de langue française : ici ils deviennent de plus en plus rares. On m'avait cependant dit que les Prussiens bannissaient tout souvenir du goût si prononcé de Frédéric pour notre idiome. C'étaient, je le vois, nouvelles de journaux.

Vos petites pièces sont fort jolies; mais, si j'osais, je vous dirais qu'à vouloir refaire du vieux langage vous faites la même faute que Hugo, qui veut nous donner de l'*Eschyle* après que nous avons eu *Sophocle* et *Euripide*. Ce n'est pas à une époque démocratique que l'on peut, que l'on doit faire une langue à part. D'ailleurs les formes si jolies auxquelles vous voulez nous ramener n'ont pas disparu par caprice. A la naissance d'une poésie, les formes sont tout et la pensée peu de chose : pour en avoir la preuve, il suffit de lire nos premiers rimeurs. Mais, lorsque la pensée prend son vol et pénètre partout, il lui faut plus de liberté, des ailes plus

vous connaître, ne cessera d'être votre tout dévoué et sincère ami. (Ami! pardonnez-moi ce mot un peu hardi de ma part ; mais je n'en trouve pas d'autre sous ma plume pour vous exprimer mes sentiments.) »

larges, et rondeaux, virelets, sonnets même, tombent dans l'oubli. Sous un rapport, je me joins à vous pourtant, c'est pour la nécessité que je constate de substituer, dans beaucoup de cas, la strophe, l'octave, le couplet, à la tirade alexandrine, dont l'abus est excessif. J'ai l'horreur de l'alexandrin (moi qui m'en suis tant servi autrefois) ailleurs qu'au théâtre, où il est excellent et si commode; vous voyez qu'il y a des points par lesquels nous pourrions nous rapprocher; mais l'accent! Je voudrais bien voir ce qu'en fera M. Fournel : mais dites-moi si vous lui enseignez à rimer plus exactement que vous ne faites? Savez-vous que vos rimes me scandalisent, moi qui, il y a plus de trente ans, ai commencé à ramener la rime riche en France.

Vous me parlez d'une lettre que je n'ai pas oubliée, écrite de Tours, où je vous parlais du Dictionnaire comme je le comprends : je vous avoue que j'en verrais la publication avec peine, et voici pourquoi. A chaque vacance académique, je suis exposé à des reproches, parce que je ne me mets pas sur les rangs pour le fauteuil. Personne ne veut croire, ce qui pourtant est très-vrai, qu'il n'entre aucune répugnance littéraire dans ma conduite; que j'estime et l'Académie et la plupart des académiciens, parmi lesquels je compte beaucoup d'amis; que je sais même tout ce que je perds à ne pas faire partie d'un pareil corps; mais qu'enfin ma haine des petites intrigues, mon amour du repos et de l'indépendance, ainsi que quelques autres raisons purement personnelles, m'empêchent de me mettre sur les rangs pour parvenir aux honneurs accadémiques. Or, mon cher monsieur, la lettre dont vous me parlez, si elle était sous les yeux du public, pourrait ou faire renaître les observations qui m'ont été faites, ou faire trouver au moins étrange que je me mêle de ce qui ne doit concerner que l'Académie, moi qui refuse d'aller frapper à sa porte.

Je pense que vous jugerez, ainsi que moi, qu'il ne faut pas que ma lettre soit publiée, quelque plaisir que je puisse avoir à être cité dans un de vos livres.

CLXXXVIII

A MONSIEUR DE LATOUCHE

21 avril 1844.

Mon cher de Latouche, je reçois dans ce moment le *Constitutionnel*, et je voudrais bien ne pas vous en remercier. Pourtant je dois tenir à toute marque d'amitié qui vient de vous; merci donc, malgré l'espèce de contrariété que je ressens, parce qu'il est contre mes habitudes de réclamer ces sortes de faveurs quand on croit devoir me les supprimer, ce qui ne diminue pas ma gratitude pour le passé. Ce pauvre *Constitutionnel*, il y a vingt-sept ans, et plus, qu'il fait mon éducation politique et qu'il me donne des éloges; vous en avez dit un mot dans votre volume. Que d'événements! que d'hommes depuis sa fondation, à laquelle vous avez pris part, je crois, tout jeune que vous étiez alors! Je l'ai toujours lu exactement; cela me semblait être acte de conscience. Je continuerai de le lire; dites-le à M. Véron, que je vous charge de remercier de ma part. Si je n'ai pas profité une seule fois de mes entrées à l'Opéra, dont je lui ai l'obligation, c'est qu'il faut dire son nom à la porte. Je ne lui en suis pas moins reconnaissant.

Je vais contracter de nouvelles obligations envers lui, grâce à vos soins. Si je deviens centre gauche, ce sera de votre faute : Thiers en sera bien surpris.

Est-ce que *Jeanne*[1] aura six volumes? La somme que vous m'avez dit qu'en devait retirer madame Sand me le fait croire.

[1] Roman de madame Sand.

Tant mieux, au reste, si son nouvel ouvrage se fait sans collaboration philosophique.

CLXXXIX

A MADAME COLET

2 mai 1844.

Vous n'avez pas à vous occuper des jésuites. Molière n'était pas mieux avec les autres coteries religieuses qu'avec celle des bons Pères. Ses vers philosophiques n'avaient pas une pareille mesquinerie. Je pense même que les jésuites n'étaient pas ceux qu'il redoutait le plus. Vous lui donnez une pensée de notre temps ; la preuve, c'est que l'épitaphe la plus louangeuse qui lui ait été faite est du P. Bouhours, jésuite. Tout au plus, si vous tenez à tomber sur les enfants de Loyola, pouvez-vous le montrer comme ayant, par *Tartufe*, complété la victoire de Pascal. Nulle part vous n'avez parlé de l'admirable bon sens du grand contemplateur, comme l'appelait Boileau. Il fallait aussi faire l'éloge du style de Molière[1], le plus beau de notre théâtre, prose et vers, et dire que notre grand comique est le plus parfait des auteurs dramatiques, parce qu'il est celui qui a marié l'art avec la nature. Enfin, ne pourriez-vous, dans votre rapprochement de Molière avec Shakspeare, parler, comme je vous l'avais dit, de la vie active, accidentée, pauvre quelquefois, qui fait des hommes avant de faire des écrivains, chose qui assure la prééminence de ceux qui ont reçu pareille éducation ; ce qui n'empêche pas les autres d'avoir leur utilité. Mais voici surtout à quoi je tiens, c'est au tableau des amis et des camarades de Molière autour de son lit de mort, pendant qu'on brise les vitres de sa maison, et au passage de l'enterrement, qui (quoi

[1] Madame Colet allait concourir pour le prix de l'Académie française sur le *monument de Molière*.

qu'en ait dit Grimarest, pour faire plaisir aux parents) eut lieu furtivement. Ayez soin de dire qu'il n'eût qu'une fosse obscure et presque inconnue [1], où la Fontaine le conduisit peut-être, et où il devait, vingt ans plus tard, aller reposer auprès de lui, comme si la Providence avait voulu encore une fois rapprocher nos deux plus grands poëtes.

J'en viens au mot *hardiesse;* je vous avoue que je n'en sais pas le nombre, mais je l'emploierais comme vous. A cet égard, j'ai souvent transgressé la règle, même avec intention, parce que les noms chantés souffrent extrêmement de cette prosodie traînante, que les doctes ont introduite dans notre versification. J'ai fait deux syllabes de *million* [2] et trois de *suicide*. Tant qu'on n'est pas académicien, on peut se donner de l'air et de la liberté.

CXC

A MADAME COLET

4 mai 1844.

Je n'ai pas connu Delille. C'est un admirable versificateur, riche en tours heureux, mais qu'il a usés lui-même en les répétant sans fin dans ses trop nombreux ouvrages. Élevé beaucoup trop haut de son temps, ce qui m'a rendu peut-être injuste à son égard alors, il est sans doute trop dédaigné aujourd'hui. Cela tient au genre de ses ouvrages, le descriptif, genre qui n'en est pas un et qui ne va pas à notre langue, bien qu'on en ait dit. Ajoutez que Delille était privé d'invention et de sensibilité.

Comme homme, ce ne fut qu'un enfant aimable, quoique gâté. La Terreur ne l'atteignit pas, mais lui fit grand'peur;

[1] Au cimetière Saint-Joseph, là où est le marché de ce nom, dans la rue Montmartre.

[2] Cela est arrivé souvent, surtout dans les *Chansons posthumes*.

il s'enfuit en Angleterre après Thermidor; et là, voué au royalisme et à l'anglomanie, il injuria mesquinement son pays, qui le comblait de louanges. Ce fut comme par grâce qu'il y revint. Il y aurait de jolies anecdotes à raconter sur son ménage ; mais je crois que sa veuve vit encore. Je pense aussi que la notice que vous faites est pour mettre en tête d'une édition de quelqu'un de ses poëmes; il ne faut donc pas le juger trop sévèrement. Et puis, chez nous, est-il permis de refuser le titre de poëte, et même de grand poëte, à qui a fait beaucoup de vers? N'est-il pas convenu, à l'Académie et ailleurs, que les vers, c'est la poésie? Or Delille en a fait beaucoup de beaux, de très-beaux, et bien des gens qui en médisent sont plus de son école qu'ils ne le croient.

Lamennais m'arrive et je vous quitte.

CXCI

A MADAME BRISSOT-THIVARS

1er juin 1844.

Je vous remercie bien, chère amie, des inquiétudes que vous avez pour ma santé. Je vais assez bien, quoiqu'un peu fatigué encore et bien que le sommet de ma pauvre tête se ressente de l'action du soleil et de l'air, à laquelle il n'est nullement accoutumé.

La journée a été doublement pénible pour moi : une espèce d'ovation bruyante et désordonnée m'attendait à la suite des cérémonies et des discours[1]. On voulait me traîner dans une voiture, au bas de laquelle je me suis jeté avec plus d'adresse qu'à moi n'appartient; et, grâce à un poste de garde

[1] Laffitte, mort le 26 mai, venait d'être conduit au cimetière du Père-Lachaise, au milieu d'un grand concours de peuple. La France devait un témoignage public d'estime à un homme qui avait si bien su être riche. En inventoriant ses papiers, on y trouva plus de 7,000 pièces relatives à des poursuites qu'il avait fait interrompre.

nationale[1], j'ai pu échapper au triomphe mystifiant qu'on voulait me faire subir ; cela m'a valu même une escorte de garde municipale à cheval, que, voyant mon embarras, quelque officier a sans doute envoyée pour défendre la voiture qui servait à ma fuite. Tout cela s'est passé sans accident, du moins je l'espère ; sauf les coups de poings que se donnaient les gens de la foule qui m'entourait, afin de maintenir assez d'espace pour que je pusse circuler. Je ne parle pas non plus de mes pieds écrasés et de mes colères d'enfant contrarié.

Avez-vous vu l'éclipse? Tout las que j'étais encore hier soir, je l'ai admirée jusqu'à près de douze heures et demie.

CXCII

A MONSIEUR LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE

Passy, 30 juillet 1844.

Prince, j'ai l'honneur de vous remercier de l'envoi que vous m'avez fait de votre écrit ; il doit mériter tous les suffrages des amis de l'humanité. L'idée que vous émettez dans cette trop courte brochure[2] est une de celles qui pourraient le mieux améliorer le sort des classes industrielles et travailleuses. Il ne m'appartient pas, prince, de juger de l'exactitude des calculs dont vous l'appuyez ; mais j'ai trop souvent fait des rêves qui avaient le même but que votre généreuse intention, pour ne pas en apprécier toute la valeur. Par un

[1] Le poste établi alors tout récemment sur la place de la Bastille. J'ai vu ce jour-là Béranger pour la première fois. J'étais au collége, et nous revenions de notre promenade du jeudi au bois de Vincennes. A la place de la Bastille, une foule immense nous arrête ; de grands cris retentissent ; le nom de Béranger est acclamé plus haut que celui d'un roi. Je ne l'avais jamais entendu ; je ne savais pas qui était cet homme ; mais toute mon âme s'éveilla quand on me dit que c'était un poëte, le vengeur de la patrie vaincue, et j'aimai dès lors, quoique enfant, celui dont je recueille aujourd'hui les reliques.

[2] *De l'extinction du paupérisme*, 1844, in-32.

hasard même dont je suis fier, mes utopies du coin du feu se rapprochent singulièrement du projet que vous développez si clairement et si bien appuyé de raisons victorieuses.

C'est moins par vanité, prince, que je vous parle ici de mes rêvasseries, que pour faire juger de la satisfaction que votre ouvrage a dû me procurer. Il est beau à vous, au milieu des ennuis et des souffrances de la captivité, de vous occuper ainsi de ceux de vos concitoyens dont les maux sont si nombreux et si menaçants. C'est la meilleure manière et la plus digne du grand nom que vous portez de faire sentir le tort des hommes d'État qui hésitent si longtemps à vous rendre la liberté et une patrie.

Avec mes vœux pour que vous recouvriez enfin l'une et l'autre, agréez, prince, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

CXCIII

A MADAME FRANK

15 août 1844.

J'ai regretté, madame, de ne m'être pas trouvé ici lorsque M. Frank a pris la peine de me venir voir. J'étais à Rougeperriers et j'aurais voulu que vos vers m'y vinssent trouver : j'aurais eu le temps de les lire à tête reposée. A mon retour à Passy, beaucoup d'affaires m'ont empêché d'en prendre lecture ; et je viens de prier le jeune homme que vous m'avez envoyé de revenir dans quelques jours ; j'aurais dû lui dire demain, car, à peine était-il parti, que j'ai déroulé votre manuscrit et ne l'ai plus quitté. Vous voilà dans une bonne voie poétique, madame, et je vous en félicite. Vous avez compris qu'il ne fallait pas rimer au hasard et que, pour faire des vers, il fallait un sujet. Les souvenirs d'enfance vous en ont fourni d'heureux, et votre talent y a beaucoup gagné,

selon moi; toutefois je vous reproche encore un manque de patience, qui nuit à la perfection des vers. Vous ne méditez pas assez le sujet à traiter : il en résulte l'oubli de détails qui en augmenteraient le charme; et souvent aussi des vers négligés et vides. Plus le genre qu'on fait exige de simplicité, plus il faut craindre de tomber dans le commun et le froid ; c'est ce qui vous arrive encore un peu ; vos strophes ne se terminent pas toujours d'une manière heureuse. Je ne parle pas de quelques rimes hasardées ou trop souvent pareilles, comme *rêve* et *grève*, etc., etc. Ce sont de petits péchés; je dois pourtant vous dire que la *trace périssable*, pour rimer à *sable*, ne vaut rien où vous le placez. Ce mot *périssable* ne s'applique pas matériellement et positivement, mais poétiquement, comme lorsqu'on parle du passage de l'homme ici-bas. J'aurais bien d'autres remarques à vous faire, madame, si vous étiez ici. Mais je pense que vous n'êtes pas encore au moment de faire imprimer, et que vous pourrez, avec de l'attention, faire disparaître les taches que j'aurais à vous indiquer. Je vous engage d'autant moins à faire imprimer dès à présent, que vous avez sans doute beaucoup à faire encore pour compléter un volume et pour achever la peinture de tous vos souvenirs bretons.

A propos ! dans la pièce où vous parlez de votre enfance à une amie, vous vous servez de l'expression : *cieux étrangers*. L'expression me semble un peu forte ; que diriez-vous si vous étiez en Russie ? Je passe cela aux vieux chantres bretons dont je lis les fragments dans l'ouvrage de M. de la Villemarqué, ouvrage que vous-même avez lu sans doute, en fidèle Bretonne que vous êtes.

Un fidèle Breton encore, c'est M. Souvestre, aussi recommandable par ses qualités personnelles que par son talent. Vous faites bien de recourir à ses conseils et aux ouvrages qu'il a publiés sur la Bretagne. Ils vous fourniront des sujets,

car votre mémoire de jeune fille ne peut vous les donner tous.

Dans votre lettre du 12 juillet, vous me dites que vous aimez le descriptif ; défiez-vous-en : notre langue s'y prête moins qu'on ne le croit; et, pour être franc, je dois vous dire que ce n'est pas à décrire que vous réussissez le mieux. Il faut avoir l'expression si juste pour décrire de manière à ne pas laisser de doute au lecteur ; et il faut avoir un dictionnaire si riche pour ne pas retomber toujours dans les phrases déjà faites et usées ! Défiez-vous du descriptif, le sentiment vous va mieux.

En voilà bien long ! Je conclus en vous répétant que vous avez trouvé une mine poétique d'où vous pouvez tirer un trésor, si vous vous défiez de votre facilité et apprenez à repousser les vers qui se trouvent tout d'abord au bout de votre plume. Pour cela, quand un sujet vous vient, retournez-le longtemps dans votre esprit, avant de le laisser se transformer en pieds et en rimes. N'oubliez pas ce que je vous ai dit, je crois, déjà, que, chez nous, les vers avaient tué la poésie.

Adieu, madame, présentez mes salutations à M. Frank, et faites aussi mes compliments à M. Lefèvre ainsi qu'à M. Lebreton [1], que vous m'avez dit connaître également.

Votre tout dévoué, BÉRANGER.

Je vais maintenant attendre votre envoyé pour lui remettre cette lettre et vos vers.

P. S. Je viens d'achever la lecture des *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis par M. de la Villemarqué, qui se vendent chez Delloye. Si vous ne les avez pas lus, lisez-les. Vous y trouverez des inspirations, je n'en doute pas, et beaucoup de détails qui vous seront utiles.

[1] Poëte ouvrier de Rouen, plus tard bibliothécaire de la ville. Béranger lui a écrit des lettres.

CXCIV

A MONSIEUR BÉRARD

29 août 1844.

Mon cher ami, je ne puis vous donner de renseignements sur les prétendus *Souvenirs de Laffitte*[1]. J'en ai vu l'annonce dans un ou deux journaux; j'ai lu la lettre de la Moskowa, et depuis n'en ai entendu parler à personne. Cet ouvrage doit ressembler à tous ceux qu'amène la mort des personnages plus ou moins célèbres : ce sont des spéculations de librairie, qui n'ont guère de cours qu'en province. Les véritables mémoires de Laffitte sont, par suite de référé, entre les mains d'un notaire et sous le scellé. Il y a eu à ce sujet contestation entre le gendre et la veuve. Leur sort sera décidé sans doute par un règlement général des affaires, règlement qui n'est pas près d'arriver à fin. Il n'a tenu qu'à moi qu'ils me fusssent laissés par Laffitte. Mais, lorsqu'il me parla de cela, il y a deux ans, je crus devoir lui faire des observations qui changèrent ses idées, ce dont je m'applaudis fort. Je ne connais pas vingt lignes de ce manuscrit, mais Laffitte les a communiquées à tant de personnes, qu'il n'est pas extraordinaire qu'il s'en trouve des fragments dans l'ouvrage dont vous me parlez. Il y a dû avoir autour de lui des gens qui ont de plus recueilli beaucoup de ses conversations, si peu discrètes et souvent même si peu mesurées. Avec tout cela on fait un livre, et il se trouve un public pour l'acheter et pour le lire. Si j'en apprends davantage sur ce sujet, je vous en ferai part.

Vous eussiez bien dû, vous, mon cher ami, nous donner

[1] Ouvrage de commande fait par on ne sait quel écrivain qui a sauté du rouge au blanc et qui même, en ces derniers temps, a dressé un pilori pour les philosophes et y a exposé Béranger.

des nouvelles de votre sœur, dont je vous disais que nous n'entendions plus parler. A-t-elle pris racine à Angers? Est-elle enfin mieux portante?

Je viens de lire dans les journaux quelque chose qui m'inquiète pour vous : le ministre, dit-on, limiterait la faculté que les receveurs généraux ont de faire la banque : il doit y avoir là quelque sujet de tracasserie pour vous. Quand vous aurez un instant, renseignez-moi à ce sujet.

CXCV

A MONSIEUR ROLAND

Passy, 4 septembre 1844.

Monsieur, tout en sachant que je ne pouvais contribuer, comme je l'aurais désiré, à l'œuvre de dévouement qu'ils accomplissent avec tant de courage, deux fois (à Tours et ici), les chanteurs montagnards sont venus réjouir mon cœur de leurs admirables chants.

Le vieux chansonnier leur en témoigne sa profonde reconnaissance; et vous savez, monsieur, quelle part vous en est due.

Par votre charité, que nulle autre n'égale,
A chanter dans l'exil vous vous êtes soumis.
Dieu bénit, grâce à vous, les chants de la cigale :
Ils attendrissent nos fourmis.

Recevez-en mes félicitations, monsieur, et la nouvelle assurance de ma considération toute cordiale.

CXCVI

A MONSIEUR CLAUDE GENOUX

Passy, 25 septembre 1844.

J'ai eu beaucoup de peine, monsieur, à me procurer votre

adresse. M. Savinien Lapointe me la communique, et je m'empresse de vous accuser réception du volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer [1].

Je vous dois des remercîments pour l'intérêt qu'il m'a inspiré, intérêt qui n'a pas été troublé par l'idée que tous les événements qu'il contient pouvaient être la fantaisie d'un auteur uniquement occupé à justifier son titre. Non, monsieur, dès les premières lignes de votre livre, j'ai été convaincu que j'avais affaire à une plume véridique, et je n'en ai que plus admiré le pauvre philosophe savoisien soumis à tant d'épreuves, et ne perdant rien, au milieu de ses nombreuses péripéties, de sa gaieté, de son bon sens, et surtout de son courage. Ainsi que vous le souhaitez dans votre simple et touchante préface, votre ouvrage sera utile aux classes industrieuses; car, sans prendre le ton doctoral, vous leur enseignez à ne désespérer jamais, et l'on m'assure que même encore vous leur donnez l'exemple de la résignation, de la force et de l'économie. L'usage que vous savez faire de votre plume en prose et en vers eût pu vous faire déserter cette philosophie pratique; vous êtes donc, monsieur, doublement digne d'éloges, et je vous prie, avec mes remercîments pour tout le plaisir que votre volume m'a procuré, de recevoir l'assurance de ma plus parfaite considération.

BARTHÉLEMY [2] A BÉRANGER

22 novembre 1844.

Monsieur et illustre maître, j'ai fait ma confession devant le public,

[1] M. Claude Genoux travaillait dans les ateliers de M. Paul Dupont, imprimeur, quand Béranger, après la lecture des *Mémoires d'un enfant de la Savoie*, désira faire sa connaissance. M. Genoux le frappa vivement, et il n'a cessé jusqu'à la fin de citer son nom comme l'un des plus honorables et des plus dignes d'être connus. Béranger distinguait et aimait par-dessus tout les hommes qui savent écrire et agir, penser et travailler.

[2] L'auteur de la *Némésis*, qui avait un moment passé du côté des critiques de Béranger.

et j'ose attendre de lui une absolution évangélique ; c'est devant vous maintenant que je dois prononcer mon *meâ culpâ*.

Dans un moment de dépit causé par ma position, il y a bien des années, j'ai eu le tort de m'exprimer avec trop de légèreté sur le poëte dont la France a fait justement son idole ; la France a fait promptement justice de ma sotte boutade, mais le poëte a-t-il conservé de ma faute un mauvais souvenir ? J'aime à espérer le contraire, car je sais qu'en mainte circonstance il a couvert mon imprudence d'un généreux oubli, et qu'il a prononcé sur l'ancienne *Némésis* un jugement qui doit la rendre éternellement glorieuse.

Franchement, monsieur, et sans marcher ici par circonlocutions, s'il vous restait au cœur quelque empreinte du passé, je viens formellement vous en exprimer mes regrets profonds, en vous priant d'agréer l'hommage de ma *Némesis* nouvelle, et de joindre votre puissante adhésion à une pacification qui, j'ose le croire, deviendra universelle.

En un mot, monsieur, votre encouragement m'est indispensable pour marcher avec force dans ma nouvelle et pénible carrière, et je l'attends.

Agréez, monsieur et grand maître, l'assurance de ma très-haute et très-profonde admiration.

BARTHÉLEMY.

ALEXANDRE DUMAS A BÉRANGER

Mon bon et cher père, je vous renvoie vos beaux vers, dont vous n'avez pas gardé copie.

Que m'importe, en son char, cette bière inconnue
Qui passe? Il faut mourir. Mais j'entends dire, hélas!
C'est une fille aimée, à peine parvenue
A son premier printemps, que nous menons là-bas.
Soudain, m'arrêtant tête nue,
Triste écho, je répète, hélas!
Contre ton souffle, ô Mort! nul charme ne protége;
Il respecte un vieux saule, et brise l'arbre en fleurs.
Ah! grossissons ce funèbre cortége;
Aux larmes des parents allons mêler nos pleurs [1].

[1] Ces vers ont été improvisés après l'enterrement d'une fille de M. l'imprimeur Béthune. La lettre qui les contient est placée ici sans motif réel ; car elle n'est pas datée ; mais la date, en cette occasion, n'a aucune valeur.

Adieu, cher père, portez-vous bien. J'irai vous embrasser un de ces matins.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

A. Dumas.

CXCVII

A MONSIEUR GILHARD

4 janvier 1845.

Connaissiez-vous Villemain? On gémit généralement sur l'affreux malheur qui le frappe[1]. Si la politique ne fut pas son côté brillant, on ne peut disconvenir qu'il avait des vertus domestiques fort rares. Il soigna pendant quatre ans sa femme devenue folle. Il ne voulait pas s'en séparer; et, comme elle maltraitait ses trois petits enfants, il coucha longtemps sur un lit de sangle, entre elle et eux, pour l'empêcher de les battre. A la vue de ses trois petites filles, il reprend un peu de lucidité, pleure abondamment et s'écrie : « Pauvres enfants! avoir une mère et un père qui sont fous! » En vérité, cela déchire l'âme. Accablé de peines intérieures, pliant sous le faix des affaires, effrayé de la discussion sur la loi de l'instruction, bourrelé par le souvenir de sa défaite de l'année passée, nul doute que cet homme, du caractère le plus faible, ne pouvait durer longtemps dans une semblable position. La quitter, c'eût été du bon sens et de la force. On voit aujourd'hui qu'il ne pouvait trouver cela. Gémissons et pardonnons. Mais quelle pauvre chose que l'esprit, dont on fait tant de cas chez nous autres Français !

[1] Le 30 décembre 1844 le *Moniteur* avait publié d'office l'acte de démission de M. Villemain, ministre de l'instruction publique, qui était tombé très-gravement malade, à la suite des fatigues d'esprit que lui avait causées son ministère. Cette maladie, heureusement, ne fut pas incurable, et l'esprit de M. Villemain n'y perdit aucune de ses qualités. M. Villemain, en ces derniers temps, a beaucoup écrit. Il vient même de publier une brochure pour défendre le pouvoir temporel de la Papauté.

M. Thiers va en effet publier trois volumes[1], les autres suivront. Je ne crois pas à l'influence de Talleyrand désormais. Les deux faits qui vous préoccupent sont bien embrouillés, mais beaucoup de documents ont été produits dont il tirera, je crois, bon parti, même impartialement. Quant à Lamennais, il avance, mais il ne pense pas encore à publier.

En fait d'histoire de France, les dernières sont les meilleures; mais laquelle choisir? Henri Martin est très-vanté : elle est consciencieusement écrite. Je ne connais pas celle de Lavallée.

CXCVIII

A MONSIEUR BRETONNEAU

12 janvier 1845.

Cher ami, Lamennais m'a apporté hier des nouvelles de vous qui l'avaient épouvanté : il disait que mademoiselle de Fauveau, qui revenait de Tours avec une consultation de vous, racontait que votre état donnait les plus vives inquiétudes; que Tours était dans les alarmes, que les pauvres allaient prier dans les églises pour demander votre guérison au ciel, etc., etc. Ce récit d'un artiste (vous savez que mademoiselle de Fauveau est un sculpteur très-distingué) avait été rapporté à Lamennais par un autre artiste célèbre, chez Ary Schœffer, et mon pauvre philosophe, arrivant pour dîner, était tout bouleversé d'une semblable nouvelle. J'ai cru pouvoir le rassurer en lui citant la dernière lettre reçue de vous par M. Bacot. Mais, comme nous ne savions pas bien, l'un ni l'autre, l'époque du voyage de mademoiselle Fauveau à Tours, il nous est resté quelque inquiétude, et c'est pour cela que je crois plus sage de vous écrire, au risque de vous rap-

[1] De l'*Histoire du Consulat.*

peler un passé dont vous ne vous occupez peut-être plus.

En attendant un mot de vous, je vais m'en tenir à l'idée que deux artistes ne peuvent raconter les choses qu'avec inexactitude et exagération, et que, si tout cela a été vrai il y a quinze jours, on peut presque s'en réjouir maintenant pour l'honneur de vos concitoyens.

CXCIX

A MONSIEUR LE DOCTEUR DELASIAUVE,

MÉDECIN DES ALIÉNÉS DE L'HOSPICE DE BICÊTRE.

16 janvier 1845.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir tant tardé à vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre excellent ouvrage [1]. J'avais cru d'abord avoir à lire une œuvre de pure science médicale, mon incompétence me faisait hésiter. Mais, dès que j'ai ouvert le volume, j'ai été séduit par tout ce qu'il contient de vues saines, de sages observations, de principes de haute probité; le tout écrit dans le style simple et clair qui semble être l'apanage de l'homme de bien.

Votre livre, monsieur, destiné à une classe spéciale, peut être pour toutes un livre de morale pratique. Qu'il serait à souhaiter que nos membres du conseil des hospices en fissent leur bréviaire! Mais ces gros messieurs se garderont bien d'y chercher les lumières qui leur manquent et des leçons de zèle qui troubleraient leur douce quiétude.

Quant au pouvoir, il a bien autre chose à faire. Ne vous découragez pourtant pas, monsieur. Avoir exploré avec tant de soin les vues d'une organisation aussi essentielle que celle de la médecine est la preuve d'une âme forte et généreuse; et avec un pareil appui on triomphe de bien des résistances.

[1] *Sur l'organisation de la médecine et des établissements de bienfaisance.*

Les vaincre toutes serait une récompense digne de votre cœur. Je vous la souhaite sans trop l'espérer. Mais au moins vous pouvez être assuré du suffrage de tous les amis de l'humanité. Le mien est bien peu de chose, mais il vous est acquis.

CC

A MONSIEUR CH. LEMAIRE[1]

Passy, 17 février 1845.

Je suis bien coupable, monsieur, d'avoir été si longtemps à vous acccuser réception de l'envoi que vous avez bien voulu me faire par un des hommes dont j'estime le plus le caractère et le talent, M. Henri Martin.

Je dois vous faire un aveu, monsieur : personne n'a moins d'aptitude que moi aux lectures métaphysiques; non par dédain de chansonnier, mais par incapacité d'esprit; le mien, tout terre à terre, s'est arrangé des croyances bien humbles, qui me suffisent, et a vainement tenté cent fois de pénétrer les différentes doctrines métaphysiques que nos temps ont vues naître et mourir. Ce que je vous dis là, monsieur, en me déclarant indigne du présent dont vous m'avez honoré, vous explique comment il se fait que j'ai si longtemps hésité à ouvrir vos deux volumes. Pourtant, je ne voulais pas vous adresser mes remercîments sans les avoir lus avec toute l'attention dont je suis capable. Enfin, monsieur, j'ai triomphé de ma faiblesse, et, dès que j'ai eu lu quelques chapitres de votre ouvrage, je l'ai continué et achevé en peu de temps, séduit et entraîné par un style clair, précis, animé, souvent plein de force et quelquefois d'une haute poésie. A part la doctrine, toutes les conséquences morales que vous croyez en pouvoir déduire, le but que vous espérez atteindre, ont ajouté pour moi, monsieur, au charme du style un attrait

[1] Auteur d'un ouvrage de philosophie.

plus grand encore et m'ont donné la plus haute idée du caractère et de l'intelligence de l'auteur. Quoique bien tard, je viens donc aujourd'hui, en vous offrant mes excuses, vous remercier de l'effet que cet ouvrage a produit sur moi et vous exprimer tout mon regret d'avoir si longtemps hésité à le lire. Vous savez ce que la Fontaine a dit des longs ouvrages : les pauvres petits rimeurs comme moi ont encore bien moins de courage.

Peut-être me direz-vous, monsieur, que dans tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire n'entre aucun mot touchant le fond de vos doctrines. A cet égard, mes éloges ne pourraient vous flatter, d'après l'incapacité que j'avoue et que vous avez dû présumer; mes observations critiques ne sauraient donc vous toucher davantage. Nous ne sommes nullement d'accord; nous différons du tout au tout; mais qu'est-ce que cela peut vous faire? J'admire le christianisme, et même le catholicisme, et pourtant n'ai jamais pu croire ce que Bossuet et Fénelon ont cru, quelque effort que j'aie fait à vingt ans pour rentrer dans les voies de ces grands hommes. Pardonnez-moi donc, monsieur, d'être resté insensible à la force de vos raisons et d'avoir préservé mon Dieu et son autel des coups que votre logique a pu leur porter. Vous voyez, monsieur, que c'est un Dieu bien tolérant, puisqu'il me permet de rendre toute justice, autant que je le puis, à la supériorité de talent qui distingue si éminemment votre ouvrage.

MONSIEUR DE LAMARTINE A BÉRANGER

Mon cher et illustre philosophe, je viens de lire sur moi dans le *National* un article qui me semble écrit sous l'inspiration de votre cœur et qui touche vivement le mien. Je ne connais pas M. Marrast, mais je reconnais son style étincelant. Je voudrais qu'il sût le plaisir

qu'il m'a fait, non au vain amour-propre de causeur de chambre, mais au cœur, par ces lignes si bienveillantes. J'ai eu souvent à me plaindre de l'injuste prévention de vos amis sur mes opinions, mais cette faveur exagérée de ce matin compense largement le passé! Soyez mon interprète. Quand on n'est séparé que par un nom et qu'on est uni par tous les bons désirs de l'esprit et de l'âme pour les progrès de la France et de l'humanité, c'est perdre son temps, sa force et ses peines que de se combattre. Il faut s'aimer et s'entr'-aider. Dites-le-lui et recevez tous les sentiments que vous me savez pour vous et que vous me rendez avec tant d'amitié.

LAMARTINE.

CCI

A MONSIEUR T. THORÉ

29 mai 1845.

J'ai été aussi surpris que charmé du présent que vous voulez bien me faire. Je veux renouveler connaissance avec vos articles sur le *Salon* de 1844, articles que j'ai lus avec tout le plaisir que me donnent ceux dont vous enrichissez les journaux. J'ai aussi écrit sur la peinture dans ma jeunesse, mais sous la direction d'un homme[1] plus connaisseur qu'habile peintre. Ce que j'y ai gagné, c'est de me défier de mon jugement. Aussi, j'attends toujours pour visiter un Salon que les juges en qui j'ai foi aient déjà rendu quelques arrêts. Vous êtes en tête, monsieur, de ces juges-là, malgré de petites réserves que je fais à part moi et que mon âge suffit pour me faire comprendre. Votre dédicace à M. Rousseau[2] est une noble protestation contre notre ridicule jury, et elle me fait bien regretter de ne rien connaître de cet artiste dont le nom a triomphé des injustices.

La *Recherche de la liberté*[3] est un beau livre, monsieur,

[1] Landon.

[2] Le paysagiste Théodore Rousseau, à la réputation duquel M. Thoré n'a pas peu contribué.

[3] Petit roman philosophique et artistique, publié dans l'*Artiste* avec succès, et

écrit avec verve, poétiquement conçu, et qui prouve que bien des questions sont du ressort de votre talent. Le but de cet ouvrage est d'une haute moralité, et il est très-bien d'avoir fait condamner la conduite du héros de ce roman par la lettre qu'il écrit en mourant. Toutefois je crains que nos jeunes gens, imbus des idées byroniennes, ne s'y trompent, et j'aurais voulu que l'auteur lui-même nous donnât son opinion sur un semblable suicide. C'est la seule critique que j'ose me permettre et que vous voudrez bien me pardonner, je l'espère [1].

CCII

A MONSIEUR PERROTIN

Dimanche soir.

La réflexion m'est venue en route et je me suis effrayé, malgré l'agrément du logis, quand j'ai songé que, faute d'un garni, je manquerais d'une foule de choses dont le besoin est devenu une habitude pour moi. Ni verres, ni assiettes, ni carafes, surtout point de fontaine filtrée, dont je ne peux plus me passer. Sans compter les livres qui me manqueraient à Meudon où, sans doute, il n'y a pas de cabinet de lecture. Je vous avoue que je recule devant la nécessité de m'occuper de tout cela quand je serai seul à Meudon, moi qui voudrais n'avoir à penser à rien. Il n'y a en effet qu'un garni à peu

dont il a été tiré à part trente exemplaires in-12, qui sont fort recherchés des bibliophiles.

[1] Lettre communiquée par les soins de M. Paul Lacroix. Ce n'est pas la seule, tant s'en faut, que nous devions à son extrême obligeance. Du reste, M. Lacroix est un admirateur invétéré de Béranger et un chaud défenseur de sa gloire. Dès 1828, quand les portes de la prison de la Force allaient s'ouvrir pour le poëte, M. Paul Lacroix publiait dans le *Figaro* du temps une chanson aussi vive que jolie, dont le refrain était :

Rendez-nous notre Béranger !

Mise en musique par madame Paradol (de la Comédie-Française), cette chanson eut alors une grande vogue.

près complet qui pourrait me convenir. J'ai soixante-cinq ans, et, à cet âge, on ne s'arrange pas de tout, comme on le peut encore à votre âge. De plus, je vois Judith faire une mine si longue, que la tristesse de la pauvre fille me donne des remords de la détermination que j'avais prise. Versailles l'eût moins désespérée, parce qu'elle eût pu y venir quelquefois[1]. Elle n'aurait pas eu pour moi les craintes qu'elle a de me voir loin de gens qui puissent soigner ma nourriture, inconvénient qu'elle s'exagère.

D'après tout cela, rentrant en moi-même, et pour la centième fois, sacrifiant ce que je croyais m'être bon, je viens donc vous prier de rompre avec madame Lamarre, en lui laissant les 20 francs d'arrhes. Je suis fâché de toute la peine que je vous donne, mais j'y ai moins de scrupule en pensant à toute celle que je vous évite; car, si je restais trois mois à Meudon, je vous mettrais dans l'obligation de vous détourner souvent pour m'y venir voir, sans compter les commissions dont je vous accablerais. Tout le monde gagnera donc à cette rupture de bail qu'il faut faire, dussiez-vous payer aussi quelque chose au tapissier.

J'ai appris aussi ou plutôt me suis rappelé en revenant ici que Cousin habite Meudon.

CCIII

A MONSIEUR AUGUSTE DEMESMAY[2]

6 juin 1845.

Monsieur, combien j'ai regretté de ne m'être pas trouvé chez moi lorsque vous avez pris la peine de me venir apporter votre excellente brochure et le non moins bon discours à

[1] Béranger voulait alors vivre seul tout l'été pour achever ses œuvres posthumes à son aise et en silence.

[2] Député du Doubs, grand partisan de l'abolition de l'impôt du sel.

l'appui d'une proposition qui vous fait le plus grand honneur. J'avais suivi cette question dans tout son cours; je n'en ai pas moins relu, monsieur, votre opinion, si bien motivée, avec un nouveau plaisir. Je ne m'entends pas en économie politique; à peine si je crois à cette science, au moins dans l'état où elle se présente ; mais je n'en suis pas moins rempli de reconnaissance pour les hommes qui, comme vous monsieur, en font l'application au profit des classes souffrantes, et qui surtout soutiennent les intérêts agricoles que semblent menacer de toutes parts les jeux de Bourse et l es excès d'une industrie désordonnée.

Je ne me permets ces réflexions que pour vous prouver, monsieur, que je ne suis pas tout à fait indigne du présent que vous avez bien voulu me faire.

Agréez, je vous prie, mes remercîments bien sincères, en attendant que j'aille vous les renouveler de vive voix, et croyez-moi, monsieur, votre dévoué serviteur.

CCIV

A MONSIEUR GILHARD

8 juillet 1845.

Je m'observe et vois en moi des signes certains d'affaiblissement. Je perds la vivacité d'esprit, même un peu ma gaieté. Puis je ne peux plus rimailler ; le grand bonheur de ma vie semble m'échapper. Il est vrai que je m'en prends aux importunités dont je suis plus que jamais accablé. Aussi, pour y mettre une barrière, venons-nous de nous installer à quelques lieues de Paris[1], où je tâche de me cacher pour reconquérir un peu de repos. Je ne sais encore si j'y parviendrai ; et, en supposant le repos, si je pourrai y retrouver un peu de verve. Je serai fort embarrassé du reste de ma vie, s'il ne faut plus barbouiller de papier. Aussi, à défaut des

[1] A Versailles.

vers, suis-je disposé à chercher dans la prose quelque moyen de rabâcher encore. Mon cher Gilhard, c'est une sotte chose que de vieillir. J'ai de tristes exemples de cela sous les yeux. Dupont (de l'Eure) seul me ferait envie. C'est toujours le même droit sens et le même cœur. Par malheur, le voilà malade. J'espère pourtant qu'il se tirera des mains des médecins ; mais il le devra à sa forte constitution.

On craint ici que V. H*** ne fasse un sot début à la Chambre des pairs.

On m'a dit aussi que le malheureux Villemain était menacé d'une rechute. Quelle affreuse maladie !

Chateaubriand est revenu fort bien portant de son pèlerinage royaliste. Les jambes n'en sont pas plus vigoureuses ; mais il est clair que les voyages sont une heureuse distraction pour lui. Certes, il eût bien pu s'éviter celui qu'il vient de faire ; et, quoi qu'il en dise, je pense que le plaisir qu'il trouve encore à voir du pays l'a plus déterminé que l'intérêt légitimiste, auquel sa gloire ne peut servir que de lampion de fête.

Le prince Jérôme Napoléon m'est venu voir : c'est un bon gros garçon instruit, bien intentionné, très-patriote, tout ce que serait enfin un d'Orléans de son âge, qui serait exilé et qui désirerait changer de position Je dois dire pourtant que celui-ci me semble avoir de la franchise et du cœur. On m'assure qu'il a été bien reçu des jeunes princes.

Louis Blanc a vendu 200,000 francs son *Histoire de la Révolution*. Les 300,000 francs de surplus sont en expectative pour une histoire du Consulat et de l'Empire qu'il ne croit pas devoir faire. Le succès de Thiers ne se soutient pas. Il a, dit-on, refait son quatrième volume. Tout cela est écrit trop à la hâte. Il y a pourtant de belles parties.

CCV

A MONSIEUR EDGAR QUINET

Juillet 1845.

Cher et éloquent professeur, combien le vieux chansonnier doit vous remercier d'avoir placé son nom dans vos leçons immortelles[1] ! J'attendais la dernière pour vous dire tout ce que je trouve d'utile et de grand dans ce cours, où la philosophie s'applique enfin à faire la leçon aux peuples. Il ne suffisait pas de tout le talent dont vous avez déjà donnné tant de preuves pour vulgariser d'aussi grandes idées que celles dont vous vous êtes fait l'interprète, il fallait autant de courage que de conviction.

Mesurez votre gloire aux cris de fureur que vous avez fait pousser. Oh ! qu'il y a longtemps que je demandais à la philosophie ce qui vient d'être pour vous un triomphe ! Les lettres vous ont une grande obligation, car vous en relevez le ministère, à une époque où tant d'écrivains semblent se faire un jeu de méconnaître ce qu'il y a d'élevé dans leur mission. Pourriez-vous mieux faire pour atteindre le but de votre enseignement ?

Après avoir remué tant d'idées fécondes, prenez un peu de repos ; tout fort et jeune que vous êtes, il doit vous être nécessaire : à des hommes comme vous, les pensées viennent dans le sommeil, et ils ont des ennemis pour les réveiller à temps.

Je n'en aurais pas moins été vous voler quelques minutes de ce repos si j'habitais Paris. Moi, qui n'éprouve guère que la lassitude de ne rien faire, je me suis confiné à la campagne pour quelques mois.

Je ne puis donc que vous envoyer mes remercîments et mes

[1] Du Collége de France.

témoignages de reconnaissance pour tout ce qu'il y a de consolant dans vos admirables paroles pour de vieux patriotes comme moi.

Adieu, illustre professeur ; croyez à ma considération la plus haute et la plus dévouée.

P. S. Si vous voyez votre digne et excellent collègue Michelet, veuillez, je vous prie, me rappeler à son souvenir[1].

CCVI

A MADAME VALCHÈRE

11 juillet 1845.

Pour échapper aux importuns, je suis venu à la campagne, trop loin de vous, ma chère enfant, pour que j'aille vous visiter à Ablon. Puis je vous dirai qu'il ne faut pas quêter des sujets; il faut qu'ils viennent vous chercher. Pour la tragédie, il est plus sûr de les prendre dans l'histoire, ou au moins d'habiller sa fable, si on l'invente, de noms historiques. Une nécessité de l'époque, c'est d'avoir mademoiselle Rachel; par conséquent cherchez quelque notable personnage féminin. *Christine* a été traitée avec grand fracas par A. Dumas, et je m'étonne que vous l'ignoriez. On joue encore la pièce. *Cornélie* n'offre qu'un rôle de mère à la façon de Corneille, ce n'est donc pas ce qu'il vous faut, en supposant le sujet suffisant pour cinq actes. Mais n'y a-t-il que l'histoire ancienne? Ce que je dis pour *Cornélie* et *Scipion*.

L'histoire d'Angleterre est sans doute bien épuisée; mais que d'autres histoires, bon Dieu ! Occupez-vous du genre et, dans le genre, cherchez s'il n'y a pas des filons que les grands maîtres ont négligés. Procurez-vous un théâtre grec; c'est là que vous verrez le plus de naturel mêlé au sublime. Vous ap-

[1] Lettre communiquée par M. Edgar Quinet.

prendrez comment, sans descendre trop bas, on peut être familier; ce que Shakespare ne vous enseignerait pas suffisamment bien, quoi qu'en aient dit nos réformateurs. D'ailleurs fouillez en vous-même ; et tout d'un coup peut-être un jour jaillira-t-il de votre cerveau le sujet le plus en rapport avec votre manière de sentir et avec vos moyens d'exécution.

Quand ce travail se sera accompli, faites-m'en part, et je vous dirai ce que j'en devrai penser. Mais, si j'allais vous fournir un sujet, il serait possible que vous vous y attachassiez, bien qu'il ne fût pas en parfait rapport avec vos sentiments et vos idées. Vous ne feriez alors rien qui vaille. Tâchez enfin, tâchez que le cœur humain ait eu le beau rôle dans votre plan; c'est là ce qui manque le plus chez nous. C'est ce qui manque à *Lucrèce*[1], malgré son mérite réel et son succès exagéré. Je ne connais pas *Judith*, mais j'ai condamné la pièce d'avance, parce que le sujet est intraitable, si ce n'est peut-être à l'Opéra.

En voici bien long pour ne rien vous apprendre; mais vous voyez que je ne puis davantage. Ce que je vous répète, c'est qu'une femme qui ferait une tragédie remarquable se caserait sur-le-champ dans les lettres, en supposant toutefois qu'on voulût la jouer, chose très-difficile, mais non pas impossible, surtout si on avait pour soi mademoiselle Rachel. Il ne faut donc pas la perdre de vue en travaillant. Le fracas du drame ne lui va pas, et cela se conçoit, la simplicité antique est toute en elle. Peut-être il y a dans la Bible des sujets à sa convenance : cherchez, c'est ce que je vous redis toujours. Ce que je ne vous ai pas dit encore, c'est d'éviter la banalité des amours, auxquels les femmes auteurs se laissent toujours prendre. Voyez madame de Girardin, faisant Judith amoureuse, contre-sens qui doit rendre le dénoûment impossible ou l'héroïne odieuse.

[1] De M. Ponsard.

Adieu, chère enfant; ne vous faites peur de rien ; travaillez, méditez, et j'ai certains pressentiments que vous arriverez.

CCVII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

Versailles, 12 juillet 1845.

Cher ami, nous vous attendons mardi, ne l'oubliez pas. Si toutefois le temps était trop mauvais, il est bien entendu que vous remettrez votre visite en nous donnant avis du jour.

Vous ferez bien d'arriver un peu tôt; nous irons nous promener, quoique vous aimiez peu ce plaisir-là ailleurs que dans votre chambre. Plus je le vois, plus je l'admire, ce parc; mais aussi moins j'aime le château. Lenôtre était un bien autre homme que Mansard, malgré les obligations que j'ai à l'auteur des *Mansardes*.

Nous commençons à nous mettre au courant du pays : notre cuisine s'engraisse un peu, grâce à Fanny. Nous espérons même vous donner un vin moins mauvais que notre ordinaire, qui a pourtant, je crois, le mérite d'être très-rafraîchissant.

Si je savais l'heure de votre arrivée, ce que vous pourriez peut-être m'écrire, j'irais au-devant de vous. Vous n'oublierez pas que votre voisin l'embarcadère part à la demi-heure; celui de gauche part à l'heure. A Versailles, c'est le contraire. N'oubliez pas non plus, soit pour écrire, soit en arrivant à la maison, de n'employer que le nom de mademoiselle Frère. Sauf de notre propriétaire, mon nom n'est pas connu ici jusqu'à présent.

J'ai été hier voir Dupont, qui est en bonne voie de convalescence.

J'allais oublier de vous dire que, s'il vous convient d'ame-

ner Blaize, vous nous feriez grand plaisir. C'est un garçon discret qui ne nous vendra pas.

CCVIII

A MONSIEUR THÉOPHILE THORÉ

24 juillet 1845.

Pardonnez, monsieur, à un homme éloigné de Paris depuis plus d'un mois de ne vous avoir pas encore accusé réception de la belle lettre que vous avez fait insérer dans le *Constitutionnel*. A vrai dire, j'espérais que le recueil de vos articles sur le *Salon* ne tarderait pas à paraître, et c'eût été l'occasion d'un double remercîment à votre adresse.

Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que vos éloges m'ont infiniment touché, bien que je sache distinguer dans cette lettre ce qui est un effet d'excessive indulgence. Je voudrais que vous eussiez de l'auteur des *Chansons* une aussi bonne opinion que de ses œuvres, et vous ne l'accuseriez pas même d'un peu d'égoïsme comme vous le faites de la façon la plus flatteuse dans la lettre que vous m'avez écrite. Au reste, monsieur, convenez que, si j'étais même député (et n'oubliez pas qu'il faut, pour l'être, payer un cens qui est au-dessus de mes petits moyens), il est très-vraisemblable que vous ne feriez pas de moi l'éloge que vous avez la bonté de faire en plein journal. Permettez-moi donc de préférer cet honneur à celui que je recueillerais dans une Chambre où je suis incapable de débiter le plus petit discours. A mon âge, il y a encore un mérite à avoir, c'est de se tenir à la place que Nature nous a assignée.

CCIX

A MADAME CAROLINE VALCHÈRE

1er septembre 1845.

J'ai fait une petite absence[1] qui m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre.

Catherine II a été traitée deux fois depuis trois ans; à l'Odéon d'abord, puis aux Français par Romand, qui m'a lu sa pièce. ce qui fait que je puis en parler. Yvan y joue le personnage que vous voulez lui donner. Comme l'auteur avait eu, ainsi que vous, l'idée du rôle de Catherine pour mademoiselle Rachel, il n'avait pas craint d'y mêler le familier au tragique, pensant que l'actrice tirerait d'heureux effets de ce mélange; il ne paraît pas que cela se soit complétement réalisé, malgré le succès sinon brillant, au moins suffisant, que l'actrice et l'ouvrage ont obtenu. La pièce est restée au courant du répertoire.

Cherchez donc ailleurs.

Vous voulez qu'on vous donne un sujet; mais, outre que je n'en ai pas où se trouve un rôle de femme pour Rachel, sachez donc bien qu'on ne rend avec supériorité que les sujets que notre propre nature nous inspire elle-même. Autrement il y a presque toujours contrainte dans l'exécution.

J'ai ri bien souvent au souvenir de ce brave Casimir Delavigne me disant un soir : « Donnez-moi donc un sujet de tragédie! » Si c'était une politesse, c'était trop poli; mais je crois bien qu'il y avait sincérité dans la demande.

Cherchez, feuilletez les livres, réfléchissez, et quelque jour un sujet auquel personne n'aura pensé, ou qui se présentera sous une face nouvelle, viendra s'emparer de votre esprit, et vous n'aurez plus alors qu'à ordonner l'œuvre et à la rimer.

[1] Béranger avait été à la Celle-Saint-Cloud.

Vous paraissez m'avoir mal compris, quand je vous ai parlé du cœur humain; j'entends par ce mot la peinture des passions tendres ou orageuses que recèle le cœur de l'homme. C'est là ce que n'a pas encore abordé Ponsard et ce qui est pourtant le vrai mobile de l'art dramatique. Au reste, je crois qu'en France nous faisons trop nos tragédies avec les événements et point assez avec les caractères, ce que, dans la comédie, Molière a si bien fait. Des passions mises en jeu doivent sortir les mouvements du drame; au lieu que trop souvent, comme dans Hugo, qui a poussé l'abus jusqu'aux *Burgraves*, c'est à l'agencement des scènes que nous soumettons les mouvements des passions. Ici, Paul devrait tuer Pierre; mais j'ai encore deux actes à faire : vite ! j'envoie Paul se promener pour le ramener faire mon dénoûment à coups de dague ou de pistolet. Bravo ! bravo !

Tout ce bavardage ne vous fait pas l'aumône que vous me demandez. Dieu vous assiste, ma chère, il y a des sujets partout; cherchez, cherchez, et vous trouverez. Il ne restera plus après qu'à frapper pour voir si l'on vous ouvrira.

Je vous plains d'avoir une entorse; c'est pourtant un assez bon mal pour ceux qui sont obligés de méditer. Profitez donc de la circonstance.

CCX

A MADAME CAROLINE VALCHÈRE

12 septembre 1845.

Mon enfant, votre sujet d'*Aspasie* ne pourrait être approuvé que s'il était terminé, joué et applaudi. Jusque-là, je le déclare, c'est une inspiration saint-simonienne, riche en tirades qui seraient autant d'anachronismes, car Aspasie, profitant du préjugé qui pèse sur les femmes mariées, ne peut même avoir l'idée de réclamer pour son sexe des avantages généraux qui

détruiraient tous les priviléges de sa position. Ne vous arrêtez pourtant pas à cette observation. Il en est une autre plus importante. L'action ne peut guère porter que sur des personnages créés par l'auteur. Or, dans le genre tragique, il est difficile d'intéresser le public à des inventions semblables. C'est bizarre, mais cela est ainsi : inventez des situations en dépit de l'histoire ; jetez-y des personnages réels ; cela ira bien ; mais des personnages fictifs, le public ne les accepte complétement que dans la comédie ou le drame, point ou peu dans la tragédie.

Pour mademoiselle Rachel, il vous faut du romain ou du grec. Eh bien, il y a un vieux sujet bien usé, bien rebattu, qui me semble devoir lui convenir. C'est *Médée*, toujours traitée chez nous sans succès. De la pièce de Corneille il n'a subsisté qu'un hémistiche. Rien de celle de Longepierre, restée au théâtre assez longtemps, et que je ne me rappelle pas. Hoffmann[1] l'a traitée en opéra avec un grand succès et beaucoup de talent, si j'ai bonne mémoire, car il y a quarante-huit ans que j'ai vu cette pièce, admirablement jouée et chantée par madame Scio. La musique était de Chérubini. Hoffmann avait beaucoup emprunté à Euripide, auquel il faut recourir aussi, si le sujet vous convient. Vous aimez les Grecs et vous avez raison : ce sont les maîtres à tous.

Voyez si vous vous sentez de goût et de force à vous prendre à un des plus beaux sujets de l'antiquité. Ce que vous devez vous dire, c'est qu'un sujet pareil porte celui qui le traite.

Je n'insiste pas, parce qu'il faut que vous y pensiez et que vous y pensiez longtemps. Je dois ajouter seulement qu'il vous sera permis de prendre chez les anciens et chez les modernes tout ce qui pourra vous convenir. Ponsard vous sera une bonne étude à faire pour l'agencement de votre plan où

[1] L'auteur dramatique français qui a fait le *Roman d'une heure*.

il vous faudrait unir la sévérité de Corneille aux libertés du théâtre moderne.

Il est une recherche que je ne puis faire pour vous : c'est de savoir si le Théâtre-Français n'a pas dans ses cartons quelque *Médée* qui attend la levée du rideau.

CCXI

A MADAME HERMANCE LESGUILLON [1]

18 septembre 1845.

Je suis désolé, madame, que vous ayez pris la peine d'aller à Passy; c'est du moins ce que me font craindre vos deux cartes qui me parviennent à la campagne, où je suis pour un mois encore.

Je voulais vous remercier de la trop flatteuse chanson que vous avez bien voulu m'adresser et que m'a apportée le *Corsaire Satan*. J'ai entendu dire, et vous sans doute aussi, madame, qu'il y a des rois, qui, à peine ont-ils la couronne en tête, oublient jusqu'aux noms de ceux à qui ils la doivent. Je ne veux pas être de ces vilaines gens-là; vous me couronnez de votre autorité privée, il est vrai; mais, à la manière dont vous proclamez ma royauté, il est facile de voir que vous êtes une des grandes notabilités du royaume dont vous m'adjugez le sceptre; toutefois le fardeau m'épouvante. Si j'étais Voltaire, je m'en arrangerais; vous direz qu'il en est de lui comme de Napoléon, hommes à qui l'on succède sans les remplacer.

Mais une autre idée m'est venue, madame; c'est d'être, sans le savoir, d'une de ces familles allemandes, dont les mâles, élevés, nourris pour ce métier-là, sont faits rois par des reines devant lesquelles ils n'osent s'asseoir sans en avoir la permission. Vous m'avez l'air d'être en position d'en agir ainsi : malheureusement, je suis d'âge à ne plus

[1] A propos d'une chanson à Béranger « roi de l'esprit. »

jouer ce rôle-là que dans les cérémonies publiques. Cela me suffirait pourtant pour accepter une royauté dont vous auriez tous les honneurs. C'est bien de la vanité de ma part, sans doute, mais la flatterie perd les têtes couronnées, et des flatteries comme celles que vous avez bien voulu m'adresser me feront pardonner de m'y être laissé prendre. Il y a tant d'esprit, de grâce et de talent dans votre chanson, qu'il ne m'était pas possible de résister.

CCXII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

Septembre 1845.

Cher ami, madame Lacoste m'a dit qu'à votre dernière visite vous aviez manqué le chemin de fer et que vous étiez dégoûté de Versailles. Heureusement, nous serons à Passy dans les premiers jours d'octobre, mais n'en dites rien à personne; je voudrais y rester un peu tranquille.

Ma santé est assez bonne; je travaille très-petitement en vers, mais je recopie une trop longue notice, ce qui me tient je ne sais combien d'heures à écrire, chaque jour, parce que j'ai entrepris trop tard cette ennuyeuse besogne.

Quand je lis ce qui se passe en Allemagne en matière religieuse, je pense à votre *Évangile* et me fais des espérances sans fin sur l'effet que produira partout son apparition. Croyez que les étrangers s'en occuperont extrêmement. Aussi ne puis-je trop vous répéter d'être en garde contre les inspirations de colère que vous suscite à juste droit notre politique actuelle; elles ôteraient de l'universalité à votre œuvre, et il faut que l'*Évangile-Lamennais* soit accueilli et lu dans toute l'Europe, et beaucoup plus loin encore.

En me parlant de ***, qui fait si large moisson sur une

terre qu'il ne paraît pas avoir beaucoup cultivée ni ensemencée, vous me dites que vous n'êtes pas de ceux à qui on donne, mais à qui on ôte. Est-ce qu'il vous est arrivé quelque nouveau désastre? J'espère bien que non. C'est assez de celui de Liancourt.

Judith et Fanny vous présentent leurs respects. Moi, je suis tout à vous vendredi.

Encore l'*Évangile*, car j'en rêve. Est-ce que vous maintiendrez la leçon : *Mon royaume n'est pas de ce monde?* Ce serait une pierre d'achoppement pour tout l'édifice. Pensez-y bien.

CCXIII

A MADAME EUGÈNE SCRIBE

Passy, 7 octobre 1845.

Mais c'est affreux, tout ce que vous me dites là, chère amie! Quoi! vous me croyez capable d'avoir voulu me moquer de vous! Vous avez bien trouvé votre homme pour jeter une pareille accusation! Ce qui est pire, c'est d'ajouter que si vous aviez jamais quelque chagrin, vous hésiteriez à demander à me voir pour me le confier. Pour me dire chose semblable, il faut que vous soyez déjà bien habituée à ne plus craindre même les petits chagrins. Tant mieux, chère enfant. Vous voilà donc où j'ai tant désiré vous voir arriver; car je n'appelle pas un chagrin la sotte anecdote donnée en pâture au public, et qui, en vérité, ne valait pas la peine de quitter votre château. Ce qui me surprend dans cette calomnie, c'est l'aplomb de celui qui imprime un fait de cette nature, sans informations prises, sans un témoignage de quelque valeur. Il paraît que les grands journaux font faire des progrès à la presse quotidienne. Rapporter un fait indifférent, grossir un fait réel, voilà ce qu'on se permettait jusqu'à présent. Mais

inventer toute une histoire, en indiquer le héros de manière que personne ne puisse se tromper, voilà du progrès. Ne vous effrayez donc pas si un jour vous lisez quelque part : « Un vol avec effraction a eu lieu dans telle rue. Le voleur a été arrêté, et l'on a reconnu un vieux chansonnier, depuis longtemps retiré des affaires, qui a déjà été deux fois en prison. On a fait une descente dans le logement qu'il occupe à Passy. On y a saisi un grand nombre d'objets de prix, dont ce misérable n'a pu justifier la possession. Cette année n'est pas heureuse pour les gens de lettres. »

J'espère que cette historiette n'empêchera pas Scribe de mener à bien ses Espagnols[1]. Je ne le croyais pas engagé de façon à être aux ordres de MM. du *Siècle*. Je le plains.

CCXIV

A MADAME BRISSOT-THIVARS

19 octobre 1845.

Voilà huit jours que je suis à la Celle-Saint-Cloud. Malgré le brouillard, je me promène tous les jours et me porte bien. Je compte rester ici une quinzaine. Je n'ai pu partir aussitôt que je l'aurais voulu, parce qu'il m'a fallu, le lendemain du jour où je vous ai vue, aller visiter les pauvres jeunes filles dont je vous ai parlé. J'ai passé, le samedi, plusieurs heures avec elles à la Salpêtrière, chez ce bon Trélat ; il ne reste plus trace de la maladie, mais il faut pourvoir à leur sort à venir; et toutes deux semblent désirer de rester indépendantes en travaillant à Paris. Trélat va s'occuper de leur trouver de l'ouvrage chez elles, à moins que quelque emploi ne se présente pour les deux sœurs, qui leur laisserait l'avantage de vivre toujours en commun.

[1] Le roman de *Piquillo Alliaga*.

Madame Martin[1] a eu la bonté de m'offrir de s'employer auprès de M. Battel, qu'on dit un excellent homme. Demandez-lui donc si cet administrateur pourrait m'aider à faire entrer un de mes pensionnaires de Bicêtre[2] à l'hospice de la Vieillesse, faubourg Saint-Martin? La chose est très-difficile, je le sais, et Passy me renvoyait pour cette affaire au préfet de police, qui, dit-il, a plus de pouvoir pour cela que le ministère de l'intérieur. Je serai néanmoins très-obligé à madame Martin si elle veut en parler à M. Battel.

Ce qui m'engage à rester ici le plus possible, chère amie, c'est que, dans le peu de temps que j'ai passé à Paris, j'y ai été accablé d'affaires, ce qui n'est qu'un demi-mal, mais que ma bourse s'est si bien vidée, qu'à peine ai-je laissé à Judith de quoi pourvoir aux dépenses courantes. Il n'y a pas de riche entouré d'autant de demandeurs. Malgré notre économie, je ne sais plus comment faire face aux besoins des autres; au moins ici suis-je un peu tranquille.

CCXV

A MONSIEUR DELAINE

Passy, 21 octobre 1845.

Je suis très-touché, monsieur, de tout ce que votre lettre et votre chanson contiennent d'aimable et de flatteur pour moi. Vous ne me diriez pas que vous êtes jeune que je le devinerais à ce qu'il y a d'enthousiasme dans votre prose et dans vos vers, si spirituels et si bien tournés. Vous êtes tourmenté de la crainte que quelqu'un avant vous ait émis l'idée que mes chansons étaient le poëme épique national, toujours attendu, et dont la France n'a pas encore pu se vanter. Rassurez-vous, monsieur, je crois pouvoir vous certifier que vous êtes le

[1] Madame Henri Martin.
[2] M. Bertrand.

premier en date. Mais je dois vous dire aussi que je pense bien qu'à moins d'être provoqué, entraîné par les illusions de votre âge, aucun autre ne tentera de soutenir un pareil paradoxe, dont toutefois je ne puis que vous être très-reconnaissant. Pour ne pas trop blesser le sentiment patriotique, qui, chez vous, monsieur, vient en aide à ces illusions, je vais oser me comparer aux plus grands poëtes : pour un moment, je me mets à la place d'Horace, que vous connaissez mieux que moi. Pensez-vous que, si Virgile ne fût pas né, les œuvres de l'ami de Mécène eussent tenu lieu aux Romains de l'*Énéide*, qui est restée leur plus grande gloire littéraire? Des malins vous diraient que le souvenir des rapsodes grecs vous égare et vous fait donner trop d'importance à mes rapsodies. Je me garderai bien de ravaler jusque-là mes chansons; mais ne nous exposons pas à l'épigramme en exagéraut le mérite de quelques chants qui ont eu une bonne fortune égale aux chants magnifiques d'Homère, bonne fortune partagée avec *Toto Carabo* et *Monsieur de Marlborough*.

CCXVI

A MONSIEUR GILHARD

7 novembre 1845.

Ma conscience était bien en repos, mon cher Gilhard, et j'étais convaincu que votre lettre du mois d'août avait eu réponse. Vous me prouvez que j'étais dans l'erreur et que je n'avais eu qu'une de ces intentions dont le P. de la Rue disait que l'enfer est pavé. C'est cependant quelque chose qu'une bonne intention, et tenez-moi un peu compte de celle-ci. J'étais alors à Versailles, où j'étais allé me cacher, sûr qu'on me découvrirait moins que dans un village : je ne m'étais pas trompé. J'ai fait là les plus belles promenades du monde, et, quand j'y faisais de mauvaises rencontres, j'en

étais quitte pour dire : Je suis venu voir le musée, qu'en effet je n'avais jamais vu, et que j'ai pu visiter tout à mon aise. C'est une grande idée imparfaitement exécutée, mais que le temps peut rendre complétement satisfaisante. Je ne puis me défendre de croire que cette idée en cache une autre : on a voulu réconcilier Paris et la France avec Versailles. Des améliorations vont s'exécuter pour le parc, et l'on fait des cheminées et des cuisines au château. Que signifieraient les fortifications de Paris, si la famille royale était enfermée aux Tuileries? Pourquoi n'habiterait-elle pas d'abord un peu de temps, puis plus, puis toujours à Versailles? Cette ville peut contenir trente ou quarante mille hommes; c'est bien autre chose que Saint-Cloud. Je ne suis pas de ceux qui pensent que le pouvoir veuille jamais bombarder Paris, mais de ceux qui croient qu'on veut le museler. Avec des Chambres comme les nôtres, on peut tout faire légalement, du moins en apparence. Je m'étonne depuis longtemps que les journaux n'exploitent pas ce texte. Mais, hélas! les journaux ne valent guère mieux que les députés et les électeurs.

En attendant, vendangez vos vignes et chantez les cantonniers ; vous avez raison ; ces gens-là doivent être philosophes. Aussi j'aime beaucoup les pensées que vous prêtez au vôtre, et j'applaudis de cœur aux vérités qu'il nous dit en fort bons vers.

CCXVII

A MONSIEUR GÉNIN

17 novembre 1845.

J'ai été malheureux, mon cher Génin ; je voulais vous remercier du beau cadeau[1] que vous m'avez fait, et j'en avait long à vous dire, car l'érudition, tout ignorant que je suis, me

[1] *Des variations du langage français depuis le douzième siècle.*

cause une admiration véritable, quand toutefois, comme chez vous, elle marche accompagnée d'un grand sens et de beaucoup d'esprit, ce qui, à vrai dire, n'est pas trop son habitude.

Il y a peu de jours, j'avais ici un académicien, et je lui disais : « Voilà l'homme qu'il vous faudrait pour secrétaire de la commission du Dictionnaire : hâtez-vous de lui donner un fauteuil. Quant à moi, si je disposais des trente-neuf voix, il les aurait toutes. » L'académicien n'y voyait qu'un obstacle : les douceurs que M. Génin adresse à l'aréopage littéraire.

« Si elles n'étaient pas en excellent français, vous auriez raison, répliquai-je, mais c'est de la meilleure langue. Donnez-vous donc bien vite un si docte confrère. Quand il sera des vôtres, il fera comme vous avez fait tous ou presque tous : il voudra qu'on porte respect au corps, et mieux qu'un autre il en fera connaître l'utilité. » J'ajoutais à ces raisons beaucoup d'autres que vous pouvez deviner, car il est impossible que vous ne pensiez pas un peu comme moi à ce sujet. En vérité, vous rendriez de grands services à la pauvre Académie. Si j'avais l'honneur d'en faire partie, je ne vous réponds pas pourtant que nous n'aurions pas quelque discussion ensemble, malgré tout mon respect pour la science. Je n'ai pas autant d'amour que vous pour les langes où fut emmaillottée notre langue actuelle. Vous me battriez aisément ; mais je protesterais à terre et sous vous, ne fût-ce que pour vous voir déployer toutes vos forces, qui sont de nature à vous donner raison contre la raison elle-même.

N'en croyez pas moins, cher maître, à toute la déférence que j'ai pour votre profond savoir et à la sincérité de mon admiration pour votre ouvrage, si plein du sentiment et de l'esprit français.

Agréez donc mes remercîments, que je tâcherai de vous réitérer de vive voix, ne désespérant pas de vous rencontrer

quelque jour. Quant à vous, comme il vous serait très-difficile aussi de me trouver, ne vous dérangez pas, je vous prie. Passy n'est pas un lieu de passage pour vous comme la rue de la Victoire pour moi. Ne faites donc pas une aussi longue course inutilement. Vous occupez trop bien votre temps pour que je veuille vous en faire perdre. Il n'en est pas de même du temps des vieillards, qui n'a rien de précieux[1].

CCXVIII

A MONSIEUR BERNARD DE RENNES

27 novembre 1845.

Pourriez-vous me rendre un grand service? Le jeune Chintreuil, qui, s'il ne vous trouve à Paris, ira vous réclamer jusqu'au milieu de vos fleurs à Ville-d'Avray, est un peintre paysagiste qui m'inspire le plus vif intérêt. Le paysage est un genre qui ne nourrit pas son homme : il faut donc que Chintreuil fasse des copies pour vivre en attendant la réputation, que plusieurs lui prédisent devoir être prochaine. Dans ce moment il adresse au ministre de l'intérieur une demande qui exige l'apostille d'un député : voulez-vous, pouvez-vous être le député protecteur de mon pauvre jeune ami ? Je dis *pouvez-vous*, parce que je sais combien les députés sont accablés de pareilles importunités, et qu'ils viennent quelquefois de faire pour d'autres ce qu'on vient leur demander pour soi. Chintreuil mérite des encouragements. Thoré, qui est très-bon juge, augure aussi bien que moi de son avenir; mais l'avenir est toujours loin pour qui est dans le besoin. J'ai fait depuis plusieurs mois tout ce qu'il m'a été possible pour bâtir le pont qui doit conduire mon peintre jusque-là.

Aujourd'hui les matériaux me manquent. Faites-nous ob-

[1] Lettre communiquée par madame Génin.

tenir une copie, mon cher ami, et nous arriverons à la terre promise.

Pardonnez-moi d'aller ainsi troubler vos travaux d'horticulture : je ne l'aurais osé, si ce n'eût été pour un paysagiste ; les fleurs et le paysage se tiennent de trop près pour que vous ne portiez pas quelque intérêt à mon jeune ami, non moins recommandable d'ailleurs par ses qualités personnelles que par les promesses de son talent.

CCXIX

A MONSIEUR PAUL DUPONT

Passy, 10 février 1846.

Monsieur, si j'ai tardé à vous remercier du beau volume dont vous m'avez fait présent, c'est qu'après en avoir admiré l'exécution typographique, j'ai voulu le lire avec l'attention que j'apporte à tout ce qui concerne votre noble profession. Ce livre résume quantité de faits et de détails intéressants, monsieur, et ce précis rapide des progrès et de la position actuelle de l'imprimerie fait désirer vivement l'ouvrage plus complet que votre lettre m'annonce. La matière est belle, et, malgré tout ce qui a déjà été écrit sur ce sujet, je suis sûr que vous en tirerez une œuvre digne d'un grand succès et qui répondra au nom que vous vous êtes fait dans la typographie. Mais, monsieur, je ne vois pas à quel titre mon nom figurerait dans un pareil ouvrage, à moins que ce ne soit pour mentionner quelques éditions de mes chansons.

Quant aux détails que vous avez la bonté de me demander, monsieur, ils se réduisent à zéro.

Pauvre petit apprenti, resté deux ans à peine dans une imprimerie de province, ainsi que je l'ai dit dans quelques notes, j'ai tenu les balles, tiré même le barreau, lessivé les caractères, distribué et composé, avec accompagnement pour

mes fautes de coups de pied et de chiquenaudes : ce qui ne m'a pas empêché de conserver un grand goût pour cette profession, que j'ai regretté d'avoir quittée avant seize ans.

Bien des années après, d'anciens camarades m'ont dit souvent que, si j'avais persévéré, je serais devenu un très-habile compositeur. Mais, monsieur, j'ai aussi appris à jouer de la flûte pendant trois mois, et, longtemps après, mon maître m'assurait que je promettais de devenir un Tulou. Or, dans mes trois mois de leçons, je n'avais jamais pu trouver l'embouchure. Chez nous, réussissez à quelque chose, on vous croira propre à tout. N'a-t-on pas voulu me faire législateur !

Croyez-moi, monsieur, toute ma gloire, comme typographe, se réduit à la confection de bonnets de papier; je puis m'en vanter, j'en ai fait de magnifiques.

Je ne pense pas que vous en parliez dans l'ouvrage dont je vais attendre la publication avec impatience. Hâtez-vous de le donner au public, je vous en prie, si vous voulez que je le lise.

CCXX

A MONSIEUR MIRAT,

PRÉSIDENT DU BANQUET TYPOGRAPHIQUE.

10 février 1846.

Je suis très-touché, monsieur, que vous ayez pensé à m'apprendre l'amélioration du sort des ouvriers de l'Imprimerie Royale.

La mesure prise par votre directeur ne peut me surprendre, personne ne sachant mieux que moi combien il est préoccupé de ce qui vous intéresse et quels vœux il formait depuis longtemps pour élever les prix de vos pénibles travaux.

Il y a quinze ans, monsieur, lorsque j'encourageais M. Lebrun à demander la place qu'il occupe avec tant de dis-

tinction, ce n'était pas l'amitié seule qui m'inspirait ; ce n'était pas non plus le seul intérêt de l'Imprimerie Royale ; c'était aussi, je vous en donne ma parole, monsieur, la confiance où j'étais que tous les employés de ce magnifique établissement trouveraient joints, dans mon ami, aux qualités d'un chef, les sentiments et la justice d'un père.

Cela doit vous prouver que je suis resté attaché de cœur à une profession qui fut trop peu de temps la mienne, et vous devez juger du plaisir que j'ai d'apprendre qu'on ne l'a pas oublié à votre banquet typographique.

Recevez-en donc mes remercîments, monsieur, et faites-les agréer à tous vos convives.

CCXXI

A MONSIEUR FLOURENS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

10 février 1846.

Mon Dieu, monsieur, vous allez peut-être vous repentir des témoignages de bienveillance que vous m'avez fait parvenir par mon ami M. Lebrun ; car cette bienveillance, je viens la réclamer, au risque d'être importun.

Ce n'est pas directement pour moi, monsieur, mais pour un livre envoyé au concours Montyon, la *Science des bonnes gens;* c'est bien pour le livre, car, si j'ai entrevu une fois l'auteur, cela a été uniquement que j'ai tenu à le féliciter sur l'utilité dont son œuvre pouvait être, non pour une seule classe de la société, mais pour toutes. En effet, si j'ai trouvé dans ce livre de morale ce qu'on trouve dans presque tous les livres du même genre, il m'a semblé qu'il faisait respirer un parfum de résignation et de tolérance, de tendresse et de mansuétude, qui manque à presque tous les ouvrages de l'époque. Oserai-je vous dire, monsieur, que ce livre,

écrit avec une grande pureté de style et d'une manière claire, concise et élégante, a de tels rapports avec mes façons de voir et de penser, qu'en le recommandant à MM. Lebrun et Mérimée, mes amis, j'ai cru de la probité de leur déclarer que là peut-être était la cause du mérite particulier que j'y trouvais. En vous le recommandant, comme j'ose le faire aujourd'hui, monsieur, je vous dois le même aveu. Puisse-t-il ne pas nuire à l'efficacité de ma prière, que, dans tous les cas, j'espère que vous voudrez bien me pardonner !

J'oubliais de vous dire, monsieur, que, dans ce livre, l'idée religieuse ne se présente que sous la forme philosophique, ce qui m'a fait craindre que les saints ne lui soient contraires.

CCXXII

A MONSIEUR HIPPOLYTE FORTOUL

16 mars 1846.

J'avais appris, mon cher Fortoul, l'état de santé du nouveau-né, et, d'après ce qu'on m'avait dit des phases de la grossesse, j'avais désespéré du pauvre enfant.

Un étranger en visite est un embarras dans de pareils moments, et c'est ce qui m'a empêché de vous aller voir, car depuis cinq ou six jours je commence à courir un peu.

Je vous remercie de m'avoir donné des nouvelles de votre femme. La douleur d'une mère, après une si triste perte, me semble ce qu'il y a de plus digne de pitié ici-bas. Je suis heureux de voir que madame Fortoul puisse prendre assez sur elle-même pour vous rendre un peu de courage. C'est beaucoup, après tant d'afflictions et d'espérances trompées. Elle est bien tendrement entourée, et cela fera sans doute plus pour son rétablissement que tous les secours de la médecine. Je le souhaite de tout mon cœur, vous n'en pou-

vez douter. J'irai bientôt chercher de ses nouvelles. Je vais être dans les embarras du déménagement. Ma propriétaire m'a mis à la porte, et je vais demeurer à la barrière de l'Étoile, derrière Beaujon, avenue Sainte-Marie, 42 *bis*, auprès du chemin de ronde [1].

Je rentre dans Paris de quelques pas. Peu s'en est fallu que je me logeasse dans votre quartier. Je suis encore à Passy pour sept ou huit jours.

CCXXIII

A MONSIEUR GILHARD

25 mars 1846.

Voilà bien longtemps, mon cher Gilhard, que je veux vous écrire, et ma paresse d'écrire, qui va en augmentant, m'a privé de ce plaisir. Au reste, je n'avais rien de bien essentiel à vous dire ; au plus aurais-je pu vous apprendre que depuis les premiers jours de janvier j'ai toujours été assez souffreteux de faiblesse d'estomac, mal qui me tient encore et m'a ôté les jambes pendant près de six semaines : grand chagrin pour moi, qui pourra bien durer, car je sens que les longues courses ne me conviennent guère maintenant. Les forces morales ont également baissé; je crois vous l'avoir déjà dit : je ne puis plus rimailler. Adieu donc le dernier et le plus vif de mes plaisirs !

Je vous dirai que je viens de rentrer dans Paris juste de la largeur du chemin de ronde, ce qui me rend tributaire de l'octroi, surcroît de dépense assez considérable. Ce n'est pas volontairement que j'ai déménagé : ma propriétaire m'a donné congé. Il en est résulté des scènes très-comiques, parce que le maire de Passy s'en est mêlé par bonté et comme

[1] Après avoir failli demeurer rue du Cherche-Midi, au coin de la rue de Bagneux, dans la maison de M. Lucas de Montigny.

s'il avait grand intérêt à me garder dans sa commune : toutefois j'ai dû quitter, et le plus tôt possible. Mes amis ont cherché pour moi un autre gîte, et je suis maintenant logé près de la barrière de l'Étoile, *avenue Sainte-Marie-du-Roule*, 42 *bis*, derrière Beaujon. Nous avons une fort jolie petite maison toute à nous, dont le jardin est grand comme ma chambre à coucher, où le soir je fais des tours de vingt-cinq pas. C'est toujours cela, surtout voisin comme je le suis de magnifiques promenades ; vue des plus agréables et belle exposition ; le tout pour 900 francs, ce qui est un peu cher pour moi, mais bon marché quant à la maison. N'allez pas croire qu'il y ait eu faveur faite au vieux chansonnier. Si l'autre propriétaire m'a mis à la porte, le nouveau a eu soin d'exiger un terme d'avance pour garantie. Qu'on me parle encore des priviléges accordés aux noms connus ! A notre époque, il n'y a de privilége que pour l'argent ; et j'ai eu de bonne heure l'esprit de ne pas me faire illusion à cet égard. Aussi ai-je eu souvent à rire de mes amis, que de pareils traits désorientent toujours.

Comme moi, vous avez souscrit pour les pauvres Polonais [1], et c'est digne de vous. Leur cause a eu ici un grand retentissement, plus grand encore que je ne m'y attendais, sous le règne de nos petits bourgeois [2]. Toutefois on conserve peu d'espérance pour le présent en se disant qu'un jour ou l'autre renaîtront de pareilles tentatives, qui finiront peut-être par être mortelles pour quelqu'un des trois bourreaux de cette seconde France. L'Autriche est déjà bien malade, et cette fois elle est frappée d'une grande infamie.

Je ne voulais être d'aucun comité, parce que je sais de quelle inutilité ils sont ; mais, l'ancien comité ayant voulu

[1] Au commencement de 1846 ont eu lieu les événements qui se sont terminés par le dépècement de la république de Cracovie.

[2] Tous les ans la Chambre mettait un mot dans l'Adresse au roi pour le rétablissement de la Pologne. Il est vrai que ce n'était qu'un mot.

renaître à toute force, il m'a fallu, bien malgré moi, laisser reprendre mon nom. Je crains que le ressuscité ne gêne l'action des comités nouveaux, qui, au reste, pourront bien, eux, agir à l'étourdie, car c'est à qui profitera de semblables circonstances pour faire bruire son zèle et hausser sa popularité de quelques lignes. A tout prendre, il y a du bon dans tout cela, puisque les Polonais y verront quel intérêt s'attache à leur malheureuse cause, et qu'on aura quelque argent pour panser les blessés qui nous reviendront.

Adieu, mon cher Gilhard ; je souhaite que ma lettre vous trouve en bonne santé, et que vos champs promettent une belle récolte. Si vous saviez combien de fois je porte envie à la tranquillité dont vous jouissez sous le toit dont nul n'a le droit de vous chasser !

CCXXIV

A MADAME ***

2 avril 1846.

Tout le monde m'avait dit, madame, que vous étiez la meilleure comme la plus aimable personne du monde. Si j'avais eu envie d'en douter, cela ne me serait plus possible aujourd'hui. Quoi ! vous me connaissez à peine et vous pensez à me procurer une de mes plus vives jouissances ! La vue des fleurs m'a toujours ravi ; mais la place manque malheureusement aux dons que vous avez la bonté de me faire. Mes jeunes amis vous ont parlé d'un jardin, et je n'ai pas seulement un jardinet; car je ne puis appeler de ce nom quelques mètres de terrain où le jardinier que vous m'envoyez aura bien de la peine à placer le quart des richesses qu'il apporte. Je n'ai pu même lui procurer les instruments dont il a besoin. C'est la pelle à braise qui lui va servir de bêche, et le manche du marteau qui lui tient lieu de plantoir. Je ne peux

même l'aider, car il ne m'est pas permis de me baisser, de peur de quelque vertige. Les têtes de poëtes ne sont pas très-fortes, mais ils ont généralement le cœur assez bon, et vous pouvez croire, madame, à toute la reconnaissance que le mien vous garde pour votre bienveillante attention, dont je suis aussi fier que vivement touché. Si vous le permettez, j'irai vous en porter mes remercîments. Je vous prie, en attendant, d'offrir mes respectueux hommages à madame votre mère, et de me croire, madame, votre humble et dévoué serviteur[1].

CCXXV

A MONSIEUR HIPPOLYTE FORTOUL

Mai 1846.

Ma place est retenue aujourd'hui à la voiture de Saint-Germain. Je comptais être ce soir à la Celle et y porter réponse à votre lettre. Voilà qu'hier soir m'est survenue une affaire qui va m'occuper forcément plusieurs jours et mardi surtout.

Votre lecture, que je comptais entendre à la campagne, je ne pourrai pas l'entendre à Paris. Je me hâte de vous en prévenir. Au reste, mon cher Fortoul, vous n'y perdrez pas beaucoup. Je ne vaux rien pour les lectures qu'on me fait. Il faut mes yeux appliqués au papier pour que je puisse me faire une idée nette d'une œuvre quelconque. Sans cette condition, j'ai toujours eu peine à fixer mon attention assez fortement pour pouvoir me faire une opinion d'un livre ou d'une pièce. Plus je vieillis, plus ce défaut augmente. Je retourne à l'enfance, chez qui il est si remarquable.

Comme je présume qu'il s'agit de votre *Sieyès*, je regrette moins de ne pouvoir vous être utile en cette circonstance, car

[1] Lettre communiquée par M. Jean Reynaud.

je ne connais pas assez bien le personnage, et j'ai trop à apprendre, sur ses œuvres et ses rapports, pour qu'en aucune façon mon avis vous pût être bon à quelque chose. Je n'oserais même en avoir un.

Je n'en regrette pas moins cette communication que vous vouliez bien me faire et au-devant de laquelle j'espérais courir aujourd'hui. J'en veux au diable qui est venu me faire perdre ma place à la voiture et me force à défaire mon paquet.

CCXXVI

A MONSIEUR TRÉLAT

6 mai 1846.

Mon cher ami, je crains de vous avoir donné une indication insuffisante pour la jeune malade de la rue d'Amsterdam, n° 14. Sa mère se nomme *Hart* (nom que j'orthographie au hasard). Elle tient un cabinet de lecture.

J'ai déjà reporté vos paroles à des personnes qui s'intéressent à cette jeune fille, et je l'ai fait devant une dame de Bonnechose, qui paraît pleine de reconnaissance pour vous.

Décidément vous passez à l'état d'ange, ainsi que le dit madame de Chateaubriand.

Il est fâcheux que les ailes que vous avez été obligé de prendre vous coûtent du foin et de l'avoine.

CCXXVII

A MONSIEUR PROSPER MÉRIMÉE

29 mai 1845.

Mon cher Mérimée, à vos moments perdus, pourriez-vous jeter les yeux sur cette biographie, qu'un jeune homme se propose de mettre en tête d'une traduction plus ou moins complète, plus ou moins fidèle, de mes chansons, qu'il va pu-

blier à Glasgow. Je lui avais écrit pour le dissuader de m'envoyer cette notice pour laquelle j'avais refusé notes et renseignements.

Comme il paraît un fort honnête garçon, je lui voudrais éviter de trop grosses sottises. Si vous y trouvez matière à quelques remarques, faites-les-moi passer sans signature et je les lui transmettrai pour qu'il en fasse son profit. Quant aux dates, je présume qu'il les a prises dans les biographies qu'il dit avoir consultées. Je sais assez d'anglais pour avoir vu que la première est parfaitement exacte, ce qui vous prouve que dans deux mois j'aurai soixante-six ans, les deux tiers d'un siècle. C'est longtemps vivre, trop peut-être, mais qu'y faire? Tout le monde vit trop longtemps aujourd'hui.

Vous comprenez bien que ce n'est qu'un coup d'œil à jeter sur ce fatras, et non un examen médité que je vous demande. Quelque sottise de plus ou de moins dans ce qu'on publie sur moi ne me touche guère, mais je ne voudrais pas que ce pauvre Écossais, que j'ai vu à Paris, tombât dans de trop lourdes inepties.

Vous pouvez garder la pièce; je n'en ai pas besoin.

Adieu; bien fâché de vous donner cette peine; mais je ne connais que vous parmi ceux qui se vantent de savoir l'anglais qui m'inspire confiance.

CCXXVIII

A MADAME COLET

6 juillet 1846.

Je vous ai rapporté plusieurs de mes entretiens avec B***, et je vous ai dit ma façon de le juger. Certes, je ne me dissimule pas ses fautes, mais je trouve que le châtiment les a dépassées; aussi je cherche à le consoler, car je sais quels sont ses remords. Une faute de conduite privée le place au

fond d'un abîme (et quel abîme!) et des gens qui guettent la proie lui disent : « Nous te jetterons dans le gouffre si tu ne te mets avec nous et pour nous. » Cet homme violent, mais sans force, sans caractère, se laisse mettre dans sa poche l'argent qui peut le sauver et que son parti lui refuse. Que pensez-vous donc de ceux qui ont profité de son délire pour lui imposer un pareil marché? Oh! s'il m'eût fréquenté alors, croyez-moi, j'aurais plutôt emprunté que de lui laisser consommer un pareil attentat contre l'honneur des lettres.

CCXXIX

A MADEMOISELLE LOUISA STAPPAERTS

10 juillet 1846.

Mademoiselle[1], mon ami, M. Brissot, m'a remis vos poésies. J'ai lu ces trois charmants recueils avec autant de plaisir que d'empressement, et mes premiers remercîments ont été pour celui qui me les a apportés. Mais j'ai une dette à acquitter envers vous, mademoiselle, et je tiens à ce que vous sachiez combien j'ai trouvé d'attrait à la lecture de vos vers, inspirés par les plus purs et par les plus nobles sentiments. On rencontre rarement une poésie aussi fraîche, aussi candide, et qui nous transporte, comme font vos vers, dans un monde si différent du nôtre. On ne peut les lire sans regretter de n'en pas connaître l'auteur. Cette sympathie s'augmente encore, mademoiselle, lorsque des amis vous font de cet auteur un éloge bien senti. M. et madame Brissot m'ont beaucoup entretenu de vous et ont ajouté des détails concernant votre excellente famille, qui la recommandent à tout ce qui a un cœur français[2].

[1] Mademoiselle Louisa Stappaerts est aujourd'hui madame Ruelens.

[2] Le père de mademoiselle Stappaerts, riche négociant belge, s'est ruiné, en 1815, à secourir les vaincus de Waterloo.

Continuez d'augmenter le nombre de vos heureux essais, mademoiselle, et surtout donnez le plus grand soin à la culture de notre langue. Avec un esprit comme le vôtre, le succès ne peut manquer de couronner vos efforts.

MONSIEUR DE SALVANDY A BÉRANGER

26 août 1846.

Vous êtes bien aimable, monsieur, de vous souvenir de cette rencontre d'il y a vingt-huit années entre un grand poëte qui daignait faire ses preuves et un écolier en prose [1] qui ne l'admirait que comme tout le monde, et, par conséquent, sans devoir être remarqué. Je puis vous dire que c'est une des scènes de ma vie que je me suis le plus souvent rappelée, dont je me suis vanté le plus souvent et qui m'a laissé le meilleur souvenir. Je vous le dis sans flatterie et je pourrais en mettre vis-à-vis de vous. Car je suis ministre, et vous êtes populaire. C'est un grade bien plus avancé, sans parler du talent et de la vraie gloire qui valent encore mieux que la popularité et qui sont plus que tout. C'est donc à moi de toute manière de chercher les occasions de vous complaire. J'étais résolu à fixer ces vacances la situation précaire et incomplète de M. ***. Vous croyez bien que l'obligation que je lui ai de votre autographe et de votre souvenir m'affermit dans la résolution de tout faire dans ce but. L'étrange désordre de la faculté de Strasbourg doit cesser. Je ne veux pas vous entendre fredonner comme il y a vingt-huit ans :

Si c'est par moi qu'il règne de la sorte...

Recevez, monsieur, la bien sérieuse et bien sincère assurance de mes sentiments de haute considération et d'attachement.

SALVANDY.

[1] C'était à Belleville, (autant qu'il m'en souvient, pour l'avoir entendue dire à Béranger), un jour que diverses personnes avaient été invitées à dîner chez quelqu'un qui ne se trouva pas chez lui. Béranger et M. de Salvandy se rencontrèrent dans l'escalier. Le jeune écrivain salua le poëte et lui adressa la parole. M. de Salvandy était aimable, la conversation prit tout de suite un ton d'intimité, et les deux nouvelles connaissances se consolèrent de leur déconvenue en allant dîner ensemble dans le voisinage. « Je lui chantai le *Dieu des Bonnes Gens*, que je venais d'écrire, disait Béranger, et il voulut payer la carte. »

CCXXX

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

3 septembre 1846.

Nous parlerons de l'objet de votre lettre[1]. En attendant, mes chansons vous témoignent leur reconnaissance du dévouement que vous voulez bien leur montrer. C'est peut-être plus qu'elles ne méritent ; mais, toute modestie à part, j'aimerais mieux vous voir occupé d'une œuvre plus sérieuse et plus utile, ainsi que vous avez commencé de faire. Et puis savez-vous qu'avec votre malheureuse mémoire, ce sera un effroyable travail pour vous qu'un commentaire sur mes petits vers. Je ne puis vous donner que fugitivement les détails que vous semblez attendre de moi, détails qui, d'ailleurs, ne se sont pas tous fixés dans ma pensée ou qui n'en sortent qu'à bâtons rompus, dans la chaleur de la conversation. Or je ne pense pas que vous vous soyez tenu près de moi, un crayon à la main, pour noter toutes les choses saugrenues qui m'échappent ainsi, à travers desquelles passent quelquefois une ou deux idées raisonnables. Quant à poser devant vous pour vous faciliter de me portraiturer, vous savez que j'en suis incapable. Si je l'entreprenais, on ne me ferait pas ressemblant, car j'y perdrais le peu de physionomie que je puis avoir. Si ce travail peut vous amuser cependant, je ferai ce qu'il me sera possible pour vous en faciliter l'exécution. En en causant ensemble, je trouverai peut-être la chose plus faisable que je ne pense.

[1] M. Joseph Bernard commençait alors son travail sur les *Chansons de Béranger*, qui a paru en 1857.

CCXXXI

A MONSIEUR GÉNIN

30 septembre 1846.

Revenu de la campagne depuis quatre jours, je me trouve au milieu des embarras du déménagement. Pardonnez-moi donc, mon cher Génin, d'avoir tardé à vous remercier de votre lettre et de votre intention bienveillante. Je vous ferai seulement observer qu'il doit paraître bizarre de dédier un travail comme le vôtre [1] à un vieux rimeur qui n'a jamais pu apprendre l'orthographe. Et puis quel rapprochement! Molière et un chansonnier! vous en aurez toute la responsabilité. Savez-vous que plus je vieillis, plus j'admire l'homme à qui vous donnez un pareil voisin; pourtant, à vingt ans je l'admirais si profondément déjà, qu'une lecture des plus méditées me fit renoncer à la comédie, en présence d'une foule de plans et de six ou sept actes rimés, où se trouvaient quelques scènes heureuses et quelques vers assez bien tournés.

Ne prenez pas cela pour une sage humilité : dans mon orgueil de jeune homme, je voulais être le premier dans un genre, fût-ce dans l'énigme ou la charade. Aussi n'ai-je pas été beaucoup plus haut.

Je vous félicite d'être à la campagne, loin des tracas de Paris. Vous devez vous plaire à la besogne dont vous vous chargez. Puisqu'on a quelque bienveillance pour moi dans la maison que vous habitez, remerciez le maître, dont, en effet, Dupont m'a souvent parlé avec une grande effusion de cœur. Moi qui hais de m'éloigner de mon gîte à plus de deux ou trois lieues, et qui, par cela même, n'ai jamais été chez la Fayette, à la Grange, j'ai dû refuser l'aimable proposition

[1] *Lexique de la langue de Molière.*

que m'avait faite mon vieil ami, de me conduire au Bignon, mais je n'en ai pas été moins reconnaissant.

Beaucoup d'aspirants se remuent pour le fauteuil de ce bon de Jouy, que je conduisais à sa tombe le jour où l'on me le disait à la mort. Un académicien me disait hier qu'un homme de votre trempe serait bien nécessaire à l'illustre compagnie, et vous en voulait de la façon dont vous l'aviez traitée, craignant que cela ne retardât un peu votre admission. Quand vous mettrez-vous sur les rangs? Cette fois, l'Académie ne sait où prendre un collègue. Elle devrait prendre Burnouf; mais il ne sait pas intriguer. Peut-être M. de Noailles sera-t-il le préféré. Pourquoi pas? il n'a jamais donné prise à la critique.

Vous devriez bien supprimer de vos lettres l'*illustre maître* et faire pour moi comme je fais pour vous, à qui je supprime jusqu'au monsieur, que vous savez, au reste, qu'on ne me donne plus guère, ce dont j'ai quelque droit d'être fier.

J'oubliais de vous dire que je suis revenu à Passy, près de mon ancienne habitation, *rue des Moulins*, *n°* 2. Cette rue donne dans la rue Vineuse.

CCXXXII

A MONSIEUR PERROTIN

17 octobre 1846.

On ne pense jamais à tout, mon cher Perrotin, et cette nuit il m'a semblé que dans votre prospectus on a omis une chose importante, c'est de parler des nouvelles vignettes, dont l'éloge est nécessaire. Voilà donc ce que je crois qu'on devrait mettre en note, après ce mot : *même un plus grand format*, qui termine la phrase que je vous ai fabriquée hier.

Note : « Dans notre nouvelle édition, on a de plus donné aux vignettes des proportions uniformes, ce qui n'avait pu

être fait pour l'édition de 1833, et le sujet principal, qui occupe le milieu de la gravure, est encadré de différents médaillons où se trouve exprimée l'intention de chacun des couplets de la chanson. Cette amélioration n'a pu être obtenue sans beaucoup de peine et de talent par MM. les artistes qui, depuis plus de deux ans, donnent leurs soins à ce travail. »

Voyez, mon cher ami, si cette note peut être utile. Car il serait possible que tout cela fût déjà dit dans votre prospectus. Au reste, si la note ne vous sert pas, elle vous prouvera du moins que je pense à ce qui vous intéresse.

Je vous ai prié de m'avoir les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, si elles font partie de la bibliothèque Charpentier. Je voudrais bien aussi le *Théâtre de Regnard* et les *Poésies de Lebrun* le lyrique, qui, j'en suis sûr, ont été publiées par Charpentier.

CCXXXIII

A MONSIEUR DE VARENNES

12 novembre 1846.

Monsieur le marquis, vous êtes un homme de beaucoup trop d'esprit pour être blessé si je vous dis que je suis toujours très-surpris lorsque je vois paraître, malgré l'admiration que nous inspire à tous l'*Inimitable*, tant de volumes de fables nouvelles; mais je dois ajouter que je suis plus surpris encore de trouver dans ces audacieux recueils tant de fables charmantes, dignes d'obtenir le suffrage de la Fontaine lui-même.

Le vôtre, monsieur, est certes un de ceux qui m'ont le plus fait éprouver cette surprise, et c'est après avoir pris le temps de lire attentivement toutes vos fables que je viens vous remercier du plaisir infini qu'elles m'ont fait.

Originales d'invention, riches de détails piquants, aussi

spirituelles que sensées, elles me semblent mériter le suffrage des gens de goût.

Seulement, monsieur, permettez à un vieux versificateur de regretter qu'un peu plus de travail patient manque à quelques-unes.

A vingt ans j'ai osé soutenir que le style du bonhomme était le fruit d'une lente élaboration.

Une découverte tardive de M. Walckenaër a prouvé que j'avais raison. La Fontaine, en cela du moins, n'est pas inimitable.

CCXXXIV

A MONSIEUR GILHARD

25 novembre 1846.

Mon cher Gilhard, votre envoi a été on ne peut mieux accueilli. On avait craint d'abord que les pauvres bêtes ne fussent un peu *avancées*, comme on dit en termes de cuisine, et cette peur nous a rendus généreux : nous avons donné un tiers de la bourriche; mais nous avions calomnié votre gibier, qui nous a semblé de la meilleure qualité et fort à point. Recevez-en donc nos remercîments et même ceux de Perrotin, qui a pris part à la curée.

Ce brave garçon s'échine à faire une édition nouvelle et d'une façon très-coûteuse. Son illustration lui reviendra, rien que pour gravures et dessins, à plus de 75,000 francs. Quoique tout cela ne me regarde plus, j'ai fait et dit tout ce que j'ai pu pour empêcher cette folie : il faut qu'il vende près de sept mille exemplaires pour couvrir ses frais. Il n'a pas voulu m'écouter, et cela me cause l'ennui d'une foule de réclames dont les journaux me saluent chaque jour, sans compter les prospectus, qui ne le cèdent pas aux susdites réclames. Ce qui me plaira le plus dans cette affaire, ce

sont les gravures, qui vraiment seront charmantes. Pour aider à la vente, je mettrai quatre ou cinq chansons inédites, mais sans aucune importance.

Au reste, le moment d'une pareille publication est mal choisi. Les malheurs qui ont frappé les riverains de trois ou quatre grandes rivières, et les nuages qui s'élèvent sur « l'horizon politique, » comme dit le *Constitutionnel*, pourraient bien faire attendre longtemps les rentrées du libraire. S'il en est quitte pour l'attente, je me permettrai d'en rire.

Sans doute, vous faites force politique au coin de votre feu. Il y a matière. On va jusqu'à faire un ministère ici. Aurons-nous Molé? Conserverons-nous Guizot? Je crois que la cour elle-même n'en sait rien encore. Ce n'est pas au reste la dignité qui entravera les menées politiques; mais je crois notre diplomatie fort usée, et je pense qu'on aura de la peine à pacifier les choses, qui se pacifieront pourtant, mais à quel prix!

Tout ce que je vois m'attriste, non par les résultats que cela doit avoir, mais par le rôle qu'on fait jouer à notre nation. Je ne crois pas la politique extérieure aussi mauvaise qu'on le dit dans le *National*, mais je ne crois pas qu'il y en ait de plus honteuse, c'est-à-dire de plus antifrançaise.

Comment allez-vous passer l'hiver au milieu de tant de pauvres gens privés de pain? Les Tourangeaux sont bonnes gens, et vous voyez qu'ils viennent de se fâcher tout rouge. Sera-t-on plus patient dans les campagnes? Dans ce cas on ne peut supposer de mauvaises intentions à l'administration; mais, en supposant que les mesures soient sages, pourra-t-elle répondre à tous les besoins? Cela est bien triste, et voilà de ces moments où l'on voudrait disposer d'une fortune égale à celle de Rothschild. Il n'a souscrit que pour 20,000 francs pour les inondés, et il possède en famille plus de 600 millions!

CCXXXV

A MONSIEUR PERROTIN

19 décembre 1846.

Il y a douze ans, mon cher Perrotin[1], que pensant à l'oubli où, selon moi, mes chansons devaient tomber promptement, je vous cédai toutes mes chansons faites et à faire pour une modique rente viagère de 800 francs. Vous hésitiez à conclure ce marché, que vous trouviez désavantageux pour moi. Avec un autre que vous, il l'eût été en effet, car, en dépit de mes prévisions, le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, les éditions se succédèrent rapidement. De vous-même alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente, que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévouement que je puis appeler filial.

La magnifique édition que vous annoncez aujourd'hui, sans nécessité pour votre commerce, est encore un effet de ce dévouement. C'est une espèce de glorification artistique que vous voulez décerner à mes vieux refrains, entreprise que j'ai dû désapprouver, en considérant ce qu'elle vous causerait de dépense et de peine.

Quelque succès qu'aient déjà obtenu les premières livraisons de cette édition, illustrée par les dessinateurs et les graveurs les plus distingués, commentateurs ingénieux, qui trouvent souvent au texte qu'ils adoptent plus d'esprit que l'auteur n'en a su mettre; quelque succès, dis-je, qu'aient obtenu ces livraisons, je sens qu'il est de mon devoir de vous venir en aide, autant que cela m'est possible.

[1] Cette lettre a été reproduite en *fac-simile* dans la grande édition illustrée de Béranger.

Sans avoir la fatuité de croire que je manque à la promesse faite au public de ne plus l'occuper de moi, je me décide donc à extraire du manuscrit des chansons de ma vieillesse, qui vous appartiendra à ma mort, sept ou huit chansons auxquelles vous pourrez joindre les couplets imprimés le jour du convoi de mon vieil ami Wilhem. J'ai choisi ces chansons parmi celles qui se rapprochent le plus, par les sujets et la forme, du genre de celles dont se composent mes précédents recueils. Ce n'est certes pas un riche présent que je vous fais; mais, quelles qu'elles soient, acceptez-les vite, car l'envie de les reprendre pourrait me venir. Vous savez mieux qu'un autre, mon cher Perrotin, combien me coûte aujourd'hui la moindre publication nouvelle. Aussi j'espère qu'on ne verra dans ce chétif larcin fait à mon recueil posthume qu'un témoignage de gratitude donné par le vieux chansonnier à son fidèle éditeur. J'ajoute que près de vingt ans de bonne intelligence entre un homme de lettres et un libraire est malheureusement chose assez rare, depuis l'invention de l'imprimerie, pour que tous les deux nous en soyons également fiers. En vous offrant la preuve du prix que j'y attache, mon cher Perrotin, je suis à vous de cœur.

Je regrette de ne pouvoir vous donner une de mes chansons inédites sur Napoléon, mais je tiens à ce que celles-là paraissent toutes ensemble.

CCXXXVI

A MONSIEUR PERROTIN

20 décembre 1846.

Je vous donne avis, mon cher Perrotin, que le duc d'Abrantès m'étant venu demander de publier la musique de trois chansons : les *Contrebandiers*, le *Vieux Vagabond* et les *Hirondelles* (cette dernière est un air de la composition de sa

mère), tout en lui disant que vous aviez la propriété de mes œuvres, j'ai cru pouvoir l'assurer de votre consentement pour cette publication. On ne peut refuser cela au fils de Junot, l'ami loyal de Napoléon.

Avez-vous lu une satire contre Barthélemy et contre moi? L'auteur m'arrange d'une singulière façon[1].

CCXXXVII

A MONSIEUR GILBARD

1848.

Je vous aurais remercié plus tôt de votre envoi, mon cher Gilbard, si je n'avais eu en main le sixième volume des *Girondins*, que Lamartine venait de m'apporter, lorsque m'est arrivé le souvenir de vos braves montagnes. L'admiration que j'ai pour cette nouvelle histoire de notre grande révolution et le besoin que j'éprouve de repousser les reproches inintelligents que quelques-uns lui adressent me font dévorer le livre, qui réhabilite les grands principes sans rien ôter à la pitié que doivent inspirer les victimes, à l'horreur qu'inspire le sang répandu sans justice et hors du combat; tout cela m'a fait, dis-je, dévorer ce livre, qui prouve enfin qu'on peut écrire l'histoire en beau style.

CCXXXVIII

A MADAME VALCHÈRE

30 janvier 1847.

Vous êtes folle, ma pauvre femme. Oui, je connais et beaucoup Chateaubriand, mais il n'écrit plus et même ne signe plus rien. Le la Rochefoucauld qui, dit-on, a pris la boutique de l'Odéon, est fils du vieux et bon duc, et, comme son père,

[1] Lettre communiquée par Mr Moulin.

a été de l'opposition sous les autres, ce qui ne fait pas que je le connaisse. D'ailleurs, ce qu'il faut, c'est que mademoiselle Araldi, dont j'ai entendu faire de grands éloges par des personnes qui l'ont vue jouer, soit engagée par la nouvelle administration; alors votre pièce[1] ira d'elle-même, surtout, si, comme vous le dites, vous avez fait les corrections qui vous ont été indiquées. N'omettons pas pourtant l'avis du comité, qui pourrait vous être opposé. Mais je pense que pour complaire à une actrice de talent on se montrera facile pour l'ouvrage présenté, qui lui offre un beau rôle.

Quant à vous servir à quelque chose, je ne le puis. Je suis l'homme le plus étranger au monde du théâtre, vous le savez, et il me semble singulier que vous comptiez sur moi pour une pareille négociation. Je me serais offert si j'avais eu quelque influence de ce côté.

Pendant qu'on trigaude ce changement d'administration, corrigez, corrigez sans cesse votre pièce, et donnez au style plus de couleur et d'élévation. Les beaux vers font fortune encore aujourd'hui au théâtre. Faites donc de beaux vers, si vous n'en pouvez toujours faire de bons.

CCXXXIX

A MONSIEUR TRÉLAT

12 février 1847.

Je rentre, mon cher Trélat, et j'ai le regret d'avoir manqué votre bonne visite et l'occasion de vous remettre l'argent que je vous dois; j'irai vous le porter. Venons à Bertrand (Louis) (onzième salle, n° 11, 3e division), à Bicêtre; son état, ancien imprimeur; son âge, trente-sept ou trente-huit ans, mais je n'ai rien de sûr à cet égard.

Il vous aura une grande obligation, mon cher ami, et

[1] Une tragédie de *Médée*, faite sur les indications de Béranger.

vous et M. de Kergorlay recevrez toutes les bénédictions de ce malheureux. Quant à moi, je n'entends pas que M. de Kergorlay se dérange; c'est à moi, son obligé, de l'aller trouver pour lui témoigner ma reconnaissance. La difficulté est de n'être pas empêché de sortir de chez moi assez tôt pour le rencontrer chez lui; car je ne voudrais pas ne lui faire qu'une visite de politesse dont on s'acquitte avec une carte. Je suis trop touché de ce qu'il veut bien faire pour mon malheureux protégé pour ne pas tenir beaucoup à l'honneur de le trouver. Quant à vous, vous avez toujours été si bon pour moi que je ne vous remercie plus.

J'avais obtenu 100 francs du ministère de l'intérieur pour les demoiselles ***, elles refusent de les recevoir.

CCXL

A MONSIEUR BERTRAND

23 février 1847.

C'est à M. le comte de Kergorlay, mon cher Bertrand, que vous avez l'obligation de votre entrée aux Récollets. Le docteur Trélat lui ayant parlé de l'intérêt que je vous portais, M. de Kergorlay, membre du conseil des hospices, s'est empressé de vous faire admettre. Je me suis hâté de l'aller remercier, il demeure rue de Varennes, 12. C'est un homme excellent, plein d'idées généreuses, et je me réjouis doublement de ce qu'il a fait pour vous, parce que cela a été pour moi l'occasion de faire sa connaissance. Je lui ai dit de vous tout le bien que j'en pense, pour qu'il fût convaincu que Trélat et moi n'avions pas compromis sa bienveillance.

Aujourd'hui même on m'a apporté l'assurance qu'une place aux Récollets allait vous être donnée par M. de la Rochefoucauld. C'est une personne de mes amis qui avait employé le crédit d'une parente auprès de cet autre membre

du conseil. Ce qu'il avait refusé aux demandes de madame de Castelbajac et aux miennes, il vient de l'accorder enfin, mais trop tard, puisque vous voilà logé faubourg Saint-Martin. Par cette autre porte, vous ne seriez entré que le 15 mars; cela était peu de chose, mais j'aime mieux que vous soyez l'obligé de M. de Kergorlay. Quant à M. Battel, il paraît qu'il s'est bien repenti de son oubli, qui n'aurait peut-être pas eu lieu, si la personne qui s'était employée auprès de lui n'avait trop tardé à lui rappeler sa promesse; nous ne devons donc pas en garder de rancune.

Adieu, mon cher Bertrand, puissiez-vous être enfin dans un meilleur gîte que celui que vous avez si loin de votre famille! N'oubliez jamais Bicêtre pour vous trouver toujours à peu près bien aux Récollets.

CCXLI

A MONSIEUR ***

1er mars 1847.

Retenu au coin de mon feu par une indisposition, j'ai pu lire, aussitôt leur réception, monsieur, les vers que vous me communiquez. Je me hâte également de vous rendre compte de mes impressions.

Vous avez des idées et du talent; mais les idées ont encore à acquérir et le talent à se perfectionner. Votre poésie ne tombe point dans ce vague dont on a tant abusé, et votre esprit semble être porté à la composition régulière; je vous en félicite : il est temps qu'on renonce à cette poésie intime et décousue dont on nous a inondés depuis quinze ans.

Mais, monsieur, puisque vous pensez à vous créer un avenir poétique, tout jeune que vous êtes, il faut maintenant que vous cherchiez en vous quel est le genre auquel vous devez vous adonner plus particulièrement. Là est la difficulté la plus grande; car, aujourd'hui, quels sont les genres qu'il con-

vient le mieux de traiter? Si vous ne vous êtes encore rien dit à cet égard, en continuant vos essais, vous aurez sans doute quelque heureuse inspiration qui déterminera votre choix. Quant à moi, je ne me hasarderai pas à avoir un avis, car je sais par expérience combien on peut se tromper pour son propre compte, quand il s'agit de prendre une pareille détermination. Pourtant c'est d'elle que dépend notre avenir littéraire. Tel homme resté médiocre dans un genre adopté au hasard eût pu être une supériorité s'il eût fait un choix différent; tel homme même qui s'obstine à faire des vers médiocres, comme tout le monde en fait dans la jeunesse, eût pu être un prosateur de premier ordre, s'il ne s'était engoué de la rime, enchanteresse qui accorde assez facilement de premières faveurs, mais ne se laisse arracher les dernières que par des efforts constants et opiniâtres.

Vous voyez, monsieur, que je vous renvoie à vous-même pour décider de l'avenir dont vous me parlez. Occupez-vous beaucoup de la langue, si peu étudiée parmi nous; méditez sur le style, relisez les grands maîtres du passé, étudiez Lamartine et Hugo, et, si vous avez le bonheur que j'envie le plus, celui de savoir le grec, formez-vous à cette grande école. Puis, un jour, riche de réflexions, vous verrez ce qu'il vous est possible de faire pour suivre la voie où vous ne faites que d'entrer.

Voilà, monsieur, à quoi se réduisent les conseils que je puis vous donner. Il est pourtant une réflexion que je ne puis omettre : c'est que la lecture de vos différents poëmes me donne l'idée que le ton grave semble être aujourd'hui celui qui va le mieux à votre muse. Je préférais aussi ce ton quand j'avais moins de vingt ans.

Adieu, monsieur; travaillez avec courage, méditez beaucoup et dépêchez-vous d'arriver à la perfection si vous voulez que je jouisse de vos succès.

CCXLII

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

4 mars 1847.

Cher ami, j'envoie Fanny savoir de vos nouvelles. Je crains que la maladie de *** n'ait fait réaction sur votre santé. Si je ne vais pas vous voir, c'est qu'après deux ou trois jours de courses à Paris mes faiblesses de jambes et d'estomac me sont revenues, et que j'en suis aujourd'hui à réfléchir au moyen de me tirer enfin de cet état ennuyeux. Peut-être vais-je me mettre à une diète et à un repos plus complets.

Au reste, il y a un beau côté à tout. Je n'ai voulu commencer votre dernier volume[1] que lorsque je serais sûr qu'aucune autre lecture obligée ne m'en distrairait, et je profite de ma position de malade pour m'administrer ce reconfortant. J'y trouve à admirer et à m'instruire; je n'ose affirmer que je comprenne bien tout ce qui est purement scientifique, mais je crois bien saisir l'ensemble de ce magnifique tableau peint de la main d'un grand maître, qui n'a jamais eu un crayon plus sûr ni une plus riche palette, car la main de l'artiste se sent partout, même lorsque la philosophie croit devoir faire place à la science. Je ne sais si les savants vous sauront gré de cette politesse ; j'en doute à de certains passages qui doivent choquer nos mécaniciens.

CCXLIII

A MONSIEUR TAILLANDIER

Passy, 12 mars 1847.

Je n'ai pas cru devoir vous remercier du présent que vous avez bien voulu me faire avant d'en avoir apprécié tout le mérite. Un grand mal d'yeux a retardé pour moi ce plaisir qui n'en a été que plus vif.

[1] Le dernier volume de l'*Esquisse d'une philosophie*.

Cette notice[1] est un bon et solide ouvrage, monsieur, qui mettra la France en demeure de rendre toute justice à un des caractères les plus remarquablement purs qu'aient produits les premiers temps de notre grande Révolution.

Dans l'époque actuelle, M. Daunou a été un peu victime de son extrême modestie. Chez nous, peuple oublieux, habitués à ne guère tenir compte que des gens à tréteaux et à trompettes, sa mémoire pourrait avoir à souffrir. Votre livre, monsieur, vient bien à propos assigner une place élevée à cet homme qui ne se contenta pas de penser et d'écrire, mais qui sut agir comme il avait écrit et pensé, et dont les nombreux travaux ont toujours tendu à donner pour règle aux lettres le goût et le bon sens, et pour base aux lois la justice et la liberté.

Au reste, monsieur, ce livre ne fait pas seulement l'éloge de M. Daunou et de ses vertus, il fait le vôtre aussi. Quoique par vos relations vous ayez été porté à l'écrire, vous l'avez fait avec trop de conscience et d'amour pour qu'on ne sente pas que c'est autant vos rapports de sentiments et de principes avec M. Daunou qui vous l'ont fait entreprendre que l'amitié que vous portiez à cet illustre vieillard, et j'ose dire qu'il n'est pas jusqu'à quelques traces de partialité filiale[2] qu'on peut remarquer dans cet ouvrage qui ne tournent à la louange de l'écrivain.

CCXLIV

A MESSIEURS LES MEMBRES DU FARMER'S CLUB,

A GUERNESEY.

Passy, 16 mars 1847.

Messieurs, rien ne pouvait me toucher davantage que les félicitations que contient la lettre dont vous avez bien voulu

[1] *Documents biographiques sur P. C. F. Daunou*, par M. A. H. Taillandier. 2e édit. Paris, Didot, 1847. 1 vol. in-8.

[2] Ceci est probablement une allusion à ce que M. Taillandier a dit de l'oppo-

m'honorer, et que M. Luchet, qui se loue tant de votre hospitalité, a eu l'obligeance de me remettre.

Croyez-le bien, messieurs, je suis fier d'apprendre que de vieux amis de la liberté comme vous n'aient point été insensibles aux tributs que je lui ai payés, et que ma faible voix ait pu surmonter le bruit des flots qui nous séparent pour aller, jusqu'à vous, mériter les encouragements les plus flatteurs.

C'est vous dire, messieurs, qu'avant même d'avoir lu les excellents articles que M. Luchet a publiés sur votre île, je savais déjà combien était remarquable par ses mœurs et par ses sentiments la population normande qui l'habite. Je savais aussi qu'en dépit des frontières politiques, vous aviez conservé votre langue, qui fut longtemps celle des rois anglais. Mais j'ignorais l'honneur qui devait m'en revenir, et dont votre lettre est pour moi le précieux diplôme, diplôme que je conserverai comme un de mes titres les plus glorieux.

Dites-le bien, je vous prie, messieurs, aux membres de votre club, et veuillez leur dire aussi tous les vœux que je ne cesserai de faire pour la durée des larges et respectables priviléges dont vous faites un si noble et si saint usrge sur votre terre bénie du ciel et des exilés.

Avec l'hommage de ma reconnaissance, recevez, messieurs, l'assurance de ma considération la plus cordiale[1].

sition très-énergique que mit M. Daunou à la nomination de M. Cauchois-Lemaire aux fonctions de chef de section aux Archives.

[1] Le *Farmer's Club* de Guernesey avait adressé à Béranger la lettre suivante :

Guernesey, 27 février 1847.

« Monsieur, membres d'une petite société faisant partie d'une communauté de deux mille cinq cents familles de cultivateurs guernesiais, qui, grâce à cette liberté que vous avez tant chantée, labourent leurs propres champs et vivent heureux, libres et contents du produit de moins de cinq mille hectares de terre, nous osons vous adresser quelques mots.

« Notre pays est peu connu en France. Ceux qui en ont entendu parler le croient un rocher aride, peuplé de pauvres pêcheurs à demi sauvages et de con-

CCXLV

A MONSIEUR THORÉ

Passy, 18 mars 1847.

Je ne vous ai pas remercié de votre lettre, tout obligeante qu'elle était pour moi, parce que j'attendais de savoir quelle issue auraient les efforts de Chintreuil. A vous vrai dire, fort peu capable de juger un paysagiste, je lui tenais surtout compte de sa persistance et du courage qu'il montre à braver la misère pour atteindre le but qu'il s'est proposé. Et puis je suis surtout le protecteur de ceux que personne ne veut protéger. C'est dans cette position que je l'ai rencontré. Cela ne m'empêche pas de redouter pour lui les suites de sa passion, qui ne peut, dès à présent, le tirer d'embarras et qui, dans l'avenir, lui prépare peut-être des déceptions nouvelles.

trebandiers. Pourtant, monsieur, nous pouvons vous dire que le soleil n'éclaira jamais sol plus fertile, et que nulle part on ne peut trouver plus de bonne foi, de civilisation et de bien-être. Tous les étrangers qui ont fait quelque séjour parmi nous ont été surpris de ce qu'ils y ont vu. A quoi devons-nous tant de bonheur? A la liberté dont nous jouissons et par conséquent aux saines institutions qui en découlent naturellement. La liberté ne rend pas les hommes seulement forts, puissants et heureux, mais elle les rend meilleurs et en fait tous des frères. S'il en fût autrement, aurions-nous, habitants de l'îlot de Guernesey, envoyé cet hiver plus de cinquante mille francs à la malheureuse Irlande? A qui donc pouvions-nous mieux adresser ces quelques mots sur les bienfaits de la liberté qu'à vous, monsieur, qui en avez toujours été l'apôtre et trop souvent le martyr?

« Notre petite communauté de pure race normande, qui, après huit siècles d'union à l'Angleterre, conserve pourtant la langue de ses pères, n'a pas été la dernière, monsieur, à apprécier et vos hymnes sublimes et vos joyeux chants, et il est rare que dans nos réunions on n'en entende quelques-uns. Vos vers patriotiques, quoique écrits pour des Français, n'en rehaussent pas moins notre amour pour cette liberté dont nous jouissons depuis des siècles, et vos charmants refrains répandent parmi nous la cordialité et la plus franche gaieté.

« Nous prions notre bon ami, M. Luchet, votre compatriote et confrère, de vous présenter ces lignes. Pauvre exilé! comme vous il a souffert pour la sainte cause; car lui aussi est un apôtre du peuple. Le pouvoir en France a quelquefois méconnu ses meilleurs enfants et exilé et emprisonné ses Aristides. Espérons que ces actes à jamais déplorables ne se renouvelleront plus.

« Permettez-nous donc, monsieur, de vous présenter notre excellent ami comme notre messager d'estime, d'amour et d'admiration, et croyez à la profonde vénération avec laquelle, » etc., etc.

En attendant il vient d'avoir un moment de bonne fortune, qui est peut-être comme le premier gain d'un joueur. Toutefois ne pourriez-vous, mon cher monsieur Thoré, tirer son tableau de l'obscurité où il pourra bien moisir au *Salon*, si vous ne lui veniez en aide. Un mot favorable de vous lui attirera l'attention des connaisseurs, et, si l'œuvre donne quelques espérances, il obtiendra, par vous, les encouragements qui peuvent finir par développer en lui le talent dont il a été permis de douter jusqu'à ce jour. C'est donc pour recommander son tableau à votre indulgence que je vous écris. Dans les cinq qu'il avait présentés, il y en avait un que j'aurais préféré voir choisir, parce qu'il y avait plus de finesse de ton et un peu plus d'adresse de pinceau; mais sans doute je me trompais, puisque les jurés en ont décidé autrement.

Je vous en prie donc, mon cher monsieur : encore un peu d'indulgence pour ce pauvre jeune homme qui sait mourir de faim pour devenir peintre.

CCXLVI

A MONSIEUR FIRMIN

Passy, 28 mars 1847.

Rien ne pouvait plus me surprendre, mon cher Firmin, que la triste nouvelle que vous m'annoncez. Vous ne doutez point de la part que je prends à votre affliction. Le père de la pauvre Adèle[1] et le mien étaient si intimement liés, et nous nous connaissions depuis si longtemps, que je la regardais presque comme une sœur. De pareils sentiments s'accroissent avec les années et ne peuvent se remplacer. Vous devez juger, d'après cela, de mes regrets.

J'avais remarqué un changement dans la santé de votre femme depuis assez de temps; mais ce que je redoutais pour

[1] Madame Firmin.

elle, c'était quelque attaque d'apoplexie. Elle a beaucoup souffert, dites-vous. Je m'étais donc trompé. Loin de moi l'idée de demander à votre juste douleur le récit de sa fin. J'espère que nous aurons encore à parler d'elle plus d'une fois; mais croyez que je vous plains de tout mon cœur, et que je m'effraye pour vous de la profonde solitude où vous paraissez vouloir vivre. Quand vos regrets seront adoucis, je pense que vous changerez d'idée à cet égard, à moins que quelque ami ne s'arrange de partager votre grande habitation.

Je deviens de plus en plus casanier; je ne sais si j'irai vous visiter, mais pourtant je le désire beaucoup. Quand vous viendrez à Paris, j'espère bien aussi que vous trouverez un moment pour me venir dire un petit bonjour. Vous ne trouverez personne avec qui mieux parler de celle que vous pleurez.

Recevez, mon cher Firmin, les témoignages de ma bien sincère amitié.

CCXLVII

A MADAME ANAIS BERNARD[1]

25 avril 1847.

Ma chère Anaïs, j'aurais voulu vous voir, mais je sais qu'il faut attendre encore quelques jours pour aller vous dire à quel point je prends part à votre douleur et à vos regrets. Je n'ai, au reste, pas besoin de vous le dire. Vous savez quelle amitié, quelle estime je portais à Jules. Après quelques vicissitudes toujours nécessaires à l'éducation d'un homme, il était, avant l'âge, arrivé à ce point de perfection qui nous fait rougir, nous autres vieux, du peu de profit que nous avons retiré des longues années traversées par nous. Les actes de vertu

[1] Fille de M. Joseph Bernard, et femme de M. Jules Bernard, qui venait de mourir en vingt heures de maladie.

que je lui ai vu faire sont d'un ordre bien supérieur à tout ce que le monde a l'habitude de vanter. Vous en savez plus que nous sur ce sujet; mais nous en savions assez pour rendre pleine justice à ce mérite d'un genre si rare, qui, malgré ce qu'il avait de modestie, avait frappé les yeux des lourds et rusés traficants dont il s'était condamné à partager la vie. Vous n'oublierez rien du temps passé avec lui; redites-le souvent à vos enfants; ils y trouveront des leçons qui ne pourront que les rendre plus dignes de votre amour et des soins que Dieu vous charge seule désormais de leur donner. C'est à vous de le faire revivre en eux : grande et belle fonction, où vous trouverez votre consolation la plus douce, et qui durera autant que vos regrets. Tâchez de faire pénétrer dans le cœur de ses chers enfants les sentiments de foi raisonnable dont Jules parlait peu, mais qui brillaient, comme malgré lui, dans toutes ses conversations sérieuses. Il ne s'agit là ni de cette dévotion de tradition, ni de cette bigoterie affectée qui ne se rend raison de rien; il ne faut que par le cœur se rapprocher de Dieu, ce souverain consolateur des affligés, qui ne regarde pas à la forme des croyances, mais à leur sincérité, à leur simplicité, et se cache aux yeux des métaphysiciens et des théologiens. Ce sentiment, j'en suis sûr, vous l'avez en vous, et aujourd'hui plus que jamais vous y puisez la force dont vous avez besoin, force que la raison, et moins encore le raisonnement, ne pourrait vous donner. Cultivez bien en vous ce sentiment, qui est la richesse du pauvre et le repos du malheureux. Ne vous a-t-il pas déjà dit que Jules a reçu sa récompense et que vous le reverrez un jour ?

Oh ! ma chère enfant, les plus heureux sont ceux qui s'en vont les premiers, d'autant plus que leur attente est bien courte là-haut, et qu'il est à croire que Dieu, dans sa bonté, leur permet de voir sans cesse ceux qu'ils ont laissés en pleurs autour de leur tombe. Ils ne nous pardonneraient pas de

manquer de courage; car ce serait manquer de foi même dans la vertu, dont ils reçoivent le prix pour le partager un jour avec ceux qui les ont aimés.

Courage donc : vous êtes entourée de parents et d'amis qui vous chérissent. Courage! consolez-les de vos malheurs par une résignation digne de votre âme si belle et si tendre.

Vous qui savez quelle profonde croyance j'ai en Dieu, vous ne vous étonnerez pas du ton de ma lettre; aussi me suis-je laissé aller à vous dire là des choses qu'il faut réserver pour les jours d'affliction.

Embrassez vos enfants et vos parents pour moi. Vous devinez que Judith prend part à vos larmes.

CCXLVIII

A MONSIEUR WILLIAM YOUNG

29 avril 1847.

Monsieur, je reçois avec reconnaissance le volume que vous avez la bonté de m'envoyer. Malheureusement je ne sais pas l'anglais; mais un membre de l'Académie française, qui le sait parfaitement[1], est arrivé chez moi presque en même temps que votre volume, et m'a fait apprécier, monsieur, toute l'obligation que je vous ai de la peine que vous avez prise de traduire un si grand nombre de mes chansons. Grand merci donc de la part de popularité que vous avez bien voulu faire, dans votre patrie, à un vieux chansonnier qui n'a jamais chanté que la sienne, et surtout aux jours de ses adversités. Votre beau talent, monsieur, a été généreusement hospitalier pour ma pauvre petite muse, qui en conservera un souvenir affectueux.

Agréez, avec mes sincères remercîments, l'assurance de ma considération la plus distinguée[2].

[1] M. Mérimée,

[2] Cette lettre nous a été envoyée de New-Kork.

CCXLIX

A MONSIEUR THORÉ

2 mai 1847.

Pardonnez-moi, mon cher critique, d'avoir tant tardé à vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire. Un reste de mal d'yeux et d'assez ennuyeuses affaires m'ont empêché de vous dire plus tôt combien je suis fier, moi qui ne suis nullement connaisseur, de m'être rencontré avec vous dans la plupart des jugements que vous portez sur l'exposition actuelle. Je ne sais pourquoi vous dites que je vous fais peur : c'est à moi de craindre, quand j'ose juger avant de vous avoir lu. Il est une espèce d'accusation que vous portez à laquelle je suis sensible. Vous semblez croire que je condamne tous les Delacroix. Il n'en est rien, je vous le jure. Mais ce peintre est de ceux à qui l'on doit le moins pardonner, parce qu'il est le plus puissant de tous; on le flatte trop, et tant de talents se sont perdus par la flatterie, que je ne conçois pas que vous-même commettiez pareille faute. L'année passée, nous étions en complet désaccord; il n'en est pas de même cette année, malgré certaines restrictions que je me permettrai de faire à vos éloges. Pour moi, un grand coloriste n'est pas seulement un homme qui possède une riche palette, mais celui qui a le sentiment de l'harmonie, et dont le pinceau nage dans l'air. Voyez Rubens. Ajoutons que ce roi des Flamands était un grand dessinateur, en dépit de ce qu'ont dit nos pères. C'est là ce que j'ai eu l'honneur d'écrire il y a quarante ans. Ce n'est pas celui-là qui eût terminé le trait d'une jambe ou d'une main comme les femmes qui ne savent par l'orthographe terminent un mot avec des lettres confuses qui servent de voile à leur ignorance. En cela, M. Delacroix devrait toujours imiter Rubens,

et, certes, il ne tient qu'à lui, car il est peu de dons que la nature et l'étude lui aient refusés. Vous le voyez, mon cher monsieur Thoré, je suis tout converti à votre peintre favori, bien que je ne connaisse encore ni ses fresques de la Chambre des députés ni celles du Luxembourg. Je tenais à vous tirer d'erreur : c'est mon excuse pour cette longue tirade. Il est un peintre que j'adore et que vous aimez aussi, c'est Decamps : l'année passée, je vous ai trouvé trop sévère pour lui. Son *Berger*, entre autres, a paru un chef-d'œuvre dans toute l'acception du mot. Oh! si j'étais riche!

Je vous remercie de ce que, par complaisance pour moi, vous avez dit du pauvre Chintreuil; je vous en sais d'autant plus de gré, que le tableau de lui qu'on a admis est la plus faible de ses productions. Je ne sais s'il se tirera jamais d'affaire. Je voudrais qu'il fît autre chose, mais il s'obstine, malgré mes conseils. M. Delaroche a eu la bonté de l'aller voir dans son taudis, sur une simple lettre de Chintreuil, qui lui demandait audience. Voilà un trait honorable dans la vie d'un homme arrivé si haut que M. Delaroche. Se montrer aussi bienveillant n'est pas trop dans les habitudes de ceux qui sont sur le pinacle. Il lui a, de plus, procuré une commande.

Adieu, cher critique; avec tous mes remercîments, recevez la nouvelle assurance de ma considération aussi affectueuse que dévouée [1].

Il manque ici une lettre : c'est celle dont M. de Lamartine a dit ce qui suit dans le grand travail sur Béranger qui a paru le 1er janvier 1858.

« Je venais de publier l'*Histoire des Girondins*. Accoutumé aux alternatives presque régulières de gloriole et de revers qui marquent

[1] Lettre communiquée par les soins de M. Paul Lacroix.

la carrière des poëtes, des écrivains, des politiques, je doutais encore du succès de l'*Histoire des Girondins*. La publication datait à peine de trois jours, quand je reçus une lettre très-inattendue de Béranger.

« Cette lettre, la première que je décachetais depuis la publication du livre, respirait un enthousiasme grave et profond qui faisait encore vibrer le papier sous la main du patriote. Elle était longue ; elle contenait des maximes et des considérations d'homme d'État ; elle me prophétisait je ne sais quelles destinées grandement trompées depuis. J'ai encore cette lettre ; je la chercherai à loisir dans l'innombrable archive d'opinions diverses que trente ans de littérature, de tribune, de politique, ont accumulées dans mes portefeuilles, et je la donnerai aux éditeurs de la Correspondance de Béranger. »

M. de Lamartine désirait donc que le recueil des Lettres de Béranger fût publié un jour. Nous avons eu l'honneur de lui demander la lettre promise ; mais cette lettre n'a pas été retrouvée encore. Marquons du moins sa place, comme dans les galeries de tableaux on indique par un cadre l'endroit où sera une belle toile.

CCL

A MONSIEUR HAAG[1]

20 juin 1847.

Dans la province, mon cher Haag, votre libraire peut faire ce qui lui plaît. Perrotin n'en saura rien, et, s'il le sait, dites-moi le nom du père de votre ami, et je me ferai son avocat. Pourtant je dois vous dire que l'éditeur fera bien de ne prendre que dans les chansons publiées par les journaux, pour n'avoir pas affaire à la justice, qui pourrait bien laisser passer dans mon recueil tel couplet qu'elle poursuivrait dans une autre publication. Ainsi le *Déluge*, par exemple, aurait peut-être quelques inconvénients pour votre éditeur si un journal ne l'avait pas pris et répandu avant lui. Est-ce que

[1] Le nom de M. Haag rappelle la belle publication de la *France protestante*, qui n'est pas assez connue.

vous aviez douté de mon impénitence finale? Vous ne seriez pas le seul, je le sais. C'est ce qui a déterminé le choix des dix chansons que je donne à Perrotin. J'aurais peut-être pu faire un choix plus satisfaisant pour le public; mais, forcé de mettre encore une fois le nez à la fenêtre, j'ai voulu m'y montrer coiffé de mes anciennes et durables couleurs.

J'ai les œuvres de M. Proudhon[1], depuis deux ou trois mois, sans avoir eu encore le temps de les lire, malgré tout le bien qu'on m'en a dit. Je vous félicite d'un pareil ami. A votre retour, si vous voulez me le faire connaître, je vous en saurai un gré infini, bien peut-être que lui et moi ne soyons pas d'accord de tout point.

[1] Les *Contradictions économiques*. L'exemplaire de Béranger, qui était resté dans sa bibliothèque jusqu'à la fin, portait les traces d'une lecture suivie.

Présumant qu'après avoir lu les *Contradictions économiques*, Béranger avait pu écrire à M. Proudhon, nous nous sommes adressé à lui pour lui demander s'il n'avait pas de lettre. Voici la réponse de M. Proudhon. Certains fragments de son dernier ouvrage étaient de nature à faire croire que M. Proudhon devait être rangé parmi les adversaires du poëte les plus acharnés sur sa gloire. Nous nous étions permis d'y faire allusion.

« Monsieur, je m'empresse de répondre à votre bienveillante lettre du 16, qui m'a été remise ce matin.

« Je n'ai jamais reçu de lettre de Béranger; je ne savais rien de la communication que lui avait faite mon ami, M. Haag, de mon livre des *Contradictions;* je n'ai même jamais eu le plaisir de voir le grand chansonnier. Quand je suis arrivé, en 1848, à l'Assemblée constituante, il n'y était plus. Maintes fois, depuis cette époque, j'ai souhaité d'être présenté à lui : malheureusement, je savais ou croyais savoir qu'il avait peu de sympathie pour mes études, qu'il redoutait la direction de ma pensée, et me regardait même comme un des esprits les plus dangereux de l'époque. J'ai dû rester sur la réserve ; j'ai regretté de n'avoir pas connu l'homme ; je n'avais besoin de rien pour juger et aimer le poëte.

« Je crois avoir été juste envers Béranger, qu'on a, selon moi, suivant la mauvaise habitude du pays, un peu flatté et surfait et qu'aujourd'hui on déprécie trop. J'ai dit qu'il existait de lui trente ou quarante chefs-d'œuvre qui le plaçaient au-dessus d'Anacréon et au niveau d'Horace ; ce n'est pas rien qu'un pareil éloge. Peut-être cependant le dépit que m'a causé la lecture de ses œuvres posthumes m'a-t-il arraché quelque mot sévère : s'il en est ainsi, je réclame indulgence.

« Je regrette infiniment, monsieur, de ne pouvoir contribuer à votre publication, qui m'aurait rattaché par un fil d'araignée, à l'homme que vous célébrez, et dont à vingt ans je savais le recueil par cœur. C'est un des mille déplaisirs que m'a valu l'excentricité apparente de mes opinions : j'ai vécu dans l'isolement, j'y ajoute aujourd'hui les tristesses de l'exil.

« Je vous salue, monsieur, bien cordialement. P. J. Proudhon. »

Ixelles lez Bruxelles, 18 juin 1859.

Recevez mes souhaits de bon et agréable voyage, ainsi que madame, à qui vous voudrez bien présenter mes hommages respectueux.

CCLI

A MONSIEUR THOMAS

14 juillet 1847.

Mon cher Thomas[1], j'ai lu avec attention le *Projet de société* que vous m'avez apporté, et c'est avec une certaine hésitation que je viens vous en dire mon avis, car vous savez que je suis peu entendu en matière de finance et d'industrie.

Ce projet est bien visiblement l'œuvre d'un noble cœur et d'une intelligence exercée et prudente; mais il me paraît d'une application trop restreinte et surtout trop susceptible d'objections pour que votre journal l'adopte et lui donne une approbation absolue. On vous reproche de n'avoir point encore fait preuve de sympathie suffisante pour le prolétariat; dans sa position si douloureuse, il vous a même accusés d'indifférence pour lui et de tendances que j'appellerai bourgeoises. Or, si je ne me trompe, ce projet ferait pousser de beaux cris à vos adversaires; car il ne serait pas difficile, malgré les pures et généreuses intentions de l'auteur, de signaler au fond une future exploitation des travailleurs au profit des petits capitaux, réunis et gérés par un comité dont rien, dans l'avenir, n'assure le désintéressement. En effet, quelle garantie aura-t-on contre les successeurs des cœurs dévoués qui commenceront cette œuvre?

Et puis quel rôle joueront les ouvriers dans la direction de leurs diverses entreprises? Leur faudra-t-il acquérir des actions pour avoir place au comité dirigeant? Seront-ils même à la tête de la gérance industrielle et administrative de leur diffé-

[1] M. Charles Thomas, directeur du *National*.

rents ateliers? Si cela n'était pas, je craindrais que, dans cette association, ils ne tombassent sous le patronage dont j'ai souvent démontré le danger à ceux qui ont bien voulu me consulter.

En supposant que je me trompe sur les effets que pourrait avoir ce plan d'association, d'autres que moi peuvent se tromper aussi et même feindre de se tromper; c'est pourquoi, mon cher ami, je trouve qu'il y aurait de l'inconvénient pour le *National* à se faire le publicateur de ce projet, tout louable qu'il puisse être comme moyen de transition; il peut et doit être mis à exécution sans bruit, sans éclat, et prendre place auprès de ces établissements de bienfaisance, qu'il est bon de fonder en attendant mieux, et dont les fondateurs méritent d'être bénis. En général, dans tout ce qu'on fait ou veut faire pour le prolétariat, on part, il me semble, d'un point faux. Le mot *organisation du travail*, jeté en l'air par des économistes, nous pousse dans une voie dangereuse. *Organisation des travailleurs*, voilà, selon moi, le véritable mot d'ordre. Chez nous et ailleurs, les économistes partent presque toujours du point de vue de la production et des bénéfices, au lieu de partir du producteur, c'est-à-dire de l'homme et de son amélioration morale. C'est une vieille idée en moi, et peut-être vous rappelez-vous qu'il y a près de quinze ans j'ennuyais mes amis d'une organisation des ouvriers qui eût conduit les plus capables, intellectuellement parlant, jusqu'à siéger dans les Chambres.

Personne, malheureusement, n'a eu le temps de se rendre bien compte des exigences de l'état démocratique. Le gouvernement seul paraît les avoir entrevues, mais pour les battre en brèche de toute part, et cela sans trouver de solide résistance, si ce n'est dans l'instinct des masses, qui, jusqu'à ce jour, ont manqué d'organes suffisamment éclairés.

Vous allez me trouver bien tranchant; c'est que la peur

commence à me prendre. Je vois partout la démocratie en péril, par l'anarchie qui règne en haut et en bas, et je voudrais qu'un journal comme le vôtre pût enfin jeter quelques éclairs dans une nuit de plus en plus obscure.

C'est cette idée qui m'a peut-être rendu sévère pour le projet que vous m'avez communiqué. Je l'ai en effet jugé au point de vue général et suivant ce qu'il ferait penser de votre feuille si vous le donniez comme expression de vos tendances.

Jugez donc aussi ma lettre par ma préoccupation, et n'en faites que le cas qu'elle mérite.

— 14 juillet! voilà une date qui doit faire réfléchir les vrais démocrates, espèce plus rare qu'on ne pense, après cinquante-huit ans de démocratie[1].

CCLII

A MONSIEUR ANTOINE CLESSE[2]

28 juillet 1847.

Je me hâte, monsieur, de vous remercier des chansons que vous voulez bien m'envoyer, et particulièrement de celle que vous me consacrez, à laquelle le critique ne trouvera sans doute à reprendre que trop d'éloges prodigués à celui qui n'a fait, en vous accueillant comme vous le méritez, que remplir le devoir des vieux envers les jeunes auteurs.

Quant à ma souscription, monsieur, vous y pouvez compter pour autant d'exemplaires qu'il vous conviendra; mais, comme je suis un souscripteur sérieux, je vous prie de m'indiquer le moyen de vous en faire parvenir le montant, à moins qu'à votre premier voyage à Paris il ne vous convienne

[1] Lettre communiquée par M. A. Feillet.
[2] Armurier à Mons et poëte distingué.

de le venir réclamer à Passy, où vous êtes sûr de trouver toujours le même accueil.

Recevez, monsieur, la nouvelle assurance de ma parfaite considération.

CCLIII

A MONSIEUR PERROTIN

2 août 1847.

J'allais vous porter ma réponse, mon cher Perrotin, après avoir relu le volume des *Procès*. Pour en donner quelque chose, il faudrait donner tout, sauf une douzaine de pages de détails à peu près inutiles. Or vous auriez beaucoup plus de matière qu'il ne vous en faut. Pour obvier à cet inconvénient, j'ai examiné la notice de l'édition de 1833, et je pensais que vous pourriez la reprendre en entier pour compléter votre nombre de feuilles que cette notice ne me semble pas dépasser. Si donc ce n'est que par complaisance pour moi que vous renoncez à remplir votre feuille et demie, je vous propose de reprendre cette notice et les jugements littéraires portés sur moi par Tissot, Sainte-Beuve, Carrel, etc.; puisque c'est une partie de votre édition de 1833, vous avez droit d'user de votre propriété, et, quant à moi, cela me conviendra beaucoup mieux que les *Procès*, dont la réimpression eût été une véritable contrariété. Vous voyez qu'il y a moyen de s'arranger, puisque cette notice se trouvera bien placée avec les préfaces que nous rejetons à la fin.

Je suis fâché de vous avoir fâché hier ; mais ces malheureux *Procès* en sont cause.

P. S. Vous savez ce que c'est que Perdiguier [1]; il m'a toujours donné ses ouvrages, qui ont été si utiles aux ouvriers dont il a obtenu et dont il mérite éminemment la confiance.

[1] M. Agricol Perdiguier, représentant du peuple en 1848.

Je lui ai promis votre belle édition : voulez-vous lui envoyer ce qui a paru? Je vous donne son adresse. Ce sera un exemplaire bien placé.

CCLIV

A MONSIEUR BOULAY (DE LA MEURTHE)[1]

4 août 1847.

Je viens encore vous importuner, et voici pourquoi. Trois demi-bourses sont à donner par la ville, je me joins à ceux qui en sollicitent une pour le petit-fils de Désaugiers. Par le nom qu'il porte, il me semble devoir attirer tellement la bienveillance du conseil, qu'on a eu peine à me persuader qu'il pourait être utile que je le recommandasse aux membres du conseil que j'ai l'honneur de connaître.

Outre la valeur du nom de Désaugiers, je pense, mon cher monsieur, que vous prendrez et ferez prendre en considération la position peu avantageuse du père du jeune aspirant. Malgré des titres littéraires et la conduite la plus honorable, M. Désaugiers, fils de mon président au Caveau, n'a qu'un très-modique emploi dans les bureaux de la ville, ce qui doit être un titre de plus à l'obtention de la bourse qu'il sollicite, d'autant plus qu'il est absolument sans fortune personnelle.

Actuellement que la Chambre ne vous occupe plus, j'irai vous porter les nouvelles excuses que je vous dois pour cette demande, au succès de laquelle vous pouvez servir plus que personne.

Recevez, mon cher monsieur, l'hommage de mes sentiments les plus dévoués[2].

[1] M. Boulay (de la Meurthe), vice-président de la République en 1848.
[2] Lettre communiquée par M. Barbier (de la bibliothèque du Louvre).

CCLV

A MADAME VALCHÈRE

11 août 1847.

Je ne vous répondais pas parce que je n'avais rien de bon à vous dire. Il est presque impossible de faire insérer des vers dans un journal quelconque, et d'ailleurs je ne connais personne aux journaux. Au reste, ce matin même m'est arrivé un garçon obligeant qui a des relations avec le *Courrier français*, ce qu'il m'a appris, car je l'ignorais. Il s'est chargé de votre *Vapeur*, à laquelle j'ai mis votre nom, en indiquant que le poëme avait été envoyé trop tard au concours et que l'auteur préparait une *Médée* pour le Théâtre-Français. Vous dire que j'espère beaucoup de cette tentative, ce serait vous tromper. Je n'ai pourtant pas demandé qu'on vous payât ce travail, et j'ai même permis, si le morceau était trop long pour un feuilleton, qu'on y fît des coupures, ce qui va effrayer votre cœur maternel. Ne criez pas : on ne coupera rien, parce qu'on ne mettra rien, je le gage. Ces messieurs sont ainsi faits; peut-être dans un des journaux que les femmes publient serait-il possible de trouver asile pour vos vers, mais je suis sans relations avec les gazettes bas bleus.

J'ai bien recommandé au complaisant jeune homme de ne pas perdre votre manuscrit. Il me l'a promis; mais comment n'avez-vous pas une copie par devers vous?

Je suis désolé de ce qui vous arrive. Quand donc les notaires seront-ils responsables des placements qu'ils font? Si vous saviez et pouviez vivre à Paris, peut-être ces journaux féminins dont je vous parlais vous offriraient-ils quelque ressource. Vous ne savez que dépenser, perdre et vous désoler; il faut savoir frapper aux portes, les enfoncer quand on ne répond pas et s'installer chez les gens en dépit d'eux.

C'est l'époque des prises de possession par siége, ruse ou escalade. Vous qui passeriez par le trou d'une serrure, vous ne savez pénétrer nulle part.

Je reviens à la *Vapeur* : vous avez tort, je crois, de penser que Rachel ou le Théâtre-Français se prissent à des vers insérés dans un journal, même dans tous les journaux. Ils entendent mieux leurs affaires, si mal qu'ils les mènent.

Ne vous désolez donc pas trop si le *Courrier*, notre unique ressource, n'admet pas votre poëme.

Adieu, pauvre femme, achevez votre *Médée* et soignez votre style.

CCLVI

A MADAME CAROLINE VALCHÈRE

22 août 1847.

Je vous plains d'avoir affaire à des créanciers; mais pourquoi n'avez-vous pas suivi avec eux la marche que je vous avais indiquée? Pourquoi n'avoir pas quitté votre logement et vendu vos meubles? Vous avez un petit revenu; votre fils n'est pas à votre charge; je connais des mères plus malheureuses. Prenez donc enfin un parti raisonnable, qui vous permette de travailler avec plus de tranquillité.

Quant à l'Odéon, je ne sais trop ce que vous en pouvez attendre. Ma vie retirée ne permet pas que je puisse vous éclairer à cet égard. J'ai pourtant entendu dire que madame Dorval[1] était à bout de ses forces : on doutait qu'elle pût reparaître au théâtre. Si vous retravaillez *Médée*, tâchez d'en élever le style, et rehaussez, s'il est possible, le rôle de Jason.

Il faut que *Médée* soit montrée comme magicienne, et voici comme, selon moi.

Elle doit quitter la scène, en annonçant qu'elle va évoquer les esprits infernaux pour empoisonner le diadème (et non la

[1] Morte en 1849.

couronne) qu'elle destine à sa rivale. Elle revient sur la scène, abattue, défaite, silencieuse presque, à la suite de cette évocation; les dieux infernaux lui ont annoncé qu'elle ne peut compter sur leur secours pour le reste de la journée, afin que, lorsqu'on veut lui enlever ses enfants, il ne lui reste plus d'autre moyen que de les tuer, pour qu'ils ne passent pas en des mains ennemies. Voilà, du moins, comme je conçois le dénoûment, suivant vos propres idées; il faut que Médée soit contrainte à l'assassinat de ses fils. J'aurais bien désiré qu'elle n'en eût qu'un; mais jugez vous-même de ce qu'il vous convient le mieux.

Je ne puis vous en dire plus long, car je suis toujours souffrant.

CCLVII

A MONSIEUR GILHARD

23 août 1847.

Je me figure, mon cher Gilhard, quelles ont été vos souffrances pendant le pénible assaut que vous venez de subir. Recevez donc mes félicitations de l'espèce de miracle qui vous a rendu votre excellente mère. C'est vraiment une mère ressuscitée par l'amour de son fils. La mienne a tenu peu de place dans ma vie, et je crois en avoir tenu moins encore dans ses affections, pourtant rien ne me semble heureux comme la tendresse puisée à cette source-là. Puissiez-vous goûter longtemps encore la félicité qui vient de vous être rendue! Assurez, je vous prie, madame votre mère de tous les vœux que je fais pour son rétablissement.

Au milieu de tous les soins qu'obtenait de vous la chère malade, vous êtes trop bon de vous être rappelé que mes soixante-sept ans venaient de s'accomplir. J'ai fêté fort gaiement le 19 août, chez Perrotin, à Saint-Cloud; mais, au mi-

lieu d'un repas amusant, je me disais : Ne serait-il donc pas temps que ces anniversaires prissent fin ? Il est vrai que j'étais là poursuivi par le malheur atroce qui frappe ce vieux Sébastiani, au tiers paralysé depuis plus de douze ans, et que la mort épouvantable de sa fille va si douloureusement précipiter dans la tombe, à moins que sa faiblesse physique ne l'empêche de sentir tout ce que cet événement a d'affreux. Sébastiani mourant il y a quelques mois eût pu bénir sa destinée. Vieillissez donc !

Vous ne vous imaginez pas l'impression que ce crime a produite ici. Si le peuple eût tenu l'assassin, je ne crois pas qu'on eût pu l'empêcher de le mettre en lambeaux ; ce n'est pas le rang des personnages qui excite cette horreur. Non; on voit une femme bienfaisante et distinguée, mère de neuf enfants, dont plusieurs en bas âge, assassinée avec préméditation par le père de ses enfants, bête féroce, dont le crime reste inexplicable, même après les révélations obtenues jusqu'à ce jour, révélations que rien ne contredit et qui suffisent à la condamnation du meurtrier.

Les *Débats* ont beau dire, et sur ce point je crois qu'ils ont raison, cet événement jette encore de l'odieux sur la politique et semble ajouter, dans l'opinion populaire, à la somme de mépris qu'ont fait tomber sur le pouvoir tous les tripotages, tous les scandales, tous les vols que la presse ne cesse plus d'indiquer à une justice qui reste muette et les bras croisés devant tant de méfaits, qu'elle n'ose poursuivre Quel temps, mon pauvre ami !

CCLVIII

A MONSIEUR TRÉLAT

5 septembre 1847.

Mon cher Trélat, voici une lettre que madame Bérard me fait parvenir pour avoir des explications sur la position de la

jeune malade qui l'intéresse. Qu'est-ce que cela veut dire? Que faut-il faire? Pardonnez-moi cette nouvelle importunité.

Où en êtes-vous de l'affaire de votre fils? Sa nomination est-elle faite?

Je n'ai pas un clair souvenir de ce que je vous ai rapporté sur l'infortunée duchesse[1]. Si je ne me trompe, c'était un sot propos que dément une vie aussi tendrement dévouée à un monstre et auquel je n'aurais jamais ajouté foi si je n'avais jugé le misérable sur la mine; mine telle, il y a quinze ans (car il y a cela que je ne l'avais revu), que des malheurs conjugaux lui devaient plutôt être prédits que le bonheur qu'il a payé d'une si horrible manière.

J'ai vu le pauvre vieux maréchal, et nous avons beaucoup causé de cette effroyable aventure qui m'a fait penser à vous et à votre fils[2], sûr de l'intérêt que vous portiez à la victime. Quelque horreur que son bourreau m'inspire, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'un pareil acte ne peut être commis que dans un accès de folie. Plaignons la pauvre humanité si mal dirigée par la société qu'on nous a faite.

LAMARTINE A BÉRANGER

24 septembre 1847.

Cher et illustre ami, je viens de lire et de relire vos beaux chants prophétiques[3]. Soyez bon prophète aussi bien que vous êtes grand et original poëte.

[1] Madame la duchesse de Praslin. M. Trélat, qui la connaissait et qui professait pour elle autant d'estime que de respect, n'avait pas compris un mot de Béranger, et lui en avait demandé l'explication. — Il ne pouvait s'élever aucun doute sur une vie si dévouée et si parfaitement irréprochable. La réponse de Béranger ne se fit pas attendre.

[2] M. Émile Trélat était en fréquentes relations avec madame de Praslin, pour les travaux de restauration de son château de Vaux-Praslin, et il avait été frappé de l'élévation de son intelligence, de la noblesse de son caractère et de la sûreté de son goût.

[3] Le *Déluge*, etc., etc.

J'arrive du Midi. Je me souviens en arrivant que vous m'avez, non promis, mais laissé espérer que vous pourriez, au beau soleil de septembre, prendre votre volée par une lourde diligence et arriver en trente-six heures dans la solitude d'un des hommes qui vous comprennent et qui vous aiment le mieux. Je vous rappelle, au nom de madame de Lamartine, au mien et au nom de tout ce pays où vous êtes chéri et chanté, cette velléité qui serait un sérieux bonheur pour mon toit. Voyez !

Je vous adresse aussi une petite improvisation de moi avant-hier, à mon arrivée à une réunion d'agriculteurs et de jardiniers. Le jardinier de Passy comprendra celui de Milly[1].

Adieu, je ne veux pas abuser de vos moments et de vos yeux. Je vous quitte pour aller suivre mes vendangeurs et pour feuilleter mes documents à l'Assemblée constituante[2].

Attachement égal à l'admiration. A. DE LAMARTINE.

CCLIX

A MONSIEUR HIPPOLYTE FORTOUL

4 octobre 1847.

Voilà bien longtemps, mon cher Fortoul, que je veux répondre à la bonne lettre que vous m'avez écrite de Corse; les occupations dont tout le monde me surcharge et mes soixante-sept ans ne m'ont pas permis de prendre ce plaisir. Pour être complétement vrai, je dois ajouter que plus il me faut écrire de lettres, plus je suis paresseux d'en écrire. Vous autres, qui avez fait du journalisme, avec du papier, une plume et de l'encre, votre missive est faite. La prose ne vous coûte pas. Moi, tout me coûte, même un billet de deux lignes. J'aurais vu la Corse comme vous, que pour vous en parler il me faudrait retourner dix et vingt fois mon petit dictionnaire de poche, que ma mémoire va laissant s'appauvrir tous les jours, au point que je crains, si je dois vieillir encore, ne savoir

[1] Un admirable discours sur la réforme électorale.

[2] M. de Lamartine préparait dès lors l'*Histoire de l'Assemblée constituante*.

plus assez de mots pour dire adieu à mes amis, dont j'aurai peut-être oublié jusqu'au nom. Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur le doyen[1]; je respecte trop votre dignité pour vous faire un conte. Je commence à croire (il est bien temps) qu'une forte instruction donnée au premier âge a surtout cet avantage d'imprimer dans la mémoire un nombre infini de mots qui ne s'effaceront jamais, parce que rien ne s'efface des souvenirs d'enfance, tandis que l'étendue que vous donnez plus tard à votre langage ne se compose que de glanage fait en chemin, tous mots qui ne font jamais une gerbe solide, et qui se perdent, épi par épi, avant que vous soyez arrivé au gîte. Voilà à quoi j'en suis réduit, mon cher Fortoul; étonnez-vous d'après cela que ce soit tâche difficile pour moi que d'écrire, même à mes amis. Sans cela, peut-être, il y aurait longtemps que je vous aurais remercié d'avoir pensé à moi auprès du berceau de Napoléon. C'est trop d'honneur pour le vieux chansonnier, qui pourtant mérite bien quelque éloge, pour ne l'avoir célébré qu'à sa chute, lorsque nos grands poëtes l'invectivaient mourant et captif, sur cet autre rocher où s'est terminé le plus grand poëme que le monde ait eu à admirer, quoi qu'en dise Lamartine, qui continue de déraisonner à ce sujet. En voilà un à qui la prose ne coûte pas. Quelle surprenante fécondité d'improvisation! Conçoit-on qu'un talent se transforme ainsi! Si, en 1830 on nous eût prédit cette métamorphose, certes aucun de nous ne l'eût pu croire. C'est à plus de quarante ans qu'il s'est jeté dans le champ des idées, ou jusque-là il n'avait fait aucune excursion. Ce qui m'a fait dire qu'il avait chanté de bonne heure et pensé tard. Cela arrive sans doute à plus d'un; mais ce qui n'est peut-être arrivé qu'à lui, c'est de se faire un nouveau talent. Aussi ne puis-je m'empêcher de lui porter envie.

[1] M. Fortoul était alors doyen de la Faculté des lettres à Aix.

Hélas! je n'ai pu cultiver qu'un tout petit coin où j'ai tourné sur moi-même comme l'écureuil dans sa cage. Maintenant je ne tourne même plus, je dors. Aussi ne peut-on plus me tirer de mon bouge. Je n'ai pas quitté Passy cet été; malgré les promesses faites, je n'irai voir ni la cueillette de mon bon vieux Dupont, ni les vendanges du député de Mâcon, qui vient de m'écrire pour m'attirer en Bourgogne, où j'ai été en nourrice. Je n'ai pas été même à la Celle, où la maison de Bernard était à ma disposition, car il a mené à Brest sa pauvre fille, devenue veuve, comme vous savez sans doute. Cette famille est bien douloureusement frappée.

Adieu, mon cher Fortoul, croyez que je suis toujours tout à vous de cœur.

CCLX

A MONSIEUR AUGUSTE DEREUME,

CAPITAINE D'ARTILLERIE A BRUXELLES.

15 octobre 1847.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous adresser mes remercîments du volume que vous venez de publier sur les Elsevier, et dont vous avez bien voulu me faire présent[1].

Je présume que je le dois au souvenir qui vous est venu, monsieur, du temps que j'ai consacré dans ma jeunesse à l'art typographique. Malgré mon amour pour cet art, j'ai peu la science bibliographique, ce qui ne m'a pas empêché de parcourir avec intérêt votre notice sur les nombreux et admirables travaux des *Elsevirs*, comme nous n'avons pas cessé de dire en France et sans doute aussi en Belgique. C'est un travail aussi utile que consciencieux, dont vos concitoyens vous sauront gré, en dépit des réclamations que la Hollande pourra élever; car, selon moi, je ne vous le cache pas, mon-

[1] *Recherches historiques, généalogiques et bibliographiques sur les Elsevier.* Bruxelles, 1847, in-8.

sieur, les hommes appartiennent au pays où ils se développent. Malheur à la terre qui laisse échapper des germes qui vont se transplanter ailleurs! Au reste, la Belgique est trop riche de fruits éclos dans son propre sein, pour avoir beaucoup à se plaindre, si on lui dispute les fameux imprimeurs à la gloire desquels vous avez consacré vos laborieuses recherches.

CCLXI

A MESSIEURS LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE LIÉGE

25 octobre 1847.

Messieurs et chers camarades, plus j'honore l'art de Gutenberg, plus je me sens honoré, lorsque ceux qui le professent veulent bien ne pas oublier que quelques années de ma jeunesse furent consacrées à cette noble industrie, à laquelle j'ai regretté tant de fois de ne plus appartenir.

C'est dans une imprimerie que je commençai à apprendre les règles de ma langue et c'est là aussi que j'appris à rimer. Je vois, messieurs, par les vers aimables et spirituels que vous m'adressez, que le *composteur* a toujours le privilége d'inspirer l'amour de la poésie. Mais l'exagération et la rime sont proches parentes. Aussi, en accolant mon nom à celui de Franklin, vous avez méconnu tout ce qui, malheureusement pour moi, me sépare de ce grand homme. Au reste, pour parler aussi en poëte, un hasard de ma vie vous indiquera à quelle distance on doit me placer du législateur américain : il dirigea la foudre et moi j'en fus frappé.

Mais, messieurs, malgré leur exagération vos éloges ont dû me toucher vivement, et j'en suis d'autant plus reconnaissant, qu'ils motivent l'honneur que vous voulez me faire, en me comptant au nombre des membres de votre société, honneur que j'accepte.

Pour les témoignages de ma gratitude, messieurs, agréez l'assurance de la considération distinguée d'un vieux et ancien camarade, tout dévoué de cœur.

CCLXII

A MONSIEUR HENRI MARTIN

16 novembre 1847.

Je viens de lire, mon cher Martin, votre meilleur volume[1]. Si ce n'était qu'une œuvre purement historique et littéraire, il y a si longtemps que vous connaissez mon opinion sur le mérite qui vous distingue, historiquement et littérairement parlant, que je ne croirais pas utile de vous ennuyer d'éloges dont vous devez être rebattu; mais ce nouvel ouvrage, quintessence de vos diverses et nombreuses études, a un but politique et national qui doit faire faire à tout Français qui vous lira (et je souhaite que tous vous lisent) un devoir de vous exprimer sa reconnaissance. Recevez donc le tribut de la mienne. Jamais, en moins de pages, on n'a mieux glorifié la France et démontré de quel esprit progressif elle n'a cessé d'être animée. Jamais on ne l'a fait non plus avec plus de talent véritable.

Je ne me permettrai qu'une critique; j'approuve ce que vous dites de Napoléon, mais vous ne dites pas tout, il me semble : vous ne parlez pas de tout ce qu'il a fait en Europe de favorable à la démocratie, sans qu'il pût s'en douter. Sa mission providentielle était là. Mais vous ne pouviez tout dire, et je ne sais vraiment comment vous avez pu dire tant de choses et les dire si bien et si clairement dans ce petit volume. Il est bien consolant pour ceux qui, comme moi, sont destinés à mourir sur le fumier qu'on nous fait, sans revoir

[1] *De la France, de son génie et de ses destinées.* 1847, in-12.

comme Job la prospérité de notre jeunesse, temps où j'ai eu faim quelquefois, mais où la patrie était si grande et si glorieuse.

Merci, cent fois merci, pour les consolations que vous m'apportez, et croyez à mes sentiments d'amitié bien sincère.

CCLXIII

A MONSIEUR MICHELET

24 novembre 1847.

Cher et illustre maître et ami, je voulais vous aller porter mes remercîments; mais, une indisposition qui dure encore m'en empêchant, je ne puis garder plus longtemps par devers moi le tribut d'éloges que j'ai à vous payer. D'éloges, c'est trop peu dire; c'est de reconnaissance pour tout le bonheur que votre nouveau volume[1] m'a fait éprouver. Vous seul, vous seul pouviez tracer le tableau des commencements de notre sainte révolution; vous seul pouviez saisir l'instinct populaire dans son plus beau moment, dans ce moment d'amour qui n'eut jamais rien d'égal dans le monde. Que votre cœur vous a bien inspiré de peindre un pareil élan, et qu'il est heureux que cette pensée soit venue au seul talent capable de la mettre à exécution! Dites-vous bien, cher maître, que, sans vous, ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus touchant dans cette époque créatrice restait à jamais effacé des annales du monde. Trois fois gloire à vous, qui, par l'étude, la conscience et le génie, conservez un pareil souvenir à nos neveux! Ce moment, je l'ai vu, mais j'en avais moins mémoire que des jours qui l'ont suivi. Aussi ai-je versé des larmes sur vos pages immortelles. Un grand bonheur encore pour moi a été de voir enfin formulé par votre

[1] De l'*Histoire de la Révolution française*.

plume le jugement que j'ai toujours porté du gouvernement hypocrite des Anglais, jugement que je jetais à la face d'un grand philosophe il n'y a pas plus de quinze jours.

Si je voulais entrer dans d'autres détails, il me faudrait reprendre tout le volume, ce que j'ai fait ce matin avec le jeune Cassou, si digne de vous comprendre et de vous admirer. Lamennais n'est pas moins ravi que nous.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, après cela, que j'adopte ce que vous dites de l'instinct populaire, et, de cela, il n'y a point à s'étonner de la part de l'homme qui a dit que le peuple était sa muse. Pour cet homme-là, votre histoire devient livre saint. J'y vois déjà poindre les répulsions que j'eus toujours et sur lesquelles l'âge et l'expérience ont seuls jeté une couche de tolérance politique, que je me reproche encore quelquefois.

L'auteur, en vous, a encore un mérite dont je n'ai pas parlé, c'est le courage : il en faut beaucoup pour être aussi sincère, aussi juste. C'est ainsi qu'on donne une grande autorité morale à des travaux littéraires, et c'est ainsi qu'à tant de glorieux titres accumulés sur vous, vous méritez qu'on ajoute le titre de grand citoyen.

Adieu, cher maître; en attendant que j'aille vous renouveler de vive voix mes remercîments, recevez l'assurance de mon amicale admiration et de mes sentiments les plus dévoués de cœur[1].

CCLXIV

A MONSIEUR SÉNARD,
AVOCAT A ROUEN.

1er décembre 1847.

Monsieur, je suis touché, comme je dois l'être, de l'honneur que me fait votre comité. Vous le savez, pour nous

[1] Cette lettre a été imprimée par M. Eugène Noël, dans ses *Souvenirs de Béranger*. In-32, Pagnerre, 1857.

autres Parisiens, Rouen est une ville de prédilection, une ville sœur. On l'eût bien pu voir dans la grande semaine; au moment du combat, nos regards ne cessaient de se tourner vers votre population généreuse et brave.

Messieurs vos collègues et vous, monsieur, ne douterez donc point du regret que j'éprouve de ne pouvoir me rendre au banquet que vous préparez. La qualité de patriote, sans distinction de nuances, est la première à mes yeux, et je suis persuadé que je n'aurais trouvé dans votre réunion que d'honorables citoyens dévoués aux intérêts et à l'avenir de la France.

Votre nom, monsieur, eût suffi pour m'en donner l'assurance, vous qu'ici les amis de Laffitte eussent tant désiré de lui voir succéder à la Chambre, ce qui eût eu lieu, sans aucun doute, si vous y aviez voulu consentir.

Vous devez juger d'après cela du prix que j'attache aux paroles trop flatteuses que vous voulez bien m'adresser.

Aux différents comités réformistes qui m'ont fait le même honneur que celui de Rouen, j'ai donné des raisons d'âge et de santé; raisons vraies. Pourtant, à vous, monsieur, car ce n'est qu'à vous que j'écris, il est un autre motif de refus que je n'hésite pas à vous soumettre.

Selon moi, les personnes invitées qui n'appartiennent pas au corps électoral ont une position fausse dans ces banquets.

Permettez-moi, monsieur, une petite histoire. C'est affaire de palais.

J'ai connu en province un digne président de tribunal qui avait science, esprit, cœur et probité, brimborions qu'on ne compte pas. Quant à sa cote d'impôt, elle n'eût pu en faire même un juré. Les ministres d'alors, mauvais plaisants comme ils sont tous, l'appelaient toujours à la présidence provisoire d'un collége où les opposants étaient en majo-

rité. Je soupçonne que le bon président eût bien pu faire aussi un peu d'opposition, s'il avait eu voix au chapitre. Électeurs, sachant ou ne sachant pas lire, s'entendaient donc assez bien avec lui. Mais, une fois le bureau définitif nommé, on tournait le dos au brave homme, qu'on évinçait du lieu des séances, et, si les vainqueurs avaient eu alors l'idée de célébrer leur triomphe dans un banquet, j'oserais parier qu'on eût oublié d'inviter ce brave magistrat.

Comme on sait, monsieur, que je ne tiens pas aux bénéfices de la victoire, je ne crains pas de vous laisser tirer les conséquences de mon historiette, que je ne vous aurais pas faite, si des citoyens de toutes les classes, qui seraient cent fois plus utiles que moi au pays, ne partageaient mon ilotisme politique. Un ministre nous a crié : Faites fortune ! Excellent conseil et d'une haute portée morale. Malheureusement j'étais trop vieux quand on nous l'a donné. Puisqu'il est à croire que les réformistes ne rompront de longtemps le cercle étroit où la vieille routine a renfermé l'électorat, je trouve, faute de pouvoir faire mieux, qu'il n'est pas mal de perpétuer, en dehors du corps privilégié, la protestation fort innocente, d'ailleurs, des intelligences pauvres, au risque de nous entendre appeler de pauvres intelligences.

Tout cela ne m'empêche pas, monsieur, de m'intéresser vivement aux manifestations patriotiques des comités réformistes, de faire des vœux pour le succès de leurs efforts et d'applaudir à la prudence que sont obligés d'y employer ceux qui les dirigent.

Surtout, monsieur, malgré mes réflexions, qui, je le répète, ne sont que de vous à moi, croyez bien à la reconnaissance que m'inspire le témoignage d'estime bienveillante qui m'est accordé par le comité de Rouen. Ayez la bonté, je vous prie, d'offrir à messieurs vos collègues mes remercîments bien sincères et bien affectueux.

Avec ceux que je vous dois, recevez, monsieur, l'hommage de mes sentiments de haute considération. Votre dévoué concitoyen[1].

CCLXV

A MONSIEUR GEORGES CLERMONT

28 décembre 1847.

Combien je vous dois d'excuses, monsieur, pour le retard que j'ai mis à vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire et pour la lettre si flatteuse qui l'accompagnait ! L'un et l'autre m'avaient pourtant touché vivement, mais ma correspondance avec les banquets électoraux m'a fait perdre de vue la réponse que je vous devais, et puis, vous l'avouerai-je, monsieur, j'ai été tout intimidé de me voir traiter à Bruxelles et par vous d'*économiste*. Ma pauvre muse ne savait plus où elle en était. Je vous remercie toutefois très-sincèrement de me confirmer le bien que votre congrès a souffert qu'on dît de moi, de moi qui, je le confesse, me suis avisé de reprocher souvent aux coryphées de la science de s'occuper plus de la production que des producteurs, et de laisser trop souvent de côté l'homme et ses intérêts moraux.

D'après votre brochure, monsieur, je juge que votre tendance se rapproche de la mienne et que dans le libre échange vous voyez un moyen d'améliorer les conditions d'être des classes les plus nombreuses. J'en suis donc d'autant plus flatté des éloges que vous voulez bien faire de mes chansons, et je suis surtout très-fier que vous leur attribuiez assez de valeur pour prétendre leur avoir quelque obligation. C'est là une de ces douces flatteries avec lesquelles on est toujours sûr de toucher le cœur des vieillards, surtout des vieux rimeurs.

[1] Lettre communiquée par M. Senard.

Ce qui est bien plus sûrement vrai, monsieur, c'est que votre brochure m'a éclairé sur beaucoup de points que j'ignorais, et que c'est vraisemblablement moi qui suis le redevable.

Recevez-en donc mes remercîments, monsieur, tout tardifs que vous devez les trouver. Croyez surtout à leur sincérité : ce n'est pas après deux mois qu'on rompt le silence pour faire un simple acte de politesse.

CCLXVI

A MON AMI BRISSOT-THIVARS

Notre raison, six mille ans endormie,
Enfin s'éveille et tente un juste effort.
Déjà chez nous on parle économie,
Et du vieux code on veut rayer la mort.
Plus ménager d'or et de sang, je pense,
Le monde un jour purifiera ses lois;
Et comme objet de nuisible dépense
Supprimera les bourreaux et les rois[1].

CCLXVII

A MONSIEUR H. F.

4 janvier 1848.

Je vous remercie, monsieur, de l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'envoyant vos deux excellentes brochures en faveur des pauvres nègres.

Vous avez résumé avec talent toutes les raisons, vous avez donné tous les témoignages qui, à une époque de calme et de bon sens, devraient assurer le gain d'une cause si souvent plaidée et que personne aujourd'hui n'ose plus com-

[1] Ces vers ont été mis sur un album. C'est un écho de la chanson prophétique du *Déluge*.

battre ouvertement à la tribune ou dans les journaux. Que de fois, monsieur, le récit des maux qu'endurent les esclaves coloniaux n'a-t-il pas fait frissonner les cœurs les moins faciles à émouvoir! Et pourtant cette question ne se tranche jamais entièrement. Nous devons, je le crois, monsieur, nous en prendre à l'incurie des uns et aux embarras politiques dont les autres sont trop préoccupés. Ce n'est point une excuse que je donne pour ces derniers, ces embarras étant leur ouvrage. Il n'est pas moins vrai que l'abolition de l'esclavage ainsi que beaucoup d'autres améliorations urgentes échouent et échoueront longtemps encore, je le crains, dans cette mer toujours orageuse que la politique nous a faite.

Les hommes comme vous, monsieur, ne doivent donc pas se lasser de frapper nos oreilles des tristes récits plus particulièrement recueillis dans votre deuxième brochure et des arguments si bien exposés dans la première.

J'ai bien souvent aussi pensé à payer mon tribut à cette noble cause, mais je ne sais comment il s'est fait qu'aucun cadre à mon goût ne s'est présenté pour traiter ce sujet, que j'aurais été heureux de rendre populaire. Mais, du moins, il m'est doux d'applaudir aux efforts des écrivains que ne rebutent pas les obstacles que l'amour du bien rencontre toujours.

Aussi, monsieur, est-ce avec un vif sentiment de sympathie que j'ai lu les excellentes pages que vous venez de publier et que je viens vous payer le tribut d'éloges qui vous est dû, en vous assurant, monsieur, de mes sentiments d'estime et de considération bien dévoués.

CCLXVIII

A MONSIEUR RENAUDOT

Passy, 14 janvier 1848.

Je vous remercie un peu tard des chansons que vous m'avez envoyées. J'aurais gagé d'avance que la visite que vous m'avez faite enfanterait des couplets, et que vous n'y ménageriez pas les flatteries. Je suis d'âge à ne pas m'y laisser prendre, mais je ne vous en remercie pas moins[1].

Quant à la chanson de l'*Égoïsme*, elle me satisfait moins que les autres, et le refrain, à mon goût, est à refaire; il n'est ni clair ni chantant. Celle que j'aime de préférence, c'est celle que vous a inspirée votre maladie. Je ne vous aurais pas cru de ceux que la mort pût menacer. La rime ne serait-elle pas pour quelque chose dans cet accident dont les soins d'une épouse vous ont sauvé? Sans avoir l'honneur de connaître madame Renaudot, j'ai chanté avec un vrai plaisir la jolie chanson qui fait son éloge. Vous avez été bien inspiré cette fois. Voilà une bonne, très-bonne chanson.

Si j'ai bonne mémoire, mon cher monsieur, vous m'avez dit que votre femme voudrait que vous fissiez moins de couplets. Eh bien, entre nous soit dit, elle a raison, cette excellente dame. Si elle pouvait obtenir que vous ne fissiez que cinq ou six chansons par an, je suis certain que votre santé s'en trouverait bien et que vos vers n'en seraient que meilleurs. Avec son aide, essayez de ce moyen, et votre cerveau ne sera plus la proie de fièvres qui doivent alarmer votre famille et vos amis.

[1] M. Renaudot, limonadier à Avallon, est un des plus féconds chansonniers de province.

CCLXIX

A MONSIEUR CONSTANT

14 janvier 1848.

Ne vous en prenez, monsieur, qu'à cette époque de fin et de commencement d'année du temps que j'ai mis à répondre à votre trop flatteuse lettre et à vous remercier de l'envoi de la *Basmette*, charmante nouvelle que, pour mon édification, j'avais déjà lue dans la *Démocratie*. Je ne vous en remercie pas moins, monsieur, de m'avoir fourni l'occasion de la relire encore en l'honneur de maître François.

Quant à celui qui, dites-vous, peut vous consoler de ne point voir Rabelais et la Fontaine, vous savez que sa porte vous est ouverte, et qu'on le trouve presque toujours dans la matinée.

Quoi que vous en disiez, si la Fontaine et Rabelais vivaient, vous avez trop bon goût pour ne pas aller de préférence frapper à leur porte, et vous auriez cent fois raison ; mais sans doute nous nous rencontrerions chez ces divins maîtres.

CCLXX

A MONSIEUR BRETONNEAU

14 janvier 1848.

Quelqu'un que je voudrais bien que vous vissiez quand vous viendrez à Paris, c'est mon pauvre Lamennais, qui a je ne sais quoi aux oreilles; il a voulu qu'on le mît au goudron et au précipité, tant la confiance qu'il a dans votre savoir a d'influence sur son esprit. Avec une ordonnance de vous pour une fièvre muqueuse, il voudrait se guérir de la goutte. Qui sait? peut-être réussirait-il. Toutefois son mal est toujours au même point. Il agit à l'intérieur, et le gonflement

qui en résulte produit la surdité, qu'avec son imagination il regarde comme devant être sans terme. Un coup d'œil de vous sur cette vieille tête bretonne pourrait peut-être le tirer de peine.

Si, en venant à Paris, vous n'aviez que le temps d'une visite d'ami, je me sacrifierais à notre philosophe. Il demeure *avenue Byron*, *n°* 1, dans Beaujon, au haut des Champs-Élysées, à droite en montant.

CCLXXI

A MONSIEUR GILHARD

Passy, 15 janvier 1848.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher Gilhard; mais cette époque est celle des embarras et des correspondances sans fin. Cela ne m'a pas empêché de vous faire large part dans les vœux que je fais pour mes amis, et vous pouvez être sûr que je n'ai pas oublié madame votre mère : en pensant à votre bonheur, je ne pouvais pas l'oublier. A propos, dites à cette excellente dame que la prétendue rose de Jéricho s'est épanouie quelques jours même avant Noël. Je dis *prétendue*, car je doute que ce soit une rose : passe pour une bruyère, ou une immortelle de forme différente des fleurs que nous nommons ainsi. Ce que je dis là n'est pas pour nier le miracle, Dieu m'en garde. Je la porterai à ma sœur un de ces jours. Peut-être, dans un couvent, reprendra-t-elle la forme de rose, que j'aurais tant désiré lui voir.

Oui, les débats vont commencer à la Chambre des députés; mais je doute qu'on y dise autant de vérités qu'il s'en est débité à la pairie en deux séances. La lettre de M. de Boissy[1] est une des plus curieuses choses du monde. Concevez-vous

[1] Pair de France, aujourd'hui sénateur.

l'absurdité de ce garde des sceaux qui va faire une pareille lecture ! L'effet a été bien différent de celui qu'il croyait produire. Rien ne prouve mieux à quelles illusions sont livrés les gens du pouvoir. Il faut le dire pourtant, beaucoup de conservateurs commencent à s'alarmer. Mais, en supposant la maladie reconnue, où sont les médecins et les remèdes? Vous en savez peut-être quelque chose, vous autres bonnes gens d'Auvergne. Dépêchez-vous donc de nous le dire, car nous en sommes réduits à regarder en l'air pour voir si du ciel ne nous viendra pas quelque secours. Je crois que nous n'avons plus d'espérance que dans le pape[1]. Comme cela va bien à des catholiques de notre force!

Il y aurait bien là de quoi m'ôter mon reste de gaieté. Heureusement elle résiste même à une vingtaine de chansons qu'on m'a envoyées en réponse à la dernière de moi[2], que les journaux ont citée, et à laquelle vous faites une si aimable allusion à la fin de votre lettre. Vous avez raison, si en effet je perdais cette gaieté, ma vieille compagne, ce serait aux amis seuls de la ramener au logis.

Je suis un peu indisposé en ce moment; depuis hier je garde la chambre ; mais ce ne sera rien : ce n'est pas la grippe. Je me tirerai de là très-facilement, plus facilement que je ne me suis tiré des banquets électoraux. Que de lettres il m'a fallu écrire pour remercier de ces témoignages dont j'ai été fort touché, mais qui ne pouvaient changer ma position, si différente de celle des électeurs qui m'invitaient ! Dans ces banquets, je ne ferais que des vœux comme ils peuvent les faire ; en dehors, je puis protester contre le matérialisme de nos lois, ainsi que tant d'autres qui sont déshérités comme moi. Ajoutez que les grandes réunions sont pour

[1] En ce temps-là il paraissait possible que la papauté prît la tête du mouvement de civilisation libérale. Pie IX était acclamé dans toute l'Europe.

[2] *Ma Gaieté.*

moi des bains de glace en hiver. Je les ai toujours évitées, et, si je puis, je mourrai sans en voir une seule. Cela va si loin, que je voudrais n'avoir à mon enterrement que mes bons et vieux amis. Quand j'y pense, je fais toujours cette prière : « Faites, mon Dieu, qu'aucun discours ne soit prononcé sur ma fosse ! » C'est la prière d'un homme qui a assisté à l'enterrement de beaucoup d'amis.

CCLXXII

A MONSIEUR BAUCHE

Passy, 19 janvier 1848.

C'est un heureux début, monsieur, que ces beaux vers que vous voulez bien m'adresser. Je suis fier de vous les avoir inspirés, ou plutôt d'avoir été pour vous l'occasion d'exprimer toutes les émotions d'un patriotisme et si vif et si pur. Bien que vous me disiez, monsieur, que ce sont là vos premiers vers, il y aurait lieu d'en douter, à la manière dont ils sont jetés et rimés.

Je n'ai que deux petites observations à vous faire :

Il chante, il paiera

n'a pas la mesure aujourd'hui, parce qu'on ne fait plus *payera* que de deux syllabes.

Pauvres moutons, on vous tondra

est le refrain d'une chanson qui m'a été souvent attribuée, et qui n'est pas de moi. Je crois que l'auteur est receveur dans une ville de province. Il met sous clef la laine des pauvres moutons.

CCLXXIII

A MONSIEUR GÉNIN

19 janvier 1848.

Mon cher Génin, Fanny vous porte *Raphaël*[1], que j'aurais voulu pouvoir vous faire remettre hier. Lisez-le le plus promptement possible, et ayez la bonté de l'envoyer, en l'enveloppant décemment, à madame Colet, rue de Sèvres, 21, vis-à-vis la fabrique d'académiciens nommée l'Abbaye-aux-Bois.

Vous voudrez bien mettre sur l'adresse que c'est de ma part, afin que le livre me soit renvoyé.

Votre garçon de bureau pourra le laisser chez le portier de la muse[2].

CCLXXIV

A MONSIEUR BRISSOT

26 février 1848.

Grand merci. J'étais inquiet, et j'aurais voulu, hier et aujourd'hui, vous aller voir, surtout par rapport à Eugène.

Judith n'a pas voulu me laisser aller à Paris, et la crainte de la laisser seule trop longtemps m'a privé du plaisir de savoir plus tôt de vos nouvelles.

Je charge votre commissionnaire de mettre un mot chez Perrotin, dont je voudrais aussi avoir des nouvelles.

CCLXXV

A MADEMOISELLE AGATHE[3]

27 février 1848.

Chère Agathe, j'ai été plusieurs fois sur le point de vous

[1] Le roman autobiographique de M. de Lamartine.
[2] Lettre communiquée par madame Génin.
[3] Nièce de M. Bérard.

aller voir. Puis, par réflexion, j'ai craint de montrer à des gens affligés un visage qu'on croit peut-être plus réjoui qu'il ne l'est. Ayez la bonté de me donner des nouvelles de toute la famille, et surtout de cet excellent Christian [1], dont je conçois toute la douleur.

CCLXXVI

A MONSIEUR GIRARD

1er mars 1848.

Je vous dois, monsieur, de nouveaux remercîments. Voici encore de fort jolis couplets qui m'arrivent, grâce à vous, au milieu du refrain de la *Marseillaise* qui retentit à mes oreilles, depuis la grande victoire du peuple. Dans un pareil moment, une marque de sympathie d'un cœur patriote ajoute au bonheur du vieux chansonnier.

CCLXXVII

A MONSIEUR LEFRANÇOIS

2 mars 1848.

Mon cher ami, nous étions loin de penser que l'odyssée de Henri [2] dût être aussi aventureuse; il s'en est bien tiré, et vous voilà tranquilles. Dieu soit béni !

Nous le sommes aussi à Paris, où jusqu'à présent tout s'est passé d'une manière inattendue. J'ai eu peur de la République pour la République en la voyant naître trop tôt et trop vite; mais les républicains sont à l'abri de tout reproche. Nous voulions descendre marche à marche; on nous a fait sauter un étage; nous ne pouvons pas remonter. Ce qu'il faut maintenant, c'est qu'il n'y ait pas de division au camp : tout le monde paraît le comprendre.

[1] Le général Dumas, aide de camp du roi Louis-Philippe.
[2] Fils de M. Auguste Lefrançois.

Cela durera-t-il? D'ailleurs, les difficultés financières vont naître de toute part. La guerre ne m'effraye pas autant, bien que tout cela se touche. Enfin, allons et restons unis.

Nous nous portons bien dans notre coin, où je me suis tenu tant qu'il s'est agi d'emplois à conférer.

Lamartine a été admirable[1] et la France ne reconnaîtra jamais assez le service qu'il lui a rendu au mépris de ses jours.

Je le répète souvent : Voilà le premier poëte qui ait été propre aux grandes choses. Qui s'en serait douté il y a quinze ans?

CCLXXVIII

A MONSIEUR BRETONNEAU

4 mars 1848.

Que je vous remercie, cher ami, de vous être empressé de me donner de vos nouvelles! Tout s'est donc à peu près bien passé à Tours? M. César Bacot[2], que j'ai eu le plaisir de rencontrer, m'a confirmé la tranquillité de votre pays. Dieu veuille que cela dure!

Nous voilà redevenus républicains, peut-être un peu trop tôt et un peu trop vite. Nous voulions descendre l'escalier marche à marche; on nous a fait sauter un étage tout entier. A qui la faute? Au gouvernement défunt, roi et ministres, conservateurs et opposants à la fois. Ces derniers étaient peut-être, en grande partie, ceux qui redoutaient le plus ce qui est arrivé, et ce qu'ils ont rendu inévitable en convoquant le peuple en place publique, où ils l'ont abandonné à son propre instinct. Je ne pouvais en croire mes yeux ni mes oreilles.

Ce qu'il faut bien qu'on sache, c'est qu'aucun meneur ré-

[1] La fameuse scène du drapeau rouge, apporté à l'Hôtel de Ville et repoussé par M. de Lamartine, est du 27 février.

[2] Député de Tours.

publicain n'a eu la direction des masses : elles ont agi spontanément et ont fini par entraîner la garde nationale.

Qu'est devenu Louis-Philippe? Qu'est devenue la duchesse d'Orléans? Nous ne le savons pas encore. Peut-être les journaux d'aujourd'hui me l'apprendront-ils.

Je suis resté, à cette révolution, ce que j'ai été il y a dix-huit ans; il y a eu quelque adresse à moi à ne pas me fourrer où mon nom eût pu être prononcé. Au reste, il n'y a toujours que trop d'hommes pour remplir des fonctions que mon caractère me ferait remplir fort mal. Je dois ajouter que mes amis n'ont pas eu besoin de moi. Aussi n'ai-je vu Dupont qu'un quart d'heure depuis sa présidence, et n'ai-je pas vu une seule fois Lamartine, qui a été magnifique de courage, de patriotisme et d'éloquence. Je redis à tout le monde que voilà le premier poëte qui ait été capable de grandes choses. Comme je voulais qu'on sût que ce gouvernement avait mon adhésion pleine et entière (car il ne faut pas être trop difficile dans de pareils instants), j'ai accepté qu'on mît mon nom à une commission scientifique où je restreins mon service à l'enseignement primaire, ce qui est juste la mesure de mes études.

Souhaitons, cher ami, que notre nouvel essai de république se consolide. C'est aujourd'hui l'ancre de salut de la France. Une pente plus douce m'eût convenu davantage, mais nous n'avons choisi ni l'heure ni indiqué l'ordre et la marche. Les gens du pouvoir avaient pris ce soin. Au milieu de mes vœux pour ma chère France, je pousse bien des soupirs sur les malheurs généraux presque inévitables, et sur les malheurs particuliers qui menacent beaucoup de mes amis, que le gouvernement tombé avait remplis de sécurité et comblés de bien-être. Hélas! il en est peu qui n'en aient abusé, au moins par l'imprévoyance.

Comment peut-on croire à la durée de rien depuis soixante

ans? Le peu que j'ai, combien de fois ai-je dit à Judith: Ne vous y habituez pas trop! Un jour viendra peut-être où, tout vieux que nous sommes, il nous faudra nous confiner dans quelque grenier, les pieds sur une maigre chaufferette, la couverture sur le dos : aussi ne nous effrayons-nous pas de ce qui peut nous advenir; mais tout le monde n'est pas ainsi préparé et j'en gémis pour beaucoup.

Mon cher ami, je me suis absenté par force majeure et pour courir au secours d'un vaincu.

CCLXXIX

A MONSIEUR JEAN REYNAUD[1]

9 mars 1848.

Vos messieurs se moquent de moi. Toutes ces matières me sont impossibles à traiter convenablement : que ceux qui savent écrire écrivent. Je n'ai jamais su que chanter, je n'ai jamais su que causer, et non disserter. Aussi ai-je bien l'envie de donner ma démission de votre commission des hautes études.

Je ne me rendrai pas moins aujourd'hui à votre convocation, mais plus pour le président que pour l'honneur de siéger en si docte compagnie.

CCLXXX

A MONSIEUR JULES CARLIN

Passy, 15 mars 1848.

Non, monsieur, je n'accepterais pas l'honneur de faire partie de la Constituante : ma santé, mon âge, mes habitudes d'esprit

[1] M. Jean Reynaud était président de la commission des hautes études organisée par M. Carnot au ministère de l'instruction publique et dont faisait partie Béranger.

et surtout mon caractère ne me permettent pas d'aspirer à représenter mes concitoyens. Les assemblées délibérantes mettraient en fuite le peu de sens que je puis avoir. Si je n'avais que trente ans, je pourrais façonner ma pauvre nature aux exigences de la représentation : aujourd'hui cela me serait impossible. Et puis, monsieur, ne sent-on pas qu'à un régime nouveau il faut des hommes nouveaux; qu'à une jeune république il faut de jeunes représentants? Non, certes, que j'entende par là bannir ceux qu'une longue carrière de vertus et de talents signale à l'estime publique; je veux dire seulement que c'est à la jeunesse à former de nouveaux élus.

Je vous le répète, monsieur, et je l'ai déjà dit à tous ceux qui ont eu la bonté de penser à moi pour les élections, non-seulement je suis incapable de parler en public, mais en public je deviens même incapable de penser.

Ayez donc la complaisance, monsieur, de faire porter sur d'autres noms les suffrages qui seraient tentés d'honorer le mien.

Croyez que je sens comme je le dois tout ce qu'il y a de flatteur dans la démarche que vous faites auprès de moi. Le goût que vous avez pour les vers y entrât-il pour quelque chose, cela ne pourrait diminuer la reconnaissance qu'elle m'inspire.

CCLXXXI

A MONSIEUR JULES CARLIN

Passy, 29 mars 1848.

Je suis bien touché de la délibération du *Club de l'Union* que vous avez l'obligeance de me faire parvenir. Ayez la bonté, je vous prie, de transmettre aux dignes citoyens, vos collègues, l'expression de ma profonde reconnaissance. Ils ont senti où devaient s'arrêter les sacrifices à exiger d'un

homme de mon âge, qui ne peut plus morigéner sa vie et son caractère. Si je puis être utile encore, c'est en restant ce que j'ai toujours été. C'est le texte que je développe dans une lettre que je destine aux journaux. Puisse-t-elle m'obtenir le succès que j'ambitionne, et que sans doute, monsieur, vous avez aidé à me faire obtenir à Saint-Denis. Vous n'aurez pas voulu qu'un pauvre vieux rimeur dont vous prisez les refrains allât jouer un rôle inutile et ridicule au milieu d'une assemblée qui a besoin de jeunesse et de science, d'énergie et de talent.

Vous vous êtes sans doute rappelé, en regardant plus haut, ce Newton, que les Anglais voulaient avoir dans leur parlement. Tout grand homme qu'était celui-là, il ne dit, dans le cours de sa vie parlementaire, que cette seule phrase : « *Fermez la fenêtre ; M. l'orateur va s'enrhumer.* » Moi, vraisemblablement, je ne dirais que celle-ci : « Laissez la porte ouverte, je veux m'en aller. »

Je fais mes excuses à Newton de parler de lui à mon propos ; mais je voulais, monsieur, prouver à MM. vos collègues du *Club de l'Union* qu'ils n'ont qu'à gagner en choisissant à ma place un plus digne représentant de leurs idées et de leurs sentiments. Plus je le pense, plus je suis ému des expressions que les électeurs veulent bien employer dans leur délibération, que je garde comme un titre d'honneur, en souhaitant que tous les arrondissements veuillent bien avoir la même bonté pour moi.

CCLXXXII

A MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ ÉLECTORAL
DE LA PORTE MONTMARTRE

29 mars 1848.

Incapable de remplir une mission aussi difficile que celle de représentant à la Constituante, je désire que les bons ci-

toyens de votre comité ne portent pas sur moi les suffrages qu'ils doivent à des candidats plus nouveaux, doués des talents et des connaissances nécessaires pour assurer le bonheur de la République française. Je compte adresser incessamment la même prière aux électeurs des autres arrondissements. Je ne me présenterai donc pas à la séance où vous me faites l'honneur de m'appeler [1].

CCLXXXIII

A MONSIEUR BRETONNEAU

Passy, 5 avril 1848.

Le mal dont vous ne me guérirez pas, cher docteur, c'est la députation, si elle me tombe sur la tête, comme on ne cesse de m'en menacer, malgré mes supplications aux électeurs parisiens. Tout le monde s'en mêle. On me disait aujourd'hui que le R. P. Lacordaire avait prêché pour qu'on me nommât. Ah! mon cher ami, lorsque, jeune, inexpérimenté, on court après la réputation, on ne se doute guère à quel gouffre ce feu follet peut conduire. Un petit coin paisible, où je pourrais vivre inconnu, me semblerait un paradis aujourd'hui. Je n'ai plus un moment à moi : à peine ai-je le temps de lire un journal. Les lettres à écrire, les apostilles à donner, les visites à recevoir, les heures de commission, enfin tout l'embarras d'un petit ministère, avec manifestations et sérénades à la porte, discours à entendre, réponses à faire, accolades et serrements de main, etc., etc., etc., voilà ma pauvre vie. Ajoutez la frayeur d'une élection, et plaignez votre pauvre ami, qui ne sait plus quand il recouvrera le calme, seul élément où son âme se trouve à l'aise.

Voilà un tas de lettres qui m'arrivent. Adieu, cher et bon ami, je vous embrasse.

[1] Les candidats avaient à s'expliquer devant les clubs sur les principales ques-

Je ne dors plus, ou bien mal; pourtant ma santé n'en souffre pas encore trop. Judith vous dit mille choses aimables.

CCLXXXIV

A MONSIEUR MARTIN (DE STRASBOURG)

6 avril 1848.

Vous avez eu grand tort, mon cher ami, de vouloir faire de moi un président de commission ou d'association quelconque. J'ai l'horreur des réunions bavardes et suis incapable d'en présider aucune. Puisque vous m'avez nommé, donnez, je vous prie, ma démission. J'ai assez d'avoir deux commissions sur le corps et tous les embarras et ennuis qui m'accablent. Je vais même vous mettre sur les épaules une des affaires dont je suis écrasé. Heureusement, mon cher ami, qu'elle n'est pas importante et que vous pourrez la traiter tout à votre aise et sans exposer votre larynx. Voici de quoi il s'agit.

J'ai un mien parent[1], notaire à Nanterre, fort honnête homme, qui ne fait d'affaires que celles du public; il aspire à une place gratuite de suppléant de la justice de paix du canton de Courbevoie, canton qu'il habite depuis vingt ans, où il a su se faire aimer et estimer.

Un M. F***, notaire à Suresnes, excite, dit-on, les plaintes dans cet emploi par ses absences continuelles. Ceci reste à vérifier, car Gautier, le notaire de Nanterre, qui a une ambition démesurée, comme vous pouvez le voir, pourrait se faire illusion sur les torts de l'occupant.

Si donc vous pouvez faire nommer suppléant de juge de paix ledit Gautier, mon allié, vous me rendrez un grand ser-

tions dont l'Assemblée constituante allait délibérer. On comprend que cette nécessité du rôle des candidats ne pouvait plaire à un homme d'un caractère aussi indépendant que Béranger.

[1] M. Gautier, mari de la fille de M. Quenescourt, filleule de Béranger.

vice. Ce sera un ennui de moins pour moi que cet ambitieux tourmenté depuis un mois pour arriver à cette haute fonction.

Mais surtout tirez-moi de la présidence où vous m'avez mis, et présentez mes hommages respectueux à madame, ainsi que mes amitiés à vos bons voisins. J'irai, dans peu de jours, voir si la voix vous sera revenue pour le commencement de mai, époque où il ne faut pas qu'elle nous fasse défaut[1].

CCLXXXV

A MESSIEURS LES ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Mes chers concitoyens, il est donc bien vrai que vous voulez faire de moi un législateur? J'en ai douté longtemps. J'espérais que les premiers qui ont eu cette idée y renonceraient, par pitié pour un vieillard resté étranger jusqu'à ce jour aux fonctions publiques, et qui, pour s'en montrer digne, aura tout à apprendre, à l'époque de la vie où l'on ne peut plus rien apprendre.

Des amis m'ont répété que refuser de pareilles fonctions serait une faute. Je crois le contraire. Mais, en effet, si c'est une faute, évitez-la-moi, vous, à qui je voudrais les éviter toutes.

Pour que l'étendue de ma popularité ne vous trompe pas plus sur ma valeur comme citoyen qu'elle ne me fait illusion sur mon mérite de poëte, écoutez-moi bien, je vous prie.

Mes soixante-huit ans, ma santé si capricieuse, mes habitudes d'esprit, mon caractère, gâté par une longue indépendance, achetée chèrement, me rendent impossible le rôle

[1] Lettre communiquée par madame Martin (de Strasbourg).

trop honorable que vous voulez m'imposer. Ne l'avez-vous pas deviné, chers concitoyens? Je ne puis vivre et penser que dans la retraite. Oui, je lui dois le peu de bon sens dont on m'a loué quelquefois. Au milieu du bruit et du mouvement, je ne suis plus moi; et le plus sûr moyen de troubler ma pauvre raison, d'où peut-être est sorti plus d'un conseil utile, c'est de me placer sur les bancs d'une assemblée. Là, triste et muet, je serai foulé aux pieds de ceux qui se disputeront la tribune, où je suis incapable de monter. Poser, parler, même lire, je ne le puis en public; et, pour moi, le public commence où il y a plus de dix personnes. Une circonstance de ma vie, mal interprétée par plus d'un, vous en fournit la preuve.

Un fauteuil à l'Académie française, ce corps illustre, unique dans le monde, est, certes, la plus belle récompense que puisse ambitionner un écrivain. Eh bien, cet honneur, j'ai constamment refusé de le rechercher, parce que je sais que mes habitudes de caractère et d'esprit ne s'arrangeraient pas des usages de cette compagnie, usages bien loin pourtant d'être aussi absolus que ceux d'une assemblée législative.

Mes chers concitoyens, j'ai été, depuis 1815, l'un des échos de vos peines et de vos espérances. Vous m'avez souvent appelé votre consolateur : ne soyez pas ingrats. En m'assignant une trop grande importance, vous ôterez à mes conseils le poids que leur donne ma position exceptionnelle. Dans les luttes politiques, le champ de bataille se couvre de morts et de blessés. Sans regarder au drapeau, en vrai soldat français, j'ai toujours aidé à enterrer les uns, à soigner les autres. Si je suis forcé de prendre une part active à ces luttes, je deviendrai suspect à ceux-là mêmes à qui je tendrai une main fraternelle.

Ne m'arrachez donc pas à la solitude où, recueilli en moi-

même, je vous ai semblé avoir le don de prophétie. Je ne suis pas de ceux qui ont besoin de crier en place publique : « Je suis patriote! je suis républicain! » Mais, me dira-t-on, il faut vous dévouer. Ah ! mes chers concitoyens, n'oubliez pas combien ce mot dévouement peut cacher d'ambition. Le dévouement véritable, utile, est celui qui s'étudie à ne nous faire entreprendre que ce dont nous sommes capables. Quant à l'égoïsme, si on m'en accuse, je laisserai répondre ma vie tout entière.

Venons aux idées que je puis avoir conçues dans ma retraite, pour mener à bien l'œuvre démocratique que Dieu impose à la France, au profit des autres nations, ses sœurs bien-aimées. N'aurai-je pas toujours assez d'amis dans nos assemblées pour que ces idées s'y développent, si, en effet, elles méritent quelque attention? Ma parole timide les compromettrait; ces amis les feront valoir. Il faut des esprits jeunes, des cœurs jeunes, pour triompher de tous les obstacles que le bien à faire va rencontrer encore. Quelques-uns de ces cœurs-là ne me seront-ils pas ouverts?

Je vous en supplie donc, chers concitoyens, laissez-moi dans ma solitude. J'ai été prophète, dites-vous. Eh bien donc, au prophète le désert! Pierre l'Ermite fut le plus mauvais conducteur de la croisade qu'il avait si courageusement prêchée, bien qu'il eût pour compagnon le brave Gaultier *sans Avoir*, comme disaient les riches de ce temps-là.

Puis n'est-il pas sage qu'à une époque où tant de gens se prétendent propres à tout quelques-uns donnent l'exemple de savoir n'être rien? La nature m'a créé pour ce genre d'utilité, qui ne fait envie à personne.

Enfin, chers concitoyens, que l'ivresse du triomphe ne vous abuse pas. Vous pourrez avoir besoin encore qu'on relève votre courage et qu'on ranime vos espérances. Vous regretteriez, alors, d'avoir étouffé sous les honneurs le peu de

voix qui me reste. Laissez-moi donc achever de mourir comme j'ai vécu, et ne transformez pas en législateur inutile votre ami, le bon et vieux chansonnier.

A vous de cœur, chers concitoyens.

CCLXXXVI

A MONSIEUR TESSIER

12 avril 1848.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir tant tardé à vous remercier des vers charmants que vous avez bien voulu m'adresser, et dont la pensée, vous devez le présumer, a été droit à mon cœur.

Vous avez raison, monsieur, je suis un oiseau, bien vieux sans doute, fort déplumé et dont la voix est presque éteinte; mais raison de plus pour qu'on me laisse à la solitude où je repasse en mémoire les chants qu'elle m'a inspirés.

Que je voudrais, monsieur, que tous les électeurs pensassent comme vous ! Je suis sûr que, si tous connaissaient cette poétique et gracieuse chanson, ils se rangeraient à votre avis et me laisseraient mourir à ma fantaisie.

Quel terrible pays que celui où l'on veut enrégimenter tout le monde.

Ah ! monsieur, chantez-leur cette chanson[1] qui m'a touché, et peut-être en pourrai-je faire encore quelques-unes[2].

CCXXXVII

A MONSIEUR LE COMTE DES FOSSEZ

16 avril 1848.

Pardonnez, mon cher des Fossez, à un pauvre homme

[1] Cette chanson était intitulée le *Rossignol*.
[2] Lettre communiquée par M. Justin Cabassol.

dont on veut changer la vie, qu'on surcharge d'affaires, et à qui on ne laisse plus un quart d'heure de son temps, d'avoir été si négligent à répondre à votre marque de bon souvenir.

Une bonne raison m'avait d'abord forcé d'attendre un peu à vous en remercier. Mon libraire éditait à part les huit ou neuf chansons nouvelles de sa dernière édition, quand votre lettre m'arriva. J'attendais la fin de cette impression pour vous envoyer un exemplaire de ce cahier. Mais les embarras toujours croissants m'ont fait oublier de donner cet ordre à temps. Quand j'en ai parlé à Perrotin, sur votre demande, il avait fait cet envoi. J'en ai été bien fâché; car, si petit que fut le présent, j'aurais voulu que vous le reçussiez de ma part.

Vous avez, dites-vous, quatre-vingt-quatre ans; je n'en ai pas encore tout à fait soixante-huit; mais je vous assure, mon cher des Fossez, que j'ai regret d'avoir vécu si longtemps, ce que ma jeunesse malingre ne faisait pas soupçonner. Je ne suis pourtant ni triste ni infirme, grâce à Dieu. Mais je vois qu'on veut, malgré moi, me lancer dans le tourbillon politique, et cela suffit pour détruire mon bonheur, qui ne vivait que d'indépendance. Je hais le bruit et la foule, je l'ai dit à mes concitoyens, et je vais peut-être me voir condamné à vivre au milieu de la foule et du bruit. Oh! que je porte envie à la tranquillité dont vous devez jouir dans votre retraite, entre votre plume et vos pinceaux!

Je juge à votre lettre de tout ce qu'il y a encore de force en vous. Vous êtes, je le vois, tout ce que je vous ai connu. Je vous en félicite. Quoi! vous vous occupez même de l'Académie, en digne neveu de Chabanon[1]. Seulement, vous

[1] Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française, mort en 1792. Il a laissé d'assez médiocres pièces de théâtre et un livre intéressant sur la musique. Chabanon était un exécutant fort habile. Lorsqu'il fut élu à l'Académie française, Lemierre, son concurrent, disait avant l'é-

ignorez mon histoire avec elle et son histoire avec moi. Depuis la démarche si généreuse faite auprès de moi, en 1829, par Chateaubriand, cette histoire a toujours été la même, et, mes refus pouvant être mal interprétés, j'ai voulu, dans ma lettre aux électeurs, faire un grand éloge, vrai d'ailleurs, de cette Académie qu'on venait d'attaquer brutalement. Nous vivrons donc séparés, mais bons amis. Je ne veux pas que la chanson s'endorme sur un fauteuil.

Continuez de vous bien porter, dans les lieux où vous êtes né, et puisse, mon cher des Fossez, la fortune vous préserver de tous les malheurs dont je la vois aujourd'hui accabler autour de moi tant de gens qui, naguère encore, semblaient à l'abri de tout revers!

CCLXXXVIII

A MONSIEUR CHARLES LARONDE

21 avril 1848.

Je vous dois, monsieur, bien des remercîments pour la très-belle chanson que vous m'envoyez, et dont je vous aurais accusé réception plus tôt, si on ne m'accablait d'affaires à un âge où l'on n'a plus besoin que de repos.

Quelque exagération que vous mettiez dans vos éloges, monsieur, ils ont pourtant le pouvoir de me toucher, parce qu'ils me parlent de la sympathie que j'inspire au peuple, et que c'est là qu'est ma seule gloire, la seule à laquelle je croie, parce que sans doute c'est celle que j'estime le plus.

Je voudrais seulement que ce peuple, si bon pour moi, consultât un peu plus mon intérêt dans le choix des récompenses qu'il veut me donner. Certes, s'il s'obstine à faire de moi un de ses représentants, il tuera son vieux chansonnier,

lection : « M. Chabanon sera nommé; il joue du violon et je ne joue que de la lyre. »

non de corps peut-être, mais d'esprit et d'âme. Au reste, je l'en ai averti, et il ne pourra me faire un crime de ma nullité législative. Trop heureux serai-je si mes boules noires ou blanches ne changent pas en haine l'attachement que je lui inspire, car je suis disposé à sacrifier ma popularité à ce que je croirai l'intérêt de la France.

Si cela arrive, monsieur, je relirai quelques chansons de flatteurs, et la vôtre surtout, pour rire un peu des illusions qu'on se fait sur le compte des contemporains.

A ce propos, je dois vous dire que la chanson que vous louez si bien à la fin de votre bonne et aimable lettre n'est pas de moi, mais d'un jeune homme qui me l'a envoyée, et qui en a reçu mes remercîments. Car je ne crois pas me tromper; vous voulez parler de la chanson : *Béranger à Manuel.*

J'ai écrit dans plusieurs journaux pour renvoyer les éloges à qui de droit; mais on s'obstine à me l'attribuer. Heureusement, je ne puis m'en fâcher.

CCLXXXIX

A MONSIEUR BRETONNEAU

28 avril 1848.

Je vous félicite de la pensée que vous avez de laisser un testament scientifique à votre élève[1], qui, j'en suis sûr, sera digne d'un tel legs. Tâchez de le faire bien complet, bien détaillé. Vous avez tant de secrets à transmettre, qu'il est fâcheux qu'un jeune homme intelligent ne vous ait pas suivi à la piste, depuis une vingtaine d'années, pour recueillir vos profondes et fines observations, pour s'emparer de vos procédés, pour apprendre à varier les moyens et citer de vous tant de paroles qui suffiraient pour faire un médecin capable de celui qui les comprendrait bien.

[1] M. Trousseau.

Toutes les fois que je vois quelqu'un atteint de mal un peu grave : Où est Bretonneau? dis-je sur-le-champ. Je me le disais hier encore auprès de mon vieux Chateaubriand, qui va finir sous le poids d'un catarrhe. Je crains bien qu'il n'ait plus que peu de jours à vivre [1], et je crois pouvoir ajouter que vous n'y pourriez rien, vous qui pouvez tout. Au reste, la mort ne sera que celle d'une ombre. La flamme est éteinte, et il est bien douloureux de voir comment s'évanouit une belle et grande intelligence. Auprès du pauvre vieillard veille une autre ruine, la belle et célèbre madame Récamier, qui a, je crois, soixante-dix ou soixante et onze ans, et qui, frappée de cécité, gémit de ne pouvoir être suffisammeut utile à son malade.

Quand je vous dis que nous avons tous la manie de trop vieillir, ai-je tort? Voyez, je serai peut-être représentant, malgré tout ce que je pourrai faire.

Ce qui m'a fait plaisir dans ce que vous me dites de Marchais [2], c'est que je vois combien Tours aura à se féliciter de son délégué, comparé à tant d'autres, qui semblent avoir pris à tâche de faire haïr la République. Quand vous le verrez, félicitez-le de ma part de tout le bien que j'entends répéter de la manière dont il remplit sa mission. Il ne m'étonne pas qu'il fasse le bien, mais il est heureux qu'on lui rende justice.

CCXC

A MONSIEUR JENDRÉ [3]

Avril 1848.

Mon cher concitoyen, vous m'avez félicité le premier de mon élection à l'Assemblée constituante.

[1] Chateaubriand est mort deux mois plus tard.
[2] André Marchais, alors préfet du département d'Indre-et-Loire.
[3] M. Jendré était porteur de journaux. C'est lui qui, le premier, annonça à

Vous pensiez sans doute m'annoncer une nouvelle qui me réjouirait. C'était la plus triste qui pût m'arriver.

Je n'en suis pas moins touché de vos attentions, et vous prie d'en recevoir mes remercîments.

CCXCI

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Citoyen président, j'avais cru de mon devoir de prévenir les électeurs du département de la Seine, en m'excusant par les raisons les meilleures, que je ne pouvais accepter l'honneur de siéger à l'Assemblée nationale.

Malgré la reconnaissance profonde que m'inspire le grand nombre de voix qui m'ont appelé à cette Assemblée, je n'ai pas renoncé à l'idée, bien arrêtée d'avance, de refuser un mandat auquel ne m'ont préparé ni des méditations ni des études suffisamment sérieuses.

Ce que je n'ai osé faire jusqu'à présent, pour n'être pas cause d'une convocation nouvelle du corps électoral, une élection invalidée, qui rend cette convocation inévitable, m'en offre la possibilité, et je viens, citoyen président, remettre entre vos mains le mandat qui m'avait été confié, et qui n'en restera pas moins, à mes yeux, la seule gloire de ma vie.

Ayez la bonté, citoyen président, d'assurer l'Assemblée nationale du regret que j'éprouve de ne pouvoir prendre part à l'œuvre complétement démocratique qu'elle aura l'honneur d'accomplir.

Faites-lui agréer, et agréez vous-même, citoyen président, l'hommage de mon respect le plus profond.

Votre dévoué concitoyen.

Béranger qu'il venait d'être élu représentant du peuple, à Paris, malgré sa lettre aux électeurs.

CCXCII

AU MÊME

Citoyen président, si quelque chose pouvait me faire mettre en oubli mon âge, ma santé et mon incapacité législative, ce serait la lettre que vous avez eu l'obligeance de m'écrire, et par laquelle vous m'annoncez que l'Assemblée nationale a honoré ma démission d'un refus.

Mon élection et cet acte des représentants du peuple seront l'objet de mon éternelle reconnaissance; par cela même qu'ils sont un peu trop au-dessus des faibles services que j'ai pu rendre à la liberté, ils prouvent combien seront enviables les récompenses réservées désormais à ceux qui, avec de plus grands talents, rendront des services plus réels à notre chère patrie.

Heureux d'avoir été l'occasion de cet exemple encourageant, et convaincu que c'est la seule utilité que je pouvais avoir encore, citoyen président, je viens de nouveau supplier, à mains jointes, l'Assemblée nationale de ne pas m'arracher à l'obscurité de la vie privée.

Ce n'est pas le vœu d'un philosophe, encore moins celui d'un sage; c'est le vœu d'un rimeur qui croirait se survivre s'il perdait, au milieu du bruit des affaires, l'indépendance de l'âme, seul bien qu'il ait jamais ambitionné.

Pour la première fois je demande quelque chose à mon pays, que ses dignes représentants ne repoussent donc pas la prière que je leur adresse en réitérant ma démission, et qu'ils veuillent bien pardonner aux faiblesses d'un vieillard qui ne peut se dissimuler de quel honneur il se prive en se séparant d'eux.

En vous chargeant de présenter mes très-humbles excuses

à l'Assemblée, recevez, citoyen président, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Salut et fraternité.

CCXCIII

A MONSIEUR GÉNIN

19 mai 1848.

J'ai oublié hier, mon cher ami, de vous rappeler le secours que vous m'avez promis pour Hippolyte Raynal, dont je vous ai remis la demande, et qui a un besoin pressant de cinquante ou soixante francs, que je peux bien lui avancer encore, mais que, dans ce moment, je ne puis lui donner, car la gêne générale commence à me serrer vivement. Prenez donc pitié de lui et de moi.

J'ai rencontré bien plus mal partagé hier : un pauvre homme de lettres, fort savant dans les langues étrangères, qu'il a enseignées jusqu'à soixante-quatorze ans, me demande un rendez-vous. Je vais le trouver pour lui éviter la course : quel spectacle, bon Dieu ! Ce malheureux vieillard a la tête bien saine, de l'esprit même; il m'a montré un gros manuscrit sur le système de traduction à suivre; et puis des lettres de Salvandy qui refuse un secours; et des lettres écrites au ministre actuel, restées sans réponse. Le vieux professeur était si touché de ma visite, que les larmes m'en venaient aux yeux. Son chat, le seul ami qui lui soit resté, aussi maigre que lui, semblait m'adresser aussi des remercîments.

Le pauvre M. Bougette, faubourg Saint-Honoré, 44, a écrit en dernier lieu au ministre, le 1er avril. Je sais que, n'étant pas auteur proprement dit, puisqu'il n'a rien pu faire imprimer, il est placé dans une mauvaise catégorie.

Mais voici ce que j'ai pensé : vous m'avez promis cent francs

pour Raynal, ne pourrait-on partager cette somme entre Raynal et le père Bougette? Une lettre du ministère ferait un si grand plaisir à ce dernier! Je verrai ensuite ce que je pourrai faire de plus de mon côté[1].

Pardon de tous ces ennuis.

J'ai écrit à David[2] pour le consoler et lui faire prendre patience; mais je vous déclare que j'écrirai à M. Carnot pour me plaindre et vous éviter l'ennui nouveau de cette affaire.

CCXCIV

A MONSIEUR AUGUSTE BERNARD

22 mai 1848.

Mon cher monsieur, je vous dois des remercîments pour le fruit et le plaisir que j'ai retirés de la lecture de votre petit volume[3], sans compter que vous m'y donnez une place qui m'associe presque à la gloire du grand établissement dont vous faites ressortir les avantages. Sous ce dernier rapport, votre travail peut être très-utile à l'imprimerie du gouvernement; il ne pouvait venir plus à propos, quand ce ne serait que pour lui faire donner le titre qui lui convient le mieux.

Mais votre livre peut davantage, car il fera comprendre à ceux qui nous gouvernent de quel prix est la conservation de ce bel établissement. Les ouvriers eux-mêmes devraient vous lire. Je ne doute pas qu'ils n'y trouvassent des raisons nouvelles, pour beaucoup d'entre eux, de lui porter un vif intérêt.

Je souhaite, mon cher monsieur, que tout ce personnel dont vous faites partie sente le service que vous venez de

[1] M. Bougette fut soutenu jusqu'à sa mort par Béranger. Quand il mourut, Béranger recueillit la servante qui avait soigné gratuitement ce pauvre vieillard.

[2] M. Stanislas David, qui avait eu l'idée des lectures du soir faites aux ouvriers et qui n'avait pas été nommé lecteur.

[3] *Notice historique sur l'Imprimerie nationale.* M. Auguste Bernard est le frère de M. Martin Bernard, représentant du peuple à la Constituante.

rendre à cette première imprimerie du monde, et que la France elle-même apprenne à connaître enfin le trésor qu'elle possède. En faisant œuvre d'érudit et de savant, vous avez fait œuvre de bon citoyen, ce qui est dans vos habitudes.

CCXCV

A MONSIEUR JEAN REYNAUD

27 mai 1848.

Mon cher ami, comme il est difficile maintenant que nous nous rencontrions, je dépose chez vous un plan pour régler et étendre l'*Orphéon*, qui me semble devoir être pris en considération par votre ministère. C'est M. Adam[1] qui en est l'auteur, et qui, selon moi, devrait être à la tête de cette partie de l'instruction publique, jusqu'à présent laissée en dehors par MM. les universitaires.

Jetez un coup d'œil sur ce court travail, et voyez avec ce sens des grandes choses que vous avez si bien ce qu'il y aurait à faire pour l'extension de la méthode Wilhem.

Un de ces matins où je pourrai sortir de bonne heure, j'irai causer de cela avec vous, et tâcherai d'être plus adroit que je ne l'ai été deux fois, où je suis arrivé rue de Grenelle[2], lorsque vous veniez de partir pour la Chambre.

Je vous reparlerai aussi de mon pauvre Vernet[3], qui, je le vois bien, ne pourra trouver place dans notre école[4].

Ce mot me rappelle qu'un ancien élève de l'École normale, qui s'est fait professeur de calculs de tous les degrés, est venu se proposer pour enseigner la tenue des livres aux élèves

[1] Adolphe Adam, l'auteur du *Chalet*.

[2] Au ministère de l'instruction publique.

[3] M. Prosper Vernet, aujourd'hui professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris.

[4] Béranger s'était très-vivement intéressé à la création de l'école administrative et avait pris part avec beaucoup d'activité à tous les travaux d'organisation de cette école. Il fut affligé quand, sur le rapport de M. Dumas, l'Assemblée législative la supprima.

administrateurs. C'est M. Moulin-Colin, dont vous trouverez le prospectus ci-joint. Il paraît fort honnête et très-malheureux. Je lui ai dit que je pensais que vous deviez avoir fait tous vos choix.

CCXCVI

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DE L'*ASSEMBLÉE NATIONALE*

5 juin 1848.

Monsieur, vous avez l'obligeance de m'envoyer votre journal depuis le 1er juin ; mais je dois au hasard de lire aujourd'hui votre numéro du 30 mai.

On y assure que je viens de me marier, que j'ai épousé ma servante, et que tout Passy a été l'heureux témoin de la noce.

Parmi toutes les nouvelles fausses qui enrichissent nos journaux, il n'en est pas qui ait pu me surprendre plus que celle-là. Si l'article n'intéressait que moi, je laisserais courir cette nouvelle, même à Passy, qui ne se doute guère du plaisir que lui a procuré ce prétendu mariage *in extremis*.

Mais il faut que vous le sachiez, monsieur : la personne que votre collaborateur désigne comme ma servante, et dont il donne même le nom, ce qui ajoute à l'inconvenance d'une telle fable, est une amie de ma première jeunesse, à qui je dois de la reconnaissance. Plus favorisée que moi par sa position de famille, il y a cinquante ans qu'elle rendait à ma pauvreté bien des petits services d'argent. Pour me rendre service encore, lorsque tous deux nous touchions à la soixantaine, elle voulut bien se charger de tenir mon premier ménage, que me forçait de prendre une tante infirme dont je voulais soigner la vieillesse.

Vieux amis qui ne nous étions jamais perdus de vue, nous ne nous doutions guère alors que nos cent seize ans, réunis

sous le même toit, fourniraient matière aux médisances du feuilleton, et la vieille demoiselle était loin de penser, toute modeste qu'elle est, qu'en la voyant établir autour de moi une économie indispensable à tous deux on la prendrait pour la servante du logis, ce qui, après tout, n'eût blessé ni ses sentiments démocratiques ni les miens.

Je ne croyais, quant à moi, son nom connu que de nos amis communs et de quelques indigents. Grâce à votre collaborateur, monsieur, ce nom est arrivé aux oreilles du public; c'est pourquoi je suis contraint de faire connaître celle qui le porte.

Vous jugerez donc, je l'espère, l'insertion de ma lettre juste et nécessaire pour détruire l'effet d'un article que je regrette de n'avoir pas connu plus tôt. Je ne me plains pas de l'esprit qui l'a dicté, en ce qui me touche ; mais je crois de mon devoir d'apprendre à vos lecteurs que ma vieille amie a toujours eu trop de bon sens pour avoir désiré jamais d'être la femme d'un pauvre fou qui a mis son bonheur en chansons et livré sa vie à la discrétion des journalistes.

D'après différentes anecdotes inventées sur mon compte, et aussi vraisemblables que celles de mon prétendu mariage, je conclus, monsieur, qu'il y a de ma faute dans tout cela.

Malgré mon amour de la retraite, le désir d'obliger m'a fait recevoir trop de visiteurs. Jusqu'à ce que la délicatesse et le bon goût empêchent de franchir les murs dont la loi, dit-on, entoure la vie privée, il nous faut, je le vois, fermer bien notre porte. Désormais je vais mettre un verrou à la mienne, et j'aurai l'obligation d'un peu plus de repos à votre spirituel feuilletoniste.

Remerciez-le donc de ma part, monsieur, et recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée.

CCXCVII

A MONSIEUR BRETONNEAU

6 juin 1848.

Cher docteur, Judith fait ses paquets pour aller aux eaux. Je suis bien aise qu'elle n'y aille pas seule et que notre amie l'accompagne, puisqu'elle-même a besoin de ces eaux-là. On tâchera de lui en rendre le voyage agréable. Dites-le-lui bien et tôt.

Vous devriez, cher ami, si vous en avez le temps, lui confier deux petits pots de pommade pour votre serviteur, mon second pot est à moitié consommé. La cure se soutient.

Avez-vous lu dans les journaux mon mariage avec *ma servante* Judith. Concevez-vous qu'on écrive de pareilles sottises? Il m'en a coûté une lettre qui va paraître pour tirer la pauvre Judith de la position fausse que les feuilletonistes malveillants lui faisaient par cette fable.

Je n'aime pas à entretenir le public de moi; mais il s'agissait d'une vieille amie : je n'ai pas dû hésiter. Je l'aurais fait plus tôt si on ne m'eût caché cette attaque sournoise pendant plus de cinq jours.

Jusqu'à présent la République ne vaut pas mieux que les règnes précédents ; mais patience !

Mes amitiés à Marchais, quand vous le verrez.

CCXCVIII

A MONSIEUR CARNOT,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

15 juin 1848.

Monsieur le ministre, on me fait craindre que M. Barthélemy, notre satirique, n'ait à souffrir des radiations que vous avez dû ordonner sur la liste des pensions. Je n'ai pu

voir M. Génin, pour m'assurer de ce fait, et à tout hasard, je prends le parti, monsieur, de m'adresser à vous pour vous supplier de conserver à mon ami, M. Barthélemy, la modique pension qui, selon moi, est due à son mérite éminent et que ne justifie que trop sa position de fortune, assez voisine de l'indigence.

S'il y a eu quelques erreurs dans sa vie politique, je le plains plus que je ne le blâme, monsieur; et je crois d'ailleurs qu'il a réparé ce tort d'un moment, puisqu'il a fait pendant plus de deux ans la guerre au ministère, tombé avec la dynastie d'Orléans. Pour beaucoup moins que ces deux ou trois campagnes, où il avait à perdre cette pension, qu'on voudrait lui ravir aujourd'hui, que de gens, depuis trois mois, ont obtenu beaucoup mieux que le peu que je réclame pour lui.

Songez, monsieur le ministre, qu'il n'y a que la prose qui fasse fortune chez nous; les versificateurs sont toujours à la portion congrue. Ne rognez pas celle de l'auteur des *Némésis* et de la traduction de l'*Énéide*, ouvrage qui, suivant les connaisseurs, eût dû lui ouvrir les portes de l'Académie. En attendant que ces portes lui soient ouvertes, laissez-lui donc, au nom de votre illustre père, qui a fait des vers charmants, le traitement d'académicien, c'est-à-dire 1,500 francs de pension.

Pardonnez à cette longue épître, monsieur, et agréez l'hommage de mon respectueux dévouement.

CCXCIX

A MONSIEUR MALEZIEUX[1]

27 juin 1848.

Où étiez-vous pendant cette horrible boucherie[2], monsieur

[1] M. Malezieux est connu pour son talent à dire la chansonnette.
[2] La bataille de juin 1848.

le garde national? Écrivez-nous un mot pour nous l'apprendre, nous vous serons reconnaissants.

Vous sentez qu'il nous faut remettre à plus tard le petit dîner projeté, vu les entraves apportées à la circulation[1] et la tristesse de nos pauvres cœurs si profondément affligés ; c'est assez de chagrin comme cela, n'y ajoutez pas en nous annonçant que vous avez eu personnellement à souffrir dans un si terrible désastre.

Tout à vous, cher musicien, et recevez les compliments affectueux de Judith.

CCC

A MONSIEUR ANTOINE CLESSE

1er juillet 1848

J'ai encore regretté cette fois, cher confrère, que vous n'ayez pas pris la peine de me faire une petite visite. Oui, j'ai reçu votre nouveau recueil, et l'ai lu et chanté plus d'une fois. Comme pensée et comme forme surtout, je le trouve très supérieur à son aîné. Vous voilà, selon moi, arrivé au premier rang des chansonniers de notre époque. Et ce que je vous dis là, vous savez que ce n'est pas pour m'acquitter envers vous des éloges que vous me prodiguez dans vos chansons, tout sensible que je suis à ce témoignage de sympathie.

Pour vous prouver ma sincérité, je me permettrai de vous faire une observation. Vous avez plus de disposition aux sujets graves qu'aux traits plaisants et gais. Mais dans la gravité même, dans l'expression de la tristesse, il ne faut pas être infidèle au genre, qui semble avoir mission de rendre l'espoir aux malheureux.

[1] On ne franchissait alors les barrières que jusqu'à neuf heures du soir.

Je ne vous citerai qu'un vers qui vous fera concevoir ma critique :

Le pain nous manque : il faut chanter.

N'y a-t-il pas là, dans ces couplets si douloureux, surcharge de dramatique? Il était possible, il me semble, d'éveiller la sensibilité à moins de frais. Je n'en ai jamais tant fait pour éveiller la compassion sur les souffrances de ceux que j'essayais de consoler.

Pardonnez-moi cette remarque, mon cher monsieur Clesse. Elle s'applique à quelques autres chants de votre recueil. Mais il faudrait la faire encore bien plus souvent aux couplets que je vois ici éclore chaque jour autour de moi.

J'ai un autre reproche à vous faire, c'est de m'annoncer toujours comme votre souscripteur, et de ne m'avoir jamais mis à même de m'acquitter du prix de ma souscription. Si petite que soit la somme dont je vous suis redevable, je voudrais vous forcer à la recevoir, parce que je tiens à honneur d'être un souscripteur réel de vos œuvres.

C'est encore au bruit des plus affreux événements que je vous écris. Le retentissement d'une pareille mêlée a une longue et douloureuse durée.

Votre dernière chanson exprime bien la position et les droits de l'ouvrier. Espérons qu'une victoire nécessaire, mais dont gémit l'humanité, ne compromettra pas trop les droits de la classe travailleuse, et que la loi des devoirs se fera entendre enfin des uns et des autres.

CCCI

A MONSIEUR JOSEPH BERNARD

1er août 1848.

Vous êtes aussi de ces niais qui me croyez du crédit.

J'ai empêché un ami de tomber; j'ai fait replacer un sous-

préfet qui avait dix-huit ans de service et la parenté de Manuel; j'ai tiré un pauvre homme de lettres de prison; et voilà toute ma mission depuis quatre mois. Demandez à votre fils quel est mon pouvoir.

Mon cher Bernard, que votre ami M. S***, dont j'ai déjà apostillé une demande, mise au rebut sans doute, se fasse demander par un préfet et appuyer par quelques représentants, et si vous jugez, après cela, qu'une nouvelle apostille de moi ne porte pas trop malheur, j'apostillerai de nouveau. Mais, en vérité, quand je fais le compte de toutes celles que j'ai données inutilement, quand je vois autour de moi tant de gens, et quelques amis à qui j'ai voulu être utile, rester là le bec dans l'eau, je suis tenté de croire que je nuis plus que je ne sers ceux à qui je donne témoignage de sympathie.

J'ai vu votre frère il y a deux ans, et il a eu la bonté de me venir en aide pour sauver des prisonniers. Je ne sais si nous réussirons.

CCCII

A MONSIEUR CHARLES THOMAS[1]

10 août 1848.

Mon cher Thomas, le froid m'a saisi hier en sortant de l'Élysée, et ce que je craignais arrive; me voilà pour huit jours au moins condamné à garder la chambre. Votre première marionnette va rester dans la boîte. Elle est moins capable que jamais de faire des allocutions; car on lui défend de parler. Ne m'envoyez donc pas les députations, ce dont vous seriez bien capable.

Savez-vous, cher ami, que je porte envie à votre crédit. Je vois que vous placez qui vous voulez, et moi, qui suis en-

[1] Membre de la commission des dons et offrandes à la patrie, qui siégeait à l'Élysée.

touré de malheureux, je ne puis placer le moindre de mes pauvres diables.

Sans rancune à vous, et l'expression de mes regrets à nos chers collègues.

CCCIII

A MONSIEUR H. VIOLEAU

17 août 1848.

Ne soyez pas surpris, monsieur, du temps que j'ai mis à vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire[1].

Aux premiers vers que j'ai lus de votre volume, j'ai vu et senti que j'avais affaire à un véritable poëte, et pour tout lire et vous juger comme il convenait, il m'a fallu ne pas trop hâter le plaisir que je trouvais à cet examen.

J'ai acquis la preuve, monsieur, que j'avais sous les yeux l'œuvre non seulement d'un poëte distingué, mais d'un noble cœur, ce qui ne va pas aussi souvent ensemble qu'on fait semblant de le croire.

Avec une inspiration poétique et pure vous n'avez pas négligé les parties de l'art qui vous étaient nécessaires pour rendre vos sentiments et vos idées. Sous ce rapport aussi votre versification est remarquable et votre style annonce une étude sérieuse de la langue, trop négligée de notre temps.

Vous parler ainsi, et cela avec toute franchise, vous prouve, monsieur, l'attention que j'ai mise à la lecture de votre volume, et tout le plaisir que j'en ai retiré. Mais je dois vous avouer aussi qu'il a donné lieu pour moi à une grande surprise. Votre nom m'était complétement inconnu. Je n'avais jamais entendu parler de ce volume, que, me dites-vous, l'Académie a couronné. Je suis pourtant avec assez d'attention les travaux de ce corps illustre.

[1] Le *Livre des mères chrétiennes*, couronné par l'Académie française.

Le tort de tout cela tient peut-être à votre titre. Votre naïveté vous a nui, ou du moins a nui à votre recueil. Dans l'intérêt même de vos inspirations religieuses, il ne fallait pas les trop afficher en tête du livre. C'était borner le cercle du succès.

Vous savez, monsieur, combien de gens sont loin d'avoir le bonheur dont vous jouissez et que je vous envie pour ma part. J'ai une croyance bien forte, mais qui n'est pas la vôtre; cette croyance ne m'empêche pas d'apprécier les avantages d'une foi commune, ce qui est assez rare parmi nous. Aussi le titre des *Mères chrétiennes* aura fait croire que votre poésie était uniquement religieuse, tandis que, religieux ou non, tout lecteur qui ouvrira votre volume, s'il a du goût et le sens moral, ne pourra manquer de s'y plaire et de tirer fruit même de ce qu'il y a de vraiment chrétien dans vos belles et pures compositions.

Si j'osais, monsieur, vous faire une observation critique, elle porterait sur la trop grande uniformité de ton! Sans manquer à vos inspirations, vous eussiez pu obvier à ce léger défaut, en employant un peu moins l'alexandrin. Plusieurs morceaux auraient gagné à être écrits dans un mètre différent. On abuse chez nous de cette mesure, la plus difficile et la plus facile de toutes.

Avec tous mes remercîments, recevez, monsieur, l'assurance de ma plus cordiale considération, et les vœux que je fais pour que votre renom égale votre mérite.

CCCIV

A MONSIEUR GÉNIN

22 août 1848.

Mon cher Génin, je suis indisposé depuis huit jours et je reste au logis pour commencer ma soixante-neuvième année,

ce qui est de mauvais augure. Sans cela, je vous aurais porté le livre que je vous envoie, seul exemplaire que possède l'auteur, homme étrange à ce qu'on m'assure, plein d'érudition, de bon esprit, vrai philosophe, jeune encore et mourant de faim à la lettre, sans avoir l'air d'y penser le moins du monde et sans s'occuper d'y faire penser les autres.

C'est un de ses amis qui m'a prié de le faire connaître aux distributeurs des largesses républicaines[1]. Si sa demande passe sous vos yeux, voyez s'il mérite tout le bien qu'on m'en dit ; ses singularités m'intéressent beaucoup.

S'il arrive encore à temps, nous en reparlerons.

J'ai vu, il y a deux jours, une dame qui vous brûle une belle chandelle ; c'est la pauvre madame Colet, que vous avez faite plus riche qu'elle ne l'espérait.

CCCV

A MONSIEUR BÉRARD

2 septembre 1848.

Mon cher Bérard, comme je suis toujours un peu boiteux, je n'ai pu aller, aussitôt votre lettre, m'entendre avec Dupont pour écrire au ministre. Cela m'a causé un retard de trois jours.

J'ai écrit d'une manière pressante en m'appuyant du nom de Dupont qui, de son côté, a dû parler à M. Recurt. Ce que j'avais de mieux à faire, c'était de répéter dans ma lettre une partie de ce que vous disiez dans la vôtre. Nous verrons si M. le ministre tiendra compte de toutes nos bonnes raisons. On le dit fort brave homme; mais c'est un des républicains de la veille que je connais le moins. Dupont ne le connaît

[1] Les cent mille francs de secours qui avaient été votés pour subvenir aux pressants besoins des gens de lettres.

guère plus que moi. Tâchez donc d'entretenir de bonnes relations avec M. Boulage, le vénérable ministre.

Je suis déterminé à garder l'argent que vous m'enverrez; trop vieux pour m'occuper de l'avenir, je calcule que je vais avoir à soutenir un ami[1] que je n'ai pu empêcher de chuter d'un emploi qui le faisait vivre. J'aime autant dépenser une partie de mon capital de cette façon que de placer pour quelques sous d'intérêt, ce qui m'ôterait ma liberté d'action dans les événements qui peuvent survenir; Judith est du même avis en voyant à combien de pauvres diables je vais avoir affaire avant peu. Depuis six mois, je l'ai si bien préparée à une ruine générale, qu'elle a autant de philosophie que moi à cet égard. Béjot est moins persuadé, parce qu'il vit dans le voisinage d'un tas de millions. Toutefois je pense qu'il se sera décidé à vous prier de lui envoyer ce que vous avez à me faire parvenir pour en être le gardien; à la condition que j'y mets de ne pas me faire de sermons quand je viendrai user de ma bourse.

CCCVI

A MESDEMOISELLES ***

10 septembre 1848.

Mes chères demoiselles, comment avez-vous pu hésiter à m'écrire, après la prière que je vous avais faite, lors de nos adieux, de me donner des nouvelles de votre voyage, de votre changement de position!

Croyez que j'ai été bien heureux d'apprendre que déjà vous repreniez racine sur le sol natal. Il m'avait toujours semblé douloureux pour vos cœurs aimants d'être séparés de tout ce qui avait dû éveiller vos premières affections. Vous ne pouvez être à charge nulle part et vous pouvez être utiles partout.

[1] M. Antier, dont la position au Mont-de-Piété venait d'être détruite.

Béni soit donc votre retour dans la famille ! Il vous a évité les horribles scènes qui ont suivi de peu de temps votre départ de Paris. C'est ce que je me suis répété bien des fois, en pensant à vous deux, bonnes et inséparables sœurs. Car je ne suis pas de ces gens qui oublient leurs amis absents. Aussi aurais-je été plus sensible à ce que vous me dites d'aimable, si vous me traitiez en ami et non en bienfaiteur. Eh! bon Dieu, qu'ai-je donc fait pour vous? Savez-vous que je vous en ai voulu souvent de votre humeur peu expansive, qui m'a toujours empêché de vous être utile comme j'aurais désiré l'être. Enfin, chacun son caractère, le mien a bien ses défauts. Je suis vif et un peu impatient. Sans cela, peut-être serais-je parvenu à apprivoiser des oiseaux si sauvages, qui semblent ne vouloir chanter que pour eux, quelque plaisir qu'on prenne à les entendre.

J'espère que les lieux que vous habitez sont à l'abri des secousses politiques; mais les calamités de notre époque peuvent néanmoins pénétrer jusqu'à vous. Si je puis vous être utile, faites-le-moi savoir, je vous en prie. J'y ferai ce que je pourrai.

Je n'ai vu Trélat qu'une seule fois depuis votre départ: il a été ministre[1] quelques jours. Ce n'était pas là sa place: il a trop de candeur pour faire un pareil métier. Je lui ai parlé de vous, et il a été touché de votre souvenir.

Ma santé est toujours assez bonne pour un homme de soixante-huit ans que je viens d'accomplir. Il m'est survenu seulement une douleur au talon qui menace d'entraver mes promenades. J'espère que je finirai par me débarrasser d'une si vilaine chaîne.

Adieu, mes chères enfants; donnez-moi quelquefois de vos chères nouvelles et recevez tous les vœux que je fais pour votre bonheur commun.

[1] Ministre des travaux publics, peu de temps avant la bataille de juin.

CCCVII

A MONSIEUR ANTIER

27 septembre 1848

Je te prie, mon cher Antier, de me rendre un service.

Une madame G***, fille, dit-elle, d'un ancien officier, femme d'un graveur sans travail, m'écrit pour me demander de venir à son secours; elle m'envoie un papier que je te transmets et que tu lui rendras, si tu veux bien te donner la peine de l'aller trouver, rue Saint-Maur-Popincourt, 34.

Si tu peux la trouver, tu verras bien si elle mérite intérêt, et, selon que tu le jugeras convenable, tu lui remettras 5 francs ou 10 francs en m'excusant de faire si peu, parce que, n'étant pas riche, je suis plus accablé de pareilles demandes que ne le sont peut-être les trois quarts de nos seigneurs de la Banque.

Tu pourras peut-être aussi savoir si le mari est homme de quelque talent. Il paraît que ces malheureux ont deux enfants. La femme écrit comme quelqu'un qui a reçu quelque éducation.

A ta première visite à Passy, tu me donneras les renseignements que tu auras recueillis, et nous verrons ce qu'il y aura à faire[1].

Je te remettrai ce que tu auras cru devoir avancer.

Si ce n'était pas dans ton quartier, je ne t'aurais pas donné cette peine, qui serait plus grande encore pour moi que pour toi.

[1] Béranger trouva là encore une occasion de dépenser le capital dont il s'était décidé à ne plus faire le placement, persuadé qu'il était, comme il l'écrivait à M. Bérard, que le temps était venu de renoncer aux rentes et de partager son argent avec les malheureux de toute espèce qui fourmillaient alors à Paris. Ce fut d'abord un mobilier, puis des secours mensuels qu'il eut à fournir (à lui seul), et il ne s'arrêta dans cette œuvre de charité que lorsqu'il fut bien assuré qu'on abusait de sa bonté.

APPENDICE

Nous plaçons à la fin de ce volume trois lettres qui sont, les deux premières, adressées à Lamennais par Béranger, et, la troisième écrite à Béranger par le duc d'Elchingen, celui des trois fils du maréchal Ney qui est mort général de cavalerie dans la guerre de Crimée.

Les deux lettres à Lamennais n'étaient pas datées dans la copie qu'on nous a remise et n'ont pu être intercalées à une place déterminée dans le courant de la Correspondance. Il est pourtant assez probable que la première est de l'année 1842 et que la seconde est de 1846 ou de 1847.

Quant à la lettre du duc d'Elchingen, elle est insérée ici, à la dernière page, en forme de pièce justificative. C'est l'un des écrits qui commençaient de parvenir à Béranger quand le public eut appris qu'il allait raconter au peuple l'Histoire de Napoléon. Cette rigoureuse défense du *Brave des Braves*, signée par son fils, nous a semblé bonne à produire. Dès le moment que Béranger l'avait conservée, c'est qu'il y attachait du prix. La France doit de la reconnaissance au héros de la retraite de Russie qui a sauvé du désespoir et de la mort un si grand nombre de ses enfants. Et notre histoire doit même le favoriser, en souvenir du coup qui a tranché sa vie.

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

18 septembre.

Cher ami, voilà huit jours passés dans un délicieux pays, et je suis honteux de ne vous avoir pas encore envoyé un petit bonjour. Connaissez-vous la Celle-Saint-Cloud? Il est difficile, je crois, de parcourir un plus beau paysage, plus admirablement boisé, et qui pour être un paradis n'aurait

besoin que d'une petite rivière. L'eau y manque, et cela augmente, je crois, l'altération que me cause la chaleur régnante : il en est pour moi de l'eau comme du feu. La vue seule du feu me réchauffe; je me désaltère à voir couler l'eau. Figurez-vous que je suis absolument seul ici. La famille Bernard est toujours retenue à Paris par la typhoïde du fils, dont la convalescence ne fait pas de progrès. Je me suis déjà beaucoup promené; les forces me reviennent, mais pas encore le sommeil. Je semble même vouloir me remettre un peu à rimailler; ce qui est bon signe pour ma santé. Au reste, Bretonneau, qui a été rappelé à Paris et y a passé quarante-huit heures, m'en a donné deux ou trois ici. Il n'a rien trouvé dans mon individu qui menaçât ruine, et ne m'a ordonné que de manger et de boire un peu plus, ce qui est assez difficile dans ce pays, où les ressources n'abondent pas. Si la maison que j'habite n'était dans un grand désordre, je vous aurais demandé si vous vouliez venir passer un jour ou deux avec moi. La vue des beaux ombrages dont je suis entouré vous réjouirait le cœur. Malheureusement, y aborder n'est pas chose facile. Le chemin de fer de la rive droite, pris jusqu'à Bougival, vous laisse une montagne assez longue à grimper, le paquet sous le bras. Il est vrai que le paquet peut n'être composé que d'un bonnet de nuit, car il n'y a pas de visites à recevoir. Je faux pourtant : j'en ai déjà reçu plusieurs, que j'étais loin d'attendre. Je crois être seul encore plus d'une semaine. Si le cœur vous disait de me venir voir, écrivez-moi l'heure de votre départ de Paris, et je vous attendrai à Bougival, jusqu'où vous aurez soin de prendre votre place, car vous quittez le wagon de Saint-Germain à Nanterre, et une voiture vous amène à Bougival en une demi-heure, le tout pour un franc. Le convoi pour Saint-Germain part à toutes les heures et demie, c'est-à-dire à sept heures et demie, huit heures et demie, etc., etc., etc.

Si vous vous décidez, écrivez-moi l'heure de votre départ, et vous me trouverez à Bougival à la descente de votre omnibus. Pour vous rassurer contre la peur de me déranger, je déjeune à dix heures et demie et dîne à six heures. Je dois vous prévenir encore que je n'aurai qu'une chambre assez triste à vous donner, mais grande et assez fraîche. Moi, je suis dans une mansarde où l'on bout. Mais, une fois installé, je n'ai pas voulu déménager, bien que mon gîte soit adossé à l'église, que j'aie la cloche du village dans la tête, et que je ne perde même aucun des coups du balancier. Vous serez plus tranquille où je veux vous loger. Répondez-moi. A vous de cœur.

A MONSIEUR DE LAMENNAIS

C'était aujourd'hui une seconde course à Paris. J'ai voulu vous aller voir, et ne vous ai trouvé qu'en peinture chez Scheffer, d'où vous veniez de fuir devant M. Agenor de G***. Après avoir admiré les belles créations du peintre, je suis venu chez l'original, je veux dire chez vous, cher ami. Vous avez dû trouver ma carte dans la fente de votre porte, car, secrétaire et suisse, personne n'est venu à la sonnette, que j'ai pourtant bien fait carillonner.

Outre le plaisir de vous voir, je voulais vous dire que Mérimée, venant dîner mercredi prochain avec madame L***, proposait de vous amener ici, et de vous ramener chez vous en voiture, si vous vouliez accepter notre dîner pour ce jour-là. Qu'en dites-vous? Si le jour vous convient, écrivez un mot à madame Lacoste, qui préviendra l'académicien, et jetez aussi un mot à la poste pour moi, afin que le dîner soit un peu plus à votre goût.

Je vous préviens que, pour remercier Michelet du volume qu'il m'avait apporté le lendemain de votre visite ici, je lui ai répété tout le bien que vous et moi avions dit de son livre

et de lui, aidé comme je l'étais de ce que m'avait appris madame Belloc. Je pense que vous ne me démentirez pas.

A vous de cœur.

LE DUC D'ELCHINGEN A BÉRANGER.

Versailles, 12 juillet 1839.

Monsieur, plusieurs personnes m'ont assuré que vous vous occupiez d'une histoire de l'Empereur, ouvrage dont la publicité sera nécessairement très-grande. J'ai à cette occasion un devoir à remplir; je dois faire tous mes efforts pour empêcher que des erreurs déjà répétées ne soient accueillies de nouveau, et par là n'acquièrent un caractère de vérité que plus tard il serait impossible de leur enlever. Un travail, appuyé sur votre nom, aura, avant tout, un tel cachet de conviction, qu'il convaincra le lecteur. Et, en effet, vous ne direz que ce que vous penserez; on se reposera sur vous du travail pénible des recherches historiques, et, sans remonter aux sources où vous aurez puisé les faits, par cela seul que vous les direz, on vous croira. J'ignore quelle sera la forme de votre ouvrage, si vous entrerez dans des discussions militaires sur l'appréciation de tels mouvements qui ont pu amener la perte ou le gain de quelque bataille. Lors même que ce serait votre intention, je n'attacherais pas une haute importance à relever une à une les opinions erronées de tant d'auteurs militaires, les sentences prononcées après coup, les pédantes théories appliquées par eux à une foule de circonstances qu'ils ne pouvaient apprécier, lorsqu'il s'agit simplement de quelqu'une de ces grandes opérations militaires presque toujours heureusement terminées. Ainsi que le maréchal Ney ait été cause du plus ou moins de succès des batailles d'Iéna ou de Bautzen, que la perte de la bataille de Dennewitz soit de son fait ou la faute du maréchal Oudinot, etc., etc., etc.; ce ne sont pas là de ces questions graves, saisissantes et qui frappent la mémoire d'un général. Mais, lorsque le sort de la France a été si fatalement tranché par la bataille de Waterloo, je ne puis pas ne pas m'arrêter à discuter pied à pied les absurdes imputations et les fausses attaques auxquelles elle a donné lieu.

Vous comprenez en effet, monsieur, de quel poids terrible est l'accusation d'avoir par une faute, même involontaire, coopéré au

désastre de cette journée. Lors même que dans votre ouvrage cette accusation serait indiquée d'une manière dubitative, vous auriez, si je ne vous prévenais pas, pris part à une grande injustice, et, sans le savoir, sanctionné une calomnie par l'autorité de votre nom. Or, malgré vous, vous devez être entraîné à le faire : les divers ouvrages publiés sur la campagne de 1815 se sont copiés, répétés ; tous ont été chercher la vérité au premier qui fut publié et faussement attribué aux pensées de l'Empereur. Lorsque le général Gourgaud quitta Sainte-Hélène, comme vous savez, il fut étonné, à son arrivée en Angleterre, de la popularité que son court séjour dans l'exil lui avait donné : il comprit quelle auréole l'entourait pour avoir été si près de tant de gloire ; il crut n'y pouvoir mieux s'y associer qu'en écrivant une histoire des Cent-Jours avec toute la partialité d'un homme qui avait besoin de paraître dévoué. L'Empereur devait y être infaillible ; des fautes seules commises par d'autres avaient pu empêcher ses prévisions de se réaliser. Le nombre des ennemis, des circonstances inattendues, n'avaient pu exercer leur funeste influence ; l'Empereur avait tout prévu, tout calculé; ses conceptions devaient parer à tout événement. En partant de cette donnée, il fallait trouver de grands coupables et détourner le blâme sur leur tête. Calcul faux, immoral, inutile, car le génie de l'Empereur avait pu résister vainement, et succomber dans une lutte si inégale, sans mériter de reproches.

Le maréchal Ney ne pouvait répondre aux attaques, et ce fut en partie contre lui qu'on les dirigea. En vain, plusieurs brochures, écrites sous les inspirations du maréchal Davoust et du général Foy, luttèrent contre ces imputations. Elles eurent le sort de ces publications de peu de volume qui passent et disparaissent, elles n'intéressaient qu'un seul ; et l'ouvrage du général Gourgaud, plus considérable, touchant à toutes les questions, environné du prestige de Sainte-Hélène, resta et servit de base à tous ceux qui plus tard écrivirent sur le même sujet.

Voici l'histoire de cette calomnie contre le maréchal Ney. Elle s'efface cependant, se détruit chaque jour. Les pièces nombreuses que j'ai réunies, les lettres de l'Empereur, les ordres sur le champ de bataille, établissent la vérité d'une manière incontestable. Lorsque j'aurai complété cette collection, je suis persuadé qu'en la publiant j'obtiendrai sur le public le même effet que son étude produit sur tous ceux qui en ont pris connaissance.

Déjà déposées par moi aux archives de la guerre, ces pièces serviront plus tard à l'histoire véritable de cette époque. Mais, en attendant, je dois prévenir, autant qu'il est en moi, la propagation d'erreurs si difficiles à déraciner ensuite. Je dois surtout le faire lorsqu'il s'agit d'un travail comme le vôtre. Je ne combats peut-être que pour un seul mot. Sans entrer dans des détails de stratégie ou de tactique, vous pourriez, sur la foi des auteurs précédents, écrire LES FAUTES *de Ney*. C'est ce seul mot que je veux empêcher. Sans entrer dans la discussion détaillée des faits (que je suis prêt à vous donner si vous le désiriez), je vais tâcher de résumer la question en peu de mots. L'Empereur livra le 16 juin la bataille de Fleurus. Le 17, il se porta en avant. Le 18, il perdit la bataille de Waterloo. Quoique nous ayons été victorieux le 16, c'est cette journée qui a donné lieu aux discussions contre mon père.

Selon le général Gourgaud et autres (qui l'ont copié), le 15 au soir (la veille, remarquez bien), l'Empereur avait prévu la bataille du 16, et avait arrêté toutes ses dispositions. Dans l'attente de cette bataille contre les Prussiens, il avait détaché le maréchal Ney très en avant sur sa gauche, aux *Quatre-Bras*, afin que, par un mouvement à droite, le maréchal Ney vînt tomber sur la gauche et sur les derrières des Prussiens et qu'ils fussent enveloppés et détruits. Cette manœuvre ne fut pas exécutée, et l'on a dit : « Si les Prussiens « eussent été détruits le 16, ils n'auraient pas reparu le 18 au soir « à Waterloo[1] ; et, comme c'est à leur arrivée qu'est due la perte de « la bataille, la non-exécution des ordres de l'Empereur au maréchal « Ney le 16 a préparé notre défaite. » Voici la question nette et débarrassée d'une foule de détails inutiles.

A cela je réponds : *Non*, l'empereur n'a pas donné le 15 au soir ou même le 16 de grand matin ordre au maréchal Ney de se préparer à une coopération à la bataille de Fleurus, et je le prouve 1° par une lettre de l'empereur du 16 au matin à neuf heures et demie, remise au maréchal à onze heures ou midi (j'ai des preuves *écrites* et donnant *date précise*), lettre très-longue, admirable de conception de clarté, où toutes ses idées se dessinent, mais où l'on voit qu'à cette

[1] Lors même que l'armée de Blücher eut été tout à fait anéantie à Fleurus, les Prussiens auraient encore pu paraître le 18, car c'est le 4e corps, celui de Bulow, qui a échappé au maréchal Grouchy, et est arrivé le soir à Waterloo, et ce 4e corps n'était pas à Fleurus.

heure il ignorait complétement encore, non-seulement la bataille du surlendemain, mais aussi celle du jour même, qui devait se livrer quatre heures plus tard. Et, en effet, il ne pouvait la prévoir, car les Prussiens étaient encore indécis (et n'étaient pas dans une de ces positions où l'on peut être forcé à combattre malgré soi); ils ne savaient pas s'ils résisteraient ou se retireraient, et ils ne se décidèrent qu'à midi sur l'assurance formelle du duc de Wellington, qui, étant de sa personne auprès de *Blücher*, lui promit d'arriver dans quelques heures avec une partie de l'armée anglo-belge (ceci est écrit dans le rapport du général en chef prussien, imprimé partout). On sait que, grâce au maréchal Ney, cette jonction ne put avoir lieu. L'empereur, dans sa lettre, ne parle que d'une marche rapide sur Bruxelles; l'entrée dans cette ville devra *donner lieu à des accidents;* il ne semble pas croire à un engagement sérieux avant cela; 2° j'ai entre les mains tous les ordres de la matinée du 16, donnant des directions différentes de celles supposées par le général Gourgaud; 3° une relation écrite *à cette époque* par le général Reille, commandant un des corps d'armée de mon père, d'où il ressort positivement que le matin à onze heures le maréchal Ney n'avait aucun ordre encore pour la bataille, etc. Enfin des lettres des généraux établissant d'une manière précise l'emploi de la journée (tout cela est à votre disposition).

Il est vrai que, quand l'empereur eut reconnu l'armée prussienne vers deux heures et qu'il commença l'attaque, *mais seulement alors*, il eut la pensée d'attirer à lui le maréchal Ney et de le faire coopérer à sa bataille en lui ordonnant de rabattre sur les derrières des Prussiens. Mais cet ordre, que j'ai là sous les yeux daté de deux heures et demie, n'est arrivé que fort tard au maréchal Ney, vers trois heures et demie à quatre heures, car il était à plus de quatre lieues de Fleurus, et dans ce moment il tenait tête avec 18,000 hommes seulement (le corps du général Reille) à toute l'armée *anglo-belge,* qui voulait remplir sa promesse en arrivant au secours de Blücher. Sa résistance, sa ténacité aux Quatre-Bras, retarda notre désastre de deux jours; le maréchal Ney empêcha le 16 cette jonction si fatale le 18. Il permit à l'empereur de défaire l'armée prussienne, et, si de plus grands résultats encore ne furent pas obtenus, il faut l'attribuer à une contre-marche inutile du corps de d'Erlon, mouvement dont j'ai pu enfin comprendre les causes; mais ce serait trop long à détailler ici. Il a fallu au premier auteur de ces attaques une bien

coupable négligence ou une partialité révoltante pour ne pas trouver la vérité, et blâmer là où il n'y avait au contraire que des éloges à donner.

Je ne parle pas de la journée du 18, où mon père a eu *cinq* chevaux tués sous lui, dont un de cinq balles successives ; je ne dis rien d'autres reproches du général Gourgaud parce que presque tous ceux qui ont écrit d'après lui, frappés de leur décousu et de leur peu de fondement, les ont abandonnés.

Je ne sais si j'ai clairement expliqué les faits. Les accusations portées s'appuient sur la supposition d'un ordre que l'on cite, mais que l'on *antidate*. On le fait remonter au 15 au soir, tandis qu'il n'a été donné que le 16 à deux heures et demie, à un moment où il n'était plus exécutable.

Un autre fait, mais d'un autre ordre, très-important aussi, parce que les libelles d'autrefois l'ont exploité, c'est l'abdication de Fontainebleau. Quoique les histoires publiées depuis n'aient pas répété des accusations qui n'étaient appuyées sur rien, il reste encore dans les idées de quelques personnes que l'empereur, s'il ne fut pas forcé, fut au moins très-vivement invité à l'abdication par les maréchaux. Vous-même, monsieur, avez dit :

> Mon père à leur beau dévouement
> Livra sa fortune et la mienne,
> Ils auront tenu leur serment.

Le maréchal Ney était là, et il suffit qu'il puisse être soupçonné soit de dureté, soit d'indifférence, dans un moment semblable, pour que je cherche à détruire des préventions de cette nature. Je suis loin de dire que mon père personnifiât la patrie dans l'empereur, que dans ses affections il le mît au-dessus du pays. Il est possible que, comme l'*empereur* LUI-MÊME, il crût ce que nos ennemis avaient avancé avec tant d'audace et de succès, que la guerre n'était pas contre la France, mais contre le chef de son gouvernement. Cette idée, tant répétée, sur laquelle on appuyait avec tant d'insistance, avait produit un effet moral puissant sur tous les chefs de l'armée, sur l'armée elle-même, à l'exception peut-être de quelques soldats dévoués qui voyaient l'homme seulement et concentraient toutes leurs affections, tous leurs devoirs, sur lui seul. L'empereur lui-même dut croire un instant, en présence des partis qui s'élevaient avec tant d'audace contre lui, en présence de cette réaction ; en voyant cette animosité

personnelle de la part des souverains, qu'il n'était plus l'*élu* du pays, et qu'il était en effet le *seul obstacle*, il le signa dans son abdication.

Et si aujourd'hui, de sang-froid, à grande distance des événements, nous pouvons juger sous un autre point de vue, toujours est-il que, sans être coupable, on pouvait à ce moment être trompé par eux, et ne pas considérer dans cette crise le maintien de l'*empereur* (je ne dis pas de l'empire) comme la seule branche de salut pour la France. Je voudrais, si je ne craignais pas d'être trop long, vous transcrire ici, en entier, une longue conversation que j'ai eue avec un des acteurs principaux de cette scène, le maréchal Macdonald, conversation que j'ai écrite immédiatement après et où se trouve dépeinte avec une grande vérité la disposition générale de l'armée. Mon père n'était pas un de ces soldats d'Italie, pris jeunes par leur chef et poussés successivement par lui aux plus hautes positions militaires. Il avait acquis tous ses grades un à un aux armées du Nord, du Rhin et en Allemagne. En donnant le bâton de maréchal à mon père, à Soult et à quelques autres, l'empereur avait voulu récompenser et s'attacher des armées qui ne le connaissaient pas encore. Aussi la nature des sentiments qui liaient le maréchal Ney à l'empereur n'était pas et ne devait pas être une gratitude personnelle, un dévouement familier (si je puis m'exprimer ainsi), mais l'admiration pour son génie et un dévouement national au chef d'un gouvernement si glorieux pour la France. Eh bien, malgré cette disposition d'esprit, qui pourrait, je ne dis pas excuser, mais expliquer la dureté ou l'indifférence dans ces circonstances, rien de plus faux, de plus calomnieux, que les attaques dirigées contre mon père à ce sujet. J'ai heureusement quelques documents précieux à ce sujet. Ainsi, après qu'il a été question d'abdication, l'empereur choisit le maréchal Ney comme plénipotentiaire chargé de ses intérêts, il lui fait écrire : « L'empereur, monsieur le maréchal, s'en rapporte à votre « attachement pour lui et à la patrie. Sa Majesté vous enjoint po- « sitivement de ne rien stipuler qui lui soit personnel; quoique ceci « soit superflu à dire à un homme d'un caractère aussi élevé que le « vôtre, Sa Majesté croit cependant devoir en faire mention. » Puis, lorsque le maréchal Ney a vainement lutté pour la Régence, c'est à lui que le commandement de la garde impériale est donné. Il est chargé par l'empereur de veiller aux intérêts de ces soldats de prédilection. Enfin voici ce qu'un témoin, le général Heymès, aide de

camp de mon père alors, me disait et a écrit : « Je retrouvai le ma-
« réchal au sortir de la chambre de l'empereur, et nous retournâmes
« ensemble à pied à la maison que nous occupions à la ville; il me
« parla de ce qui venait de se passer, sa mémoire était fraîche et j'étais
« trop attentif pour perdre un seul mot de quelque intérêt. *L'empe-*
« *reur a été admirable*, me dit-il. Je puis affirmer que le maréchal
« n'était animé que par un sentiment de tristesse et par la crainte
« que l'avenir ne répondît pas aux promesses que le nouveau gou-
« vernement faisait faire à l'armée et à la France. »

Croyez-vous, monsieur, que s'il y eût eu une discussion *vive*, *dure*, entre l'empereur et lui, mon père eût été animé de pareils sentiments ? aurait-il dit que l'empereur *était admirable?* Je pourrais encore vous transcrire toute la conversation avec le maréchal Macdonald à ce sujet; mais j'aime mieux, après vous avoir pris tant de temps, remettre à une autre lettre, si vous désirez des éclaircissements. J'ai voulu vous prémunir contre des préventions que je redoute, et vous montrer que j'avais des preuves de ce que j'avançais, sauf, plus tard, à entrer dans des détails. Ainsi, monsieur, si vous n'êtes pas convaincu, je vous demande la discussion soit avec vous, soit avec vos collaborateurs ou celui d'entre eux qui serait plus spécialement chargé de la recherche des faits et de les classer.

J'espère, monsieur, que vous ne trouverez pas indiscret de ma part de vous avoir franchement abordé sur ce sujet, avant que votre ouvrage fût publiquement annoncé. Le motif qui m'a porté à le faire est assez puissant pour me servir d'excuse. J'ai compté aussi avec confiance sur les relations que je suis si heureux d'avoir eues quelquefois avec vous pour me faire pardonner du moins la perte de temps que je vous ai causée.

D'ELCHINGEN.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

I. A M. Wilhem. 1
II. A M. Trélat. 2
III. A M. Gindre de Mancy. 4
IV. A Mme Lemaire. 6
V. A M. Joseph Bernard. 8
VI. A M. Tampucci. 13
VII. A Mme ***. 15
VIII. A M. Trélat. 17
IX. A M. Joseph Bernard. 19
X. A M. Antier. 21
XI. A Mme Cauchois-Lemaire. 23
XII. A M. Trélat. 24
XIII. A M. Hippolyte Fortoul. 27
XIV. A M. Bérard. 28
XV. A Mme Gautier. 29
XVI. A M. Trélat. 30
XVII. A M. de Lamennais. 32
XVIII. Au même. 35
XIX. A Mme Perrotin. 37
XX. A M. David (d'Angers). 39
XXI. A Mme Lemaire. 41
XXII. A M. Joseph Bernard. 43
XXIII. A M. le comte des Fossez. 44
XXIV. A Mme Lemaire. . . . . .

XXV. A M. Joseph Bernard. 47
XXVI. A Mme Cauchois-Lemaire. 48
XXVII. A Mme B***. 50
XXVIII. A M. Perrotin. 51
XXIX. A M. Trélat. 52
XXX. A Mme Élisa Frank. 57
XXXI. A M. Antier. 58
XXXII. A M. Joseph Bernard. 59
XXXIII. A M. Lefrançois. 60
XXXIV. A M. le comte des Fossez. 61
XXXV. A M. de Montalivet. 63
XXXVI. A M. Lefrançois. 64
XXXVII. Au même. 66
XXXVIII. A M. Perrotin. 67
XXXIX. A Mlle Marie Perrotin. 68
XL. A M. Lemaire. 70
XLI. A M. de Lamennais. 71
XLII. A M. Joseph Bernard. 73
XLIII. A Mme Gautier. 74
XLIV. A M. Guyardin. 76
XLV. A M. Joseph Bernard. 77
XLVI. A Mme Lemaire 79
XLVII. A M. Joseph Bernard. 81
XLVIII. A M. Cauchois-Lemaire. 82
XLIX. A M. Julien Bourson. 84
L. A M. Joseph Bernard. 86
LI. A M. Lefrançois. 88
LII. A M. Perrotin. 89
LIII. A M. Trélat. 91
LIV. A M. Lefrançois. 92
LV. A M. Perrotin. 93
LVI. A Mme Lemaire. 95
LVII. A M. Bernard. 98
LVIII. Au même. 100
LIX. A M. Trélat. 102
LX. A M. Pilorge. 104
LXI. A Mme Perrotin. 105
LXII. A M. Bernard. 106
LXIII. A M. Lefrançois. 108
LXIV. A Mme Lemaire. 110
LXV. A M. Wilhem. 112
LXVI. A Mme Brissot-Thivars. 113
LXVII. A M. de Lamennais. 115
LXVIII. A M. Perrotin. 118
LXIX. A M. Henri Martin. 120
LXX. A M. Bernard. 123

LXXI. A M. Bernard. 124
LXXII. A M. Gilhard. 125
LXXIII. A Mme Brissot-Thivars. 126
LXXIV. A M. Picard. 127
LXXV. A M. Prosper Mérimée. 128
LXXVI. A M. Aller. 131
LXXVII. A Mme Lemaire. 132
LXXVIII. A M. Pierre Gras. 134
LXXIX. A Mme Brissot-Thivars. 138
LXXX. A M. Édouard Charton. 141
LXXXI. A M. Laisney. 142
LXXXII. A M. Bernard. 143
LXXXIII. A M. Perrotin. 147
LXXXIV. A M. Lefrançois. 149
LXXXV. A M. Bernard. 150
LXXXVI. A Mme B***. 151
LXXXVII. A M. Lefrançois. 152
LXXXVIII. A M. de Lamennais. 153
LXXXIX. A M. de la Pelouze. 155
XC. A M. Gilhard. 156
XCI. A Mme B***. 158
XCII. A M. Jules Canonge. 159
XCIII. A M. Liné. 160
XCIV. A M. Antier. 163
XCV. A Mme Lemaire. 164
XCVI. A M. Jean Reynaud. 166
XCVII. A M. de Lamennais. 167
XCVIII. A M. Harel. 169
XCIX. A M. Joseph Bernard. 171
C. A Mme B***. 173
CI. A M. Gilhard. 174
CII. A M. Antier. 176
CIII. A M. Charles Thomas. 177
CIV. A M. Papion du Château. 177
CV. A M. de Lamennais. 178
CVI. A M. Hippolyte Fortoul. 181
CVII. A M. Joseph Ricciardi. 183
CVIII. A M. Jean Reynaud. 184
CIX. A Mme Brissot-Thivars. 187
CX. A M. Magu. 188
CXI. A M. Joseph Bernard. 189
CXII. A M. Buloz. 190
CXIII. A Mme Lemaire. 191
CXIV. A M. Gilhard. 193
CXV. A M. Jean Reynaud. 193
CXVI. A M. Gilhard. 195

CXVII. A M. Joseph Bernard. 196
CXVIII. A M. de Pompéry. 198
CXIX. A M. Jean Reynaud. 199
CXX. A Mme Lemaire. 202
CXXI. A M. Pons (de l'Hérault). 203
CXXII. A M. de Lamennais. 204
CXXIII. A M. de Pompéry. 206
CXXIV. A M. Joseph Bernard. 207
CXXV. A M. Martin (de Strasbourg). 208
CXXVI. A M. Lefrançois. 211
CXXVII. A M. Antony Deschamps. 213
CXXVIII. A M. de Lamennais. 213
CXXIX. A M. Tugnot de Lanoye. 217
CXXX. A M. Lefrançois. 219
CXXXI. A M. de Lamennais. 221
CXXXII. A Mme B***. 221
CXXXIII. A M. de Lamennais. 222
CXXXIV. Au même. 223
CXXXV. Au même. 223
CXXXVI. Au même. 226
CXXXVII. Au même. 227
CXXXVIII. A M. Gilhard. 228
CXXXIX. A M. de Lamennais. 230
CXL. Au même. 231
CXLI. A M. Wilhem. 232
CXLII. A M. Lefrançois. 233
CXLIII. A Mme Lemaire. 234
CXLIV. A M. Gilhard. 234
CXLV. A M. de Lamennais. 237
CXLVI. A M. Jean Reynaud. 239
CXLVII. A M. Bertrand. 240
CXLVIII. A M. Gilhard. 241
CXLIX. A M. Trélat. 246
CL. A M. Lemaire. 247
CLI. A M. Lebrun. 250
CLII. A M. Wilhem. 251
CLIII. A M. Trélat. 252
CLIV. Au même. 253
CLV. A M. Ernest Antier. 253
CLVI. A M. Guizot. 255
CLVII. A M. et à Mme Eugène Scribe. 255
CLVIII. A M. de Chateaubriand. 258
CLIX. A M. de Lamennais. 260
CLX. A M. Flourens. 261
CLXI. A M. Gilhard. 262
CLXII. A M. Louis-Napoléon Bonaparte. 263

CLXIII. A M. Carré. 265
CLXIV. A ***. 265
CLXV. A M. Gilhard. 269
CLXVI. A M. Jean Reynaud. 271
CLXVII. A Mlle Déjazet. 273
CLXVIII. A M. Frédéric Bérat. 274
CLXIX. A M. Brissot. 275
CLXX. A M. Jules Bastide. 276
CLXXI. A M. de Jouy. 277
CLXXII. A M. ***. 278
CLXXIII. A M. de Lamennais. 279
CLXXIV. Au même. 282
CLXXV. A M. Decrusy. 285
CLXXVI. A M. Gilhard. 287
CLXXVII. A M. Savinien Lapointe. 288
CLXXVIII. A M. de Latouche. 290
CLXXIX. Au même. 291
CLXXX. A M. Gilhard. 293
CLXXXI. A M. ***. 294
CLXXXII. A M. de Lamennais. 297
CLXXXIII. A M. le comte des Fossez. 297
CLXXXIV. A M. Léon Halévy. 299
CLXXXV. A Mme George Sand. 300
CLXXXVI. A M. Michel Roly. 301
CLXXXVII. A M. Paul Ackermann. 303
CLXXXVIII. A M. de Latouche. 305
CLXXXIX. A Mme Colet. 306
CXC. A la même. 307
CXCI. A Mme Brissot-Thivars. 308
CXCII. A M. Louis-Napoléon Bonaparte. 309
CXCIII. A Mme Frank. 310
CXCIV. A M. Bérard. 313
CXCV. A M. Roland. 314
CXCVI. A M. Claude Genoux. 314
CXCVII. A M. Gilhard. 317
CXCVIII. A M. Bretonneau. 318
CXCIX. A M. Delasiauve. 319
CC. A M. Ch. Lemaire. 320
CCI. A M. T. Thoré. 322
CCII. A M. Perrotin. 323
CCIII. A M. A. Demesmay. 324
CCIV. A M. Gilhard. 325
CCV. A M. Edgar Quinet. 327
CCVI. A Mme Valchère. 328
CCVII. A M. de Lamennais. 330
CCVIII. A M. T. Thoré. 331

CCIX. A Mme Caroline Valchère. 332
CCX. A la même. 333
CCXI. A Mme Lesguillon. 335
CCXII. A M. de Lamennais. 336
CCXIII. A Mme Eugène Scribe. 337
CCXIV. A Mme Brissot-Thivars. 338
CCXV. A M. Delaine. 339
CCXVI. A M. Gilhard. 340
CCXVII. A M. Génin. 341
CCXVIII. A M. Bernard (de Rennes). 343
CCXIX. A M. Paul Dupont. 344
CCXX. A M. Mirat. 345
CCXXI. A M. Flourens. 346
CCXXII. A M. Hippolyte Fortoul. 347
CCXXIII. A M. Gilhard. 348
CCXXIV. A Mme ***. 350
CCXXV. A M. Hippolyte Fortoul. 351
CCXXVI. A M. Trélat. 352
CCXXVII. A M. Prosper Mérimée. 352
CCXXVIII. A Mme Colet. 353
CCXXIX. A Mlle Louisa Stappaerts. 354
CCXXX. A M. Joseph Bernard. 356
CCXXXI. A M. Génin. 357
CCXXXII. A M. Perrotin. 358
CCXXXIII. A M. de Varennes. 359
CCXXXIV. A M. Gilhard. 360
CCXXXV. A M. Perrotin. 362
CCXXXVI. Au même. 363
CCXXXVII. A M. Gilhard. 364
CCXXXVIII. A Mme Valchère. 364
CCXXXIX. A M. Trélat. 365
CCXL. A M. Bertrand. 366
CCXLI. A M. ***. 367
CCXLII. A M. de Lamennais. 369
CCXLIII. A M. Taillandier. 369
CCXLIV. A Messieurs les membres du Farmer's Club. 370
CCXLV. A M. Thoré. 372
CCXLVI. A M. Firmin. 373
CCXLVII. A Mme Anaïs Bernard. 374
CCXLVIII. A M. William Young. 376
CCXLIX. A M. Thoré. 377
CCL. A M. Haag. 379
CCLI. A M. Thomas. 381
CCLII. A M. Antoine Clesse. 383
CCLIII. A M. Perrotin. 384
CCLIV. A M. Boulay (de la Meurthe). 385

CCLV. A Mme Valchère. 386
CCLVI. A la même. 387
CCLVII. A M. Gilhard. 388
CCLVIII. A M. Trélat. 389
CCLIX. A M. Hippolyte Fortoul. 391
CCLX. A M. Auguste de Reume. 393
CCLXI. A MM. les membres de la Société typographique de Liége. . . 394
CCLXII. A M. Henri Martin. 395
CCLXIII. A M. Michelet. 396
CCLXIV. A M. Sénard. 397
CCLXV. A M. Georges Clermont 400
CCLXVI. A M. Brissot-Thivars. 401
CCLXVII. A M. H. F. 401
CCLXVIII. A M. Renaudot. 403
CCLXIX. A M. Constant. 404
CCLXX. A M. Bretonneau. 404
CCLXXI. A M. Gilhard. 405
CCLXXII. A M. Bauche. 407
CCLXXIII. A M. Génin. 408
CCLXXIV. A M. Brissot. 408
CCLXXV. A Mlle Agathe Heurtaux. 408
CCLXXVI. A M. Girard. 409
CCLXXVII. A M. Lefrançois. 409
CCLXXVIII. A M. Bretonneau. 410
CCLXXIX. A M. Jean Reynaud. 412
CCLXXX. A M. Jules Carlin. 412
CCLXXXI. Au même. 413
CCLXXXII. A MM. les membres du Comité électoral de la Porte Montmartre. 414
CCLXXXIII. A M. Bretonneau. 415
CCLXXXIV. A M. Martin (de Strasbourg). 416
CCLXXXV. A MM. les Électeurs du département de la Seine. 417
CCLXXXVI. A M. Tessier. 420
CCLXXXVII. A M. le comte des Fossez. 420
CCLXXXVIII. A M. Charles Laronde. 422
CCLXXXIX. A M. Bretonneau. 423
CCXC. A M. Jendré. 424
CCXCI. A M. le Président de l'Assemblée Nationale. 425
CCXCII. Au même. 426
CCXCIII. A M. Génin. 427
CCXCIV. A M. Auguste Bernard. 428
CCXCV. A M. Jean Reynaud. 429
CCXCVI. A M. le Rédacteur de l'*Assemblée nationale*. 430
CCXCVII. A M. Bretonneau. 432
CCXCVIII. A M. Carnot. 432
CCXCIX. A M. Malezieux. 433

CCC. A M. Antoine Clesse. 434
CCCI. A M. Joseph Bernard. 435
CCCII. A M. Charles Thomas. 436
CCCIII. A M. Hippolyte Violeau. 437
CCCIV. A M. Génin. 438
CCCV. A M. Bérard. 439
CCCVI. A Mlle ***. 440
CCCVII. A M. Antier. 442
Appendice. A M. de Lamennais. 443
Au même. 445

Lettre de M. Jacques Laffitte à Béranger. 11
Lettre de M. de Lamennais. 117
Lettre de M. Pierre Leroux.. 135
Lettre du même. 145
Lettre de Chateaubriand.. 162
Lettre de M. le duc d'Orléans. 174
Lettre de M. Victor Hugo. 216
Lettre de M. de Lamartine. 244
Lettre du même. 246
Lettre de M. de Rambuteau. 254
Lettre de Chateaubriand. 257
Lettre de M. Louis-Napoléon Bonaparte. 264
Lettre de Mme George Sand.. 267
Lettre de M. Eugène Sue.. 268
Lettre de M. de Lamartine. 273
Lettre de Mlle Déjazet. 273
Lettre de M. Barthélemy.. 315
Lettre de M. Alexandre Dumas. 316
Lettre de M. de Lamartine. 321
Lettre de M. de Salvandy.. 355
Lettre de M. de Lamartine. 390
Lettre du duc d'Elchingen. 446

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1